Mouloud Mammeri

Poèmes kabyles anciens

-Textes berbères et français

-Poèmes de l'ancienne société berbère de Kabylie recueillis «Avant que la mort ne les happe»

-La poésie berbère véhicule les canons et les idéaux d'une culture ancestrale

-Autour de Youcef-ou-Kaci

-Le temps des Cités

-Apologues

-Légendes religieuses

-La Foi

-La résistance à la conquête coloniale

EM
Editions Mehdi

Poèmes Kabyles Anciens

ISBN : *978 – 9961 – 834 – 48 – 0*
DL : *1305 – 2009*

Mouloud Mammeri

Poèmes Kabyles anciens

Textes berbères et français

Editions Mehdi
BP 309 Boghni Tizi-Ouzou
Tél : 0770 30 59 79

Introduction

Les deux textes, berbère et français, qui se font ici vis-à-vis sont censés dire la même chose. J'ai tenté de donner des vers originaux la traduction française la moins infidèle possible. Pourtant, à qui a l'usage familier des deux langues, il suffit d'une lecture rapide pour s'apercevoir que les deux versions poursuivent en réalité deux discours distincts.

Les différences – ou bien plutôt la différence – ne sont pas dans la forme : la correspondance terme à terme est pour l'essentiel respectée. Elle est dans le sens et la valeur que prend chacun des deux ensembles, si bien que l'on assiste à cet étrange résultat de deux textes dont les éléments de détail coïncident et l'expression globale diffère. Cette constatation, faite après étude achevée, a apporté un éclairage essentiel et servi de fil conducteur à l'analyse qui suit.

On peut naturellement mettre ce constat d'hétérogénéité sur le compte d'une insuffisance d'analyse et poser comme postulat qu'à un certain degré de conceptualisation ou de profondeur deux discours qui sont censés rendre la même réalité se rejoignent.

Si l'étude qui suit aboutit à une conclusion différente, c'est que le projet n'en est pas d'ordre purement scientifique. Dans l'espace intemporel et l'atmosphère stérilisée où se déroule l'analyse abstraite, faite en chambre (autant dire en laboratoire) par un savant inconcerné, il est loisible de dégager et suivre à la lettre des règles de méthode qui, par un glissement plus ou moins inconscient, deviennent des conditions de validité. Mais les poèmes ici rapportés ne sont pas pour moi des documents indifférents, des pièces dont la seule valeur comptable est d'argumentation. Ils vivent, ils font partie

des réalités qui donnent un sens à l'existence du groupe qui les a créés et, à travers lui, à mon existence. Ils sont engagés drastiquement (et, d'aventure, dramatiquement aussi) dans la pratique sociale dont dépendent pour une grande part la couleur et la densité que notre vie et celle de nos enfants prendront. Cette valeur existentielle pour moi passe l'autre sans comparaison possible. Il se peut que, selon les canons de l'épistémologie reçue, cette condition biaise les conclusions ou les hypothèses ici proposées. Si je prends ce risque, c'est parce qu'en même temps je suis persuadé qu'une vision extérieure et hérétique est plus prégnante qu'une docile application des normes dégagées par une culture allogène.

D'autant qu'à dire vrai l'expérience, loin d'être singulière, intéresse une grande partie du monde, en particulier le monde récemment décolonisé. L'apparent paradoxe est maintenant bien connu : ce n'est pas pendant la période coloniale que les cultures traditionnelles connaissent les mutations les plus décisives, avec les risques que cela encourt (y compris celui d'une totale disparition). C'est après l'indépendance acquise.

En effet, le démantèlement violent des sociétés autochtones par l'agression coloniale n'a pas du tout eu pour effet (comme on s'y attendrait) d'accélérer leur évolution, voire d'initier leur révolution, mais au contraire de les figer dans la rigidité de structures dites traditionnelles et en réalité anachroniques. La raison en est évidente : le postulat d'une tradition immuable, concrètement définissable de l'extérieur, intervient comme élément d'une stratégie plus ou moins consciente et comme notion sécurisante. L'autre rendu transparent par l'analyse, et aussi fossilisé, condamné à l'immobilité des choses, devient par là manipulable, il cesse d'être imprévisible.

Cette vision cohérente et simple est naturellement un leurre (pour le visionneur quelquefois, mais pour les visionnés à tout coup), car qu'est-ce qu'une tradition à qui on a enlevé toutes les sources vives d'existence, toutes les conditions qui non seulement lui permettaient d'être mais aussi la dotaient d'imagination, de possibilités d'adaptation, voire d'invention ? Qu'est-ce sinon une forme vide et, dans le moins mauvais des cas, un décor vain, un jeu creux, parce qu'adonné à la mascarade il voit le masque, mais oublie ce qui le conditionne ?

Sur ce plan, curieusement, les deux projets contradictoires du colonisateur et du colonisé aboutissent au même résultat : un immobilisme outrancier ; le premier parce qu'il voyait dans l'anachro-

nisme et le caractère onirique de la tradition un gage d'inefficacité, le second parce qu'il cherchait dans un conservatisme rigoureux, formaliste, quelquefois régressif aux termes mêmes de sa propre culture, un moyen de sauvegarder une identité tragiquement menacée.

La réalité est naturellement plus nuancée. La résistance même a évolué, consentant à l'événement la dose de concession compatible avec le maintien de l'essentiel. En ce qui concerne en particulier le domaine qui nous occupe ici, elle est allée s'effilochant un peu plus à chaque génération, à mesure que s'étiolaient les institutions et les hommes qui en assuraient l'existence.

Le processus de décomposition s'est, peut-on dire, effectué en trois étapes. A la veille de la guerre de libération algérienne, il était clair qu'il était très avancé et qu'à vrai dire on assistait aux dernières passes avant l'estocade finale. Mon adolescence a coïncidé avec les brandons des derniers feux. J'ai vu mourir les derniers vieillards pour qui le sens de l'existence et sa valeur résidaient encore dans les vers amoureusement conservés.

Après la conquête de la Kabylie, devenue effective en 1857, les hommes continuent de faire vivre les genres et les pensées anciens, par méconnaissance d'autres formes d'expression. Pas pour longtemps. La catégorie des poètes prestigieux, dont le rôle dans la cité était souvent de premier plan, disparaît peu après : grosso modo au lendemain de la révolte de 1871.

La fin du siècle produit encore de grands talents (Hadj Mohand-ou-Achour, Mohammed Larbi Ikaabichen, Ismaïl Azikiw) et deux poètes de génie, encore que très différents l'un de l'autre : Cheikh Mohand-ou-Elhocine et Si Mohand-ou-Mhand. Mais cette seconde période, c'est-à-dire en gros le demi-siècle qui sépare les deux guerres (1871 et 1914), apparaît comme un prolongement dégradé de la première : elle est en quelque sorte (et comme souvent en ce cas) en retard sur l'événement. A plus d'un titre, on peut même dire que les deux plus grands créateurs de cette période sont une survivance ; ils sont les derniers fruits, prestigieux mais condamnés, d'un système qui continue de prévaloir par l'effet de la vitesse acquise, aussi comme un cadre refuge ou de compensation, mais dont en réalité les sources de régénération sont taries.

On le verra clairement à la période suivante. Après la Première Guerre mondiale, les conditions de la colonisation vont produire leur plein effet. Ludique ou ignorée, la poésie est cette fois réellement menacée. Elle survit chétivement dans le répertoire, chaque jour plus

détérioré, d'ameddahs[1] de second ordre, dans les litanies conventionnelles des sizains dikr[2]. Le talent de deux disciples de Si Mohand (Yousef-ou-Lefki et Bachir Amellah) ne suffit pas à sauver ces restes de la dégradation.

Je suis venu à l'étape avant-dernière de cette lente désagrégation. J'avais la chance de me trouver au bout d'une chaîne de transmission privilégiée. Mais aussi j'avais conscience d'être le maillon faible, celui qui risquait de céder parce qu'à partir de moi à peu près aucune des conditions qui avaient permis la survie de ces poèmes n'existait. Les vieillards qui les vivaient et les faisaient vivre quittaient la scène, souvent longtemps avant de quitter la vie. La génération d'hommes mûrs qui les remplaçait était, sans qu'elle le sût très bien elle-même, à la fois différente et moins concernée. Tous ou presque étaient bilingues, quelquefois trilingues. Beaucoup avaient vécu de longues années à l'extérieur, coupés du pays, de sa pratique et de ses normes. Une démographie galopante, de nouveaux besoins, les conditions devenues draconiennes d'un pacte colonial qui durcissait à l'usage leur laissaient beaucoup moins de loisirs qu'à leurs pères, moins de désir aussi de continuer les pratiques anciennes. Les jeux, jadis passionnants, de la cité étaient devenus ou nuls ou mécanique dérisoire depuis que de toute façon les acteurs avaient perdu l'initiative politique.

Il était temps de happer les dernières voix, avant que la mort ne les happe. Tant qu'encore s'entendait le verbe qui, depuis plus loin que Syphax et que Sophonisbe, résonnait sur la terre de mes pères, il fallait se hâter de le fixer quelque part où il pût survivre, même de cette vie demi-morte d'un texte couché sur les feuillets morts d'un livre.

Par chance, le pouvoir colonial, misant sur une éventuelle division du peuple algérien, avait opté pour une scolarisation relativement (encore que modestement) plus poussée en Kabylie. Les premières écoles ont été ouvertes dès 1883. C'est-à-dire à une époque où le souvenir et souvent les productions de l'époque ancienne étaient encore vivaces. On ne saurait assez souligner le mérite des premiers lettrés — en particulier des instituteurs et, parmi eux, un fervent

1. Chanteurs ambulants qui se produisent dans les marchés, ou font du porte à porte à travers les villages, contrairement aux afsihs anciens dont la visite était un véritable événement.

2. Petites strophes de six vers à sujet religieux ou moral.

berbérisant : Si Saïd Boulifa, premier éditeur de Si Mohand — qui, pieusement, ont rempli des cahiers d'écoliers avec des vers dont pourtant leur formation n'était pas faite pour leur donner le goût.

Nous avons encore quelques-uns de ces recueils manuscrits qui remontent à la fin du XIXe siècle et pouvaient, par conséquent, contenir des pièces de beaucoup antérieures. Le présent recueil est donc le produit d'une oralité mitigée[3]. Comme tel, il partage le sort de la société dans lequel il est né, et à laquelle il est destiné. L'équivoque même sur laquelle il se fonde est la marque de son authenticité. S'il était écrit en berbère pour les Berbères, il eût été différent. Il n'eût pas distrait artificiellement (comme il le fait) le texte poétique de son contexte existentiel, il n'eût pas arbitrairement coupé l'une de l'autre les valeurs éthique et esthétique, il n'eût pas ainsi entassé pêle-mêle les pièces et les genres dans l'ordre formel, c'est-à-dire faux, d'un inventaire. Il eût (et pas seulement en filigrane) rétabli le riche environnement qui donnait à certaines de ces productions leur profondeur et leur densité.

En effet, dans leur culture d'origine, chacun de ces poèmes est un tout ; il a une valeur singulière, il a un visage, un nom, une histoire et souvent un destin. Égarés, à leur corps défendant, dans les us, les outils et les canons d'une culture où ils font figure de monstres insolites, ils subissent nécessairement les effets d'une manipulation qui, même avec les meilleures intentions, équivaut à leur mort. Le dépaysement dans le livre leur enlève toute substance, les prive de tous les harmoniques de la transmission vivante, qui est eux autant que la suite morte des mots qui les composent. Le sens épuise la valeur du vers écrit : il est ce qu'il veut dire, comme de la simple prose. Quelquefois aussi, il est vrai, il est ce qu'il suggère, mais la suggestion même ne dépasse pas les possibilités mesurables du sens et de la musique. Le vers dit par un homme à des hommes, en des circonstances données, souvent au cours d'un rite où la ferveur de l'attente orchestre et multiplie les réussites de la réalisation, dépasse de partout les limites formelles d'un texte.

Mais je n'avais pas le choix. L'histoire me pressait de plus en plus instamment. A un système artificiellement bloqué par la colonisation, l'indépendance avait redonné la mobilité. L'administrateur

3. J'ai consulté des manuscrits de Naroun, d'Ibazizène, instituteurs, tous deux d'avant 1913, de mon grand-oncle Gana (mort en 1909), de mon père (1871-1972), d'un marabout, Achab Mohammed-ou-Elkhider, d'Atbane Slimane, tous de la tribu des Ait Yenni.

parti, l'ancien colonisé est acculé aux options. Les parties les plus caduques de sa manière d'être, il les maintenait à force et, pour ainsi dire, à bout de bras. Il ne peut plus désormais arguer de son impuissance ni échapper à la nécessité de définir lui-même son destin. Il est, qu'il le veuille ou non, contraint de répondre de lui pour lui. Déchirantes ou non, les révisions sont le pain quotidien des lendemains de l'indépendance.

Ainsi en est-il pour la société kabyle et sa culture. Celle-ci était pour l'essentiel orale ; elle ne l'est plus[4]. Elle était relativement insulaire ; elle a cessé de l'être. Ces deux traits expliquent en grande partie la phase par où elle passe aujourd'hui. Pendant un siècle de colonisation, la production poétique a été en gros l'application des factures et des genres anciens aux expériences nouvelles[5]. Puis brusquement, en dix ans d'indépendance, sont apparues non seulement des formes mais aussi une inspiration inédites. On écrit des pièces de théâtre (en prose ou en vers). On en traduit[6]. On tente en poésie une expression inconnue jusque-là. A partir des racines anciennes, on crée de nouveaux termes. Des journaux, le plus souvent de facture artisanale, paraissent, de plus en plus nombreux.

Cette ferveur ou ces recherches en ordre dispersé risquaient de fonder l'illusion des commencements absolus. Une mutation est toujours une naissance nouvelle et l'illusion commune des prophètes est qu'il n'y avait que néant avant eux. C'est naturellement toujours erroné. On mute, mais à partir de quelque chose qui, souvent à l'insu des néophytes, informe leur nouvelle foi, car, pour que ces créations nouvelles soient possibles, il a bien fallu que quelque chose arrivât du fond des siècles jusqu'aux créateurs actuels et leur ménageât des structures d'accueil, ne fût-ce que l'instrument d'expression.

Mais sans doute par-delà lui y a-t-il autre chose encore. C'est pour aider à le dégager que j'ai entrepris de recueillir ces poèmes.

Ce faisant, je sais qu'aux termes de la science dont eût dû relever cet ouvrage je blasphème. C'est tard que j'ai découvert l'anthropo-

4. A vrai dire, elle ne l'a jamais été entièrement. En particulier, une caste de clercs (les marabouts) y assurait un minimum de littéralité. Un certain nombre de poèmes ont été écrits en alphabet arabe et répandus ou conservés ainsi, tel « Elmoursel ».

5. Les deux prestigieuses exceptions de Si Mohand et de Cheikh Mohand sont peu pertinentes à l'échelle du groupe.

6. *Mohammed, prends ta valise* de K. Yacine, joué en kabyle à Tunis, au cours d'un festival de théâtre universitaire, a obtenu le 2[e] prix.

logie. Je ne sais s'il en est que ces exercices d'école, y compris les plus sophistiqués ou les plus apparemment rigoureux, satisfont. Moi qui étais le sujet de l'exercice, non son auteur, ni *a fortiori* son bénéficiaire, l'impression d'assister au déroulement d'un discours sans rapport avec la matière s'imposait à moi jusqu'au vertige. Longtemps, j'ai voulu mettre tant de répugnance sur le compte de l'espoir déçu ; peut-être obscurément de la nouvelle science attendais-je le miracle : par exemple, qu'elle nous légitimât ou rehaussât aux yeux des autres et, pourquoi pas, aux nôtres.

Mais non, le péché n'était pas d'intention, il était d'essence.

Ce n'était pas tellement les constructions extérieures qui étaient défaillantes. Certains avaient mis une intelligence visiblement très déliée au service d'une information inquisitoriale implacable. Ce devaient être les bases qui étaient mal fondées. Autrement, on ne pouvait pas expliquer que, sur des morceaux de documents sûrs, minutieux, on pût asseoir des conclusions aussi étrangères à la réalité qu'elles étaient censées rendre.

Dès lors commença de m'effleurer le soupçon que l'ethnologie n'était que le mythe que les tribus d'Occident bâtissaient à leur usage particulier, et dont nous n'étions que le prétexte. Tout de même que nos amousnaw (sages) avaient aussi pour fonction de résorber l'insolite et de le rendre perméable à nos catégories familières, les ethnologues, amousnaw tronqués de l'Occident, nous enrobaient des rets de leurs raisonnements pour nous exorciser, ramener notre étrangeté à leur raison, qui était la raison. Le grouillement des pleuplades ethnologiques est signe d'incomplétude, de développement arrêté ou à tout le moins retardé sur la voie royale de l'histoire, celle qui aboutit à l'Occident chrétien. Mieux : la vision réductrice était en même temps thérapeutique. Au terme de la civilisation brillante auquel elles étaient parvenues, les tribus d'Europe s'aperçoivent qu'elles souffraient aussi de leurs maux, dont tous n'étaient pas guérissables par le moyen des catégories grecques. Alors elles ont découvert (ou inventé) des humanités miraculeusement immunisées contre les maladies qui les affectaient. Elles sont allées traquant les paradis perdus de par le monde. Comme les peuplades qu'elles finirent par refuser d'appeler « primitives », elles ont imaginé des fables pour guérir, des fables à la vérité transparentes, comme il sied aux shamans de peuples qui, depuis longtemps, ont laissé mourir en eux le sens de la nature, la perception des symboles et des correspondances. Ce qu'aisément je lisais à travers un verbe qui tendait à devenir ésotérique (comme celui des vrais shamans) était à peu près ce qui suit.

Avant leur prochaine et inévitable mort, les peuplades ethnologiques peuvent servir à éclairer les hommes, les vrais, les civilisés, sur les temps de leur passé sauvage. Leur simplicité rend leur lecture plus aisée, pour nous bien sûr, car les acteurs eux-mêmes se vivent mais ne se voient pas, ou plutôt ils se voient faussement, à travers le prisme déformant des fables et des mythes dont ils enrobent le réel à défaut de le résoudre et de le dominer. Incapables d'élucider l'opaque, ils le mythifient et, ce faisant, se mystifient. Mais nous, à la fois étrangers, savants et armés, heureusement sommes là pour démonter la mécanique, décoder le système et aux sauvages mêmes expliquer leur sauvagerie. De toute façon, nous ne pouvons plus être taxés d'oubli, nous avons comblé la lacune : nous avons délimité la réserve indienne off-limits, où des humanités provisoires peuvent continuer de mourir, pendant qu'ailleurs se déroulent les jeux hautement rationnels de la vraie civilisation.

A la belle harmonie de ce système, il est à la vérité quelques accrocs. Il n'est pas toujours aisé de plier des réalités humaines dans le lit de Procuste d'une construction réductrice. La réalité violentée quelquefois hurle et regimbe aux cadres préparés pour qu'elle y coule sa mouvance. Qu'à cela ne tienne ! Il suffit de faire intervenir dans le système, à titre de composante complémentaire, plus malaisée à manier mais en définitive mesurable, donc prévisible, une dimension nouvelle : la diachronie. Que ceux que la simple mention de la mobilité des hommes épouvante ne s'effraient pas cependant. Car la diachronie n'est pas l'histoire, entendez par là qu'elle n'est pas inventive quant au fond, que le projet des hommes ne s'y inscrit jamais qu'à titre d'illusion subjective. Il arrive parfois que les Barbares croient faire leur destin, voire même qu'ils donnent cette impression à un observateur superficiel, mais l'homme de science sait que cette agitation stérile, ce vain sentiment de puissance et de liberté se déroulent sur fond de déterminismes contraignants. La liberté, le pouvoir d'agir sur un destin collectif, c'est le lourd privilège de l'homme d'Occident, les autres ne sont jamais que les protagonistes inconscients d'une harmonie préétablie.

De découvrir que l'ethnologie n'était que le discours mythique de la tribu ennemie eût dû amadouer en moi le traumatisme premier. Il l'aggrava dans la mesure où un silence total, quand il n'équivalait pas à un assassinat dans l'ombre, laissait du moins aux oubliés des chances d'une récupération ultérieure. La nouvelle science, en opérant sur le terrain même de notre intimité, la violait, la menaçait dans son être. Ouverte ou feutrée, l'agression nous acculait à la réaction, à tout le moins à la réponse. Les intéressés, et pour cause

(ils avaient d'autres chats à fouetter), ne se doutaient même pas du mauvais coup qu'on perpétrait contre eux dans l'ombre. Mais nous ?... Nous, c'est-à-dire la petite cohorte des voleurs de feu.

Notre rôle est évidemment d'empêcher que le crime se commette, fût-ce dans l'ombre. Après avoir usé de divers moyens puisés dans l'arsenal du savoir prestigieux qui nous éblouissait les yeux, vite il nous est apparu que la seule méthode qui risquât d'aboutir était de renverser la perspective de la science occidentale à notre égard. Elle marchait sur la tête (du moins selon notre code), il fallait la remettre sur les pieds. Nos poèmes entraient comme des choses mortes, des arguments dans l'édifice conceptuel que la société d'Occident érigeait dans le double but de nous réduire et de se comprendre. Elle avait, pour ce faire, élaboré un instrument (ce qu'elle appelle une méthode scientifique) dont l'efficience avait été largement éprouvée par ailleurs. Les effets qu'elle en obtenait la satisfaisaient sinon pleinement, du moins de façon largement déterminante et, comme toujours en ce cas, elle appelait objective et applicable à tous la science qu'elle avait ainsi de façon idiotique élaborée pour elle.

Mais nous, sujets de cette objectivité supposée, étions dans le plus complet désarroi. Ce n'était pas seulement notre épiderme ou nos sentiments qui étaient heurtés, c'était notre raison. Dans ces abstraites géométries, aimantées vers des visées à nous insolites, dans cet échantillonnage à la dérive, dans ces lambeaux déchiquetés, que restait-il encore de ce qui pour nous faisait le sens et la joie de l'existence ? Après les affres du doute, il fallait se résigner à l'amertume de la certitude : il n'y a pas de méthode innocente et l'objectivité n'est souvent, dès qu'on parle des hommes, que le paravent de nos préjugés, de nos nostalgies ou de nos intérêts.

Dès lors, la conclusion ressortait d'elle-même. Que nous empruntions des procédés opératoires, soit (c'est souvent une nécessité), mais il fallait chaque fois assortir le choix de la perception lucide des présupposés. Et de toute façon le dessein dernier, la mainmise de sens, c'est à nous-mêmes et à ce qui restait de notre passé, même meurtri, qu'il fallait les demander.

C'est à ce retournement du processus que j'ai tenté de procéder ici. Je sais ce que l'entreprise garde d'ambiguïté. J'ai conscience d'œuvrer dans une période de transition, où certaines possibilités (peut-être certaines audaces) me font défaut. Mais j'ai espoir de préparer le lit à des desseins plus radicaux et qu'un jour la culture de mes pères vole d'elle-même.

Car c'est de propos délibéré que je me suis placé dans le droit fil de cette culture, dans ce qu'elle a d'essentiel (car la forme ou les

conditions de réalisation peuvent changer, pourvu que continue de souffler l'esprit qui meut la masse).

Jadis, les aèdes ambulants, les assemblées, les réunions constituaient des canaux naturels à la fois de création et de communication. Certains ont disparu, l'efficacité des autres a beaucoup décru. Mais (on le verra plus loin) une des normes de la civilisation où ces poèmes sont nés est que la culture n'est pas seulement un héritage reçu, c'est aussi un projet assumé. Voilà pourquoi publier ces poèmes, c'est continuer le projet poursuivi pendant des siècles par les générations qui les ont créés.

J'étais encore enfant quand j'ai commencé à recueillir les premiers, sans autre dessein que de les conserver. Je n'ai pas cessé depuis. Durant mon adolescence et dans mon âge mûr, j'ai été les quêtant avec passion, avec d'autant plus de passion que quantité d'indices m'en montraient la fragilité. Je suis resté des heures à écouter des amousnaw dérouler de longues harangues émaillées de citations poétiques. Beaucoup des pièces, que je consigne ici comme des documents morts, sont venues à moi magnifiées, inscrites dans le dense contexte d'une culture hors de laquelle ils sont mutilés et éteints. Certains se sont inscrits dans mon esprit avec le timbre même de la voix maintenant morte qui me les a un jour révélés. Aucune analyse, avec des instruments élaborés ailleurs et, fût-ce inconsciemment, pour d'autres desseins, ne pourra prévaloir contre cela, qui n'est pas seulement une expérience vécue mais une raison d'exister.

Une fois arrêtée la perspective nouvelle dans laquelle allait s'engager l'étude, et par là même désamorcé le risque de distorsion idéologique sous-jacent à l'usage d'une méthode, il devenait possible d'en mettre en pratique les procédés et du même coup d'en tester la valeur.

Et d'abord celle de toutes qui, aux yeux des chercheurs classiques, était considérée comme la voie royale : l'histoire. Car c'est là que gît la déficience le plus volontiers soulignée des sociétés ethnologiques. Dans l'impossibilité pour leurs générations successives de concevoir un projet qui ensuite se déroulerait dans le temps, à travers des péripéties repérables, datables, des noms, des faits, tout un appareil de précisions qui en rend la connaissance irréfutable et éclairante.

Était-il possible pour nous aussi d'échapper à la malédiction ethnologique du présent intemporel, de replacer des événements

précis dans une perspective historique ? De ce point de vue, la situation se présentait de façon peu encourageante. A peu près aucune des pièces recueillies n'était datée, la marge d'indécision pouvant aller de quelques années (pour les productions les plus récentes) à quelques siècles (pour les genres à sujet général, qui sont les plus nombreux).

Pour ces derniers, les points de repère sont proprement inexistants : les sujets sont de tous les temps, il n'y a pas de nom d'auteur. La langue même est d'un secours incertain : il y a une koïné poétique sur laquelle la plupart des poètes s'alignent, et de toute façon le translateur ne reproduit pas nécessairement la forme originale, il tend à régulariser les tournures idiotiques, qui sont naturellement les seules révélatrices.

Mais, même pour les poésies qui, pour avoir eu un rapport quelconque avec l'événement, devraient être datables, on reste assez démuni. On attribue à un poète prestigieux des pièces qui manifestement ne sont pas de lui[7]. On « nationalise » des productions étrangères[8]. On abrège des poèmes longs[9]. On interprète ou simplifie les passages difficiles[10].

Surtout, à mesure que les années passent, la *fama popularis* pour diverses raisons (stratégiques, sentimentales, intellectuelles) restructure le passé. La manipulation est le plus souvent inconsciente, mais en faussant les données elle risque de fausser aussi les conclusions.

Cela reconnu, il restait possible de tenter une démarche historique et, à l'issue, d'évaluer les bénéfices qu'on en aurait tirés. Les données en ce domaine, relativement nombreuses et précises pour la période récente (grosso modo celle qui a suivi la conquête française, c'est-à-dire environ le milieu du XIXe siècle), deviennent beaucoup plus incertaines pour la période moyenne (approximativement les XVIIe et XVIIIe siècles), pour cesser presque absolument pour les siècles antérieurs au XVIe.

Les deux guerres mondiales ont donné lieu à un nombre restreint de poèmes sans grande portée. En comparaison, la campagne de

7. Par exemple à Yousef-ou-Kaci des poèmes sur les « bureaux arabes », à Si Mohand d'autres sur la Première Guerre mondiale.

8. Par exemple à Mohand-ou-Ramdane Ait Nabet un poème de Larbi Ait Bejaoud (n° 47), au risque d'en rendre deux vers (17 et 18) incompréhensibles.

9. Par exemple le n° 23, poème réduit à six vers au lieu de trente quatre, pour lui donner la même facture que le poème précédent.

10. Par exemple le n° 63 : *maazul* dénué de sens, pour *mansul*.

Madagascar (1896), où des Kabyles ont été enrôlés comme convoyeurs, a suscité davantage l'inspiration des poètes. Yousef-ou-Lefki, disciple et continuateur de Si Mohand, meurt en 1955. La génération précédente s'est éteinte au début du siècle : Hadj Mohand-ou-Achour après 1913, Si Mohand en 1906, le cheikh Mohand-ou-Elhocine en 1902. La tradition (et en grande partie Hanoteau) a gardé le souvenir de toute une pléiade de poètes contemporains de la conquête française (1830-1871) : Mohand Mousa des Ait Ouaguennoun, Mohand Saïd des Ait Melikech, Mammar des Ihasnawen. Au-delà, nous avons des noms, mais assortis de repères imprécis : il est difficile de dire à quelle époque vivaient Sidi Mhemmed-ou-Saadoun, Ahmed Arab d'Ighil Hemmad, Larbi Ait Bejaoud, Sidi Kala, voire le plus grand de tous, Yousef-ou-Kaci. Difficile, mais non impossible. On peut par exemple, concernant ce dernier, arriver par une série de recoupements à établir l'époque à laquelle il vivait avec une précision relative : probablement à cheval sur le XVIIe et le XVIIIe siècle[11], son âge adulte ayant dû couvrir en gros la première moitié du XVIIIe.

Dans l'état actuel de nos connaissances, il n'est pas possible d'arriver à une précision plus grande. Mais cette marge d'imprécision est-elle vraiment décisive ? Autrement dit, hors la satisfaction érudite de pouvoir fixer deux (ou plusieurs) dates précises, quel bénéfice tirerait-on d'une localisation plus étroite de Yousef dans le temps ? Probablement peu de chose. Car on sait par ailleurs que cette période (celle comprise entre le XVIe et le XIXe siècle) fut un temps de relative stabilité. Aucun événement historique décisif, aucun changement social déterminant (le phénomène maraboutique y compris) n'est venu affecter une société kabyle qui, pour l'essentiel, se présentait ainsi.

A l'intérieur, une mosaïque de tribus, indépendantes non seulement du pouvoir central mais aussi l'une de l'autre. Chacune d'elles est faite d'un nombre restreint de villages (de trois à vingt), qui sont les vrais centres de la vie civique. A l'extérieur, l'État deylical, avec lequel l'ensemble du pays kabyle entre dans des rapports ambigus, tour à tour ou tout à la fois antagoniques et convergents, dans la mesure où les tribus dans le même temps reconnaissent au makhzen d'Alger une sorte de légitimité symbolique et lui refusent toute emprise concrète. Par l'entremise des grandes familles djouad (les plus renommés étant les Ait Kaci), quelques familles maraboutiques

11. Voir la notice sur Yousef-ou-Kaci, en tête de la 1re partie.

habilement maniées[12] et par-dessus tout la constante référence à la solidarité islamique[13], le pouvoir essaie de mordre sur le bastion d'un pays kabyle dans le principe hostile, mais dont les franges peuvent être contraintes à composition quand le rapport des forces est en leur défaveur.

Sur le plan politique donc, la donnée fondamentale est cette dualité à la fois antagonique (l'État turc est senti comme une contrainte qu'il faut combattre) et complémentaire (le lointain sultan d'Istanbul a la charge du monde islamique tout entier). Sur ce schéma de base, le détail de l'événement peut se projeter avec des péripéties diverses, mais sans jamais affecter quant au fond la nature même du phénomène.

Or, une étude des poèmes de Yousef poursuivie dans cette perspective fait ressortir cette réalité avec une clarté à laquelle, à notre sens, la chronologie ne peut rien ajouter de décisif. On trouve en effet représentés dans ses vers les trois termes de cette conjoncture historique : la république libre, qui dans la montagne continue de s'adonner aux jeux traditionnels, exaltants et meurtriers, de l'anarchie codifiée ; le système et les prestiges d'un État turc d'envergure internationale, mais vigoureusement contré sur le plan intérieur ; entre les deux, la formule hybride, ambiguë des pays de piémont, lieu de la confrontation entre les deux mondes, entre les deux modes précédents, dont le symbole visible est la caste des djouad, tour à tour fourriers de l'État turc parmi les tribus irrédentes ou champions de la liberté contre l'emprise du pouvoir central.

Première aporie, du moins en termes de logique grecque, la littérature classique présente les deux premiers de ces États comme fondamentalement antagoniques, exclusifs l'un de l'autre. Un groupe était ou makhzen (et donc soumis aux contraintes et plus rarement aux avantages de l'autorité, en tout cas toujours taillable et corvéable à merci) ou siba[14] (et donc dissident et hostile). Or, Yousef, selon l'occasion, le contexte, prône l'un ou l'autre des deux termes, quelquefois dans le même poème. Le plus bel éloge qu'il

12. La plupart des familles maraboutiques de Kabylie sont arrivées à peu près en même temps que le pouvoir turc (fin du XVIe, début du XVIIe siècle), auquel elles se sont, au début surtout, souvent opposées.

13. Cette manipulation idéologique a été une constante du pouvoir ottoman dans toutes les parties de son empire. L'histoire en a à plusieurs reprises démontré l'efficacité.

14. Le terme même est pris dans la terminologie politique marocaine, mais le phénomène est aussi bien algérien.

croit pouvoir décerner à des citoyens d'une république libre de la haute montagne, c'est de les comparer aux Turcs, les mêmes Turcs contre lesquels il s'élève quand ils s'attaquent à l'indépendance de sa propre tribu par Ait Kaci interposés :

C'est aux Turcs de Bab-Azoun
que je les compare.

La même ambiguïté se retrouve dans Yousef à l'égard de l'aristocratie djouad. Quand il s'agit des Ait Kaci, agents du pouvoir turc en Kabylie, il les combat :

Ben Ali a bafoué
La protection que j'avais accordée[15]
Levez-vous et frappez inconscients Ait Jennad !

Par contre, pour l'aristocratique mais libre famille des Izwawen, il n'a pas assez de termes élogieux :

Vers les Izwawen fils de lions va et parle.

Il est vrai que, contrairement aux Ait Kaci, les Izwawen n'ont pas partie liée avec l'appareil d'un État toujours senti comme oppresseur et despotique. Il n'en reste pas moins que leur seule existence est une menace contre les libertés ancestrales : c'est parmi eux que le pouvoir central recrute ses futurs aghas et bachaghas, utilisant ainsi contre les républiques du haut pays le charisme dont elles ont été elles-mêmes les dispensatrices imprudentes.

Mais, à la fois statistiquement et par la qualité de l'accent, l'État qui manifestement excite la ferveur du poète, c'est celui de la tribu indépendante. On verra plus loin sous quelle forme. Comment s'expliquent ces juxtapositions hardies ? Incohérence, opportunisme ou faux problème ? Il semble que l'aporie soit levée dès l'instant où l'on se souvient que Yousef lui-même est du pays intermédiaire, celui qui se trouve plus ou moins mal installé à la frontière des deux mondes qui se le disputent, tant par la géographie qu'idéologiquement. Les Ait Jennad, d'un côté, touchent à la plaine que peuvent

15. Dans le code républicain libertaire (ici première formule), la rupture de l'*anaya*, accordée par un homme à un autre, est un motif grave d'hostilité qui peut aller jusqu'à la guerre.

parcourir les armées du dey ou la cavalerie makhzen des djouad. Mais, de l'autre, ils sont appuyés à tout le bastion compact des tribus irrédentes, où les jeux de la liberté d'antan peuvent se donner libre cours. D'un côté sont les allées de la servitude, assorties il est vrai d'échappées complémentaires (le monde islamique) ou antagoniques (la chrétienté) sur le vaste monde, de l'autre s'étend le lieu de leurs nostalgies : la liberté anarchisante des petits États à l'horizon étroit, mais où la densité et la qualité de la vie sont des avantages sans prix, la « montagne de la dignité » (*adrar l-laaz*).

C'est à leur corps défendant que les petites républiques de la montagne sont intégrées dans le système d'une autocratie militaire centralisée[16], en général, après un ou plusieurs conflits armés. Il y a antagonisme en ce sens que pour elles les deux avantages de la liberté et de la mondialité sont inconciliables. Mais, à tout prendre, elles préfèrent encore renoncer aux bénéfices de la civilisation pour s'épargner les contraintes de la servitude. Surtout quand, et c'est le cas de la tribu de Yousef, elles sont placées au point de rencontre des deux mondes. Contraintes d'entrer, sporadiquement et selon des modes divers, avec un degré différent d'aliénation, dans l'ordre et les idéaux d'un État autocratique, elles ne sont pas du tout résignées, elles gardent non seulement le souvenir mais, autant qu'elles peuvent, les pratiques d'une liberté enivrante, du reste à portée de balle, puisque les prototypes vivants pèsent sur leurs frontières du poids de leur exemple et de leur dédain à peine voilé.

Membre d'un groupe tampon, en vivant les dangers, les incertitudes et les ambiguïtés, Yousef les reproduit aussi dans ses vers. A côté de la dure nécessité des Turcs, les nostalgies mal éteintes, à fleur de peau, ardentes quelquefois, de la coûteuse mais exaltante anarchie d'antan, avec comme terme médiat cette espèce d'État hybride que représentent les djouad, qui tentent d'allier les vertus républicaines à l'efficacité et aux tentations d'un pouvoir établi.

Cette perspective médiate, si elle était fondée en droit, aiderait en effet à comprendre un des aspects de la poésie de Yousef, sa polyvalence (du moins quand on s'en tient à la lettre des poèmes), mais au sens et à la valeur des vers qu'apporte-t-elle d'essentiel qui ne s'y trouvât déjà ?

Encore sommes-nous là en quelque sorte à l'horizon moyen de l'histoire algérienne : les XVIIe et XVIIIe siècles, pour lesquels il est

16. R. Montagne a étudié un phénomène identique quant au fond chez les tribus chleuh du Sud marocain (*Les Berbères et le Makhzen dans le sud du Maroc*, Alcan, Paris, 1930).

encore possible d'avoir quelques données localisables. Plus loin, on ne peut plus procéder que par détermination de périodes assez larges, où les références ponctuelles font à peu près entièrement défaut. Ainsi peut-on affirmer que les poèmes religieux sont d'époque relativement récente, du moins la plupart d'entre eux. On peut fixer au moins une limite *a quo* pour ceux d'entre eux qui relatent la légende dorée d'un saint dont par ailleurs l'histoire même remaniée est connue[17]. Outre quelques éléments repérables (plutôt rares), cette conclusion se fonde sur des indices tirés de l'idéologie explicite des textes qui nous sont parvenus. En effet, à quelques exceptions près[18], l'islam des poèmes religieux est l'islam de la période de décadence qui a suivi la chute des Almohades ; il est même à peu près sûr que la plupart des poèmes, dont beaucoup sont d'inspiration maraboutique et un certain nombre composés par les marabouts (en quantité plus grande que leur proportion réelle dans la masse des laïcs), sont postérieurs à l'établissement du mouvement maraboutique en Kabylie, c'est-à-dire en gros le XVIe siècle.

Le dogme est d'une pureté toute relative. L'islam est surtout celui des marabouts, une série de pratiques volontiers mêlées de croyances thaumaturgiques ou païennes. Des anecdotes miraculeuses ou épiques tiennent lieu d'histoire. Les saints sont les marabouts : Mohammed même n'est quelquefois que le plus grand d'entre eux. Une idéologie militante, plus militante qu'idéologique, antichrétienne et, quelquefois, anachroniquement antijudaïque. Quand elle ne fuit pas dans les mythes d'un passé plus onirique que réel, la poésie s'enfonce dans la désespérance d'une philosophie pessimiste ou le rigorisme formaliste de pratiques censées garantes d'orthodoxie.

Ces caractères sont manifestement ceux de la période moyenne (XVe au XIXe siècle), c'est-à-dire de l'époque de la décadence. Depuis que la découverte de l'Amérique et des causes internes de stagnation ont fait perdre à l'islam l'initiative historique qu'il avait possédée au Moyen Age, la pensée, cessant d'être créatrice, s'est repliée sur elle-même. L'adage déclare « fermées les portes de la recherche personnelle ». Alors commence l'âge scolastique des sommes, c'est-à-dire du savoir clos. Depuis qu'Espagnols et Portugais, ayant achevé la reconquista, portent la guerre en Maghreb même, un islam

17. Ainsi le poème de Sidi Yahia des Ait Aïdel est nécessairement postérieur à l'arrivée du saint en Kabylie.

18. Voir n°s 88, 89 et 92.

acculé à la défensive se crispe sur les croyances adventices du maraboutisme, le refus de l'ouverture ou de l'innovation, l'émiettement tribal sécurisant.

Le pays kabyle en particulier reçoit (surtout au XVIe siècle) une quantité considérable de marabouts, la plupart venus du Sud marocain, et qui finissent par réaliser un véritable quadrillage de la région. Ils inspireront peu ou prou la littérature religieuse : quand ils n'en seront pas les auteurs, ils en dicteront l'esprit. La valeur littéraire sera très inégale, le dessein premier étant ici l'édification.

On peut, pour les commodités de l'exposé, distinguer trois genres de poésie religieuse : un, mystique et personnel, expression souvent remarquable de sentiments originaux, est le plus rare. Un autre, fait de sortes de petites épopées qui relatent les exploits militaires ou dramatiques des héros islamiques, ceux de l'histoire classique (Omar, Yaala, Ali surtout et le Prophète), ou les saints locaux ; c'est le genre plus particulièrement dit taqsit. Un autre enfin, le plus abondant, et qui se renouvelle sans cesse, est constitué par une masse de sizains d'édification, chantés le plus souvent (mais non nécessairement) sous forme de litanies par des groupes d'exécutants, en particulier les confrères des ordres religieux ; c'est le genre dit dikr.

Le premier s'oppose à l'ensemble des deux autres par sa fonction, ses caractères, souvent sa valeur. Mais les taqsit et les sizains dikr sont de beaucoup les plus nombreux. Aussi les plus répandus ; les deux derniers genres sont infiniment plus populaires que le premier qui, vu ses difficultés (tant dans l'inspiration que dans la forme), reste le fait d'une minorité. Cette distinction va, ainsi qu'on tentera de l'établir plus loin, fournir un élément de base à l'explication d'un aspect important de la société kabyle aux siècles moyens.

La masse des documents, ici considérable, peut se répartir en deux groupes : les longs poèmes taqsit et les sizains dikr.

Parmi les premiers, un fonds classique — « Histoire de Joseph », « La Mort de Moïse », « Le Sacrifice d'Abraham » — appartient au domaine maghrébin commun. Un lot, plus divers et moins généralement répandu, est constitué par la geste d'Ali[19] plus encore que par les miracles et les épreuves du Prophète. Une série de récits édifiants, apparemment entièrement inventés, dont en tout cas on ne discerne pas l'origine, tels les taqsit du chameau *(Taqsit bbwelɣem)*, du Juif converti (*bbuday isteslem*), de la Dame sage (*l-lḥadqa ikeysen*),

19. Lointain écho de la prédication fatimide dont les Kabyles Ketama ont été le fer de lance au Xe siècle.

de l'esclave calomniateur (*Akli alemmam*), de la gazelle (*taγzalt*), etc. Enfin, quelques poèmes consacrés aux marabouts locaux : Sidi Yahia des Ait Aïdel, les deux cheikhs Mohand.

La masse des sizains *dikr* est pratiquement illimitée, parce qu'à côté d'un lot généralement répandu en existe un grand nombre beaucoup plus mobiles, qui naissent, meurent ou ne subsistent qu'en des zones restreintes, au gré des circonstances.

La plupart de ces productions, tant taqsit que dikr, sont anonymes. La valeur en est très diverse : « Joseph » est un chef-d'œuvre, « Abraham » une honnête et difficultueuse création, certains dikr condensent en six vers bien frappés tout un poids de vérité et de profondeur, la plupart sont des variations moyennes autour de thèmes devenus communs.

Les deux genres, prolifiques tous les deux, ont fini par acquérir une sorte de facture conventionnelle. Les héros des taqsit vivent leur foi dans le drame, ils manifestent tous une espèce d'exaltation euphorique et contagieuse. Ils sont impavides, prompts au sacrifice et néanmoins invulnérables, ils se battent à un contre cent et néanmoins sont toujours victorieux, ils sont bons jusqu'à la faiblesse avant l'épreuve, indomptables pendant. On le voit : ce sont les caractères classiques de toutes les épopées, pas nécessairement primitives. Peut-être s'ajoute-t-il ici un dessein d'édification plus naïf et envahissant.

Le genre était certainement populaire et panmaghrébin : il en existe une série d'exemples en arabe dialectal. La trame, les sentiments, à quelques variantes de détail près, se retrouvent assez semblables d'un poème à l'autre.

Le poème de Wasisban (peut-être une déformation de Oued Sisbane) qui relate un épique combat entre musulmans et chrétiens (par ailleurs non attesté dans l'histoire) peut en fournir un exemple.

Les musulmans ont tué le mari et les frères d'une noble dame chrétienne, qui dès lors fixe comme condition à qui veut l'épouser que d'abord il la venge en tuant au moins trois musulmans notoires : Ali, Hamza et le Prophète lui-même.

Effectivement, un roi chrétien qui prétendait à sa main lui amène bientôt le cadavre de Hamza, qu'il a tué en combat singulier.

Quand la bataille s'engage entre vingt mille chrétiens et sept cents musulmans, Ali est absent : il est à quarante jours de marche. Le combat dure des jours ; à la fin, il ne reste plus que soixante-dix musulmans, dont certains sont blessés. Mohammed en vient à regretter l'absence de son neveu.

Loin de la bataille, Ali mène bonne vie. Il est couché et, en

s'éveillant, s'étonne de voir que son cheval piaffant d'impatience a creusé de son sabot un trou si profond qu'il y est englouti, seule sa tête dépassant. Il comprend que Mohammed est en danger, va détacher le cheval, prend en croupe son épouse Fatima, fille du Prophète, et s'élance : il couvre en deux heures la distance de quarante jours qui le sépare du lieu du combat.

A son arrivée, il s'enquiert d'un certain nombre de compagnons. Ils sont tous morts. On délibère sur la méthode de combat : individuel *(yiwen γer yiwen)* ou en masse *(d'ahummu)* ? Ali entre au cœur de la mêlée. Les chrétiens tombent par pans entiers devant lui. Ceux qui restent vont rendre compte au roi, qui, reconnaissant là les coups d'Ali, sort le combattre en personne. La bataille dure trois jours. Le roi chrétien porte la noble dame en croupe.

Chaque fois qu'Ali va frapper, la dame intervient en criant : « Dieu est son garant ! » *(fellas Rebbi)*. Ali aussitôt baisse le sabre. Au bout du troisième jour, le Prophète s'étonne qu'un adversaire ait pu tenir si longtemps devant son invincible neveu ; il lui conseille de prendre lui aussi Fatima en croupe. Ce qu'il fait. Quand il va frapper, la dame de nouveau s'écrie : « Dieu est son garant ! » Mais Fatima lance le youyou strident qui exalte Ali. Le sabre d'Ali fend en deux le cavalier, le cheval, et va se ficher au sol qui se plaint : « Et moi, que t'ai-je fait ? »

Donc une vision apparemment triomphaliste. Mais les taqsit religieuses ne sont pas toutes de ce type. Il en est un autre très répandu et qui rend un tout autre son. Les héros y sont aussi des modèles de courage et de foi, ils sont aussi confrontés à des épreuves hors de l'ordre commun, ils en triomphent aussi mais à quel prix (souvent la mort) et surtout... surtout de quelle victoire navrante jusqu'à l'absurde. Yaala est l'enfant unique de sa mère ; quand les musulmans vont combattre l'infidèle, ils exigent de l'emmener avec eux. Quand ils reviennent, vainqueurs, la mère cherche son fils parmi eux, en vain, car lui ne reviendra pas. Ailleurs, Moïse s'offre à aider des anges à creuser une tombe sur le bord de la route, mais le trou est-il assez grand ? Le mort a justement à peu près la taille de Moïse. Il entre pour voir : la mesure est juste... car la tombe est pour lui. Dans un autre poème, le Khalife Omar, renommé pour sa justice, apprend que son fils, prenant du bon temps avec une femme, s'est laissé enivrer par elle. La sanction légale est de cent coups de bâton. Omar la fait exécuter ; malgré les supplications de son fils, le Khalife presse l'esclave qui frappe, au centième coup l'enfant meurt.

Sans doute ne fait-on pas nécessairement de bonne littérature avec de bons sentiments, mais toutes ces morts imméritées, pire :

odieuses ! Pourquoi ces preux, ces prophètes et ces saints ne partent-ils pas dans la gloire et la joie du retour à Dieu, comme tant de vers appellent la mort ?

Car les sizains dikr, en principe destinés à rappeler aux hommes les vérités consolantes de la foi, ne dégagent pas une impression différente. Le thème préféré, rebattu, ressassé jusqu'à la hantise, c'est la mort. Et, curieusement, non pas la mort sereine, voire heureuse, du croyant qui y va comme à la porte ouverte sur l'éternité. Non, mais la fin cruelle, la déchirante séparation de ceux qui s'aiment, l'adieu à une vie que les lèvres déclarent à satiété vallée de larmes et que le cœur quitte dans les affres, la mort « amère comme le laurier » (*t-tarzagant am-milili*).

Il suffit d'entendre comment elle est présentée dans les sizains dikr :

Un jour on creusera ma tombe
A l'aide d'un pic on en taillera les parois
On bâtira les murs
Avec un mortier boueux
On t'emportera ma tête aimée
Tu auras la terre pour oreiller et tu y pourriras.

Et dans les taqsit :

Le laveur me prendra me posera
Il me jettera sur la planche
Ma cape mon burnous
Il les jettera au loin
Doucement ami procède avec précaution
Je suis tout endolori comme meurtri par la meule [...]
Je ne verrai plus qui j'aime il ne me verra plus
Avant notre rencontre au jour du jugement.

La dernière note intervient vraiment comme un ressouvenir de dernière minute.

D'autant que l'autre thème commun des sizains dikr, c'est l'admonestation puritaine, greffée sur une vision désespérée de l'existence. Du moins de l'existence présente. Depuis l'époque bénie du Prophète (des prophètes), lieu de toutes les grâces comme de toutes les vertus, celles-là volontiers présentées comme le produit direct de celles-ci, le monde a dégénéré et il empire chaque jour. De tous les siècles, le XIVe (de l'hégire, qui a commencé en 1882) a été présenté dans les

prédictions comme devant être le plus pervers. A la place de la foi naïve se sont installés l'incroyance, les calculs intéressés, l'égoïsme. Peut-être l'heure (entendez celle de la fin du monde) est-elle proche ? Il n'y a point d'issue en vue, ni de miséricorde à attendre. La seule attitude à adopter, c'est non seulement une aveugle application des règles (les subsidiaires et autres additions à la limite de l'hétérodoxie, autant que les fondamentales), mais une sorte de refus morose de la vie, en attendant la grande délivrance. Les exemples ici sont innombrables[20].

On est dès lors amené à chercher s'il n'existe pas de cause commune qui explique à la fois le triomphalisme systématique des premières pièces et le pessimisme souffreteux et rigoriste des secondes. Ici intervient l'histoire sous la forme relatée plus haut. S'il est vrai qu'après l'effritement des grands empires (abbasside en Orient, almohade au Maghreb), la découverte de l'Amérique, la nouvelle route des Indes par le sud de l'Afrique, les invasions mongoles, bientôt la chute de Grenade se conjuguent pour détourner vers d'autres voies le commerce international, affaiblir la puissance politique du monde islamique et le réduire bientôt à la défensive, alors on explique aisément l'aspect particulier pris par l'inspiration religieuse dans la poésie kabyle. Car sans le vouloir expressément, c'est cet islam-là que les poèmes religieux propagent. Les deux attitudes que l'analyse décèle s'expliquent désormais comme deux réponses diverses à une même agression de l'histoire. Car le type à première vue militant et triomphaliste apparaît comme une réaction de fuite ; tous les héros positifs, si l'on peut risquer cet anachronisme, appartiennent à un passé depuis longtemps révolu : les débuts idéalisés de l'islam, ou une époque biblique encore plus mythique et, à vrai dire, souvent confondue avec la précédente. On se sauve de la laideur et des cruautés du présent dans les fantasmes d'un âge d'or, fait de désirs refoulés sur le fond de quelques souvenirs sélectifs et remodelés.

Quand on ne fuit pas dans le rêve, on se console par l'interprétation métaphysique. Deux idées simples mais efficaces : puisque tout doit mourir, à quoi bon trop s'inquiéter d'un monde par essence condamné ? Et de toute façon une intelligence suprême détermine l'événement, selon des principes à nous impénétrables.

Dans la pratique, l'ignorance et le doute appartiennent à notre

20. Dans l'état actuel de l'information, il est malheureusement impossible de dater les sizains dikr pour déterminer si la vision pessimiste qu'ils expriment est le produit d'une époque ou une loi du genre.

nature d'homme comme la chaleur tient au feu. La seule voie qui reste ouverte est celle d'un rigorisme désenchanté.

Tout se passe comme si une société qui sent qu'elle n'a plus prise sur l'histoire interprète ses propres blocages en termes de destin. Dans une espèce de réaction masochiste, elle tourne contre elle-même la conscience irritée de son impuissance, attribue ses échecs ou ses manques à une application insuffisamment stricte des rites et, faute de pouvoir agir sur les événements, bat sa coulpe et exige d'elle-même encore plus de tension absurde ou de crispation sclérosante. Elle a renoncé aux affres du doute, aux risques de la quête (et donc à ses chances), pour le monolithisme d'une foi qui confond la pureté de l'intention avec la rigidité de la pratique.

Tout cela, que l'on retrouve dans les poèmes à sujet religieux, serait inexplicable si l'histoire ne venait lui apporter un éclairage décisif par l'image qu'elle rend de ces siècles moyens de l'islam.

Il est probable que la très grande majorité des pièces de cette veine qui nous sont parvenues ne remontent pas plus loin que, disons, le XVIe siècle. Elles sont pour ainsi dire modernes et portent la marque de cette relative modernité. Il est difficile de remonter plus loin et, par exemple sur la période immédiatement précédente, d'avancer quoi que ce soit de précis, faute de documents. On peut seulement raisonner par conjectures et ce sera le dernier élément que l'histoire maghrébine sera susceptible de fournir[1].

Des historiens, en particulier maghrébins, ont tenté de montrer comment l'histoire maghrébine obéit à une espèce de mouvement pendulaire qui la fait osciller entre des périodes d'intégration relativement poussée (où la réalité d'un État et d'une civilisation tend à s'imposer à l'ensemble du pays) et des périodes d'éclatement (où le pays profond fait revivre l'éparpillement de ses groupes quelquefois minuscules et revenus aux ressourcements anciens). De fait, on discerne assez bien à l'époque où nous sommes parvenus (le XVe siècle environ) une de ces périodes charnières où le mouvement du pendule historique s'inverse. En effet, les grands empires unitaires du Moyen Age berbère (Almoravides, Almohades, Mérinides) et les grands royaumes qui les ont par la suite monnayés (Mérinides, Zeyanides, Hafsides) s'effritent. En Algérie, le dernier en date aura été le royaume hammadite de Bougie. A la place se dessine un émiettement plus ou moins poussé de la société maghrébine, un mouvement de retribalisation, que sans doute la lente mais continue expansion hilalienne a revigoré et qui, dans le cas des groupes berbères, se présente aussi comme un mouvement de récupération (ou de recréation) d'une identité culturelle éprouvée par plusieurs

siècles et plusieurs formes de colonialisme étranger. Le temps d'Ibn Khaldoun (XIVe siècle) peut être considéré comme la charnière entre ce que schématiquement l'on peut appeler l'époque des empires et celle des tribus ; il apparaît clairement dans l'œuvre du grand historien que le mouvement d'empiétement de celles-ci sur ceux-là est suffisamment avancé pour qu'il en soit fait mention dans un ouvrage historique. Deux siècles plus tard, les « royaumes » de Koukou et de Béni-Abbès conjugueront dans des limites étroites les souvenirs déjà adultérés d'un ordre étatique révolu avec la réalité d'États déjà tout pénétrés de valeurs tribales.

Peut-on remonter plus loin que ces visions, si imprécises soient-elles, du Moyen Age maghrébin ? Il semble que non, qu'à partir de là toute conjecture devienne hasardeuse. Dans cette nuit rendue totale par le manque de documents, à peine peut-on inférer de l'existence de la flûte libyque ou de l'évocation par Salluste des guerriers marocains de Bocchus passant toute une nuit à chanter la veille du combat, que, jadis comme aujourd'hui, poésie et musique étaient intimement mêlées chez les Berbères.

Au terme de cette analyse historique, si malaisée fût-elle, on peut tenter d'estimer la valeur des apports. Il semble que le bénéfice en aura été surtout de remettre en perspective les poèmes ici recueillis, en quelque sorte de les relativiser. Ils portent la marque d'un temps ; de là à dire qu'ils en sont le produit, il n'y a qu'un pas. Les ethnologues l'ont franchi.

Cette conclusion va contre l'intime conviction des sujets eux-mêmes. Illusion classique, dira-t-on : lors même qu'ils sont mus, souvent étroitement, par des mécanismes contraignants, les groupes comme les individus ont toujours l'impression, fausse, qu'ils œuvrent dans une entière liberté. Mais, pour être contingente, pourquoi une attitude serait-elle nécessairement erronée ? Singulièrement dans le domaine des valeurs et des interprétations du monde, une prise de position est toujours liée aux conditions objectives dans lesquelles elle est née et seule un ethnocentrisme naïf attribue une valeur absolue à une contingence particulière. Toute expérience est vraie qui a été vécue par des hommes.

Qu'importe après tout qu'une vision pessimiste du destin soit en partie le produit d'une histoire décadente ? La hantise de la mort, l'amour mystique, la fuite de la réalité dans le mythe sont-ils des vérités d'un seul pays ou d'un seul temps ? Celles-ci peuvent emprunter provisoirement l'habit d'un terroir et d'une époque ; mais, par-delà les couleurs dont la singularité d'une histoire les habille, ce qui fait leur valeur profonde c'est ce par quoi elles s'entendent sur

l'universel fonds de nos douleurs et de nos espérances. Ceux qui disaient les unes et les autres, en des termes qu'ils croyaient valables pour tous, en définitive n'avaient pas tort, et dans ce cas c'est le relativisme historique des historiens classiques qui est lui-même relatif.

Si l'hypothèse d'une poésie composée aux siècles moyens du ressourcement tribal est fondée, il faut tout de suite lever une objection : celle de la diversité d'origine des poèmes ici recueillis. Si la société kabyle est réellement cette mosaïque de groupes étroits dont chacun se pense comme un absolu, le seul sujet pertinent d'étude est la production d'un seul de ces groupes, le plus restreint, le plus caractérisé possible. Or, c'est une formule tout à fait différente qui a été adoptée ici. Les poèmes ne viennent pas tous du même endroit : ils intéressent pratiquement toute la région où le kabyle se parle. L'aire en est donc relativement considérable : de la côte méditerranéenne (Yousef-ou-Kaci) au versant sud du Djurdjura, de la région de Tizi-Ouzou à la limite orientale de la Petite Kabylie (Sidi Kala). Et voilà violée la sacro-sainte loi de la focalisation maximale de l'étude anthropologique.

D'autant qu'à cet inconvénient s'ajoutent pour l'aggraver les préjugés particuliers de l'ethnographie maghrébine, pour qui le pays kabyle d'antan était une mosaïque de groupuscules mutuellement exclusifs et qui ne pouvaient entretenir entre eux que des rapports d'hostilité ouverte ou sourde. On change de monde en passant de l'un à l'autre et ce qui est vérité en deçà de la frontière peut n'être plus valable au-delà.

C'est de propos délibéré que j'ai été à l'encontre de ce qui était devenu règle indiscutable. Je voudrais montrer que cela n'est pas le résultat d'une option fortuite ou arbitraire, mais un choix dicté par la nature même de la réalité que je vivais avant de la soumettre à l'analyse. D'autant qu'au départ mon information remplissait, sans l'avoir cherché, les conditions optimales : elle était puisée dans un seul groupe, mieux, presque auprès d'un seul informateur, il est vrai privilégié. Puis, obéissant aux lois du genre, telles qu'elles sont dans le groupe (et non point telles que les exige une anthropologie dont à cette époque j'ignorais jusqu'à l'existence), j'ai été quêtant d'autres exemples de la sagesse dont les éléments déjà recueillis me donnaient l'avant-goût.

Vite j'ai fait la constatation, remarquable, que d'un groupe à l'autre un même ensemble de poèmes, pour ainsi dire classiques, se retrouvait : « Histoire de Joseph », « La Mort de Moïse », « Le Sacrifice d'Abraham », Mohand-ou-Mhand, le cheikh Mohand,

quelques sizains soit dikr, soit profanes. Les variantes, quand elles existaient, étaient le plus souvent insignifiantes.

A ce fonds commun un groupe pouvait ajouter un petit nombre de pièces qui lui sont particulières, en général parce qu'elles se rapportent à des événements locaux. Elles dépassent rarement un niveau moyen, car des poèmes consacrés à l'histoire d'un groupe précis acquièrent une audience très large et souvent pankabyle dès l'instant que le génie d'un poète les a magnifiés et en quelque sorte dotés d'une dimension universelle. Ainsi de Yousef-ou-Kaci.

Cela pour le corpus pour ainsi dire moyen.

A un degré plus haut, les sages (amousnaw) disposent eux aussi d'un lot commun, où les mêmes vers reviennent pour illustrer les mêmes situations ; les auteurs sont moins populaires, mais plus prisés des connaisseurs : Hadj Mokhtar Ait Saïd, Larbi Ait Bejaoud, Sidi Kala, Sidi Mhemmed-ou-Saadoun, Hadj Rabah...

A ce phénomène inattendu on peut tenter de trouver des causes concrètes. La première et la plus apparente étant qu'au sein de cette société dite atomisée il y a d'actifs agents de communication.

En premier lieu les poètes eux-mêmes, ceux du moins qui le sont de profession. Leur statut social même les dote d'une certaine immunité : leur vocation est de traverser tous les groupes, auxquels ils proposent à la fois leurs œuvres personnelles et celles de leurs devanciers. Cela même quand (et c'est le cas de Yousef par exemple) ils s'avouent publiquement les hérauts d'un groupe précis : ils peuvent sans crainte se rendre même dans le groupe ennemi, car leur fonction les couvre.

Cette mobilité est évidemment précieuse. Au sein de ces entités, dont beaucoup de membres mouraient à l'endroit qui les avait vu naître, souvent sans avoir atteint l'horizon pourtant étroit que leurs yeux contemplaient toute une vie, le poète c'était une image du dehors, le héraut d'une formule autre, et bien que l'éloge de la puissance militaire turque n'apportât que déplaisir aux auditeurs d'une tribu anarchique, surtout quand c'était Yousef qui le faisait, lui qui venait de l'autre côté de l'horizon, on ne l'en écoutait pas moins.

L'autre agent actif (et à vrai dire équivoque) de relations entre groupes, c'étaient les marabouts. La caste tout entière tissait sur le pays kabyle un réseau serré de groupes familiaux de tous les types, depuis les grands aristocrates prospères et craints jusqu'aux gueux besogneux et plus ou moins laïcisés, mais tous unis par le commun prestige de leur appartenance supposée à la lignée du Prophète. Leurs alliances, leurs actions, souvent leur prestige traversent les

groupes auxquels ils s'imposent en se superposant. C'est eux qui ont répandu, de façon plus ou moins concertée, la commune idéologie d'une orthodoxie islamique très largement mitigée de berbérité. Ils ont l'apanage quasi exclusif de l'instruction et, par voie de conséquence (aussi parce qu'ils disposent de plus de loisirs), s'adonnent volontiers à la poésie. Ils peuvent en particulier la transcrire et donc la répandre : ainsi en a-t-il été d'« Elmoursel » et probablement d'autres poèmes.

De la troisième catégorie enfin, celle des amousnaw, il sera plus longuement question par la suite.

Mais, à tout prendre, ces causes sont secondaires et quelquefois occasionnelles. Une analyse plus poussée montre que ce qui est à reconsidérer, c'est la notion même de société à la fois insulaire et atomisée qu'aurait été la société kabyle à la veille de la conquête française (et d'ailleurs toute société semblable à celle-là). Des conditions géographiques d'abord, sociologiques ensuite, plaident en effet en faveur d'un certain isolement : un bastion montagneux difficilement accessible, excessivement morcelé, sans voies de communication autres que des chemins muletiers malaisés, une société de type segmentaire, sans État, faite de la juxtaposition de groupes très restreints qui se posent surtout en s'opposant et dont seuls la religion ou le danger extérieur peuvent faire l'unité occasionnellement.

Mais qu'en était-il dans la réalité ? Tout d'abord, cet extrême isolement n'est pas viable. La nourriture nationale kabyle est le couscous, normalement introuvable dans une montagne qui n'est pas productrice de céréales. On a pu qualifier d'absurde l'économie kabyle traditionnelle, où l'on consomme des mets à base de farine dans une montagne faite pour l'arbre et l'herbe. Mais, contraints de se procurer dans la plaine les céréales qui leur manquaient, les Kabyles devaient compter avec l'au-dehors et jadis il n'était pas rare qu'un montagnard s'associe avec un paysan de piémont, l'un offrant sa terre et l'autre son travail, des bêtes et éventuellement de l'argent. Plus récemment, des Arabes d'Aumale ou de Sidi-Aïssa traversaient les cols, à la fin de l'été, avec leurs chameaux chargés de blé qu'ils allaient vendre dans les villages kabyles.

Par ailleurs, la montagne était tributaire de la ville pour un certain nombre d'objets manufacturés, en particulier le plus précieux d'entre eux : les armes. On allait chercher les canons de fusil à Tunis, l'argent et la poudre à Alger, où l'on vendait l'huile.

Politiquement, ces irrédents qui accueillent les troupes turques les armes à la main, quand elles veulent entrer dans la « montagne de la

dignité », reconnaissent au pouvoir d'Alger une sorte de légitimité symbolique.

Mais c'est surtout la religion qui dotait ces petites républiques d'une dimension universaliste. Au point que l'on peut dire que le sentiment d'appartenance d'un individu sautait tout de suite de l'horizon tribal, à portée de regard et de course, au grand ensemble de l'oumma islamique, aux contours imprécis mais très vigoureusement sentis, par-delà l'entité plus controversée, moins intériorisée, d'une nation algérienne en principe représentée par l'autorité deylicale d'Alger. Aussi bien les clercs, agents actifs de socialisation, propagent abondamment les valeurs de celle-là, et presque pas du tout les visées de celle-ci, sauf quand les deux perspectives se recoupent ou coïncident. Annuellement, des pèlerins se rendent aux lieux saints de l'islam : pour la plupart, ce sera leur seul contact avec l'extérieur durant toute leur vie. Ainsi le monde d'« Elmoursel » s'étend-il du Sind à l'Atlantique, de l'Espagne à l'Abyssinie, en passant par le Maroc, les hauts plateaux algériens, le Sahara, la Tunisie, l'Égypte, le Soudan, la Syrie, l'Irak, la Turquie, l'Inde, même si ces noms n'évoquent que des réalités imprécises dans l'esprit du poète qui les cite.

A vrai dire, on ne peut que modérément s'en étonner. Ce bastion réputé imprenable n'a pas plus de 400 kilomètres dans sa plus grande dimension. Il est à portée de méhalla, d'école, de confrérie, de visée politique. Il est vrai qu'il est un peu en marge de la routine de l'histoire : en particulier, les contraintes de la plaine l'épargnent ; voire même, il sert de refuge à ceux qui fuient des conditions qu'ils trouvent inacceptables dans le bas pays. Mais aussi l'histoire l'a intégré souvent : les Quinquégentiens sont un choc en retour de la montagne contre un ordre romain qui pesait sur ses franges (ou bien même tentait de la pénétrer : Djemâa Saharidj). Au Moyen Age, les Zouaoua vont aider les Ketama à imposer la dynastie fatimide : c'est déjà une entreprise à l'échelle du monde. Plus tard, ils vont participer à la civilisation hammadite de Bougie. Au moment où l'islam en perte de vitesse va remettre entre les mains des Turcs le soin de défendre la foi, maintenant menacée, deux royaumes kabyles (Koukou et Béni-Abbès) vont tenter de prolonger la vie d'une nation algérienne de partout démantelée. C'est d'une garde de Zouaoua que ses deys de plus en plus algérianisés vont s'entourer et, quand les troupes françaises débarqueront à Sidi Ferruch en 1830, des contingents kabyles (les mêmes qui combattent les troupes des janissaires) vont descendre pour défendre Alger contre cette agression venue de l'extérieur.

Force était donc, à la fin de l'analyse de ce second élément, de conclure à une confirmation des résultats dégagés par la première investigation. L'autorité turque, surtout administrative et militaire, a eu pour effet en Kabylie une sorte de retour aux sources et comme une revivification de l'état enchanté d'avant l'histoire, ses amputations et ses drames. Mais, naturellement, ce ne pouvait pas être un retour mécanique au bonheur d'avant la naissance. L'histoire a, dans l'intervalle, opéré dans les vies, les consciences et comme le souvenir collectif des hommes. La replongée donne donc à la vie des individus à la fois profondeur et authenticité, dans la mesure où ils sentaient confusément que dans l'ordre existant l'accession à une réalité sociale plus vaste ne se pouvait faire qu'au prix d'un renoncement à soi, c'est-à-dire au prix d'une aliénation absolue.

Si bien qu'ici aussi la méthode de l'école est déficiente et réductrice. Être soi, oui, être entre soi, voire, n'être que soi, c'est une formule sans grand sens pour la tribu la plus perdue de la forêt amazonienne, mais pour un groupe qui depuis deux mille ans participe aux remous d'une histoire agitée, c'est un non-sens.

Aucun des membres de la société où ces poèmes ont été recueillis n'est capable de les réciter tous, ni même une notable partie. Mais il en sait l'existence, et que quelqu'un dans le monde, en définitive familier, qui l'entoure les connaît et les dit. Cette connaissance, en quelque sorte en creux, en est une aussi, dans la mesure où le manque est perçu comme tel et le chaînon manquant assumé, comme faisant partie du patrimoine au même titre que les poèmes effectivement sus ; tant il est vrai que la culture n'est pas seulement un lot d'éléments existants, mais aussi une somme de projets revendiqués. Seule cette vision, tout entière projetée vers l'au-delà d'une culture en expansion, en projet était vraie, le repli souffreteux des ethnologues sur la désespérance d'un enclos étroit étant tout au plus un procédé commode de réduction de l'étrange.

Il restait à tester la validité du principe qui fonde en anthropologie le choix du groupe le plus restreint possible. Il est aisé à cerner ; la perception en est pour ainsi dire plus réelle, sans l'apparat des éléments médiats rendu nécessaire pour les grands ensembles par leur volume même. Surtout, les dimensions réduites du groupe en font une unité plus intégrée, plus proche de l'unité physiologique d'un être vivant. C'est dire que, comme pour celui-ci, on peut en expliquer la nature par le rôle d'un certain nombre d'organes spécifiques et les rapports qu'ils entretiennent entre eux et avec l'ensemble. La tentative (il faudrait presque dire la tentation) fonctionnaliste s'imposait donc ici d'elle-même. J'y ai cédé.

Un certain nombre de pièces peuvent être considérées comme fonctionnelles par définition : ce sont les fameux chants du travail. Cette considération est passablement théorique, car des chants du travail il n'y en a quasiment pas. Il y a bien quelques vestiges épars, mineurs tant par les dimensions que par l'inspiration, en général figés, impersonnels, excluant à peu près toute possibilité de création, quelquefois archaïques par la langue, de toute façon confinés à des rôles purement conventionnels : couplets des travailleurs communautaires des *tiwizi*[21], berceuses, chants des batteuses de lait, formules des faiseuses de philtres ; à un degré plus élaboré, éloges rituels des jeunes mariés. Quelle que soit leur authenticité ou leur valeur de document, ce sont des genres mineurs et vécus comme tels par les usagers eux-mêmes.

D'une fonctionnalité un peu particulière sont les poèmes qui ne demandent à la fixité du vers que le rôle de conservation qui normalement revient à l'écrit dans les sociétés lettrées. Le genre en était très répandu, à peu près tout événement notable, surtout quand il intéressait la collectivité, donnant lieu à création plus ou moins durable, plus ou moins valable.

Mais déjà ici la fonctionnalité est de nature ambiguë. Il est rare, et à vrai dire à peu près impossible, que la seule utilité du vers en ce cas soit de garder le souvenir d'un événement mémorable. En réalité, la sensibilité de l'auteur, sans doute plus ou moins le reflet de la sensibilité collective, intervient d'une façon ou d'une autre dans cette interprétation versifiée. Il dépendra souvent du talent du poète que sa composition dépasse les limites quelquefois étroites de l'événement qui lui a donné lieu ; à la limite, on peut faire de la grande poésie sur des données épisodiques.

Mais, à ce point où l'invention peut prendre des proportions qui outrepassent de loin le prétexte qui l'a suscitée, peut-on encore parler de fonctionnalité au sens étroit du terme ?

Il en est de même d'un genre très particulier de composition, la joute poétique, qui semble se prêter de façon privilégiée à l'explication fonctionnaliste, tant par le cadre bien défini qui lui sert de support que par sa forme conventionnelle. La joute a lieu pendant

21. Travaux qui, vu leur volume ou leur difficulté, sont assurés par la communauté tout entière au profit d'un membre du groupe. En particulier transport de meules, de poutres, construction de maisons, voire travaux agricoles comme la moisson, le ramassage des olives, etc.

les fêtes. Le caractère formaliste de la procédure, la régularité du scénario triphasé font de *lḥenni* la donnée rêvée de l'analyse fonctionnaliste. Car on voit immédiatement la tentante explication à laquelle invite une cérémonie, où la règle d'un jeu relativement élaboré souligne les symboles et les significations.

Dans une société segmentaire relativement pure, la fête et la guerre sont les deux faces d'une situation de coexistence fondamentalement semblable. Lors même que l'on donne ou reçoit des épouses, on continue d'entrer avec l'autre dans des rapports de conflictualité voilée. Ici, la violence est par définition exclue, mais non point toute opposition, parce que cela à la limite équivaudrait à une perte de toute identité. La fête, c'est ce qui permet de se poser devant l'autre (de s'opposer à lui) en faisant l'économie des morts. Dans lḥenni, on joue la guerre pour n'avoir pas à la faire, on s'en purge rituellement dans les figures d'un jeu convenu, on évacue dans les mots les charges d'agressivité que le type d'organisation segmentaire de la société sécrète pour ainsi dire par condition.

Partant de la considération d'un cas privilégié, comme celui de lḥenni, on peut extrapoler et poser comme postulat que, tout de même que le mythe résout le donné dans un système de correspondances significatives, la poésie résoudrait dans le verbe les tensions, les manques ou les blocages de ce type précis de société, ou bien, ce qui en réalité revient au même, en véhicule de façon inconsciente les valeurs dont la somme constitue l'idéologie du groupe.

Ainsi peut-on tenter de montrer qu'on trouve en Yousef-ou-Kaci un interprète à la fois fidèle et génial des valeurs de la société segmentaire, telle qu'on la trouve décrite dans la littérature classique.

Avec lui, le système (en particulier le mécanisme de la solidarité tribale) fonctionne presque à la perfection. A l'intérieur du groupe, le poète, à l'instar d'autres individus ou catégories sociales, remplit une véritable fonction. Les guerriers défendent le groupe, les amousnaw élaborent les valeurs, les marabouts manipulent le monde des forces surnaturelles, le poète, lui, orchestre le tout, en donne, à l'usage tant domestique qu'externe, une image militante.

Car Yousef est le poète avoué d'une tribu : les Ait Yenni. Chacun l'admet, lui-même à l'occasion le proclame :

Entre les Ait Yenni et moi les dés sont jetés
Eux sont à moi et moi c'est clair je suis à eux !

C'est un poète partisan, c'est-à-dire partial. Il ne s'en cache pas :

Ces trois villages[22]
Pour moi n'ont point d'égal.

Comme les autres membres de la tribu, il réagit en termes de solidarité mécanique. Il est le propagandiste conscient d'un groupe, sinon tout à fait d'une cause. Dans l'éloge, il ne recule devant aucune hyperbole. Nul bien entendu ne s'y trompait, et personne ne prenait réellement au sérieux des déclarations comme celles-ci :

Leurs parangons
Ce sont les Turcs qui hantent les mers.

Nous devons chanter leurs louanges
Tous jusqu'à ce que nous soyons au tombeau.

C'était simplement la règle du jeu. Le poète interprète avec une liberté abusive jusqu'aux faits les plus évidents :

« Taourirt-el-Hadjadj est à une journée de marche... et ils [les adversaires] la convoitaient. »

Dans la réalité, cette journée représente à peu près une heure. Un sizain immortalise le nom et la valeur d'Ameur Ait Mhemmed, chef du parti favorable aux Ait Yenni. Mais le parti était minoritaire, et de la masse des habitants et de leurs chefs on ne saura jamais rien, pas même le nom[23].

L'interprétation des événements est toujours partisane. Quand une attaque des Ait Yenni échoue, c'est la volonté de Dieu ; quand une autre, deux jours plus tard, réussit, c'est grâce à la valeur des combattants[24].

Ici, la poésie est arme, on la craint et, de fait, elle peut de l'arme avoir jusqu'à la vertu meurtrière. Un guerrier qui, pour se distinguer au combat, avait pris un habit bleu voyant a préféré se tenir dans un endroit défilé le jour du combat. Yousef compose six vers là-dessus, cela suffit pour que, la fois suivante, le manteau bleu se portât loin en avant... Il n'en est pas revenu, mais il avait lavé l'opprobre du décri d'un poète. Corollairement, l'éloge fait de soi dans un poème

22. Les Ait Yenni étaient à l'origine formés de trois villages.

23. Cf. n° 17.

24. Cf. n°s 22 et 23.

était hautement prisé. L'expression consacrée pour dire de quelqu'un qu'il se distingue, c'est : « L'aède l'a mentionné dans un poème[25]. »

Yousef lui-même dit des Ait Yenni :

Moi je ne leur mesure point l'éloge[26].

Mais, plus encore que ce rôle patent, il y a, latente ou déclarée, toute une idéologie tribale dans Yousef.

Une des bases de ces sociétés sans État ni hiérarchie, c'est la parfaite égalité des membres, et donc un des dangers majeurs la désunion, les conséquences désastreuses des prétentions de chacun à faire prévaloir ses options, son groupe, ses intérêts :

Dis-leur l'union paie
Quand l'un est démuni qu'un autre aille à son secours.

Dieu rende éternelles
Votre fraternité votre entente
Puissiez-vous vous estimer l'un l'autre
Et chacun pourvoir à son frère.

Des formules comme :

Les Ait-Yenni
Où un seul commande

sont plus des vœux inquiets que des constatations. Car, ailleurs, le poète prie :

Que la jalousie tombe
Et qu'il voie leur fraternité retrouvée.

Et d'abord le fait même que ce soit le groupe qui soit réellement existant. Les individus, quand ils sont mentionnés, sont ou des marabouts (mais les marabouts sont en quelque sorte hors jeu dans le système segmentaire laïque) ou les représentants d'un clan. Il est remarquable que, dans les quelques trois cents vers que Yousef a consacrés aux Ait Yenni, il n'y ait que trois noms : deux marabouts,

25. *Iwwi-t-id umeddaḥ di teqsiṭ.*

26. Cf. n° 24.

cités l'un pour sa science l'autre pour son prestige, et un chef de parti, mais celui-ci n'a d'autre valeur que d'être justement le porte-étendard d'un clan. De lui personnellement on ne sait rien, que son efficience ; il est :

Lion dans une forêt de jeunes plants.

Autant et plus que lui, ce qui compte c'est le groupe que l'on voit se profiler derrière lui et qui en définitive est sa raison d'être, car :

Ses frères sont oiseaux de proie
Nul ne manque le jour du combat.

Une autre vertu, vitale dans ces républiques atomisées où les résolutions les plus graves se prennent dans des assemblées, c'est la justesse du jugement :

Quand une parole n'est pas droite ils l'écartent
Ils ne cueillent pas la graine mauvaise.

Les vertus qu'on exige de l'individu sont celles qui permettent au groupe de subsister ou de s'étendre :

– le sacrifice :

Jeunes, vieillards ou adultes
Tous quand on les appelle répondent présent[27]

– la valeur guerrière :

Le jour du combat quand on en vient aux mains
Chacun comme le lion rugit

Porte mon salut aux guerriers à la ceinture garnie de balles
Et qui ignorent la peur[28]

– le respect des engagements :

27. N° 26, vers 43 et 44.

28. N° 25, vers 45 et 46.

Ils sont hommes de parole[29]

Ils ne trahissent ni ne se dédisent
Une fois qu'ils ont promis[30]

– la constance :

Les gens de Tigzirt
Impavides sous les balles[31]

– la préférence donnée à l'acte sur la parole :

Je loue l'homme d'action[32].

A première vue donc, une illustration quasi parfaite des thèses fonctionnalistes. Il suffit pourtant de pratiquer les restes, même réduits, de la poésie de Yousef pour constater à quel point cette interprétation est réductrice, comment, vraie par certains côtés, elle risque, en privilégiant un aspect somme toute partiel de sa création, d'en donner une vision étriquée, schématique et qui ignore l'essentiel.

Et d'abord, première entorse au tribalisme enchanté des ethnologues, Yousef est étranger au groupe dont il s'est fait expressément le héraut. Il est par naissance des Ait Jennad, avec lesquels les Ait Yenni qu'il a élus et qui l'ont adopté ont peu à voir. On ne sait pas comment s'est opérée cette rencontre, que Yousef dit providentielle ; les Ait Yenni sont, dit-il :

Les amis familiers
Avec qui j'ai grandi depuis des temps anciens[33].

Par ailleurs, un autre sujet de prédilection de Yousef, ce sont les Izwawen de la région de Tizi-Ouzou. Or, les Izwawen, nous l'avons vu, représentent le second type d'organisation de la société kabyle au temps du poète, celle des zones de piémont où un pouvoir à la

29. N° 26, vers 7.

30. N° 26, vers 35 et 36.

31. N° 26, vers 45.

32. N° 26, vers 53.

33. N° 26, vers 31 et 32.

fois dynastique et personnel tente de se substituer à l'anarchie organisée des tribus du centre.

Un pouvoir à la vérité équivoque, puisqu'il peut être, selon les circonstances, le fourrier des visées du pouvoir central (c'est le cas des Ait Kaci) ou le défenseur des libertés tribales, mais qui, malgré cette ambiguïté (ou à cause d'elle), représente tout de même une forme plus évoluée d'organisation sociale. Enfin, nous avons vu que Yousef lui-même, quand il veut faire l'éloge des Ait Yenni, ne trouve pas de référence plus prestigieuse que celle du pouvoir turc. C'est une habitude, presque un tic : les Ait Yenni sont Turcs de Bab-Azoun, Turcs des Indes (entendez d'Asie), Turcs qui hantent les mers.

Alger, puis l'Asie, puis, plus loin encore, les océans, voilà ce qu'aux citoyens d'une minuscule république, pratiquement bloquée au milieu d'un massif montagneux difficile, le poète propose comme points de mire.

D'autres ont souligné ce caractère de la tribu maghrébine, voire plus généralement islamique[34], dont la segmentarité est impure dans la mesure où elle n'ignore pas (où au contraire elle suppose) l'existence d'un État centralisateur, vigoureusement combattu, mais néanmoins reconnu comme porteur d'une légitimité d'une autre essence (religieuse en particulier).

On ne saurait assez insister sur ce dernier point. Le poète n'a pas seulement fonction d'intégration d'un groupe étroit, il en étend aussi l'horizon, il en projette la visée jusqu'où les moyens matériels des hommes des tribus ne peuvent normalement atteindre. Le jeu tribal n'est pas (malgré le schéma classique) seulement activité introvertie, crispée sur l'exiguïté d'un domaine au-delà duquel commence l'étranger qui est souvent l'ennemi, il est aussi proposé sous une forme qui n'est pas celle de l'agression à un environnement dont on reconnaît l'existence positive et dont on sollicite la reconnaissance, voire l'admiration, par le moyen d'un verbe véhicule de valeurs symboliques, comme si, contrainte de défendre au plus près des frontières vite atteintes, la tribu poursuivait en profondeur une visée plus ample et tentait d'échapper sur le plan des signes à l'étouffement que lui imposent ses structures.

Au terme donc de cette tentative d'explication fonctionnaliste, il apparaît que le poète même qui eût dû être (et qui par certains côtés

34. Cf. en particulier E. GELLNER, *Saints of the Atlas*.

est effectivement) le représentant type de la poésie tribale ne l'est en définitive que de façon très impure et dans les limites d'une vision réductrice. Encore avec Yousef sommes-nous en plein dans la période enchantée de la société tribale (à cheval sur le XVIIe et le XVIIIe siècle).

D'autant que les interventions de l'histoire peuvent fournir un élément quelquefois important d'indétermination et en quelque sorte fausser le jeu. Cela s'est produit au moins une fois pour la société kabyle à époque récente.

En effet, tant qu'il s'agit des siècles moyens, c'est-à-dire de cette période d'au moins quatre siècles qui a précédé la conquête française, l'explication de la poésie kabyle en termes de fonction, pour boîteuse et insuffisante qu'elle soit, offre au moins les apparences d'une certaine cohérence. La société kabyle a dans l'ensemble atteint une sorte de profil d'équilibre, qui y rend les changements suffisamment lents pour donner à l'ensemble la fameuse impression d'immobilité des sociétés dites froides. L'ignorance des événements historiques aidant, on se trouve presque en face du sujet idéal pour explication fonctionnaliste. Il est même probable qu'une connaissance plus étendue et plus précise de l'histoire de la Kabylie pendant cette période eût peu modifié les conclusions, dans la mesure où ce qui aurait changé au cours du temps, c'étaient les figures du jeu, la règle demeurant identique. L'ordre n'était certainement pas serein, mais il était régulier, donc à la rigueur décodable.

Sur ces architectures, quelquefois très délicates, l'agression coloniale du milieu du XIXe siècle va opérer non seulement avec une brutalité inusitée, mais surtout comme un élément violemment allogène, perturbateur et à la limite délétère, justement parce que hors de la règle du jeu.

J'ai essayé de montrer ailleurs[35] comment la conquête coloniale, en brisant les rigides cadres tribaux d'antan, a certes atomisé un corps social jadis sécurisant, mais aussi a libéré l'individu des contraintes anciennes, souvent astreignantes jusqu'à l'ankylose.

Hasard ou expression d'un déterminisme plus profond, cette libération a pu se manifester de façon éclatante en deux domaines, en partie grâce à la valeur des deux hommes de génie qui lui ont donné forme : le lyrisme personnel (avec Si Mohand-ou-Mhand) et le lyrisme prophétique (avec Cheikh Mohand-ou-Elhocine). Il est pro-

35. M. MAMMERI, *Les Isefra, poèmes de Si Mohand-ou-Mhand*, Maspero, Paris, 1969, introduction.

bable que la notoriété et l'action de l'un comme de l'autre n'auraient été ni aussi étendues ni aussi profondes si la brutale conquête coloniale n'avait créé les conditions matérielles et psychologiques de leur succès.

Car le lyrisme mohandien est détaché de toute attache avec un groupe précis. Icheraïwen, dont il est, n'intervient qu'à titre épisodique dans ses vers. Le drame très éprouvant dont il sort (son père, un des chefs de la révolte de 1871, a été fusillé) est à l'échelle de l'Algérie tout entière, voire de l'islam. Son inspiration est à la mesure de cet élargissement : il s'adresse à tous les Algériens, voire à tous les hommes, dialogue avec le destin et avec Dieu. Il est déjà à l'échelle du monde.

Je compte montrer dans une prochaine étude comment la vocation de Cheikh Mohand, d'abord née et grandie au sein des structures anciennes, soudain s'en détache (très précisément pendant et au lendemain de la révolte de 1871, qui constitue la charnière décisive) et, rompant avec le formalisme étroit des vieilles disciplines, se libère et rejoint la source d'un prophétisme vivant, qui tente de résoudre les problèmes les plus essentiels en les transcendant par le verbe et les valeurs d'un ordre supérieur, intemporel, humain, du tout indépendant des classifications segmentaires, de partout dépassant la chétive portée des petits marabouts locaux.

On ne saurait assez insister sur le caractère remarquable de ce mouvement de la seconde moitié du XIXe siècle. Au moment où la défaite entraîne aussi la disparition des autorités anciennes (ou leur démission), où un vide dangereux se crée dans l'ordre des valeurs et du sens à donner à un monde qui semblait trahir de partout, la société kabyle a trouvé en son sein deux individus dont le talent supérieur a su créer les instruments symboliques de restructuration d'un monde éclaté.

J'ai ailleurs brièvement rapporté comment les deux hommes, aussi contrastés par la nature qu'égaux par le génie, se sont un jour (le seul) rencontrés, reconnus et mutuellement admirés. On peut regretter que leur entreprise soit restée sans lendemain : de toute façon, les données objectives de l'ordre colonial les avaient en partie créés, mais la politique consciente de l'ordre colonial ne pouvait que leur interdire toute postérité. Ils n'en ont point eu, et c'est d'un autre événement capital, l'indépendance algérienne, que viendront les conditions d'un nouvel essor. On ne saurait néanmoins ménager son admiration aux deux esprits qui, dans des conditions particulièrement dramatiques, ont imprimé aux valeurs et au verbe de la société où ils étaient nés la mutation décisive qui lui a permis de survivre.

Au terme de cette partie de l'analyse, il apparaît donc que la littérature kabyle n'est, pas plus qu'une littérature plus élaborée, tributaire d'une explication fonctionnaliste qui en épuiserait toutes les résonances. Ce qui ressort au contraire, ce sont les homologies fondamentales. Si l'on met de côté la fonction très générale de toute littérature dans n'importe quel groupe social (une fonction justement trop générale pour qu'on pût la traiter avec un minimum de rigueur et de précision), force est de revenir à la société berbère elle-même et de tenter d'expliquer sa littérature de l'intérieur, tel que le groupe l'appréhende et la vit. Peut-être le point de vue des Kabyles sur leur propre littérature est-il au moins aussi valable et éclairant que le regard extérieur qui, en tentant de la saisir, la désagrège. Peut-être, en prenant au mot les utilisateurs (et créateurs) de ces productions, y réintroduira-t-on un sens qui, sans cela, s'envole en fumée ou se rapetisse à un point tel que l'attachement quelquefois passionné qui leur a été porté pendant des siècles devient une aberration. Au vrai, c'est de langage qu'il faut changer.

Si l'on adopte cette perspective nouvelle, la première donnée qui d'abord s'impose est que la civilisation kabyle traditionnelle (et, à vrai dire, la civilisation berbère tout entière) était une civilisation du verbe. Non pas seulement parce que l'inexistence pratique de l'écrit hypertrophiait du même coup la valeur de la parole, mais par choix ou par vocation. D'autres peuples se sont exprimés dans la pierre, la musique, le commerce ou les mythes. Ici, la parole a valeur éminente, voire despotique.

On cite des mots, une grande partie de la culture courante est faite de cela. Une seule phrase suffit parfois à résoudre une situation difficile. On se bat pour des mots. Dans les assemblées, la parole est maîtresse. Le proverbe dit : « Qui a l'éloquence a tout le monde à lui[36]. » Le maître du dire *(bab n wawal)* est souvent aussi le maître du pouvoir et de la décision *(bab n rray)*. On peut payer d'un poème une dette. On aime donner à un beau geste la consécration d'un beau dit, et à vrai dire c'est usage courant et presque obligé.

Dans cette optique, la poésie apparaît comme le degré le plus éminent, le plus exalté (exaltant) d'une pratique par ailleurs

36. *Bu yiles medden akw ines.*

commune. L'analyse du système ancien des valeurs que l'on va tenter d'établir maintenant va le montrer de façon concrète.

En effet, l'échelle des codes de la société traditionnelle comportait pour ainsi dire trois paliers non seulement inégalement accessibles, mais aussi inégalement répartis. Au plus bas, *lewqam*, la voie droite, est en principe à la portée de tous et donc exigible de chacun. A l'étape intermédiaire, *taqbaylit* est le code kabyle de déontologie. Tout en haut enfin *tamusni*, que l'on peut rendre très approximativement par la sagesse, une sagesse à base de science. De celui qui agit selon *lewqam*, on dit *ḍ argaz l-laali* (c'est un honnête homme) ; de celui qui se conforme à *taqbaylit*, *d argaz* tout court (c'est un homme) ; et l'adepte de la tamousni est un *amusnaw* (un sage).

Le rapport qui lie à la poésie chacune de ces trois conditions est différent : un *argaz l-laali* peut ne pas connaître un seul vers (encore que la chose soit rare), un argaz en connaît normalement quelques-uns, un amousnaw non seulement est tenu d'en savoir le plus grand nombre mais à l'occasion en compose.

Lewqam, en effet, s'applique à la vie quotidienne. Il est la somme d'un certain nombre de vertus moyennes, de règles et conventions qui permettent le fonctionnement optimum ou désirable de la vie du groupe. C'est un idéal plus social qu'individuel.

Taqbaylit est d'une nature toute différente. La différence n'est pas seulement de degré, elle est d'essence. Elle suppose une participation active de l'individu, un effort de dépassement quelquefois exacerbé et que n'impliquent pas nécessairement les vertus plus prosaïques de *lewqam*.

Le terme réfère surtout à la vertu considérée ici comme primordiale : le *nif*, l'honneur. Le *nif* c'est le sentiment de ce que vous vous devez, et par voie de conséquence de ce que l'on vous doit. Exigeant jusqu'à la cruauté, ombrageux, pointilleux quelquefois jusqu'au byzantinisme dans l'interprétation des « cas », le nif, s'il est exigé de tous, s'exerce surtout dans les circonstances extrêmes. Alors il pousse aux sacrifices les plus décisifs, quelquefois les plus cruels, souvent dans une aura d'exaltation barbare, que la rigueur des conditions et la nature de l'enjeu (il y va souvent de la vie) empêchent d'être purement ostentatoire. Il y a tout un code du *nif*, souvent subtil, qui, sauf quelques cas classiques, demande à être chaque fois interprété.

Mais *taqbaylit* consiste tout autant à rendre à l'autre tout ce qui lui est dû. De là des règles impératives d'hospitalité, fût-on personnellement démuni, de solidarité, fût-on personnellement étranger à l'objet du litige.

Dans ce sens, *taqbaylit* c'est le respect des règles souvent strictes qui régissent les rapports de la vie sociale, non pas tant dans sa pratique journalière que dans les circonstances solennelles. Il y a des règles de l'amitié (au sens kabyle du terme, plus institutionnel que sentimental, plus social qu'individuel), de l'hospitalité.

L'*argaz* fait face aux amis et aux ennemis : le même verbe s'applique aux deux (*iṭqabal iḥbiben, iṭqabal iâdawen*), il est courageux *(d bab ggiɣil, ikkat uzzal)*, il tient table ouverte (*icceččay*). Il n'a pas seulement les qualités de l'*argaz l-laali*, par prétérition des travers, mais aussi les qualités positives, actives de quelqu'un qui contribue par son action personnelle à la concrétisation d'un idéal. A la limite, il tend davantage à être un héros qu'un simple homme de bien. Dans la mesure où sa conduite est dictée par le respect de valeurs apparemment gratuites et souvent aux dépens de ses intérêts matériels, il contribue à donner un sens à l'existence de tous, y compris de ceux qui personnellement ne peuvent pas (ou ne veulent) suivre comme lui la voie ardue.

Au degré le plus haut de la hiérarchie se trouve amousnaw[37].

Comme pour *taqbaylit*, la notion n'est pas seulement hiérarchiquement supérieure, elle est aussi qualitativement différente. D'abord en extension : appeler *taqbaylit* un idéal[38], c'est en reconnaître explicitement les limites, comme si les valeurs cessaient d'avoir cours en dehors du groupe. A l'intérieur même de la société kabyle, la caste des marabouts ne s'y sent pas astreinte.

La tamousni, au contraire, s'adresse à tous les hommes. Bien sûr, elle s'exprime en langue berbère, elle puise ses exemples, ses procédés et peut-être plus subtilement certaines de ses valeurs dans le contexte de la culture qui l'a sécrétée. Il n'en reste pas moins qu'elle a vocation universaliste. L'amousnaw c'est l'homme qui tente d'accéder à la vérité la plus générale, en quoi tout se fonde et qui peut se proposer à tous.

On ne naît pas amousnaw, on le devient, car tamousni suppose une longue pratique doublant un long apprentissage. Ici, la différence entre l'argaz et l'amousnaw est évidente : *taqbaylit* est de l'ordre de l'action, elle consiste surtout en la pratique d'un code ; la mise en œuvre exige évidemment un minimum de réflexion, ne

37. D'une racine qui signifie « savoir » ; la confusion de la sagesse avec la science se retrouve dans d'autres langues et d'autres civilisations.

38. *Taqbaylit* est le féminin de l'adjectif qui signifie « kabyle » et veut donc dire littéralement « la voie kabyle ».

serait-ce que dans l'effort d'application du code à chaque cas particulier, mais pour l'essentiel l'argaz connaît chaque fois la règle du jeu, il n'a charge que de l'appliquer.

En regard, tamousni est autant de l'ordre de la science que de l'ordre de l'action. Les amousnaw anciens ont fait l'effort d'analyser les situations. Le premier soin du néophyte sera donc d'« apprendre les exemples », c'est-à-dire les vérités déjà dégagées par ses devanciers.

Voilà pourquoi la possession du verbe (particulièrement de cette forme élaborée du verbe qu'est le vers), éventuellement nulle chez *argaz l-laali*, circonstancielle et sélective chez *argaz*, est indispensable à l'amousnaw, car le vers, nous l'avons vu, constitue l'écriture d'une société pratiquement illettrée ; il sédimente et fixe les expériences anciennes.

Voilà pourquoi aussi, d'une génération à l'autre, les amousnaw forment (et ils en ont conscience) une chaîne qu'il est vital de continuer. La briser quelque part revient à annihiler d'un coup toutes les créations des générations antérieures. De là le soin inquiet que, sur la fin de leur âge, les amousnaw mettent à se trouver un successeur, souvent à l'instruire.

Cette solidarité à travers le temps se retrouve aussi dans l'espace. La tamousni ne connaît pas de frontières. L'ensemble des amousnaw ont conscience de former, par-delà les limites des petites républiques aux dimensions étroites auxquelles ils appartiennent, un groupe uni par un projet commun. Ils cherchent la compagnie les uns des autres *(ğğalasen)*, profitent de toutes les occasions pour rencontrer les amousnaw les plus réputés, dont la notoriété s'étend souvent bien au-delà de leur groupe d'origine. Ils vont de tribu en tribu, de marché en marché, quêtant la tamousni et, ainsi qu'ils disent eux-mêmes, « apprenant » les uns des autres. Il n'y a pas de limite à un savoir que ses conditions matérielles de réalisation condamnent au disparate et à l'occasionnel. Le proverbe dit : « On apprend jusqu'à l'âge mûr, dit l'un, jusqu'à la mort, dit l'autre[39]. » Ainsi finit-il par se constituer une espèce de « somme » de la tamousni, dont on retrouve d'une région à l'autre non seulement les éléments souvent semblables, mais surtout une espèce de climat dans la mouvance duquel un amousnaw évolue et à l'occasion crée.

Au vrai, c'est cette « somme » que ce livre eût dû être, mêlant

39. *Inna yas yiwen : iḥeffeḍ ard yimɣur ; inna yas wayeḍ : iḥeffeḍ ard immet.*

« TAMUSNI » ET SON ENVIRONNEMENT

L'ENVIRONNEMENT HISTORIQUE	L'ENVIRONNEMENT CULTUREL
1. LE TEMPS DES ÉTATS XVIe siècle : royaumes de – Koukou – Beni-Abbès	
2. L'ÂGE DES TRIBUS XVIe-XIXe siècle : période turque	XVIIe-XVIIIe siècle : Yousef-ou-Kaci
XVIe siècle : arrivée massive des marabouts de Kabylie	
	1748 : exhérédation des femmes
3. L'ÉPREUVE COLONIALE 1830 : chute d'Alger 1857 : première conquête de la Kabylie	
1871 : soulèvement national	Cheikh Mohand-ou-Elhocine (vers 1843-1901) Si Mohand-ou-Mhand (vers 1845-1906) 1883 : premières écoles laïques en Kabylie
4. LE TEMPS PRÉSENT 1962 : indépendance de l'Algérie	

Tamousni : chaîne locale	Tamousni : répondants extérieurs
	Sidi Qala (Petite Kabylie)*
Mouh Aït Messaoud (XVIIIe-XIXe siècle)	Larbi Aït Bejaoud (Aït Manguellet) XVIIIe siècle
Mohamed Arab Aït Chalal ↓ Mohand-ou-Ramdan Aït Nabet ↓ Arezki Aït Maammer (1830-1889) ↓ Salem Aït Maammer (1871-1972) ↓ Sidi Lounas (1885-1970)	Mohamed Ouali Cherif (Petite Kabylie) Hadj Mokhtar Aït Saïd (Aït Bou Akkach) Hocine Aït Hadj Arab (Aït Ouasif) Mohand Saïd Aït Elhadj (Aït Boudrar) Saïd Ouzennouch (Akbil) Hocine Aït Bachir (Aït Manguellet. Vers 1850-1940)
	* Entre parenthèses, le nom du groupe d'origine.

selon les cas le récit d'événements exemplaires, les vers, les paraboles, les souvenirs personnels[40]. J'ai différé une réalisation qui eût paru trop insolite. Mais, même ainsi gauchie, celle-ci reste dans le fil de la tamousni.

Je dois dire qu'un hasard heureux faisait de moi en ce domaine un témoin privilégié. Mon père, Salem Ait Maammer, de la bouche de qui je tiens beaucoup de ces poèmes, était lui-même un des derniers tenants de la tamousni. Il est mort centenaire en 1972. Son unique et prestigieux disciple, Sidi Lounas Ait Sidi Ali-ou-Yahia est mort en 1970, mais il était depuis longtemps seul et plus admiré que compris ou suivi. Je l'ai sur la fin entendu prononcer une de ses dernières harangues, encore toute constellée des tropes anciens, devant un auditoire jeune qui l'entourait d'un respect plus affectueux que réellement concerné. Mon père lui-même avait été à l'école du sien, Arezki (1830-1889), et aussi de quelques amousnaw, alors plus nombreux, de la génération qui avait vécu les deux guerres contre l'occupation française (1857 et 1871). Arezki avait une quarantaine d'années quand le prince incontesté des amousnaw d'alors, Mohand-ou-Ramdane Ait Nabet[41], lui transmit en ces termes l'héritage de la tamousni : « Jusqu'ici, je répugnais à sortir de la tribu, de crainte qu'un sage étranger y venant n'y trouvât personne qui pût lui donner la réplique : aujourd'hui, tu es là, je peux mourir en paix. » Mohand-ou-Ramdane avait été un des chefs de la guerre de 1871. Bien avant cette date, alors qu'il était jeune encore, Mohand Arab Ait Chaalal, déjà âgé, lui avait passé le flambeau à peu près dans les mêmes mots : « Maintenant que tu es là, je peux disparaître. » Plus loin, la tradition a gardé le souvenir d'autres amousnaw dont l'enseignement ou l'exemple est encore vivant : Mouh Ait Messaoud[42], qui a sans doute vécu au XVIIIe siècle, est un de ceux-là.

Cette chaîne, bien sûr, n'est pas unique. D'autres amousnaw de nature ou de valeur diverses contribuaient avec ceux-là non seulement à perpétuer l'héritage, mais aussi à l'agrandir.

Cela pour la seule tribu des Ait Yenni. Mais, naturellement, chacune des tribus environnantes pouvait offrir « sa chaîne »

40. Taos Amrouche dans *Le grain magique* (Maspero, Paris, 1966) a, pour ainsi dire d'instinct et comme mue par le sentiment qu'elle avait du sujet, présenté une composition en partie conforme à la méthode traditionnelle.

41. Voir n° 56.

42. Voir n° 40 et s.

d'amousnaw, dont la notoriété s'étendait plus ou moins loin. Si bien que dans le temps et dans l'espace était réalisée comme une constellation de la tamousni, encore étayée sur ses limites par des activités de nature différente, mais qui entraient dans un système d'enrichissements réciproques avec elle, comme la poésie, les prophéties, la prédication des clercs, l'enseignement des confréries.

Ce retournement de la perspective est naturellement un péché d'hérésie ethnologique. Il fallait de toute façon être l'hérésiarque de quelqu'un, ou, de façon plus positive, choisir ses fidélités. J'ai de propos délibéré élu le côté de ceux qui jusqu'ici étaient sans voix. Justement pour leur en donner une si faible, si contrainte fût-elle. C'est pour cela que, contrevenant à toute méthode classique, au lieu de déduire la tamousni au terme d'une longue, prudente et, si possible, rigoureuse analyse, je pars d'elle délibérément.

Je ne me dissimule pas toute l'ambiguïté et en quelque sorte le caractère impur de l'entreprise. Une maintenant longue pratique de la culture des autres (qui tend de plus en plus à être la culture universelle) fait de moi un porteur peut-être plus perverti qu'averti.

Mais même ce risque d'hérésie est prévu dans le code de ceux dont je tâche ici de faire souffler l'esprit.

Car tamousni n'est pas un cadre clos. Ouverture sur la vie, elle l'humanise et en intègre à mesure les cas inusités. La presque totalité des amousnaw ont été les partisans résolus de la liberté kabyle contre l'entreprise coloniale[43]. Tous ont usé de leur verbe, de leurs conseils, souvent de leurs armes pour combattre l'agression. Mais, après la défaite, ils ont tenté avec des fortunes et sous des formes diverses de faire entrer les données nouvelles dans le cadre des valeurs et des concepts anciens. L'un d'eux, chargé d'une magistrature occulte tolérée mais non reconnue par les autorités coloniales, décréta que les émigrés qui revenaient dans la tribu seraient exemptés d'amende pendant quarante jours parce que, durant leur absence, ils avaient été soumis à un genre de vie différent de celui de la taqbaylit.

Car l'ouverture est un des caractères essentiels de la tamousni. L'amousnaw considère qu'une sagesse étrangère ne peut pas contre-

43. Quand, en 1830, les Kabyles envoyèrent des contingents défendre Alger contre les troupes françaises, ceux des tribus ci-contre étaient conduits par Hadj Mokhtar Ait Saïd (Ait Bouakkach), Hocine Ouzennouch (Akbil), Hadj Amar Ait Kaci (Ait Attaf), Ali Ait Yousef-ou-Ali (Ait Boudrar), Ali Ait Mohammed Oukaci (Ait Ouasif), Ibrahim-ou-Ahmed Ait Ibrahim (Ait Yenni). Voir notice sur Hadj Mokhtar.

dire la tamousni, au moins quant au fond. Elle peut en offrir des variantes exotiques, mais implicitement il est admis qu'à ce niveau l'étranger ne peut pas être étrange. Voilà pourquoi les amousnaw recherchaient entre autres la compagnie des lettrés, pour des desseins d'édification religieuse certes, mais aussi par désir d'enrichir la tamousni de toute la sagesse incluse dans les livres. Les plus récents opéraient de même avec les livres français[44].

Aussi les amousnaw les plus grands ne se contentent-ils pas d'acquérir un savoir et de le transmettre. Souvent ils tirent de l'expérience, la leur et celle des autres, des éléments d'extension, d'approfondissement. Alors ils coulent à leur tour en vers frappés comme des maximes le fruit de leurs réflexions personnelles, car tamousni est par définition prégnante. Quand le cours des événements lance au groupe un défi insolite, c'est à l'amousnaw que revient la tâche de l'intégrer à un ordre familier ou logique. Le drame certainement le plus décisif que la société kabyle eût vécu depuis des siècles a été la conquête coloniale du milieu du XIXe siècle. Une partie de l'énorme popularité des poèmes de Si Mohand, qui avaient évidemment d'autres titres à la célébrité, vient de ce qu'ils opéraient cette réintégration de l'inédit dans un code accessible, rétablissant par le verbe et dans le domaine des signes un ordre que la réalité violait.

On peut s'interroger sur les chances de succès de l'entreprise en un siècle où les mass media, une prodigieuse accélération du rythme du progrès scientifique en même temps qu'une concentration de plus en plus rigoureuse des instruments du savoir condamnent l'expression à l'usage de deux ou trois (et bientôt d'une seule) langues planétaires.

D'autant que, pour le berbère, cette condition de culture seconde n'est pas neuve ; elle lui a, au contraire, été imposée comme un péché originel presque depuis les débuts de l'histoire[45]. Avec les

44. Cf. n° 10.

45. A la cour de Massinissa, la langue des relations internationales semble avoir été le punique. C'est en latin qu'ont écrit saint Augustin, Tertullien, Apulée, saint Cyprien, Fronton. Pour l'époque islamique, nous avons le témoignage averti d'Ibn Khaldoun : « On ne peut signaler avec précision [les guerres et les victoires des Zenata], vu le peu de soin qu'ils ont mis à en conserver les détails. La cause de cette négligence fut le grand progrès que fit l'emploi de la langue et de l'écriture arabes à la suite du triomphe de l'islamisme : elles finirent par prévaloir à la cour des princes

conséquences que cela implique et en particulier celle-ci en quoi se fondent toutes les autres : l'existence durant plus de deux mille ans d'une culture d'abord étrangère, puis légitimée, parce que c'était celle des tenants du pouvoir, interdisait à l'expression berbère des domaines entiers qui, même s'ils n'étaient pas les plus authentiques, étaient toujours les plus prestigieux – la politique, les sciences, l'histoire, l'idéologie et d'une façon générale toutes les disciplines nobles. Ainsi s'opérait dans les faits et pendant des siècles une sorte de division des domaines, réservant à la culture allogène le soin de rendre les plus éminents et confinant la culture berbère dans l'expression des activités idiotiques (et donc condamnées) ou secondaires (et donc sans effet), une culture des marges ; et si des personnalités hors pair ont réussi, en général épisodiquement, à lui donner les caractères d'une grande culture, c'est effet du hasard. De toute façon, cela ne peut déboucher sur rien parce que, au moment où les conditions objectives ou fortuites amènent la culture du peuple berbère au seuil de cette mutation décisive, elle rencontre l'arsenal tout prêt d'une culture officielle, doublement armée des instruments matériels que le pouvoir politique met à sa disposition et du poids symbolique que lui confère une légitimité qu'elle défend avec d'autant plus d'acharnement qu'elle la sait contestée.

Il convient cependant d'apporter ici une addition essentielle, qui introduit dans cette perspective historique un changement important. Un élément crucial de différenciation, dû à la dernière agression coloniale, est intervenu qui a de façon décisive changé la règle du jeu et fait que la situation actuelle de la culture berbère n'est pas la simple reconduction d'un état millénaire sous des formes renouvelées.

On connaît assez la thèse qui fait de l'antagonisme makhzen-siba un des moteurs de l'histoire du Maghreb, quels que soient par

indigènes et, pour cette raison, la langue berbère ne sortit point de sa rudesse primitive.

Aussi, dans les temps anciens, la race zenatienne n'eut jamais un roi qui ait encouragé les écrivains à recueillir avec soin et à enregistrer l'histoire de sa nation ; elle ne connut point les beaux monuments que possédaient les habitants des villes et du littoral, parce qu'elle n'eut pas de liaison avec eux. Vivant au fond des déserts[...], elle négligea le soin de sa propre histoire au point d'en laisser tomber une grande partie dans l'oubli. Même quand elle eut fondé des royaumes, elle ne nous en conserva que de vagues renseignements ; indications que l'historien intelligent recherche partout, bien heureux encore quand il peut en suivre les traces, afin de les tirer de l'abandon où on les avait laissées » (IBN KHALDOUN, *Histoire des Berbères*, III, trad. Slane, p. 305 et 306).

ailleurs les prolongements idéologiques ou l'interprétation, souvent antithétique, qu'on lui donne. Ce qui était chez Ibn Khaldoun évolution cyclique d'un rythme ternaire, fatalement déterminé, va devenir chez les historiens coloniaux une sorte de confrontation irréductible de deux mondes opposés dans l'essence[46]. A quoi s'opposent les interprétations anticolonialistes plus ou moins marxisantes ou marxiennes : ainsi la thèse de la complémentarité des économies sédentaire et pastorale, dont justement l'agression coloniale est venue briser l'équilibre[47] ; ou, plus récemment, les théories des historiens nationalistes qui, dans leur désir de combattre l'idéologie colonialiste, apostasient une forme d'organisation politique et sociale qui n'a probablement jamais existé telle qu'ils la reconstruisent.

Sans doute convient-il de s'attarder davantage sur cette dernière forme.

La thèse est connue. L'État maghrébin, du moins pendant la période islamique, était fondé sur le consentement de la communauté, qui pouvait l'accorder rituellement (cérémonie de la *beïa*) ou le refuser et entrer ainsi en état de siba. L'existence, patente ou latente, de ce choix définissait la règle du jeu de l'histoire maghrébine. Il était toujours proposé aux individus et plus encore aux groupes. La distribution des deux modes dans l'espace et la chronologie était affaire de conjoncture.

Une accommodation supplémentaire de cette thèse fait de la forme étatique et centralisée du Moyen Âge islamique non seulement un état supérieur d'évolution, mais surtout un état dernier. Le pendant, déjà stigmatisé sous la dénomination en réalité normative de tribalisme, est défini en termes d'hérésie et de régression. Il est le lieu de toutes les négations, de toutes les puissances destructrices de l'histoire maghrébine[48], la tentation toujours proposée et la régression toujours néfaste au monde enchanté de l'enfance, au passé anté-historique, anhistorique. Une histoire adulte commence par sa réduction.

Telle est la thèse qui sous-tend, plus ou moins explicitement, la pratique politique des gouvernements maghrébins actuels, si bien

46. L'aspect presque primairement idéologique de la thèse, en tant qu'elle justifie l'imposition de l'ordre colonial, est trop évident pour qu'on le souligne.

47. Cf. Y. LACOSTE, *Ibn Khaldoun, naissance de l'histoire, passé du tiers monde*, Maspero, Paris, 1966.

48. Contrairement à la thèse d'Ibn Khaldoun pour qui la tribu, destructrice des civilisations, est au contraire moteur et régénérateur d'histoire.

que la poésie berbère — et, par-delà elle, la culture berbère tout entière — récupère le statut secondaire qui a été le sien depuis les débuts de l'histoire.

Je pense cependant qu'il est erroné de dire que ce statut de culture tolérée en face d'une autre, savante et seule légitime, soit la simple reconduction d'une condition millénaire sous des formes modernes. Et d'abord (et ceci n'est pas le moindre argument), après l'ordre colonial, il n'y a plus de zones refuges possibles : l'avion, les routes, le transistor ont pratiquement supprimé les montagnes, les déserts, tous les lieux ingrats mais préservés où une culture pouvait survivre, voire se développer. Ensuite parce que les instruments d'analyse élaborés par les sciences de l'homme ont maintenant acquis une sûreté telle qu'ils ont au moins l'avantage d'avoir mis en évidence le caractère fortuit, relatif, toujours historiquement déterminé et de toute façon scientifiquement indéfendable de toute domination culturelle.

Si bien que, dans le même temps que les progrès matériels et techniques les exposaient de façon cette fois critique aux agressions extérieures, les cultures marginales ou dominées disposaient aussi des instruments décisifs de leur libération.

Le temps n'est plus où une culture pouvait se tuer dans l'ombre, par la violence ouverte, et quelquefois avec l'acquiescement aliéné des victimes. En ce siècle de monde rapetissé, où les contraintes d'une civilisation technicienne tendent à niveler la vie des hommes, désormais la somme des variantes civilisationnelles fait peau de chagrin (peut-être l'ère n'est-elle pas loin où nous pourrons les compter sur les doigts de la main) ; il n'est pas vain d'en pouvoir sauvegarder le plus grand nombre. D'autant que, parmi celles qui restent, les plus répandues tendent de plus en plus chaque jour à se rapprocher d'un patron unique. Il n'y aura bientôt plus d'échappatoire au monde rond, huilé, astiqué, monochrome et désespéré que nous nous forgeons.

Ce n'était pas là la motivation primitive de ce recueil. Mais de la rencontrer a renforcé le sentiment que j'avais déjà de l'urgente nécessité de l'entreprise. Il convenait de recueillir ces poèmes non seulement parce qu'ils sont tissés à notre vie indissociablement, mais aussi parce qu'ils véhiculent les canons et les idéaux d'une manière d'être particulière et qu'à ce titre on doit préserver en ce temps d'uniformisation planétaire.

Mais, naturellement, le projet n'est pas d'hypostasier ce qui a un jour et de façon contingente été. Aucune vision passéiste n'a présidé

à l'élaboration de ce recueil. Il se veut, au contraire, tourné vers l'avenir et comme un palier d'élan.

Tant les valeurs que les formes ici contenues ne sont des absolus : elles comportent toute une part d'éléments contingents, imposés à elles par une histoire souvent contrainte. Mais, par beaucoup de côtés, elles dépassent ces limites étroites. Il ne s'agit point de proposer Yousef-ou-Kaci ou Cheikh Mohand comme des maîtres, mais comme de prestigieux exemples. Les trahir quelquefois, c'est souvent leur être le plus fidèle, dans la mesure où ce qui importe c'est plus l'esprit que la lettre de ce qu'ils ont créé. L'essentiel est bien de tenter pour ce siècle (mais avec des instruments infiniment plus perfectionnés) ce qu'ils ont réalisé pour le leur. Ils en ont sur le plan des valeurs et de l'expression (fût-il superstructurel) prolongé et amplifié l'existence ; quelquefois même, ils ont aidé à sa survie dans les conditions d'une histoire bloquée, comme firent Si Mohand ou Cheikh Mohand. Etre fidèles à eux, c'est être modernes résolument, enter la création sur les problèmes ou les visées de la réalité de ce temps, dût-on dans le détail abandonner (ou dépasser) quelques-unes des valeurs anachroniques qu'une histoire aliénée leur avait transmises.

Car là est l'essentielle interrogation. Qu'est-ce qu'une culture vraie sinon un instrument de libération ? Pour que la culture berbère de ce temps soit un instrument d'émancipation et de réelle désaliénation, il est nécessaire de lui donner tous les moyens d'un plein développement. Elle ne peut pas être une culture de réserve indienne ou une activité marginale, plus tolérée qu'admise. Aucun domaine ne doit être en dehors de sa prise ou de sa visée. Rien de ce qui est humain ne doit lui être étranger, c'est un Maghrébin de l'antiquité qui l'a écrit, en latin il est vrai.

De toute façon, il me plaît de croire que si les amousnaw dont j'ai en faible partie recueilli la tradition revivaient, ils reconnaîtraient cette œuvre comme leur. J'ai vu mourir le dernier d'entre eux. A la ferveur que je mettais à « apprendre de lui », je suis sûr qu'il eût approuvé cette entreprise. Quoiqu'il l'eût probablement jugée en deçà de l'inaccessible akmé et surtout très impure. Impure parce qu'insuffisamment tissée aux fibres mêmes de ma pensée et de mes actes, parce que j'ai traité comme lettre morte la mouvante pensée qui eût dû informer la vie, la mienne et celle des hommes et des femmes qui, vivant dans le même temps et les mêmes lieux que moi, n'avaient pas eu loisir d'apprendre comme moi.

Cette intime fusion avec les hommes et les jours, c'est, de tous les caractères de la tamousni, le plus dramatique. Tiraillé entre les exi-

gences idéales de la tamousni et les servitudes et les manques de la pratique du monde, l'amousnaw n'arrive à rétablir un équilibre sans cesse menacé qu'au prix de l'écartèlement de son existence ou d'une héroïque tension.

Cette double fidélité fait son drame et sa grandeur ; un distique célèbre dit :

A quoi bon cette tamousni ?
Elle augmente mes tourments[49].

Ce qui fait le tourment des amousnaw, c'est le sentiment qu'ils ont d'être investis sans possibilité (ni désir) de fuite. Un des plus prestigieux d'entre eux dit :

Peut-être est-ce malédiction paternelle
Que mon lot soit les discours nocturnes
Vienne la nuit tous
Dorment en paix
Bien ou mal couverts
Fors moi à qui les pensées pèsent
A n'en pouvoir mais ![50]

Ce recueil avait pour dessein de prolonger l'écho des longues nuits où Hadj Mokhtar et ses pairs ont senti peser sur leur esprit et sur leur cœur le poids des pensées essentielles.

Alger, mai 1976

49. *Um-as-rlγ i-tmusni ya ?*
I-yid-rna d urrifen.

50. Cf. n° 49.

Tazwart

Tabraṭ i Muḥed Azwaw ff tmusni

I keċċ a Muḥed Azwaw t-tezzyiwin ik adlis-a, ad ak d-yefk yiwen wudem n tmusni, ad ak d-iqqim t-tagejdit, ad ak d-iṭṭales ayen gan d wayen nnan imezwura inek. M'ara t-walin medden ammar ad ilin wid ara d ak yinin :

— Tigi t-tiḥkayin n zikenni, t-timucuha n Teryel iyess ssedhuyen arrac, i wacu d aγ nfaant tmucuha n zik, i nekwni s at-tura ? Eğğ timucuha n zik i yat zik ; nekwni d arraw bbwassa, assa deg irgazen ulin s aggur rsen degs, assa deg isufag semliliyen tamurt γer tmurt illan ayda dγat deg ya n tallit, assa deg yiwet takurt tezmer atzebbwa tamdint tameqqwrant deg gwesmenγer n tiṭ.

In'asen :

— Tamusni tekka nnig teswiâin. Ur ṭṭilit ar'ay imedhac d arrac issedhec uclawa, ismenyafen arelluc aberreqmuc i yiṭij ireqqen neγ i wewreγ yuli uγebbar.

In'asen :

— Awreγ yif arelluc, ulac akw n teqrint garasen : awreγ kkes-as aγebbar ad yirriq, arelluc cwiṭ ma icellef it d acellef ad iddegdeg t-ticeqfatin tizraraqin.

In'asen :

— Awer teḍṛu yidwen ay at-tura am seklu mi gezmen iẓuṛan : di tazzwara zegzaw yifer is, di teswiât sellaw iḍeṛ. Ttejṛa mebla iẓuṛan leqrar is t-tamettant. Awer tilim ay at-tura d isekla war iẓuṛan.

In'asen :

— Tamacahuṭ d ajlal n tmusni, kkes ajlal iwakken ad-d-dheṛ temsirt yellan ddawas, acku...

Acku tamusni, γas tettabaa lewqat, ur teqqin ara γersen s umrar ur geẓẓmen lemqas. Si tallit γer tayeḍ teṭbeddil tussna, tamusni ur teṭbeddil ara. Si tallit ar tayeḍ ay geṭbeddilen di tmusni d ṣṣifa n sufella, maččči d ixf n daxel.

Maca, taγawsa tis-snat, a Azwaw, tamusni maččči d lweṛt kan, mačči d agwni mi d-zzin leswaṛ. Awan n tmusni d antag t-tikli γer zdat. Ma tgiḍ as algam tenγiḍ-ṭ.

A Azwaw, ur as tegg ar'algam i-tmusni. Anida ṭ-issaweḍ lğehd ufud is tawiḍ-ṭ, ma s-aggur eğğ tamusni attali s-aggur ; ma s-itran g-as abrid s-itran, ma awan-is d asemḥelleq i-ddunit d wayen illan, anef i tmusni atsemḥilleq i ddunit.

Taγawsa tis-kṛad, tamusni, a Azwaw, d asafu.

D asafu n tafat : eğğ asafu ad ifu izuzef tillas.

Tamusni d asafu n wurγu : eğğ asafu ad isserγ ayen irkan, d wayen iblan, d wayen ur nesâi iẓuṛan. G-as-d asaber yef-fayen ilhan, γef-fayen ilḥan deg berdan d amsebrid mačči d amenṭṛan.

Tamusni d asafu : wa yeṭṭak-it i-wa, iwakken a-d-yezg dayem yaala, urğin yeṭṭendella neγ yulwa ney iqqim am γerrus di tesga.

Ḥedṛeγ yemmut umγar aneggaru d-iṭṭawin abrid n tmusni : Nebbwi tafekka-s γer uẓekka ideg ara yenṭel. Mi nerr'akal fellas nuγal-ed, neṭmesmuqal am-misṛaan la d-iṭṭakwi. Indel usafu garaneγ isseg d neṭṭagwem tafat.

Assen, a Azwaw, i k-id mmektiγ, i s-nniγ : — Ay imaazzan ggibbwas, γurwat attuγalem d ineḥyaf n-kullas si tmusni t-tmuγli taγezzfant, t-tulya bbul d laaqel. Mmektiγ k-id, mmektiγ-d akw tisutwin ara d-immlen. Amusnaw aneggaru nneṭl it, daa nenṭel yides tamusni ? Ulac tijmuyaa d igrawen ideg ara tḥefḍem tamusni akken ṭ-ḥefden imezwura nnwen. Tura tamusni tuγal s-idlisen. Degmi y-uriγ adlis-a i-keččč, a Azwaw, t-tezzyiwin ik ad ak d-iqqim t-tagejdit i-wsenned, t-tagejdit i-lebni.

Amur amezwaru

Yusef-u-Qasi

Première partie

Autour de Yousef-ou-Kaci

Yusef-u-Qasi

Seg At-Gwaret (wiyaḍ qqaren seg-Gwbizaṛ) n At Jennad. Ur nezṛ' ara anwa lweqt ideg illa, imken ger tlemmast l-lqern sbaaṭac t-taggara l-lqern tmenṭac si Sidna Aisa. Di lweqt is maččí kan d amedyaz, d bab n ṛṛay, d amusnaw. Anda tella ddaawa iṣaaben neγ meqqwren d neṭṭa i ṭqeddimen At Jennad a-ṭ-id ifru, ama gar-asen d At-Qasi n Temda l-Leblaḍ, ama garasen t-teqbilin nniḍen, ama bbwagarasen nitni.

Qqaren asmi yemmut γezn as aẓekka deg-giḍ, deg-giwen udernu n tidekt, acku ugaden a-t-akwren, imi d bab l-lbaṛakka, mekkul taddart tebγa ad inṭel deg-gwakal is. Igwra-d kra yeqqar inger, ala tiḥdayin ay d-iğğa, kra yeqqar isaa mmis qqaren as Aali.

Almend isefra d-iğğa nezmer a-d-nini Yusef d laalama l-laaqliyya taqdimt n tmurt nneγ di zzman n qbel Aṛumi. Tamusni d lmizan neṭṭaf deg-gefyar is d wid ilḥan di lweqt is. Ilaq bnadem ad yaalem s-wakka iwakken ur iγelleḍ ara deg-gwefran nnsen, ad ifru degsen ayen illan d laaqliyya l-lweqt seg-gwayen illan t-tamusni n dima.

D acu l-lmaana yeṭṭaf bnadem deg-gefyar Ggusef-u-Qasi ? Zzman is d zzman ggiγil. Tamurt tebḍa t-tiqbilin t-tuddar, leṣfuf d iderman ; kul amdan, kul azemmal sanda tessaweḍ tezmert is yaweḍ. Leḥkwem n Ṭṭeṛkw yellan di Leẓẓayer iṭṭusemma tamurt taqbaylit texḍa-t, γas akk'akka yeṭṭaaṛaḍ a-d-yečč segs di leḍṛaf (ideg llan At Jennad). Tirrugza d lefhama t-tmusni i-glaq bnadem a ten yerr s-ayen imaanen neγ γer beṛṛa, Leqbayel bbwassen ṭṭarran ten s-amennuγ bbwagarasen, azemmal s-azemmal neγ amdan s-amdan, bexlaf kra n tillay qlilit.

Yousef-ou-Kaci

On peut considérer Yousef-ou-Kaci des Ait Jennad comme le représentant typique de la poésie d'un âge : celui qui a précédé l'occupation de la Kabylie par les troupes françaises au milieu du XIXe siècle.

Il n'est pas lettré ; la poésie chez lui est un don. Ses tables des valeurs, ses connaissances sont celles des hommes communs de son temps.

Son expérience ne dépasse pas le cadre somme toute restreint d'une vie tribale, dont l'horizon le plus lointain est représenté par l'État deylical d'Alger, ou plutôt ses agents locaux. Son génie, sa maîtrise du verbe dans une société où le verbe est primordial, sa condition de poète qui fait de lui un intermédiaire privilégié et quasi fonctionnel le désignent tout naturellement pour les relations « internationales » non seulement de son groupe, les Ait Jennad, mais éventuellement des groupes voisins. Parallèlement, un accident historique, qui est en réalité la manifestation en surface d'une exigence profonde de la société de ce temps, a fait de lui le héraut d'une tribu étrangère, les Ait Yenni, à une époque particulièrement décisive de son histoire.

Car Yousef a vécu à l'époque bénie de l'ordre que l'on peut commodément mais très imparfaitement appeler tribal. On dispose en effet d'informations dont le recoupement permet de le situer avec une certaine précision.

La tradition le fait contemporain de la guerre intertribale qui a été le sujet de beaucoup de ses poèmes, et pour laquelle Belkacem ben Sedira donne la date de 1612, sans qu'on sache très bien où il a puisé

Yusef-u-Qasi

Seg At-Gwaret (wiyaḍ qqaren seg-Gwbizaṛ) n At Jennad. Ur neẓṛ' ara anwa lweqt ideg illa, imken ger tlemmast l-lqern sbaaṭac t-taggara l-lqern tmenṭac si Sidna Aisa. Di lweqt is mačči kan d amedyaz, d bab n ṛṛay, d amusnaw. Anda tella ddaawa iṣaaben neγ meqqwren d neṭṭa i ṭqeddimen At Jennad a-ṭ-id ifru, ama gar-asen d At-Qasi n Temda l-Leblaḍ, ama garasen t-teqbilin nniḍen, ama bbwagarasen nitni.

Qqaren asmi yemmut γezn as aẓekka deg-giḍ, deg-giwen udernu n tidekt, acku ugaden a-t-akwren, imi d bab l-lbaṛakka, mekkul taddart tebγa ad inṭel deg-gwakal is. Igwra-d kra yeqqar inger, ala tiḥdayin ay d-iğğa, kra yeqqar isaa mmis qqaren as Aali.

Almend isefra d-iğğa nezmer a-d-nini Yusef d laalama l-laaqliyya taqdimt n tmurt nneγ di zzman n qbel Aṛumi. Tamusni d lmizan neṭṭaf deg-gefyar is d wid ilḥan di lweqt is. Ilaq bnadem ad yaalem s-wakka iwakken ur iγelleḍ ara deg-gwefran nnsen, ad ifru degsen ayen illan d laaqliyya l-lweqt seg-gwayen illan t-tamusni n dima.

D acu l-lmaana yeṭṭaf bnadem deg-gefyar Ggusef-u-Qasi ? Zzman is d zzman ggiγil. Tamurt tebḍa t-tiqbilin t-tuddar, leṣfuf d iderman ; kul amdan, kul azemmal sanda tessaweḍ tezmert is yaweḍ. Leḥkwem n Ṭṭeṛkw yellan di Leẓẓayer iṭṭusemma tamurt taqbaylit texḍa-t, γas akk'akka yeṭṭaaṛaḍ a-d-yečč segs di leḍṛaf (ideg llan At Jennad). Tirrugza d lefhama t-tmusni i-glaq bnadem a ten yerr s-ayen imaanen neγ γer beṛṛa, Leqbayel bbwassen ṭṭarran ten s-amennuγ bbwagarasen, azemmal s-azemmal neγ amdan s-amdan, bexlaf kra n tillay qlilit.

Yousef-ou-Kaci

On peut considérer Yousef-ou-Kaci des Ait Jennad comme le représentant typique de la poésie d'un âge : celui qui a précédé l'occupation de la Kabylie par les troupes françaises au milieu du XIX[e] siècle.

Il n'est pas lettré ; la poésie chez lui est un don. Ses tables des valeurs, ses connaissances sont celles des hommes communs de son temps.

Son expérience ne dépasse pas le cadre somme toute restreint d'une vie tribale, dont l'horizon le plus lointain est représenté par l'État deylical d'Alger, ou plutôt ses agents locaux. Son génie, sa maîtrise du verbe dans une société où le verbe est primordial, sa condition de poète qui fait de lui un intermédiaire privilégié et quasi fonctionnel le désignent tout naturellement pour les relations « internationales » non seulement de son groupe, les Ait Jennad, mais éventuellement des groupes voisins. Parallèlement, un accident historique, qui est en réalité la manifestation en surface d'une exigence profonde de la société de ce temps, a fait de lui le héraut d'une tribu étrangère, les Ait Yenni, à une époque particulièrement décisive de son histoire.

Car Yousef a vécu à l'époque bénie de l'ordre que l'on peut commodément mais très imparfaitement appeler tribal. On dispose en effet d'informations dont le recoupement permet de le situer avec une certaine précision.

La tradition le fait contemporain de la guerre intertribale qui a été le sujet de beaucoup de ses poèmes, et pour laquelle Belkacem ben Sedira donne la date de 1612, sans qu'on sache très bien où il a puisé

Irna ilaq bnadem ad inadi ansi sen d-ekka i Lejdud nneγ liḥala nni, iwakken ass nniḍen attennejbaṛ ma yella wayen ideg txuṣ ; ulac aṭan war asafar. Ihi di teswiât nni leḥkwem d leṛẓaq t-tγerma llan di temdinin d luḍa isseg d-irwel wugar l-Leqbayel di lfayet zdat yenbazen ibeṛṛaniyen yeswaγen tamurt nneγ acḥal d abrid. Asmi ṭṭuḥeṛsen lejdud nneγ s-adrar, ideg yugar lxelq ṛṛeẓq, ideg ddula ulac akw, uγalen ṭmimbwaten bbwagarasen, armi tazmert nnsen akw tṛuḥ deg-wmiḥfer n gmas γer gmas.

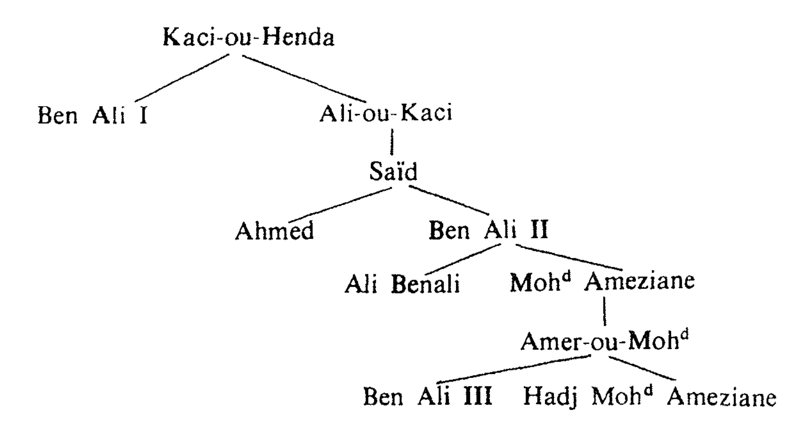
Imi leqraya ulac (bexlaf leqraya d-ikkan si beṛṛa) iwâaṛ i-wemdan bbwassen, i tebγu tili tmusni-s, ad iṣuk tiṭ is akin i-wayen illan zdates kan, ad izzger asekkud is si tmeqlac n teqbilin γer tmusni tahrawant, tin izduklen Tamazγa meṛṛa neγ aad talsa yakw. Walakin γas akken llan imukan ideg issuref Yusef-u-Qasi leqmiḍ n teqbilin, issegmeḍ armi d ayen i tent izduklen neγ ayen yaanan ilsan anda ma llan. Dinna deg-gwid nessen ur t-icbi ḥed.

Di tehrayt di lweqt ideg idder Yusef ur izmir ara a-d-yawi kra bbwebrid nniḍen, mulac ula d aḥesses ur as ṭḥessisen ara. Maca γas akken aṭas n tγawsiwin i-gellan di tmedyazt is s-wazal nnsent d ameqqran, t-timeγri i-yat zik t-timeγri i-yat tura.

une information aussi précise[1]. Il est probable cependant que Yousef est venu plus tard, car il cite dans ses vers comme déjà intégrés aux Ait Yenni les trois villages qui ne s'y sont adjoints qu'après les hostilités ; pas beaucoup plus tard cependant, car le souvenir des exploits passés est encore très vivace dans ses vers. En réalité, les combats n'ont pas cessé brusquement à la fin des hostilités ; il a dû y avoir encore sporadiquement des engagements, dont Yousef a pu être le témoin et qu'il relate dans ses vers.

D'un autre côté, Hanoteau, citant quelques vers de lui, le situe à la fin du XVIIIe siècle, naturellement sur les indications plus ou moins fidèles de ses informateurs[2]. La marge d'indécision est donc de plus d'un siècle.

Mais d'autres indices permettent de résorber en partie l'écart. Ainsi le poète a eu à faire par deux fois au caïd Ben Ali de la célèbre famille djouad des Oukaci. Dans la généalogie des Ait Kaci dressée par Rinn[3], on trouve trois personnages de ce nom. Le plus récent (Ben Ali III), chef des contingents kabyles qui se sont opposés aux troupes françaises en 1856, est évidemment à exclure. Restent son arrière grand-père (Ben Ali II) et le grand-oncle de ce dernier (Ben Ali I). L'ordre de filiation s'est fait selon le schéma suivant :



1. Il n'est pas impossible que l'auteur ait consulté un manuscrit des marabouts de Taourirt Mimoun qui lui ont par ailleurs communiqué un des poèmes de Yousef (ici n° 24).

2. « Vers la fin du siècle dernier [Hanoteau écrit au milieu du XIXe], Yousef-ou-Kassi, poète et chanteur renommé de la confédération des Ait Djenad... » (HANOTEAU et LETOURNEUX, *La Kabylie et les coutumes kabyles*, Chalamel, 1869, t. II, 1re section, chap. 16.)

3. Rinn L., *Revue africaine*, 1898 (p. 318).

Si l'on pose que le chef de la résistance de 1856 n'a pu jouer ce rôle que si déjà à cette époque il était adulte, il faut situer sa naissance vers le début du siècle. Si l'on prend comme mesure moyenne trois générations en un siècle, le second Ben Ali serait né vers le début du XVIIIe et le premier vers le milieu du XVIIe siècle.

Autres contemporains de Yousef : les deux marabouts de Taourirt Mimoun cités dans ses vers, Sidi Rabia et Ahmed-ou-Elmouhoub, tous les deux descendants à la deuxième génération du fondateur de la lignée, Sidi Ali-ou-Yahia. Or on sait par ailleurs qu'Elmouhoub a été l'instigateur de la construction de la mosquée de Taourirt Mimoun par des artisans d'Alger vers 1630. Son fils Ahmed, contemporain de Yousef, avait une certaine notoriété au moment ou le poète en parle ; c'est donc déjà un adulte.

Enfin, sur un autre contemporain de Yousef, nous avons une date précise. Mouh Ait Messaoud, en effet, a représenté les Ait Yenni à la réunion des notables qui a consacré l'exhérédation des femmes le 21 décembre 1748[4]. Dans une société volontiers gérontocratique comme était la société kabyle, il faut supposer que Mouh était au moins quinquagénaire. Il serait donc né à la fin du XVIIe siècle. Or, il appelle Yousef *dadda*, ce qui laisse entendre que celui-ci était plus âgé que lui. On peut donc présumer que le poète est né aux environs de 1680.

Le monde de Yousef est à la fois biblique et agité. Une violence institutionnelle y domine, à la fois lutte pour l'existence, jeux chevaleresques, gestes tour à tour barbares ou humains profondément.

Le schéma de la vie aux temps yousefiens est simple : les Ait Jennad sont gens de montagne. Mais, en réalité, ils tirent beaucoup de leur subsistance de la plaine des Amraoua qu'ils jouxtent. Dans la plaine sont les champs de blé, de petits pois, indispensables à leur nourriture, les terrains de parcours de troupeaux nombreux, les chevaux. La plaine est donc un complément indispensable à leur subsistance.

4. « Parmi les gens des Beni Yenni, on remarquait le chérif, l'honorable Sidi Mohammed Ameziane, et les akal de son village, savoir : Mohammed ben Jaber, El Hocine ben Mammar, Mohammed ben Messaoud... » (HANOTEAU et LETOURNEUX, *op. cit.*, t. III, actes divers.)

Toute leur histoire et leurs particularités viennent de cette situation à la frontière de deux mondes : d'un côté la montagne des tribus pauvres, belliqueuses et libres qui se battent à pied, vivent d'orge, de glands, de fruits, d'huile ; de l'autre la plaine à blé et aux troupeaux des Amraoua, relativement riche, sur qui le pouvoir du dey d'Alger exerce une autorité épisodique par l'intermédiaire de la famille des djouad Oukaci, capables d'aligner des cavaliers relativement nombreux.

Les deux mondes s'opposent avec des fortunes diverses, les Turcs à l'aide de leurs fourriers, djouad et marabouts, tentant de pénétrer ou briser la montagne, les tribus défendant farouchement, souvent au prix du dénuement, voire de la famine, une liberté démunie mais réelle.

La situation n'a pas que des désavantages. Sur le plan économique, leur rôle de zone intermédiaire fait la prospérité de leur marché du lundi *(Letniyen At Jennad)*, où en particulier les montagnards viennent échanger leur huile contre le blé de la plaine. Sur le plan politique, les Ait Jennad sont les défenseurs de l'indépendance tribale contre les menées du pouvoir central : ils sont aux premières loges de la lutte, ils sont la ligne avancée du front de la liberté, ce qui ne va pas toujours sans dommage mais les pare d'un prestige certain.

Dans la pratique, les Oukaci usent de la force quand ils le peuvent ; ils ont une cavalerie ; les autorités turques les fournissent de fusils « algériens » qui sont de bonne qualité, de munitions, probablement aussi d'argent pour payer d'éventuelles collaborations. Le reste du temps, ils composent avec les irrédents. Ils usent de leur contrôle de la plaine, où en période normale les montagnards descendent cultiver des céréales, en particulier du blé, et que l'on peut toujours leur interdire au risque de les affamer. Un moyen au moins aussi efficace, c'est le jeu sur la partition binaire de la société kabyle, les Oukaci appuyant l'un des deux sofs contre l'autre.

Par ailleurs, leur position intermédiaire oblige les Ait Jennad à avoir une politique « internationale ». Ils traitent d'un côté avec l'État turc par Ait Kaci interposés ; de l'autre, et sur un pied d'égalité, avec les tribus irrédentes : Ait Ouaghlis, Ait Yenni, Tikobaïn. Pour tous les événements marquants de la vie du groupe, et tout particulièrement dans ses rapports avec l'extérieur, le représentant désigné est Yousef-ou-Kaci, à la fois aède, poète, ambassadeur et homme politique, en un mot *amousnaw*.

A. Akw d At Qasi

1. Agraw iderwicen

At Jennad ṭnaγen nitni d At Qasi af uzaγar. Di zzman nni At Qasi d lqeggad n ddula taterkwit illan di Leẓẓayer.

Yibbwas ifka yas-d Uteṛkwi lameṛ i-lqayed At Qasi inna yas :

– Ad iyi tgeḍ abrid, ad gezmeγ di tmurt At Jennad γer Temguṭ ad-d awiγ ssin asγar.

At Jennad slan, mwafaqen belli m'ara d-yerr lqayed γursen ur ihedder ḥed menγir Yusef u Qasi. Lqayed isnejmaa At Jennad di Tfuγalt[5] anejmaa l-lxiṛ, inna yasen :

– Aawqeγ degwen s At Jennad, tugim ad iyi txedmem. Tura ad ii tefkem abrid ar Temguṭ.

Inṭq-ed Yusef inna yas : – Ur ak-t neṭṭak ara.

Inna yasen lqayed : – Serrḥeγ awen tebbwim-d irden seg-gwzaγar. Lḥemdulilleh kan ur tesâim ara tilawin ara ten iniwlen.

Yerra yas Yusef, inna yas :

– T-tideṭ a lqayed. Nekwn' ur nesâi yara tilawin ara ten iniwlen, lamaana kwenwi daγ ur tesâim ara irgazen ara ten iččen. Tura awufan a ten id niwlent Tiâamṛawiyyin, a ten nečč nekwni, d nekwni ay gwulmen.

Inna yas lqayed :

– Ṣaḥḥa, lemmer yelli dda Muḥend Ssaâid, imi d amcum, welleḥ ma teḥya kwen dagi Taaryac, ma yekfa kwen wasif agi Iâaryacen. Imi d amehbul nekkini, aqli zwareγ-d di laaqel, ul' i wen xedmeγ ara.

Inna yas Yusef :

– Ay urbiḥen ik ! Ala Muḥend Ssaâid ay tesâiḍ d aderwic, wamma nek agraw agi yakw deg tessikideḍ n At Jennad d iderwicen.

Yaawed lqayed inna yas :

– Ihi ur iyi teṭṭakem ara abrid ar Temguṭ ?

– Ur ak neṭṭak ara.

5. At Jennad ṭnejmaan, maa yili d anejmaa l-lxiṛ di Sidi Mensuṛ, maa yili d ameṛẓi di Tfuγalt. Degmi s-eqqaren : « Di Sidi Mensuṛ bu nneyya yawi-ṭ id, di Tfuγalt bu tḥeṛci yawi-ṭ id. »

A. Avec les Ait Kaci

1. L'assemblée des fous

Les Ait Jennad disputaient la plaine du Sebaou aux Ait Kaci, appuyés sur les tribus makhzen Amraoua[6]. Le gouvernement turc leur ayant un jour demandé par l'intermédiaire des Oukaci un passage à travers leur territoire vers les bois du Tamgout[7] nécessaires pour la construction des bateaux, les Ait Jennad déléguèrent Yousef-ou-Kaci pour répondre en leur nom par un refus.

– Je vous ai pourtant laissé cultiver le blé dans la plaine. Par bonheur, vous n'avez pas de femmes qui sachent en faire de bonne cuisine.

– Il est vrai, dit Yousef, nous n'avons pas de femmes pour accommoder le blé de la plaine, mais vous, vous n'avez pas d'hommes pour le manger. Si bien que la solution est que vos femmes préparent le blé pour nos hommes.

– Ah ! si ce fou de Mohand Saïd[8], mon grand frère, était là ! Mais vous avez la chance d'avoir affaire à moi, qui ai la faiblesse d'être raisonnable.

– Heureux homme, dit Yousef, qui n'as de fou que Mohand Saïd. Que dois-je dire, moi, qui ai avec moi l'assemblée des Ait Jennad que tu vois ?... Tous des fous !

– Soit, dit le caïd, bientôt va venir le temps de cultiver les pois.

Le caïd, ayant rendu compte du refus des Ait Jennad, reçut du gouvernement des munitions et l'ordre de réduire les récalcitrants ; on promettait en outre cinquante réaux pour toute tête coupée que l'on ramènerait.

A l'époque des semailles, les Ait Jennad descendirent cultiver les pois dans la plaine. Les hommes étaient dispersés quand les

6. Amraoua : tribus makhzen installées par le pouvoir turc dans la plaine du Sebaou.

7. Tamgout : montagne boisée de la chaîne littorale du Djurdjura (culminant à 1 278 m au sud d'Azeffoun), dite Tamgout Ibehriyen, pour la distinguer de Tamgout Igawawen, point culminant de la chaîne sud du Djurdjura.

8. Mohand Saïd Oukaci : l'identité de ce personnage, si du moins le nom rapporté est le bon, n'a pu être établie.

— I-Wteṛkwi d gmat-wen ?
— Ulac Ateṛkw' i-γ-inigen. Asγar uâwij ctiq it.
— A nnger ggemmat-wen, ad-d-aweḍ tyerza uğilban (acku ağilban xeddmen-t At Jennad deg-wzaγar, ţţaammiden asen yemnayen At Qasi a-d-ṣubben seg-gwedrar a-t zraan din).
Iṛuḥ lqayed ar Uteṛkwi di Leẓẓayer inna yas :
— At Jennad aâṣan iyi. Ugin annaaddi di tmurt nnsen.
Inna yas Uteṛkwi :
— Ata ṛṛaṣ l-Leẓẓayer, awi-t. Win yugin ad ixdem neγt-eţ, awit-ed aqerru yis, mkul aqerru a-wen-fkeγ xemsin. (Xemsin n teryalin neγ n duṛu, assen aṭas).
Tebbwḍ-ed tyerza uğilban. Ṣubben ifellaḥen ar uzaγar. At Qasi âussen ten id. G-giwet teswiât imnayen uççayen nneγlen-d ff At Jennad, kul amnay itubâ it wuççay, u leṣlaḥ nnsen d leṣlaḥ l-Leẓẓayer d lâalit. Afellaḥ d-mlalen tṛuqqin degs, imiren ad-d rsen seg-gwâudiw a-s kksen aqerru, armi bbwin xemsa u ṛebâin iqerra deg-giwen was. Tweḥcen At Jennad.
Iâadda wayen iâaddan. Nnan as At Jennad : — A-d nerr ṭṭaṛ. Uṛğan armi d ass l-leğmaa, tebra-d taklit At Qasi i-wqḍaṛ, tebbwi-t ad yeks deg-Gweglagal. At Jennad berrzen-d, neḥṛen aqḍaṛ, ssawḍen-t armi d Ilmayen, zlan kra din. Ar ţberriḥen : — Yyaw ay At Jennad attawim aksum. Imir imegran t-tferyin rḥan ten deg-gwedrar At Qḍiâ. Ar ţţawin iqecwalen bbweksum.
Lexbaṛ ibbweḍ γer Leğmaa, anda yella lqayed At Qasi. Nnan as : — Aqḍaṛ bbwin-t At Jennad.
Inna yas : — Umbaad ?
Nnan as : — Ala tistan tileqqaqin, imi tḥejibent akw t-tyugwin, i-d yeqqimen.
Inna yas : — Maččì d Xufac ay bbwin. (Xufac d yiwen si Tgersift, sersen aqerru yis af ikufan). D iâajmiyen kan ay bbwin. Anef iy-At Jennad iârar ad llxelxen aksum. Inâal akka d wakka nnsen ma d wig'i d imdanen. Yak d iâarrumen ay bbwin. Azekka d ssebt, ad ṛuḥeγ ar ssebt Aamṛawa ad-d awiγ meyya.
Teqqim ddaaw' akken.

cavaliers makhzen, chacun suivi de son lévrier, surgirent. Ils tiraient sur tous ceux qui se présentaient sur leur chemin, puis descendaient de cheval pour couper les têtes : ils en réunirent quarante ce jour-là.

Les Ait Jennad ulcérés cherchaient l'occasion de se venger. Un vendredi, une bergère noire des Ait Kaci ayant fait sortir son troupeau, ils razzièrent toutes les bêtes, les égorgèrent et appelèrent la tribu au partage de la viande. La nouvelle en parvint au caïd, qui se répandit en injures, mais préféra en rester là[9].

9. Le problème de l'exploitation des bois (la karasta) pour la marine est restée une préoccupation constante du gouvernement turc, qui au début s'approvisionnait dans la région de Bougie ou dans l'Edough. Vers la fin cependant, il s'était tourné vers les forêts de chênes zen de l'Akfadou (voir note 27) et du Tamgout des Ait Jennad avec des fortunes diverses.

Voici par exemple la curieuse lettre écrite par le dernier dey, Hussein Pacha, où il dit entre autres : « Que Dieu très haut conserve l'honorable Boudjema Oukaci et Amara Oubrahim ainsi que tous les cheikhs, nos fils, les marabouts et tous les gens de la djemâa des Beni Djennad, grands et petits. Que le salut soit sur vous ! Aujourd'hui, ô nos fils, nous désirons que vous vous occupiez avec nous de la coupe des bois que nous avons besoin de prendre chez vous... Vous nous prêterez ainsi votre concours pour la guerre sainte... Celui qui voudra labourer dans la plaine pourra labourer... Envoyez-nous deux notables de la djemâa et des cheikhs intelligents... » Les Ait Jennad lui ayant opposé un refus, Hussein Pacha fit razzier la plaine. Les hostilités se poursuivirent quelques années. En 1825, Yahia Agha, ayant décidé d'en finir, conduisit contre la tribu une expédition qui échoua devant Abizar, mais réussit par ruse à couper quinze têtes et à faire deux prisonniers (à cette époque, les Ait Jennad peuvent aligner à peu près quatre-vingts cavaliers).

— I-Wteṛkwi d gmat-wen ?

— Ulac Ateṛkw' i-γ-inigen. Asγar uâwij ctiq it.

— A nnger ggemmat-wen, ad-d-aweḍ tyerza uğilban (acku ağilban xeddmen-t At Jennad deg-wzaγar, ţţaammiden asen yemnayen At Qasi a-d-ṣubben seg-gwedrar a-t zraan din).

Iṛuḥ lqayed ar Uteṛkwi di Leẓẓayer inna yas :

— At Jennad aâṣan iyi. Ugin annaaddi di tmurt nnsen.

Inna yas Uteṛkwi :

— Ata ṛṛaṣ l-Leẓẓayer, awi-t. Win yugin ad ixdem neγt-eţ, awit-ed aqerru yis, mkul aqerru a-wen-fkeγ xemsin. (Xemsin n teryalin neγ n duṛu, assen aṭas).

Tebbwḍ-ed tyerza uğilban. Ṣubben ifellaḥen ar uzaγar. At Qasi âussen ten id. G-giwet teswiât imnayen uççayen nneγlen-d ff At Jennad, kul amnay itubâ it wuççay, u leṣlaḥ nnsen d leṣlaḥ l-Leẓẓayer d lâalit. Afellaḥ d-mlalen tṛuqqin degs, imiren ad-d rsen seg-gwâudiw a-s kksen aqerru, armi bbwin xemsa u ṛebâin iqerra deg-giwen was. Tweḥcen At Jennad.

Iâadda wayen iâaddan. Nnan as At Jennad : — A-d nerr ṭṭaṛ. Uṛğan armi d ass l-leğmaa, tebra-d taklit At Qasi i-wqḍaṛ, tebbwi-t ad yeks deg-Gweglagal. At Jennad berrzen-d, nehṛen aqḍaṛ, ssawḍen-t armi d Ilmayen, zlan kra din. Ar ţberriḥen : — Yyaw ay At Jennad attawim aksum. Imir imegran t-tferyin rḥan ten deg-gwedrar At Qḍiâ. Ar ţţawin iqecwalen bbweksum.

Lexbaṛ ibbweḍ γer Leğmaa, anda yella lqayed At Qasi. Nnan as : — Aqḍaṛ bbwin-t At Jennad.

Inna yas : — Umbaad ?

Nnan as : — Ala tistan tileqqaqin, imi tḥejibent akw t-tyugwin, i-d yeqqimen.

Inna yas : — Mačči d Xufac ay bbwin. (Xufac d yiwen si Tgersift, sersen aqerru yis af ikufan). D iâajmiyen kan ay bbwin. Anef iy-At Jennad iârar ad llxelxen aksum. Inâal akka d wakka nnsen ma d wig'i d imdanen. Yak d iâarrumen ay bbwin. Azekka d ssebt, ad ṛuḥeγ ar ssebt Aamṛawa ad-d awiγ meyya.

Teqqim ddaaw' akken.

cavaliers makhzen, chacun suivi de son lévrier, surgirent. Ils tiraient sur tous ceux qui se présentaient sur leur chemin, puis descendaient de cheval pour couper les têtes : ils en réunirent quarante ce jour-là.

Les Ait Jennad ulcérés cherchaient l'occasion de se venger. Un vendredi, une bergère noire des Ait Kaci ayant fait sortir son troupeau, ils razzièrent toutes les bêtes, les égorgèrent et appelèrent la tribu au partage de la viande. La nouvelle en parvint au caïd, qui se répandit en injures, mais préféra en rester là[9].

9. Le problème de l'exploitation des bois (la karasta) pour la marine est restée une préoccupation constante du gouvernement turc, qui au début s'approvisionnait dans la région de Bougie ou dans l'Edough. Vers la fin cependant, il s'était tourné vers les forêts de chênes zen de l'Akfadou (voir note 27) et du Tamgout des Ait Jennad avec des fortunes diverses.

Voici par exemple la curieuse lettre écrite par le dernier dey, Hussein Pacha, où il dit entre autres : « Que Dieu très haut conserve l'honorable Boudjema Oukaci et Amara Oubrahim ainsi que tous les cheikhs, nos fils, les marabouts et tous les gens de la djemâa des Beni Djennad, grands et petits. Que le salut soit sur vous ! Aujourd'hui, ô nos fils, nous désirons que vous vous occupiez avec nous de la coupe des bois que nous avons besoin de prendre chez vous... Vous nous prêterez ainsi votre concours pour la guerre sainte... Celui qui voudra labourer dans la plaine pourra labourer... Envoyez-nous deux notables de la djemâa et des cheikhs intelligents... » Les Ait Jennad lui ayant opposé un refus, Hussein Pacha fit razzier la plaine. Les hostilités se poursuivirent quelques années. En 1825, Yahia Agha, ayant décidé d'en finir, conduisit contre la tribu une expédition qui échoua devant Abizar, mais réussit par ruse à couper quinze têtes et à faire deux prisonniers (à cette époque, les Ait Jennad peuvent aligner à peu près quatre-vingts cavaliers).

2. Usiɣ-d rekbeɣ af ṭṭmaa

Yusa-d useggwas l-laẓ, ajṛad yuɣ tamurt. At Qasi ɣursen igran, ṭṛuḥun-d ɣursen imegguğa. Nnan as yibbwas At Jennad i Yusef :

– Ṛuḥ ar leflani n At Qasi d sselṭan, a-k-d ɣefk taṣaat ggirden atteṛṛtiḥeḍ, keċċ d ameddaḥ n nnbi, ur-k id iṭṭarr'ara.

Iṛuḥ Yusef :

– Ac'i-k id icqan akka, a dda Yusef ?

Inna yas : – A leflani, ṛuḥeɣ-d ad ii tefkeḍ taṣaat ggirden, teẓṛiḍ At Jennad ifuk iten ujṛad, lluẓen ;

Inna yas : – A-wen irnu Ṛebbi. Ur iqqid ara wefwad iw f-febrid d ii teqḍaam ar Temguṭ. Ad ak fkeɣ taṣaat ? Welleḥ alamma tectaqeḍ taqnuct !

– Ahya leflani, keċċ d sselṭan : tiserfin, imegguğa, aklan, taklatin.

Ihi fkan as-d aɣrum, tazart, imi ṭṭeɣmumuden ibawen.

Inna yas : – Tḥeṛm iyi takurt nn' ara ssumteɣ ma ċċiɣ-ṭ.

– Ac'ara k issiwḍen ar At Jennad, keċċ ḥafi ?

Inna yas : – Mi-d usiɣ rekbeɣ af ṭṭmaa ; tura m'ara-y uɣaleɣ ad rekbeɣ af uɣbel.

Nnan as : – Ṛuḥ ad ig Ṛebbi ur ak nâiwed ara tiẓṛi.

Iṛuḥ, iâadda Aglagal. ibbwi lğiha n zelmeḍ, armi yebbweḍ ar yiwen umkan qqaren as Alma Ggemnayen ? Yaf-en din yiwet txunit qqaren as Tawdiât, ṛbaa tyugwin, ṛbaa ixemmasen.

– A dda Yusef, ac' i-k id yecqan ?

Inna yas : – Ṛuḥeɣ ar leflani n At Qasi, ḍelbeɣ degs taṣaat ggirden, yerra yi lebḥeṛ d aqerqar, inna yi : xaṭi.

Tenna yas : – D nek ara-k-yefken taṣaat, irn'ard attenseḍ.

Zlan as ikerri, ċċan, swan, ixemmasen, arraw is, tislatin. Azekka nni fkan as-d sin iserdyan, yiwen irkeb fellas, wayeḍ iâabba taṣaat[10].

10. Qqaren assen i-d yebbwi Yusef af Tewdiât :

Asmi d ddunit tecbeḥ	*A Ṛebbi ḥerz arraw is*	
Kul yiwen itbaa tamtilt is	*Teṭṭarew tazdayt ṭṭmeṛ*	
Nsiɣ ar Tewdiât meskint	*Ttejṛa tettabaa aẓaṛ is*	(maca z. n° 35).

2. Famine

Quelque temps après une invasion de sauterelles ayant provoqué la disette, les Ait Jennad conseillèrent à Yousef d'aller trouver le caïd Oukaci pour obtenir de lui du blé : « Tu es poète, il n'osera pas te refuser. »

Mais, quand Yousef se présenta devant lui, le caïd lui opposa une fin de non-recevoir : « J'ai encore sur le cœur l'affaire du Tamgout et votre refus de laisser traverser votre territoire. » Le caïd lui fit servir de la galette et des figues, que Yousef refusa.

– Et comment pourras-tu t'en retourner jusqu'aux Ait Jennad sans avoir rien pris ?

– En venant, dit le poète, j'étais monté sur l'espoir ; je m'en retourne monté sur le chagrin.

Sur le chemin du retour, Yousef passa près de la demeure d'une femme du peuple, aisée, qui l'invita à descendre chez elle et, ayant appris sa déconvenue, lui donna au départ les huit mesures de blé qu'il escomptait et deux mulets pour lui servir de monture et porter les provisions.

3. Kkret attewtem

Yibbwas nnejmaan At Jennad di Tfuγalt iwakken ad frun m'ad nnaγen af uzaγar. Zik at Ubizaṛ dima d imezwura γer tigi. Assen kkren-d nnan as : – Nekwni ur neṭṭekki yara di tedyant bbwassa. At Aader diγen nnan as : – Ula d nekwni nexḍa.

Ikker Yusef-u-Qasi :

Kkret attewtem
Ay At Jennad ur naaṛif
Begset ul'anda tefrem
Ṭṭif Muḥend Azwaw lγir
Kr'akka yedder iṭṭuṣeggem
Ṭṭif ma nkesb it axiṛ.

4. Igwra-d Beṛbeṛ

Inna yas diγ :

Abizaṛ uγalen d Iflisen
At Yaader d Izerxfawen
Igwra-d Beṛbeṛ d Mira
Ad wteγ agejdur yessen.

3. Levez-vous et frappez

Les Azouaou, famille de djouad de Tikobaïn, sont plus souvent les rivaux que les alliés des Ait Kaci de Tamda[11]. Les uns et les autres essaient de gagner l'aide des tribus environnantes. Les Ait Jennad tiennent réunion pour décider du parti à prendre.

Les avis étant partagés – en particulier les deux villages d'Abizar et d'Ait Aader étaient opposés à la guerre –, Yousef dit :

Levez-vous et frappez
Inconscients Ait Jennad
Armez-vous car où trouverez-vous refuge
Mieux vaut Mohand Azouaou que d'autres
Tant qu'il vit qu'il est dans la voie droite
Il vaut mieux l'avoir comme allié.

4. Il me reste Berber

Il dit aussi :

Les gens d'Abizar sont devenus des Iflissen[12]
Les gens d'Aader des Izerkhfaouen
Il me reste Berber et Mira[13]
Pour mener avec moi le grand deuil.

11. Tikobaïn : village des Amraoua (voir n° 14 et s.) où résidait la famille des Azouaou.
Tamda : village des Amraoua, centre des Ait Kaci.

12. Iflissen l-lebhar : tribu voisine des Ait Jennad, à l'ouest de leur territoire, sur le littoral de la Méditerranée.

13. Ait Aader : village des Ait Jennad. Izerkhfaouen : tribu voisine des Ait Jennad. Berber et Mira : deux villages des Ait Jennad, partisans de la guerre mais tous les deux petits.

5. Tabzert

Yiwen lweqt At Jennad ṭṭaken tabzert i At Qasi, mkul yiwen d ayen i-s-d-ebbwi ggirden neγ bbwayen nniḍen.

Yibbwas Yusef-u-Qasi iṛuḥ ad iwet deg At Yanni. At Jennad nnejmaan, nnan as : – Tabzert agi ṭṭuṛṛ aγ, tura ad as nuqqem lqanun ṛṛbaa ṛṛbaa[14] i-tyuga. Ṛuḥen γur lqayed Aali, nnan as akka, iqebl asen.

Ibbwḍ-ed Yusef seg At Yanni, ḥkun as. Inna yasen :

– A tin txedmem !

Nnan as : – Ayen ?

Inna yasen : – Akka yeṭṭusemma tqeblem tabzert, mazal laaṛ f-fiârar nnwen.

Nnan as : – Ih'amek ?

– Anfet iyi kan, d nek ara d-ifrun tamsalt-a.

Iṛuḥ Yusef γer Aal'-u-Qasi, ihedṛ as arm'ifuk, ibbwi yas-d asefru, sin ifyar is ineggura d wi :

A Ben Aali ḥader imanik
Nnan-i ssyadi yeḥṛem.

Inna yas Lqayed Aali : – d leḥṛam ?

Inna yas : – D leḥṛam.

Ihi nek leḥṛam ur-d ikeččem ar'axxam iw.

Seg-gwassen ikkes akw tabzert γef At Jennad.

6. Laanaya d adrar n nnaṛ

Ṛuḥen kra n ṭṭeğğaṛ n At Waγlis ad zzenzen zzit di Leẓẓayer. Ifka yasen laanaya Yusef-u-Qasi, iwakken ad aaddin di tmurt is. Bbwḍen ar Temda, di tmurt Aamṛawa, iâarra ten Ben Aal'At Qasi.

Ihi yeṛẓa yas i Yusef laanaya. Iṛuḥ umedyaz isnejmaa At Jennad. Ikcem agraw s-taajaṛt useγwen (neγ ggeγlel) deg-wqerru yis. La

14. ṛṛbaa n teryalt = âacṛa suṛdi.

5. Impôts

Il arrivait que les Ait Jennad fussent contraints de payer un impôt aux représentants de l'autorité turque, en particulier pour acquérir ainsi la possibilité de cultiver dans la plaine. Un jour que Yousef s'était absenté, la tribu alla négocier avec les Oukaci un changement dans la conception de l'impôt : ils demandèrent que dorénavant la contribution de chacun, au lieu d'être déterminée par les agents préposés à cette fonction par le gouvernement, fût fixée uniformément à un quart de réal par attelage.

A son retour, Yousef, mis au courant de l'accord intervenu, manifesta une totale désapprobation :

– Parce que, par cet accord, vous reconnaissez la légitimité de l'impôt qui pèse sur la tribu.

Il promit d'aller lui-même réparer l'erreur. Il se rendit donc auprès de Ben Ali Oukaci[15], auquel il adressa un poème dont seuls les deux derniers vers nous sont parvenus :

Ben Ali prends garde
Les clercs m'ont dit que ce que tu fais là est illicite.

On dit que le caïd renonça de ce jour à percevoir cet impôt.

6. L'anaya est un volcan

Pour aller vendre leur huile à Alger, des marchands de la tribu voisine des Ait Ouaghlis[16] devaient traverser la vallée du Sebaou. Ils avaient demandé pour cela la protection (anaya) de Yousef, qui la leur avait accordée. Quand les marchands arrivèrent sur le territoire des Amraoua, le caïd Ben Ali Oukaci les fit dévaliser. Yousef

15. Ben Ali Oukaci : voir notice sur Yousef-ou-Kaci.

16. Ait Ouaghlis : tribu de la région de Bougie, sur la rive gauche de l'oued Sahel.

sen iheddeṛ i-y At Jennad armi yuγal ibbwi yasen-d asefru ixetm it akka :

Dduṛ-a nedda d ṭṭeğğaṛ
iṛẓa yaγ laanaya Ben Aali
Ma nsers as nugad lâaṛ
ma nrefd iṭ bezzaf umri
Laanaya d adrar n nnaṛ
Lâaz degs i-geṭṭili.

7. Cwiṭuḥ neṭṭaaddi fellas

Cwiṭuḥ neṭṭaaddi fellas
A w'ibγan ad yess yimγur
Ma d aṭas ur-t-neğğağa
ammar w'iteddun meγrur.

provoqua une assemblée des Ait Jennad, à laquelle il se présenta la tête ceinte d'une corde en guise de turban, en signe de deuil. Puis il fit à l'assemblée une harangue qui se terminait ainsi :

Cette semaine j'ai accompagné des marchands
Ben Ali a brisé mon anaya
L'admettre c'est encourir l'opprobre
Le relever c'est s'exposer à trop d'épreuves
L'anaya est un volcan
Mais en elle gît l'honneur[17].

7. De peu je ne me soucie

De peu je n'ai cure
Si tel veut y chercher la gloire
Mais dans les affaires d'honneur je ne puis céder
A bon entendeur salut.

17. Ce court poème a été rapporté par HANOTEAU et LETOURNEUX, *op. cit.*, t. II, 1re section, chap. 16.

8. **Lukan seg-Wbizaṛ meqqar**

Yibbwas yiwen si Hendu imlal-ed Yusef-u-Qasi. Ibγ’ ´ad isqecmaa yides, inna yas : — Yyaγ annemmaabbaṛ a dda Yusef. Yerr as-d umedyaz d-umatu :

Lukan seg-Wbizaṛ meqqar
ssyadi leḥṛaṛ
si zik nnsen d imnayen

Imi si Hendu laqrar
ma γeḍleγ-k d lâaṛ
ma teγḍelḍ iyi d âaṛayen.

9. **Bu uzegza**

Lqanun win ilsan di ttṛad abeṛnus ixulfen di nnul, maččì d amellal kan, ad innaγ di lebraz, mačč’ anda yedreg. Yiwen ils’ abeṛnus azegzaw, iṛuḥ s imenγi, la-di-ikkat seg-geγzer. Ibbwi-d fellas Yusef :

Yiwen d bu uzegza nâaql it
seg-geγzer ay-d-ixutel
Ma yella d uḥdiq neffer it
abrid wayeḍ ard iqatel
Ma yella d ungif nemmel it
ad fellas ṣewwbeγ lmaqel.

B. Avec les Ait Jennad

8. **Dilemme**

A un homme de Hendou[18] qui l'avait, par manière de plaisanterie, défié à la lutte :

Passe encore si tu étais d'Abizar[19]
Nobles seigneurs
Depuis toujours chevaliers

Mais tu es de Hendou nul recours
C'est honte de t'abattre
Honte deux fois d'être abattu par toi.

9. **Au manteau bleu**

La coutume était que, quand on avait pris un burnous de couleur (au lieu du burnous blanc ordinaire) pour le combat, on se portât aux endroits les plus exposés. Or, un homme qui s'était enveloppé dans un burnous bleu (ou vert) s'était tenu dans un défilé le jour du combat. Yousef composa ces vers d'avertissement :

De loin vêtu de bleu on le reconnaissait
Qui guettait du fond d'un ravin
S'il est sage je tais son nom
Mais que la fois prochaine il combatte
S'il est sot je le décrierai
Je composerai des vers sur lui.

18. Hendou : village des Ait Kodia (Ait Jennad).

19. Abizar : principal village des Ait Jennad, à l'extrémité ouest de la tribu.

Izzi-d imenγi nniḍen. Yuγal bu uzeẓza. Innuγ di lebraz. Wten-t id, nγan-t.

10. **Aseqqif nni deg ṭγimin**

Tabuduct deg nessikid
adrar umniâ

Yamalah a Ḥen Aṭ-ṭi-Sâid
neṭṭa d Uwdiâ

Mi ṛuḥen ad qqimen lwaḥid
mi kkren jmiâ

Aseqqif nni deg ṭγimin
tura yemγ id degs ṛṛbiâ.

La fois suivante, le bleu-vêtu partit, combattit en des endroits où il était très en vue... Ce fut aussi son dernier combat[20].

10. « Ce temps ne se retrouvera plus »

Taboudoucht apparente à nos yeux[21]
Est le mont du salut

Las où es-tu Hand Ait Si Saïd
Et toi Aoudia[22]

Vous vous asseyiez ensemble
Ensemble vous vous releviez

Dans le hall où vous siégiez
Maintenant l'herbe pousse[23].

20. Coutume attestée encore au milieu du XIXᵉ siècle. Ainsi, lors du combat d'Aïn Zaouia (1851) entre Bou Baghla et les troupes françaises : « A vingt pas derrière lui [Bou Baghla] venait son khalifa... reconnaissable à son burnous vert » (N. ROBIN, « Histoire du chérif Bou Baghla », *Revue africaine*, 1881).

21. Taboudoucht : village de la tribu Ait Ighzer (Ait Jennad).

22. Ces deux personnages sont inconnus par ailleurs. Une fraction des Izarazen (Ait Jennad) porte le nom de Ait Si Saïd.

23. Salem Ait Maammer disant ces vers les faisait lui-même suivre de cette citation de Voltaire pour souligner l'identité de l'inspiration : « Ce temps ne se retrouvera plus où un duc de La Rochefoucauld, l'auteur des *Maximes*, au sortir de la conversation d'un Pascal ou d'un Arnaud, allait au théâtre de Corneille » *(Essai sur les mœurs*, chap. 32).

11. Akw d At Waγlis

Ṛuḥen kra n At Waγlis ad sewwqen Letniyen At Jennad [24]. Mi-y uγalen bbwin ṛebaa tṣaayin ggirden, aaḅban tent γef ṛebaa zzwayel, uγen abrid l-Laṛbaa n At Waγlis. Zzwern asen At Jennad, aarran ten, kksen asen zzwayel d yirden. Bbwḍen γer At Waγlis, ḥkan asen ayen iḍṛan, nnan asen : – Lemmer nsaawej tili γ-enγan. Nnejmaan At Waγlis, nnan-as : – Ay isem Ujennad ara neṭṭef dagi ala timezla, mbla ccṛaa, mbla accemma. Zik naadel yidsen, ṭṭawin zzit sγurneγ, neṭṭawi-d irden sγursen, âuzzen aγ nâuzz iten, assa xdemn aγ akka.

At Jennad la ṭnadin amek ara xedmen, nnan as : – Ala Yusef i-gzemren aṭ-ṭ-ifru. Ṛuḥen γures, inna yasen : – ddaawa ya ur as zmireγ ara. Nnan as : – Ala kečč i-s-izemren. Inna yasen : – Ihi ad ii taγem taamamt tajḍiṭ, aqenduṛ ajdid, isebbaḍen.

Uγen as ten, iṛuḥ, taddart teṭṭak it i tayeḍ armi yebbweḍ At Waγlis. Medden la ṭṭemcukkuten d acu-t. Werdin tebbwḍ it yiwet tmeṭṭut, tenna yas : – Rwel. At Waγlis la ṭṭemcawaṛen fellak, ma d Ajennad ak-k-nγen[25].

Inna yas : – Anw'i d aqerru n taddart agi n Wewrir ?

Tenna yas : – D Aameṛ Waali [26].

Yerr γures umedyaz. Inna yas Aameṛ Waali :

– Acu tebγiḍ ay amγar ?

Inna yas : – Ṭṭuweṣṣaγ-d γurek.

Ibbwi-t s axxam, ččan, swan, iḥku yas Yusef acu t-id ibbwin, inna yas : – Tura nek d leflani. Maana γurek a-sen tiniḍ.

Azekka nni, akken tefrari, idda yides ar tejmaâit. Iddm-ed Yusef amendayer, inṭeq γel-lγaci :

24. Letniyen taqdimt neγ Letniyen ufella.

25. Assen i-s inna yiwen Ujennad :

Ubelleh ar-k azneγ a ṭṭiṛ
m'attecbuḍ d bu tili
Aggwaḍ ik γer At Jennad
sal γef leğwad irkwelli
Yusef meskin yeṭwaḥbes
amcafâa-s ala Ṛebbi.

26. Wiyaḍ qqaren d Ḥend-u-Muḥend.

C. Avec les tribus

11. Avec les Ait Ouaghlis

Des marchands Ait Ouaghlis venus acheter du blé au marché des Ait Jennad furent dépouillés par eux. Les Ait Ouaghlis jurèrent de mettre à mort tout Ait Jennad qui s'aventurerait sur leur territoire.

Les Ait Jennad, désireux de traiter l'incident à l'amiable, dépêchèrent Yousef auprès des Ait Ouaghlis. Le poète se fait indiquer par une femme la demeure d'un notable écouté, qui finit par le reconnaître et le prend sous sa protection.

Le lendemain à l'aube, Yousef, précédé de son hôte, se présente incognito sur la place et commence à réciter des vers. La place s'emplit à mesure d'auditeurs admiratifs. A la fin, le poète dit :

— Awladi, ma ulac uγilif, a wen-d awiγ kra.

Nnan as : — Dγa d ayen iγef neṭnad' ay amγar.

Ar-d ṭṭawḍen lγaci yiwen yiwen armi teččuṛ tejmaâit, Yusef mazal la yekkat. Baqi la ṭṭemcukkuten degs medden, wa yeqqar as : d Ajennad, wa yeqqar as : ala. Armi-d inṭeq umedyaz inna yas :

1 *Asmi terbeḥ ddunit*
ar wanida k-ihwa ddu
Di Letnayen n At Jennad
dinna ay-d ibda laadu
Aweγlis si zik d aḥṛuṛ
mačči d yiwen ad as yeḥku

7 *Belleh ar-k azenγ a ttiṛ*
abrid ik Akeffadu
Aameṛ Waali deg-Gwewrir
d Ateṛkwi di Baṛeddu
Ulamma nexdem tuḥsift (neγ : tuqsiḥt)
abrid-a ilezm aγ laafu.

Suγen At Waγlis : — A-kwen ixdaa Ṛebbi, ziγ d Ajennad wagi. Iddem Aameṛ Waali abeṛnus is, iḍeggeṛ it fellas, inna yas : — Awin aa t-innalen ! Ṛebaa zzwayel d ṛebaa tṣaayin ad-d uγalent. Nekwni annuγal am-massa am-miḍelli.

Nnan as : — Yah ? Dwag' i-d kullfen At Jennad ?

Inna yasen : — Dwa ay d Yusef-u-Qasi.

1 *Aux jours heureux d'antan*
On pouvait aller où bon semblait
Puis au marché des Ait Jennad
Ont commencé les troubles
Les Ait Ouaghlis sont de toujours nobles hommes
A qui le dire qui déjà ne le sache

7 *Par Dieu oiseau sois mon messager*
Va vers l'Akfadou[27]
Puis à Aourir[28] *chez Amar Ouali*
Turc du palais du Bardo[29]
Quoique nous ayons commis une faute
Il faut cette fois qu'on nous pardonne.

On allait prendre à parti le poète quand son hôte le couvrit de son burnous, signifiant par là qu'il le prenait sous sa protection. Devant l'étonnement général, Amar révéla l'identité du poète : « Cet homme est Yousef-ou-Kaci. »

Les Ait Jennad rendirent le blé confisqué. La paix de nouveau fut rétablie.

27. Akfadou : col de la partie orientale du Djurdjura sur le chemin qui mène des Ait Jennad aux Ait Ouaghlis.

28. Aourir : village des Ait Ouaghlis.

29. Palais construit dans la banlieue d'Alger par un prince tunisien exilé, actuellement transformé en musée. Si l'authenticité de ces vers est reconnue, cette incise fournit un repère chronologique.

12. Akw d At Wagennun

Mxallafen At Jennad d At Wagennun f yiwen lmecmel n tkessawt illa garasen. Yawḍ-ed Yusef yufa-n aammuṛ n temkweḥyal ssya, wayeḍ ssya. Inṭeq γer At Jennad inna yasen : – M'ad iyi tefkem ṛṛay ? Nnan as : – ṛṛay nefka-t i Ṛebbi nefka yak-t. Yerr γer At Wagennun, isteqsa ten, rran as-d akken. Inṭeq Yusef :

Ssalamu aalikum
a ssyadi ssamâin

Taddart mi mechuṛ yisem
ay At Qubâin

Nusa-d anṣeḥḥi ttiâd
annettixxeṛ i txeddiâin

Annessew w'illan yeffud
ifellaḥen a-tzerriâin

Albaaḍ deg-gwalbaaḍ isud
Ṛebbi yeğğewwiz tiswiâîn

Maday tugim
anḥell Ṛebb' ad aγ iâin.

13. Akw d Yeflisen

Atna begsen-d Iflisen
s Abizaṛ ad nnaγen

Tiyta bbuzzal ifn aγ
taẓeddamt nugar iten

Iḍelli nennuγ néfra
assa nuγal d atmaten.

12. **Avec les Ait Ouaguennoun**

Les Ait Jennad et les Ait Ouaguennoun[30] se disputaient un pâturage. Ils allaient en venir aux mains, puis décident de s'en remettre à Yousef. Le poète, prenant la parole :

Salut à vous
hommes qui m'écoutez

Village réputé
de Tikobaïn[31]

Nous sommes venus asseoir un accord ferme
Loin de toute traîtrise

Désaltérer qui a soif
Les paysans qui sèment

Le pouvoir est mobile
Transitoires sont les faveurs de Dieu

Que si vous dites non
Alors Dieu nous assiste.

13. **Avec les Iflissen**

Les Iflissen ont pris les armes[32]
Pour attaquer Abizar

Ils ont plus d'armes
Mais nous plus d'allant

Hier nous nous sommes battus puis nous voici
[réconciliés
Aujourd'hui nous sommes frères de nouveau.

30. Ait Ouagennoun : tribu voisine des Ait Jennad, au sud-ouest de leur territoire.

31. Tikobaïn : voir note 11. Ces vers semblent indiquer que les deux parties ont choisi Tikobaïn comme tiers pour régler leur différend.

32. Iflissen : voir note 12.

14. Azwaw Ggezwawen

Llan Yezwawen n Tqubâin ṭnaγen nitni d At Qasi, d leǧwad i sin. Ameqwran nnsen d Azwaw Ggezwawen.

Yibbwas iṛuḥ Yusef ad iwet γur At Qasi, yensa din. Azekka nni yekkr-ed, irra γer Yezwawen ad iwet daγ γursen. Deg-gwebrid imlal d kra l-lγaci n At Qasi, qqimen as i lmal Ggezwawen a-t quccen. Iḥar amek ara yexdem : ad yini ? yezzenz ; ad iqqim ? ixdaa. Akken ibbweḍ inṭeq γer Wezwaw inna yas :

Belleh ar-k azenγ a ttiṛ
ar Wezwaw fehm a laaṛef
Aâdaw d aaqqal
ad ak iqsed asulef
G rebbi l-lexyal
i-gečča tibḥirt yilef.

Azwaw ifhem lmaana. Inṭeq γer At Qubâin : — yalleḥ s iâawdiwen, rekbet.

Akken acḥal armi d yibbwas inna yas uḍeggwal is i Wezwaw : — Ad ṛuḥeγ ad ak-d awiγ laanaya n At Qasi. Inna yas : — Ṛuḥ. Mi-d yuγal inna yas : — Bbwiγ-d laanaya s cceṛt. Inna yas Wezwaw : — D acu n cceṛt ? Inna yas : — Atṛuḥeḍ ar leflani n At Qasi s llebsa n tmeṭṭut. Inna yas Uzwaw : — Ad ak yaafu Ṛebbi.

Irkeb γef-fuâawdiw. Iṛuḥ inγa win mechuṛen akw deg At Qasi. Nγan-t ula d neṭṭa. Qbel ad iṛuḥ inna yasen i wid t-isteqsan :

Ifγir ad mmteγ d Azwaw
wal'ad âiceγ d Ḥlima.

Iǧǧa-d mmis, qqaren isaa abeṛnus iṛuc s ddheb.

D. Avec les Azouaou

14. **Plutôt mourir Azouaou**

Les Azouaou investis comme chefs de Tikobaïn, au même titre que les Oukaci l'étaient de Tamda, entraient avec eux dans des rapports soit d'alliance soit de rivalité.

Yousef, lors d'une tournée, se rendit d'abord chez les Oukaci, puis de là chez les Azouaou à Tikobaïn. En cours de route, il rencontra des hommes des Oukaci en embuscade pour razzier les troupeaux des Azouaou. Yousef, perplexe, se demandait s'il devait avertir ces derniers. Il se tira d'affaire à son arrivée en adressant ces vers à ses hôtes :

Par Dieu oiseau que je t'envoie
Chez Azouaou Dis-lui Entends-moi esprit perspicace
L'ennemi fertile en stratagèmes
Attend l'occasion d'attaquer
C'est près de l'épouvantail
Que le sanglier ravage le jardin.

Azouaou, saisissant le sens de ces vers, commanda aussitôt à ses cavaliers de se mettre en selle...

Plus tard, le beau-frère d'Azouaou s'entremit pour le réconcilier avec les Oukaci. Il se rendit chez eux et revint bientôt avec les conditions que les Oukaci mettaient à l'accord : qu'Azouaou se présente à eux en habits de femme. Azouaou remercia son beau-frère pour ses bons offices.

Peu après, il se rendit chez les Oukaci à cheval, tua leur chef, avant d'être lui-même tué. Avant son départ, comme on lui demandait le but de son équipée, il avait répondu : « J'aime mieux mourir Azouaou que vivre Halima » (Halima est un nom de femme).

15. Am tnina di zzeṛzuṛ

Muḥend Bbwezwaw aḥṛuṛ
umliḥ m babas Aameṛ

Ur ak issugut lehduṛ
deg-gul is i-gferru ccweṛ

Am tnina di zzeṛzuṛ
akken i-gxeddem neγ kteṛ.

16. Win yaaran wayeḍ a-t-idel

A leḥmam ar k nceyyaa
neqqel deg-gifeg ik aajel

γer Yezwawen arraw n ssbaa
hdeṛ siwel

Weṣṣi ten f tagmaṭ tenfaa
win yaaran wayeḍ a-t-idel

A wi yufan Bu Ccnayaa[33]
ard as imel

Lḥif n tagmaṭ iwaaṛ
issewṛat ddel

Aadawen aṭṭebbṛen fellas
ad fellas sewwqen yedder.

33. Yiwen deg-Gezwawen ism is Ḥmed ; seg-gwakken anda tella tecnaayt a-ṭ-id yawi qqaren as : Ḥmed bu ccnayaa.

15. **Epervier parmi les étourneaux**

Mohand des Azouaou
Digne fils de son père Amar

Est avare de paroles
Les décisions il les prend à part lui

Epervier parmi des étourneaux
Ainsi est-il ou pis encore.

16. **Que le frère habille son frère**

Va ramier mon messager
Prends ton vol hâte-toi

Vers les Azouaou race de lions
parle-leur et dis

Veillez sur la fraternité vous vous en trouverez bien
Que le frère revête son frère nu

Ah rencontrer le Valeureux[34]
Et lui dire

Dures sont les peines causées par des frères
Elles engendrent la honte

Elles livrent à la loi des ennemis
Qui décident pour vous de votre vivant même.

34. Ahmed, ainsi surnommé à cause de ses exploits.

E. Akw d At Yanni

17. Ssbaa di teẓg' umeγrus

Zik illa deg Gawawen yiwen lâaṛc qqaren as lâaṛc Ubelqasem. Uγalen mzebbwaan garasen, bḍan, kul taddart terna γer laaṛc i-s yehwan. Di Tewrirt l-Lḥeğğağ, yiwet di tudrin nnsen, llan sin leṣfuf, yiwen irr' akka wayeḍ akka. Aqerru n ṣṣef iddan d At Yanni ism is Aameṛ At Mḥemmed. Ibbwi-d fellas Yusef :

Aameṛ u Mḥemmed a lxetyaṛ
a ssbaa di teẓg' umeγrus

Atmaten is bḥal ttyaṛ
ass n ttṛad ḥed ur ixuṣ

At Yanni smedn as leqmaṛ
ayt ṛṛay deg-giwen ufus.

18. Tufeg ṭṭnefxa di ṭṭnaṣif

Imi tebḍa taddart γef sin, kul lâaṛc ikkr-ed ad-d inḥel γef-fidenn-is, ulamma qbel ayenni ur msaadawen ara. Ikker ttṛad anda ur ilaq. Qqaren d Yusef i-d yebbwin assen :

A lexbaṛ i-d yennulfan
aâudubilleh ya laṭif

Tarwa l-leğwad nnuγen
atmaten tebḍiḍ a nnif[35]

Am zzebṛa ger ifḍisen
tufeg ṭṭnefxa di ṭṭnaṣif[36].

35. Neγ : *At Yanni yakw d At Wasif*

36. Neγ : *Teṛṛeẓ nnesba di ṭṭnaṣif.*

E. Avec les Ait Yenni

17. Partisan

La tribu Oubelkacem ayant éclaté, les villages qui la composaient sont allés s'intégrer chacun à la tribu de son choix. Celui de Taourirt-el-Hadjadj était partagé en deux partis : le plus nombreux voulait rejoindre une tribu voisine, l'autre, dirigé par Ameur Ait Mhemmed, voulait s'intégrer aux Ait Yenni. Sur ce dernier, Yousef composa les vers suivants :

Excellent Ameur Ait Mhemmed
Lion dans une forêt de jeunes plants

Tes frères comme des oiseaux de proie
Le jour du combat sont tous là

Les Ait Yenni t'ont prêté main-forte
En gens à décisions unanimes.

18. Une guerre fratricide

Chacune des deux tribus soutenant ses partisans, la guerre éclata. On attribue à Yousef ce court poème :

L'étrange nouvelle qui vient de paraître
Mon Dieu préserve-nous

La guerre a éclaté entre enfants de nobles
Chacun défendant son honneur

Telle l'enclume battue des marteaux
La fierté brisée en deux a volé en éclats.

M'aa yekker ttṛad ilaq kul yiwen ad iheggi lbaṛud. Yibbwas Yusef-u-Qasi iṭṭef tacullit l-lbaṛud aṭ-ṭ-izzenz di Laṛbaa At Wasif, iqqim di tebburt n ssuq. Ata yusa-d yiwen si taddart At Ṛbaḥ (l-lâaṛc Ubelqasem) inna yas :

— Acḥal awren-a a ameddakwel ?

Inna yas : — Siwem

Inna yas : — A-k fkeγ ṭṭmen.

Werdin yebbwḍ-ed yiwen Uwasif, inna yas :

— Acḥal lbaṛud-a a dda Yusef ?

Inna yas : — A mmi ata uâaṛḍi ya yefka ṭṭmen.

— O ? nek fkiγ ak buâacrin.

Cwiṭ akka ataya Uyanniw :

— Amek lbaṛud a dda Yusef ?

— Atna iâaṛḍiyen-a yiwen ifka ṭṭmen, wayeḍ buâacrin.

Irnu yas di ssuma Uyanniw nni, irnu Uwasif, uγalen wa irennu γef-fa armi t-ssawḍen tlata-u-nefṣ, assenni aṭas. Inṭeq Yusef inna yasen :

— Tura a tarwa beṛka. Ul'ay ternum. Lbaṛud ad awen t-bḍuγ.

Ineṭq-ed Uṛbaḥ : — Ad ibḍu γef tlata.

Inna yas Yusef : — Wah ! Annect-a d ayen ibanen. Amek ? Tefkiḍ ssuma irn' ur teṭṭawiḍ ara ? Aṛğu kan ad sellkeγ wigi.

Iddem Yusef ar iṭṭektili yiwen waâbaṛ i-Wwasif yiwen i-Wyanniw, armi yfuk. Inṭeq Uṛbaḥ :

— I wayla-w ?

Inna yas : — Aṛğu kan. Ayla-k ha-t deg-gwecwari. Ticki ad ṛuḥeγ a-k-t id awiγ.

Ayen deg la ṭṭemxaṣamen, lγaci yezzi-d la iṭḥessis. Iluâa ten Yusef inna yasen :

Gedha s lbaṛud lexzin
ṭṭafeγ di tizi l-lγila[37]

37. Neγ :

A lbaṛud a bu umeqyas
awin issfalen i tizza

19. Gloire à la vieille poudre

Yousef vendait de la poudre au marché quand arrive un homme du village des Ait Rbah [38], qui, croyant que l'outre qu'il avait devant lui contenait de la farine, la marchande comme telle. Sur ces entrefaites se présentent deux autres clients, l'un des Ait Yenni, l'autre des Ait Ouasif, tribus alors en conflit justement à propos de la dévolution des villages Oubelkacem. Ils se mirent, par point d'honneur, à enchérir l'un sur l'autre jusqu'au moment où Yousef, jugeant trop élevés les prix qu'on lui proposait, arrêta la surenchère, ajoutant qu'il allait partager la poudre par parts égales entre les deux compétiteurs. L'homme des Ait Rbah réclama aussi sa part. Yousef lui demanda d'attendre, fit le partage en deux, puis, s'adressant aux spectateurs nombreux qui étaient là, dit :

Gloire à la vieille poudre
Mon recours au jour critique

38. Village de l'ancienne tribu des Oubelkacem.

D Ayanniw akw d Uwasif
i-t imzayaden s leγla

Lukan am-Meṛbaḥ meskin
ţili t-ičča d lâula.

20. **Mmis n taǧǧalt aras**

La ikkat yibbwas Yusef. Akken ifuk tluâa-t id yiwet taǧǧalt tenna yas : – I mmi, ayen ur t-id cekkṛeḍ ara ? Yerr as :

Mmis n taǧǧalt aras
ur iţţagwad tiṛṣaṣin

Ur ikkat ur iţwexxiṛ
ur iţţadded di tγaltin

Ur tefṛiḥ werǧin yemmas
ur teqṛiḥ a-t-id awin.

21. **Neγ ijeγlaf**

Uγalen-d yibbwas At Yanni seg menγi. Rran-d yidsen imeṛṛẓa d lmeggtin, ẓẓlen ten deg-giwet tejmaâit, Yusef akken yeḥḍeṛ. Mazal kkiren ata yebbwḍ-ed yiwen inna yasen : – Nesγers-ed lfetna nekwni d At Aaysi, meḥsub γer lǧiha nniḍen, yili tamezwarut mazal tefri. Inṭeq umedyaz inna yas :

Weyyak a ṛṛṣaṣ
tawiḍ abrid aaṛḍi

Neγ ijeγlaf
widen iţnusun ger wulli

Teǧǧeḍ ilmeẓyen
ad yessen nqabel At Aaysi.

Un Yenni et un Ouasif
Enchérissant l'un sur l'autre se la disputaient

Quant l'Arbah le pauvre
Il l'aurait mangée comme farine.

20. **Impavide sous les balles**

Le drame n'est pas seulement tragédie, il est aussi jeu. A une femme qui se plaignait que le poète n'eût point parlé de son fils dans ses vers :

Le bel enfant de la veuve
Est impavide sous les balles

Il n'attaque ni ne recule
Ni ne se profile sur les crêtes

Sa mère jamais n'a connu la joie
Ni la douleur qu'on le lui ramène mort.

21. **Sur deux fronts**

Les actes d'un individu, dans une société où il n'y a pas de pouvoir politique constitué, engagent tout le groupe. Au retour d'un combat, on avait étendu sur la place les morts et les blessés quand la nouvelle arriva qu'à l'autre bout de la tribu on avait déclenché un autre conflit. Yousef était là.

De grâce plomb des balles
Sois clément

Tue les pleutres
Qui s'abritent au milieu du troupeau

Mais préserve les jeunes guerriers
Que nous puissions les opposer aux Ait Aisi.

22. Ass n ṭṭlata

Aaddan ṛbaa iseggwasen si ttṛad, tama ur tugim tayeḍ. Yibbwas (deg-gwas n ṭṭlata) ẓeḍmen At Yanni f taddart n Tewrirt l-Lḥeğğağ, rran ten id yexṣimen nnsen ur d-bbwin ara. Ibbwi-d Yusef :

Win ur n-ḥdiṛ
Ass n ṭṭlata tameddit mi-d ččuddu

Kul tiɣmert la-d ṭṭeggiṛ
kul azniq la-d iserru[39]

I tin ur ibɣi Ṛebbi
âaddi-k m' atnegḥeḍ aẓṛu[40]

39. « Sru » s tmaziɣt ɣures sin inumak :
1°– « ili ṣṣbeḥ anda n kra. »
2°– « xdem s laajlan, ɣiwel, ḥir »
S tmaziɣt llan tlata wawalen inumken « ili ṣṣbeḥ » :
1° « sru » = « ili ṣṣbeḥ » s tmaziɣt n Waṭlas Alemmas
S tsiwit n tmurt m Maser, « asru » = « ṣṣbeḥ »
2° « nzi » = « ili ṣṣbeḥ », tanzit = ṣṣbeḥ s tmaceɣt.
« tanzegt » = ṣṣbeḥ s tcawit.
S teqbaylit « yenzi-k lxiṛ » = « ṣbaḥelxiṛ », « amenzu » = amezwaru deg-gwatmaten.
3° « fu » = « ali ay-as », s tmaziɣt n Waṭlas Alemmas, s tcelḥit.
s tmaceɣt atg...
S tmaceɣt « tufat » = « ṣṣbeḥ », S teqbaylit atg... « tafat » = ṭṭya.

40. S tmaceɣt « nges » = berrez, wwet s uqerru

22. Mardi

Après quatre ans de guerre indécise, les Ait Yenni, pour en finir, décident d'attaquer un mardi. Ils sont repoussés.

Ah n'avoir pas été là
Mardi soir quand on en vint aux mains

Chaque coin dégorgeait des hommes
Chaque rue de grand matin en grouillait

Mais sans la volonté de Dieu
Peut-on ébranler le rocher ?

Azekka nni l-laṛbaa aawden anejmaa. Fran ad uγalen i wzekka nni. Ass l-lexmis aawden ẓedmen, ḥewsen taddart, hudden-ṭ, sserγen-ṭ. Ffγen xemsa u sebâin l-lmeggtin. Inna yas umedyaz :

I.1 *Belleh a ttiṛ ma d w'iserrun*[41]
ddu deg llyağ[42]
At Yanni lâaz n tudrin
sellem-i γef at wagus meḥṛağ

II.5 *Ass l-lexmis may sen zzin*
ikker waâjaj
Ibda lbaṛud l-lexzin
la yeṭṭenṭaj[43]
Xemsa u sebâin ay geγlin
γas γef Tewrirt l-Lḥeğğağ

III.11 *Ar iḍ-a mazal ten din*
i tembweṭṭaj[44]
γer taassast ggaren aawin
kulyum d asrağ
Ulac tifrat yiwen ddin
γas ma tekna neγ atteggağ

IV.17 *A ttiṛ yufgen iâalla*
ifer huzz it
Ḥebsen leğwad lemḍilla[45]
ḥed ma nẓeṛṛ it
Assen ur irbiḥ sslam
mi myugen ttṛad n twaγit

41. « sru » : z. zl. 39.

42. « llyağ » : ijla unamek bbwawal-a.

43. « nṭej » : ahat t-talγa nniḍen n « nṭeg ».

44. « mbweṭṭej » : azaṛ bbwawal d « ṭej » = urγu. Z. s teqbaylit : « iṭij », « ifeṭṭiwej ».

45. Ijla unamek is, neγ ahat : « la âaḍla » = dayem, kullas.

23. **Jeudi**

Mercredi, il y eut une réunion, où fut décidée une nouvelle attaque pour le lendemain. Le village est enlevé. Yousef composa :

I.1 *Oiseau par Dieu sois matinal*
Va dès l'aube
Chez les Ait Yenni l'honneur des tribus
Porte mon salut aux hommes toujours armés

II.5 *Jeudi ils ont encerclé le village*
Au milieu des nuages de poussière
La vieille poudre
S'est mise à crépiter
Soixante-quinze guerriers sont tombés
Pour la seule Taourirt-el-Hadjadj

III.11 *Ils y sont encore aujourd'hui*
Au milieu des éclairs des coups de feu
Ils prennent des provisions pour la garde
Chaque jour harnachent leurs montures
Point de quartier une seule issue
La soumission ou la ruine

IV.17 *Oiseau au haut vol*
Déploie les ailes
Vers les guerriers valeureux enfermés tout le jour
Et que nous ne voyons plus
Le jour fut funeste
Où ils se sont livré un combat désastreux

v.23 *Tlatin ḥesbeγ kamla*[46]
ssarden ṣemmḍit
Ay geγlin deg ṭṭwila[47]
γef teqbaylit
Kra bbwi yeṭṭef ḥed l-lγila
ičča ten ttṛad msakit

vi.29 *Ṭṭṛeγ-k a waḥed lḥennan*
Lleḥ wer neṭṭis
Dâaγ-k s ṣṣḥab lâayan
A ali d yerfiqen is
Tegḍ aγ deg lğennet amkan
jmaa akka d-neṭḥessis

24. Taqsiṭ tamezwarut

Cwiṭ seg ifra ttṛad iṛuḥ Yusef ad iwet di taddart At Aabbas deg At Wasif. Yufa-n izwar it yiwen umedyaz ism is Belqasem. Ibda la ikkat, jmaan as sebâa ṭṭaabgat n zzit, arm' ata yiwen iffγ-ed seg-gwexxam is, isteqsa wi la ikkaten, nnan as : d leflani. Inna yas : D ac'i-t-id ibbwin γurneγ ? Neṭṭa d aḥbib At Yanni. Yak d neṭṭ'i d as innan :

46. Ama n At Yanni kan menγir ixṣimen nnsen (imi deg-wfir 9 yenna-d xemsa u sebâin), ama yezdukel dagi sin isefra win d-innan wa.

47. « ṭṭwila » = abeckiḍ aγezzfan (win isaan sebâa ṛṛbaṭi).

v.23 *Ils étaient trènte en tout*
Lavés et refroidis
Combien de longs fusils sont tombés
Pour l'honneur kabyle
L'instant critique les a saisis
La guerre les a dévorés pauvres d'eux

vi.29 *De grâce Dieu unique*
Inaccessible au sommeil
Je te prie par les nobles hommes
Par Ali et ses frères d'armes[48]
Au Paradis accueille-nous
Tous tels que nous voici assemblés[49].

24. **Peu après**

Yousef s'étant un jour rendu à Ait Abbas, village des Ait Ouasif, trouva un autre poète (Belkacem) déjà sur les lieux. Il se produisit à son tour et on lui ramassa sept charges d'huile (1 120 litres). Sur ces entrefaites, quelqu'un nouvellement arrivé sur la place dit à haute voix son étonnement de voir au village Yousef qui, comme chacun savait, était l'ami des Ait Yenni. N'est-ce pas lui qui a dit :

48. Ali : fils d'Abou-Taleb, lui-même frère d'Abdallah, père du Prophète Mohammed, champion légendaire de la foi.

49. Source : Salem Ait Maammer ne connaissait que les vers 5 à 10, dont d'ailleurs les deux premiers étaient ainsi modifiés :

Win ur neḥdir
Ass l-lexmis tameddit mi tembweṭṭaj

sans doute pour donner au sizain exactement la même forme que le précédent.
Le poème, tel qu'il se trouve ici, a été retranscrit sur un manuscrit arabe d'un marabout de Taourirt Mimoun. On peut se demander s'il s'agit réellement d'un même poème. La rime change trois fois *(in-aj*, puis *a-it*, puis *an-is)*. Encore le vers 1 est-il hors série. Mais même si l'on considère le sizain final comme une conclusion classique surajoutée, il semble qu'on ait affaire à deux poèmes (1-16 et 17-28). Ce qui expliquerait que le nombre des morts soit de soixante-quinze dans la première partie et trente dans la seconde, à moins de considérer que le premier chiffre concerne à la fois les morts Ait Yenni et ceux de leurs adversaires.

A belleh ar-k azenγ a ttiṛ
ṣṣbeḥ zik huzz afriwen
Tlata tuddar nni
ur yessent aadleγ yiwen

Ihi :

Tlata tuddar keffunt
ssin ur zegger sani.

Inna yas Belqasem : – Ma yebγ' ad iwet, ad-d-iwet qbel deg At Yanni. Isla yas Yusef inna yas :

Nek d At Yanni grent tesγar
nitni inu nek baneγ nnsen
Nek ur lliγ d aḥeqqar
nitni ssnen ay-d ṭṭaken
At uqermud akw inu
at lesḍuḥ n Belqasem.

Nnan as : – Ya ? Wamma kr'akka d ak nejmaa n zzit mazal ul ik idda d At Yanni. Ihi uḥeq win d win zzit agi ma tebbwiḍ-ṭ. Iâaṛeḍ umedyaz ad as-d rren zzit, ugin. Akken armi d tthuṛ.

Akken iwala sked anw' abrid ur asen-d ibbwi mazal ṭṭfen deg-gwawal nnsen, iddem, ibbwi abrid γer At Yanni. Ileḥḥu yeṭṭawi-d ifyar.

Ikka wasif ger At Aabbas d At Yanni. Si taddart armi d asif yebbwi-d :

Par Dieu oiseau sois mon messager
Et de grand matin bats des ailes
Vers les trois villages[50]
A quoi je ne trouve point d'égal

Mais :

Trois villages sont vite finis
Et de là ne va nulle part.

Belkacem ajouta que si Yousef voulait venir se produire chez les Ait Abbas, il devait critiquer les Ait Yenni. A quoi le poète répondit :

Entre les Ait Yenni et moi les dés sont jetés
Ils sont à moi et moi c'est clair je suis à eux
Moi je ne leur mesure point l'éloge
Et eux savent me payer de retour
A moi sont tous les toits à tuiles
A Belkacem les maisons à terrasses[51].

Le poète aussitôt se leva et prit le chemin des Ait Yenni. Une rivière sépare ces derniers des Ait Abbas. Yousef composait en marchant. Entre le village et la rivière, il fit les vers suivants :

50. Avant le conflit, les Ait Yenni étaient effectivement composés de trois villages : Taourirt Mimoun, Ait Larbaa, Ait Lahcen.

51. Ces vers supposent qu'à l'époque les maisons des Ait Abbas étaient à terrasses. Elles sont aujourd'hui à tuiles, mais il reste encore dans les villages de la région les plus proches de la montagne beaucoup de maisons à terrasses.

I.1 *Bismilleh annebdu lḥaṣun*
a lḥadeq ţḥessis
Kkateγ lmaani s rrzun
ssakwayeγ lğis
Ma d zzaaym nni ten iţṛağğun
issen deg-gul is

II.7 *Belleh a ṭṭiṛ ma d w'iserrun*[52]
kker ṣṣbeḥ leḥṛis
Lembat adrar n At Betṛun
res di tlemmast is
Tinṭ asen ammar ad kukrun
ad-d igwri laaz s lfeḍl is

III.13 *I win ur islik waldun*
ac'ay d lemnâ is ?
Melt-i d ac' ara t-ikfun
g-gwas illan d uḥṛis[53]
ur-t-iţţfuku ţţeḥhlil d zzbun
aḥlil-k a win ur nebgis.

IV.19 *Dacu d ssebba n tirwas*[55]
armi msababen ?
Ufiγ ten âaddan tilas
iâdawen zaden
Tawrirt-l-lḥeğğağ tikli bbwas
ar ţ- ţţalbaben

V.25 *La ţţemdegdagen kullas*
lakayen ţţγelben
Taddart tehden ar llsas
hudden yeγraben
Mẹkkul wa yeğğa lḥaṛa-s
ṛuḥen irkwel saben

52. « Sru » : z. zl. 39.

53. Neγ : *wehmeγ d ac'ara t-ifdun*
seg lğil unḥis

55. « tirwas » : si « ir » (= ur nelhi ara) + ass. Am « tirgara » : si « ir » + taggara.

I.1 *Ainsi je m'en vais préluder par Dieu*
Que l'avisé m'écoute
Je compose les apologues avec art
J'éveille le peuple
Moi le preux qui place mes espoirs
Et ma confiance en lui

II.7 *Oiseau de grâce hâte-toi*
Lève-toi de grand matin
Arrive la nuit sur la montagne des Ait Betroun[54]
En son plein centre
Dis-leur de bannir toute crainte
A la fin l'honneur par la grâce de Dieu leur échoira

III.13 *Car celui que le plomb des balles ne sauve pas*
Où sera son salut
Qui dites-moi l'épargnera
Au jour critique
Suppliques ni flatteries ne le préserveront
Pauvre de toi si tu es désarmé

IV.19 *Quelle fut la cause du conflit*
Celle qui lui donna prétexte
Ce fut je pense les prétentions
Abusives des ennemis
Entre Taourirt-el-Hadjadj et eux il y a une journée de [marche[57]
Et ils la convoitaient

V.25 *C'étaient des heurts quotidiens*
Mais à la fin ils ont été vaincus
Le village a été détruit de fond en comble
Ses murs abattus
Chacun abandonnant sa maison
Allait à l'aventure

54. Ait Betroun : confédération dont font partie les Ait Yenni.

57. Amplification poétique : cette « journée » dans la réalité, fait à peu près deux heures.

VI.31 *Lemmer d imsaḍfen beṛka ddwas*
ṛṛay a-t-ṣewwben
[...]
Lamaan'Albaaḍ d laadda s
mti-t-ḥelleḍ ard ibbwaaben[56]

VII.35 *Llḥ la iγelb ik a ṛṛṣas*[59]
a zzaaym iṭnuben
Issaγ i babis tissas
w'ara-k yaammden ?
Iṭṭarra laad' ar tilas
lğahel n-neṭṭa ay t-iddben.

Dagi yezger Yusef tasift. Ssyin armi d At Yanni yebbwi-d :

VIII.41 *Ḍḥu-d d lmeṛsul*
belleh a ṭṭiṛ ma d w'ifsusen
Abrid ik mellul
ers lwad zger iftisen
Sellem aala Sṭembul
At Yanni lembat γursen

IX.47 *γur ayt lmaaqul*
d awal n ṣṣwab ar t-kemsen
Ur degsen amehbul
γas win iḥedqen yessen
Ma ḥabben-k s wul
ma truḍ a-k-id- ssedsen

X.53 *Uḥeq lmenzul*
d kra yeγṛan deg kweṛṛasen
Yakw d nnbi ṛṛasul
d ugellid i-γ-d iâussen

56. Iqdeṛ xuṣṣen sin yefyar ger 32 d 33.

59. Neγ : *Llḥ la iγebbn-ek a ṛṛsas*

VI.31 *S'ils avaient été plus accommodants à quoi bon les [querelles*
Ils auraient suivi la voie de la raison
[...]
Mais tels sont quelques-uns que
Plus on les supplie et plus ils regimbent[58]

VII.35 *Que rien ne t'avilisse plomb des balles*
Recours du guerrier
Tu sèmes l'effroi
Car qui peut t'affronter sans crainte
Tu reconduis l'ennemi jusqu'en ses bornes
Tu domptes l'insensé.

Le poète arrive alors devant la rivière, la traverse et, de là jusqu'au premier village, compose :

VIII.41 *Porte mon message*
Pour Dieu oiseau sois léger
Blanche est ta route
Descends dans la rivière traverse la vallée
Et porte mon salut à Istanbul
Aux Aït Yenni ton gîte pour la nuit

IX.47 *Ils sont gens de sens*
Qui retiennent les sages paroles
Parmi eux point d'insensé
Mais seulement des hommes de mesure de savoir
Es-tu leur ami vrai
Ils feront succéder le rire à tes larmes

X.53 *J'en jure par la révélation*
Par ceux qui lisent dans les livres
Par le Prophète
Par le Souverain Maître notre gardien

58. Par ces vers, le poète semble avoir épousé ce qui est manifestement l'idéologie du pouvoir (celui des deys d'Alger), pour qui les tribus kabyles irrédentes étaient surtout un groupe de récalcitrants.

Ur âadileɣ fefḥul
d wid illan d afrasen.

Ibbweḍ Yusef ɣer At Yanni, ikcem taddart n Tewrirt m-Mimun, iluâa ten akka :

XI.59 *Ssalamu âalikum d a ssyud*[60]
Ayt Tteṛkw Lehnud
ulṭacen n at « balek ttṛiq »[61]
Ṛebb' ard awen ldum
ternum tagmaṭ d ṭṭufiq
Ar teṭmaâuzzum
kulḥa ɣef gmas iriq

XII.66 *Asmi llan lehmum*
tella tagmaṭ ur tefriq
Ayanniw maâlum
ifṛeḥ win t-isâan d ssdiq
ǧǧan-d akw ssmum
di lâaṛac ḥed ur inṭiq

XIII.72 *A win mi teṭdum*
ay agellid a ṛṛafiq
A win ur nesâi adrum
teṭṭarraḍ win zuren rqiq
Dâaɣ-k s Ḥmidun
sinf aɣ ddnub s ṭṭelḥiq.

Nnan as : – A Yusef d ac'akka ?
Iḥku yasen. Berrḥen di tuddar n At Yanni, iwakken ad-d iṛuḥ lɣaci ad iḥess i wmedyaz Yusef. Iwet. Jmaan as zzit armi d sebâa ṭṭaabgat d kra.
Qlaan tameddit ɣer taddart ideg iwet umedyaz. Mi ṭṭaqrib ad-d-iɣli yiḍ, zzin i taddart si tlata idisan. Ceggaan ɣer lamin n tad-

60. « d » deg-wfir-a ur ɣures ara unamek.

61. « ulṭac » (s ṭṭeṛkwit : « yoldac ») d aaskṛiw ateṛkwi.
« balek ttṛiq » : (s taaṛabt : eǧǧ abrid), akka iqqaren laaskeṛ n Tteṛkw i lɣaci, m'aa leḥḥun deg zenqan l-Leẓẓayer.

Je ne mettrai jamais sur le même pied les preux
Et la lie des hommes.

Le poète arrive au village de Taourirt Mimoun, où il trouve les hommes assemblés sur la place. Il s'adresse à eux :

XI.59 *Salut à vous lions*
Turcs d'Asie
Oustachis à qui l'on cède le pas
Dieu rende à jamais perdurables
Votre fraternité votre accord
Votre amour mutuel
Que chacun pour son frère compatisse

XII.66 *Au temps des épreuves*
Sans fissure était votre fraternité
Les Ait Yenni étaient renommés
On recherchait leur alliance
La trace de leurs coups se retrouve partout
Nul ne pouvait se dresser contre eux

XIII.72 *Éternel Dieu*
Roi mon protecteur
Toi qui n'as point de clan
Toi qui rabaisses les puissants
Je t'implore par Mohammed
Accorde-nous le juste pardon de nos péchés.

On demanda à Yousef la cause de son émotion. Il conta sa mésaventure. On envoya alors un héraut faire le tour des villages et inviter tout le monde à venir écouter Yousef arrivé dans la tribu. Le poète chanta. La quête d'huile qu'on lui fit dépassait les sept charges qu'il venait de perdre.

Le soir un contingent se dirigea vers les Ait Abbas. Sur place, il se scinda en trois groupes qui entourèrent le village ; puis on envoya demander à l'amin du village s'il était décidé à rendre l'huile dont le poète avait été dépouillé. L'amin invita à dîner quelques hommes de sa connaissance et fit rendre l'huile.

dart nnan as : – La-k iqqar leflani d leflani d leflani n at leflani m' ad-d rrem zzit ? Bdan At Aabbas la-d teffγen. Ar ţţarran akka d wakka ; sani rran ad walin takurt bbwabbu usebsi la teţţafeg deg genni (assen ulac giṛṛu, d asebsi kan i-gellan). Irr-ed lamin inna yasen-d : – Int asen i leflani d leflani d leflani n at leflani, assa imensi nnwen γuri, ṛuḥt-ed a-n-tawin zzit.

25. Taqsiṭ tis-snat

I.1 *Kker ṣṣbeḥ qbel ṛṛkaat*
a bu leğnaḥ a-k-nazen
Maday teγriḍ deg lewlat[62]
afriwen ik ard nhezzen
Lembat ik deg At Yanni
ddaṛ l-laaz deg Gawawen

II.7 *Laaṛc nni ţţuknazen*
degsen ddin degsen ṭṭaa
As n ttṛad m'ara begsen
ttṣukkun deg laadu ṛṛwaa
Mi sen-d ger iseγ a-t-megren
izger fellasen ddaa

III.13 *γur at laamaṛa tewzen*
At Leḥsen akwed At Laṛbaa
N-nitn' i-geţmeggizen
senteqqiden deg ṣṣnaa
Mi dir lqul a-t-gelzen
ur jemmaan yir zzerraa

IV.19 *Bu leğnaḥ serrun*[65]
neqqel deg ifeg ik ured

62. Ala da i-gella wawal-a, ur iţţwassen ara unamek-is.
65. « Sru » : z. zl. 39.

25. Après

I.1 *Lève-toi avant la prière de l'aube*
Oiseau ailé pour que je t'envoie
Si tu es expert en errances
Déploie tes ailes
Arrive la nuit aux Ait Yenni
L'honneur des Zouaoua[63]

II.7 *Tribu émérite*
Par sa foi sa piété
Quand ils ont pris les armes pour le combat
Ils sèment l'effroi parmi leurs ennemis
La victoire s'offre et ils la saisissent
Car ils ont la faveur divine

III.13 *Ils ont bonne mesure d'armes*
Les Ait Larbaa et les Ait Lahsen
Ils pèsent les actes
Ils étudient les techniques[64]
Ils dédaignent les dits insensés
Ils rejettent l'ivraie

IV.19 *Oiseau aux ailes rapides*
Prends ton vol et va

63. Zouaoua (en kabyle Igaouaouen) : confédération du centre de la Kabylie, dont font partie les Ait Yenni. Les populations du versant sud du Djurdjura appellent ainsi par extension toutes les populations du versant nord.

64. L'artisanat (en particulier l'armurerie, la bijouterie et la forge) était très développé chez les Ait Yenni et particulièrement dans ces deux villages.

Lembat Tawrirt-m-Mimun
akmin fellasen i-gaaqqed
Sellem-i γef lqubba l-lemdun
fellasen i-glaq anmeğğed

v.25 *Sidi Ḥmed neṭhella ẓṛ-it*
U-Lmuhub izem
Lewlaya taṛebbanit
bab l-lxiṛ igem
Taddart is urğin tecmit
ṛṛay iḍebbeṛ a-t-ixtem

vi.31 *Sidi Ṛṛabaa bu txeṣlit*
a lḥafeḍ nnajem
Bab l-leqwran d leḥdit
isseγ ray dyem
D awal is Sidi imelleḥ it
w'ibγ u yekṛeh neγ yaṣem.

Dagi yekkr-ed Muḥ at Lemsaawd si Tewrirt m-Mimun, inna yas :
– A dda Yusef, atna dag' at Tewrirt l-Lḥeğğağ ; m' ur tn-id cekkṛeḍ ar' ula d nitni ad ččḥen. Izzi umedyaz yiwen ubrid di tgertilt nn' ideg iqqim, iwet di tegdemt, inna yas :

vii.37 *Ṛebbi ay ayt lmeḥduṛ*
Taqsiṭ a-ṭ-nebdu γef lfa
Smuzgutet[68] *fehmet lehduṛ*
a kwen sseγ reγ di lmaarifa
Ard awen berrzeγ lumuṛ
am-midrimen di sselfa

68. « Smuzget » : qr. « amezg » = « ameẓẓuγ ». asgwet is d « imezgan » neγ « imejjan ».

Gîter la nuit à Taourirt Mimoun
Étai de l'honneur
Porte mon salut à la métropole des villes
Dont il faut pleurer les épreuves

v.25 *Sois diligent rends visite à Sidi Ahmed*
Ou-Elmouhoub le lion
Saint par la grâce de Dieu
Et bienfaiteur généreux
Son village jamais n'a connu l'opprobre
Car il mène à terme ses décisions

vi.31 *L'émérite Sidi Rabia*[66]
Clerc très puissant
Est versé dans le Koran les hadiths[67]
Il les enseigne sans répit
Il est doué du don de bien dire
Malgré la haine et malgré l'envie.

En cet endroit, quelqu'un fit remarquer à Yousef qu'il n'avait pas fait mention des gens de Taourit-el-Hadjadj, qui se trouvaient maintenant parmi les assistants. Le poète fit une fois le tour de la natte sur laquelle il évoluait et, adoptant un autre système de rimes, enchaîna :

vii.37 *Par Dieu assistants*
Ce poème je vais le préluder en « fa »[70]
Prêtez-moi l'oreille comprenez mes dits
Je vous enseignerai la sagesse
Je ferai pour vous toutes choses
Aussi distinctes que des pièces de monnaie dans une [bourse

66. Ahmed-ou-Elmouhoub et Rabia sont des marabouts de Taourirt Mimoun, petits-fils d'Ali-ou-Yahia, le fondateur de la lignée, venu de la Saguia Elhamra (sud-ouest marocain) au XVIe siècle.

67. Les recueils de traditions du Prophète ont fini par donner lieu à une véritable science.

70. Lettre de l'alphabet arabe qui correspond à *f*, ici purement symbolique.

VIII.43 *Tawrirt l-Lḥeğğağ mechuṛ*
yism is di teqbal kaffa
Sellem-i ff at wagus yeččuṛ
ur ṭḥezziben i lxufa
Waḥed leklam din yeqquṛ
ay din γ as tideṭ d ṣṣfa[69]

IX.49 *Lâaṛc illan yeṭṭuzuṛ*
amzun d Lkaaba Crifa
Ifeṭṭel it bab l-lumuṛ
taqbaylit ar din tekfa
Mi âaṛṛḍen ssyud lwuâuṛ
anḥell Ṛebb' a-d yawi ccfa

X.55 *Sidi Aal' a lbaz yifen ḍḍyuṛ*
ay ucbiḥ deg ṣṣifa
Iṭban γ ef-fudm ik nnuṛ
t-taneṣlit deg ccerfa
Qerben-k a sidi lwuâuṛ
fru ten ilezm ik kra

XI.61 *Ṭṭṛeγ -k a Lleḥ lmechuṛ*
a bab n tezmert teqwa
Dâaγ -k s ṣṣḥab' at wucbuṛ
D Aali yeddben nnṣaṛa
Lğent annezdeγ leqsuṛ
âatq aγ si lğahennama.

69. Neγ : *ur din γ as...*

VIII.43 *De Taourirt-el-Hadjadj le nom est célèbre*
Est la sainte Kaaba
Salut aux hommes bien armés
Qui ignorent les hésitations la peur
Dont les décisions sont inébranlables
Et qui sont toute vérité et toute franchise

IX.49 *On rend visite à leur tribu*
Comme on va à La Mecque
Le maître des choses les a distingués
Ils ont parfait le code kabyle
Si des obstacles s'interposent à leur valeur
Implorons Dieu qu'il y pourvoie

X.55 *Sidi Ali faucon de tous les oiseaux*[71]
Le plus beau par la prestance
Ton visage a l'aura
Que les chorfas ont de naissance
Les embûches te pressent de partout
Résous-les tu y es tenu

XI.61 *De grâce Dieu louangé*
Et très puissant
Je t'invoque par les compagnons[72] *à la lance*
Par Ali[73] *dompteur des infidèles*
Fais que nous habitions les palais du Paradis
Et sauve nous de la géhenne.

71. Marabout de Taourirt-el-Hadjadj, inconnu par ailleurs.

72. Les compagnons du Prophète, pieux (et preux) défenseurs de l'islam.

73. Voir note 48.

I.1 *A leḥmam ar k-nceggaa*
neqqel deg gifeg ik seḥḥel[74]
M' attekreḍ lewhi n tẓallit
ṣṣbeḥ zik γ bu Yesser[75]
Lembat ik deg-gat Yanni
ulṭacen f-fegwlim n nnmer

II.7 *D ayt umeslay d ukyisen*
mi nnḍen γ ef laadu yekker
Yakw d ṣṣnaa deg fassen nnsen
ayen teḥwağeḍ yaser
Ahaṭ laadda γ ursen
din ay tella Leẓẓayer

III.13 *A win i ten id yaawessen*
A Ṛebb' aḥbib a-k neṭṭer[76]
γer At Laṛbaa d At Leḥsen
ad fellasen idum sser
Ard iγli nnḥas garasen
ad ḥedṛeγ i tagmaṭ tesker

IV.19 *Ma γlin di teẓg' a-ṭ-fersen*
Ayt medheb tserrer
[...]
Ala Ṛebbi sennigsen
Laaṛc nni yessager[78]

V.23 *Nnan-i medden Aniwer*
A afṣiḥ bded ar-k nsal

74. Seḥḥel : deg wnamek aneṣli, ṛuḥ seg gwedrar s azaγar (γer ssaḥel) ; dagi d win i glaqen, acku ilaq as i ttiṛ ad-d iṣub si tγaltin At Jennad s asif.

75. Neγ : *ma d aḥbib γ er Bu Yesser.*
γbu : ur d-iqqim ara umyag-a ammar ad yil t-talγa tis snat n jbu ?).

76. « Ṭṭer », isseg d ikka « suter » d « mmter », = ḍleb ; ixulef « ṭṭeṛ » (s « ṛ » ufay) = jqiṛṛew.

78. Iqdeṛ xuṣṣen sin ifyar ger 20 d 21.

26. **Longtemps après**

I.1 *Ramier sois mon messager*
Prends ton vol et plane
Lève-toi à la prière de l'aube
De grand matin prends le chemin de l'Isser
Et va passer la nuit chez les Ait Yenni
Oustachis sur des peaux de tigre

II.7 *Ils sont hommes éloquents et sages*
Vainqueurs de leurs ennemis
Leurs mains savent fabriquer
Tous les outils en abondance
Ils sont experts en armurerie
On s'y croirait à Alger[77]

III.13 *Toi qui de loin les gardes*
Dieu aimé je te prie
Fais que sur les Ait Larbaa et les Ait Lahcen
Ta grâce demeure
Qu'ils ne se jalousent plus
Et que j'assiste à leur fraternité retrouvée

IV.19 *Ils sont défricheurs de forêts*
Ils portent des fusils incrustés
[...]
Dieu seul est supérieur
A cette tribu comblée

V.23 *On m'a demandé Où vas-tu*
Poète attends que nous nous enquérions

77. Voir note 64.

– γ er At Yann' aazmeγ i ṣṣfeṛ
uγeγ abrid neṭγawal
Anḥell Ṛebb' ad aγ yeṣṣeṛ
γur yeḥbiben d nemyaacaṛ

VI.29 *Assen d asaadi yedheṛ*
tegr aγ-d lqwedṛa nemlal
Bbwḍeγ s iḥbiben nâuceṛ
d-nemyussan si zik n lḥal

VII.33 *D Tteṛkw izedγen lebḥeṛ*
ay-asen ufiγ d lmital
Ur degsen lexdaa u nnkeṛ
siweḍ ard ak hedṛen awal
Fellasen i-glaq anhedder
ar naweḍ akw seddu wakal

VIII.39 *Ay aḥmam ar-k nceyyaa*
neqqel deg ifeg ik ḍelq as
Jmaa ten amṛabeḍ aqbayli
kul adrum terzuḍ fellas
Win teḥwağeḍ a-d-yin'Aqli
mezẓi mweqqer d aterras

IX.45 *Ay adlil aajl-i tikli*
Tigzirt iṣebbṛen i ṛṛṣaṣ
Mi ddmen zznad γer ṭfuli[79]
γas ayt leğhad imeγḍas[80]
Ssin tâaddiḍ a ttiṛ
S Agwni ḥ-Ḥmed lkweyyas

X.51 *Abrid γer taddart yuli*
Tawrirt muhaben s tissas
Cekkṛeγ bnadem afâali
teṭban ger medden ccâaṛa-s

79. Tafuli : seg gwemyag « fel » (s tefṛansist : déborder, envahir).

80. Ameγḍus : aṛumi, imi ten γeṭṭsen zik deg gwaman iwakken a ten sebγen belli ṭṭekkin di ddin n Sidna Aisa (s tefṛansist : baptiser).

J'ai dessein de me rendre chez les Ait Yenni
Sur la route je presse le pas
Je prie Dieu qu'il me garde la faveur
De mes amis familiers

VI.29 *Le jour fut béni et clair*
Où les destins nous unirent
Où j'en vins à me joindre aux amis
Que je connaissais de longtemps

VII.33 *Les Turcs qui hantent les mers*
Sont à mes yeux leurs émules
Ils ne trahissent ni ne renient
La parole donnée
A eux doivent aller nos louanges
Jusqu'au jour de notre mort

VIII.39 *Ramier porte mon message*
A tire-d'aile prends ton vol et va
Rassemble-les marabouts et Kabyles
Rends-toi dans tous les groupes
Tous répondront présent
Qu'ils soient jeunes vieux ou adultes

IX.45 *Puis oiseau mon témoin hâte-toi*
Vers Tigzirt qui impavide sous les balles
S'arme pour l'attaque
Et la guerre contre l'infidèle
De là oiseau
Rends-toi vers le sage Agouni Ahmed

X.51 *Le chemin monte ensuite vers le village*
De Taourirt qui sème l'effroi
Je loue en eux des hommes d'action
Entre tous reconnaissables

Lewqam din ay geṭṭili
ayt lxiṛ yugar aṭas

xı.57 *As n ttṛad deg gwemlili*
kulwa la inedder am γilas
Win teḥwağeḍ a-d yin' Aqli
ḥerz iten a Lleḥ war atmas[81]
Ay agellid mulani
a win illan d aassas
Lğennet annezdeγ lâali
kra iḥedṛen da aafu yas.

81. Sin yefyar agi (59 d 60) ad yil rnan, acku ṭṭemcabin d 43-44, irna taseddaṛt degs 8 yefyar, maččì 6 kan am-mimesdisen nniḍen.

Pourvus de droiture
Et de biens à profusion

XI.57 *Au jour du combat*
Chacun comme le lion rugit
Tous ceux que tu appelleras répondront présent
Préserve-les Dieu sans second
Roi mon maître
Notre gardien
Fais que du Paradis nous habitions les hauts palais
Et pardonne à tous les assistants.

F. Isefra nniḍen

27. Yusef d Maammeṛ Aḥesnaw

Imlal yibbwas γer taddart n At Leḥsen deg At Yanni Yusef-u-Qasi d yiwen umedyaz isem is Mâammeṛ Aḥesnaw seg Ḥesnawen. Ṛuḥen ad mjadalen s isefra. Gren taseqqart w'aa yebdun, tṣaḥ-ed Mâammeṛ, inna yas :

Mâammeṛ

1 *Nnan-i yaaba Yusef*[82]
ssneγ-t-d ssid n Ssehṛa
Maday gella d lâaref
annemmiksab i tussṛa
Ma ikecm it leğhel yexṛef
annemceṭṭab iqerra

Yusef

7 *Anğabik ar bu lmeḍmeṛ*
d bu leqsad n zzit
Iẓẓan amgud iketteṛ
ayla-s irefd it
Yusef issed lemḍameṛ
ar-t iṭâanad bu tkufit
Mi-d iddem ssegs terrewrew
ur degs iẓid n tallit[83]

Mâammeṛ

15 *Asif m Bubhir iwâaṛ*
winna ur izegger uterras

82. Aaba : zid nnig wiyaḍ, faz.

83. Neγ : *attekfu deg ya n tallit.*

F. Autres pièces

27. **Joute poétique**

Yousef, rencontrant un jour un autre poète (Mammar) dans un des villages des Ait Yenni, engage avec lui une joute poétique. Le sort désigne Mammar pour entamer la joute.

Mammar

1 *On m'a dit Yousef hors pair*
Et je le sais lion des sables
S'il est sage
Nous nous épargnerons
Mais si une folle démesure l'habite
Nous nous arracherons les cheveux

Yousef

7 *Qui te pousse à affronter l'homme aux silos*
Et aux jarres pleines d'huile
Qui a planté arbres à foison
Et trône sur sa fortune ?
Yousef a entassé des silos
Le voilà en butte à l'homme à la petite couffe
Qui s'affale dès qu'on y puise un peu
Parce qu'elle ne contient guère de grains

Mammar

15 *Rude est le Boubhir*[84]
Que nul ne traverse à pied

84. Boubhir : affluent gauche du Sebaou, qu'il rejoint un peu après Fréha. On y trouve un marabout renommé.

Mcubâad d lâud imcemmeṛ
mi-t iwet iqelb as leḥlas
Assa tegr as-d lâinseṛ
isseg d-ṭṭagwment tullas

Yusef

21 *Nek am lwad Lḥeṛṛac*
maalum m'aa-d iṭkerkir
Mi-d iḥmel iddem akw leğyac
kra bbwin t-iâaden laxiṛ
Tegr as-d iγzer lxecxac
iṭṭurqad iṭâinsiṛ

27 *Azrem muhabet lḥaṛa-s*
si zik msedhiṛ
Maalum a lḥenc bu tsuqas
teğğiḍ di medden akw nnfiḍ
Assa tegr as-d ibelḥekkac
iṭṭi umulab iṭṭeffiṛ

Mâammeṛ

33 *Cudden-t mekrus*
d imdehheb izuzar
N ayt lkabus
bexlaf imdehheb n teytar
I-s-d iffγen di Wad Dḥus
afus deg-wfus
Iteṛkwiyen ẓḍan-d aḍaṛ
Daddak d Ateṛkwi lğamus
ixeṛz iṭ ssaḥel adrar
Tura tegr as-d bu ttnus
ibγ' ad yides yemyagar

Il n'est pas jusqu'au cheval sellé
Qu'il n'abatte et ne desselle
Et voilà qu'on lui oppose la source
Où viennent puiser les jeunes filles

Yousef

21 *Je suis tel l'oued El-Harrach*[85]
Que l'on voit dévaler de loin
Ses crues emportent les armées
Il met à mal tous ceux qui le défient
Voilà qu'on lui oppose le ruisseau chétif
Qui imbibe ses rives et suinte

27 *Du serpent le repaire est craint*
On le connaît de tout temps
On sait reptile à dards
Que tu as laissé tes traces sur plus d'un
Et voilà qu'on t'oppose des têtards
Les lézards ont donc appris à siffler

Mammar

33 *Ils ont monté et noué*
L'étendard aux franges d'or[86]
Les guerriers aux pistolets
Et aux fourreaux dorés
Puis ils l'ont sorti vers Oued Dhous[87]
Ils allaient la main dans la main
Et du même pas les guerriers turcs
Ton maître est Turc puissant
Qui a soumis plaines et monts
Et voilà qu'on lui oppose
Un présomptueux

85. El-Harrach : petit fleuve qui se jette dans la mer une quinzaine de kilomètres à l'est d'Alger.

86. L'étendard levé est un des thèmes classiques de la poésie héroïque.

87. Oued Dhous : nom que prend l'oued Sahel sur le territoire des Ait Yaala.

Cclaγem bbweyd' aṭaṛus
mi gger imi brant tinzar
Tamda umalus
kul aγrus hat din yugar
Tuǧweḍ a ṛreḥba ukerruc[88]
teqqimeḍ a tin ujenjar

Yusef

Tignewt ma yuli-ṭ ssḥab
deg fuṛaṛen
ḥadrut ad ctiqen ṭṭyab
lebḥuṛ γemqen
[...] *ard inneqlab*
ard as isud

A zzebṛa innumen aγsab
tin mechuṛen
[...] *ar teṭneqlab*[89]
m'aa d as ẓewṛen
Tura teṭxab ur teṭrab
ur teṭḥar deg mesmaṛen

A lqaseḥ yellan d Aaṛab
deg-gedraren
Innum iṭnaγ s weγṣab
deg dewwaṛen
Assa mi tbeddleḍ a zzman
d axerf' i-t id iqumren

Azger acerq' ur yaanad
m' ad ak iqren[91]
Iṭṭak tayeṭ i laatab
deg zaγaren
Degs [...]
tegr as-d aḥǧuz anṣab
ikessen deg geqḍaṛen

88. Neγ : uxeṛbuc (= de figues gâtées).

89. Ixuṣ da yiwen wawal.

91. Neγ ammar adyil : iḥṛen ? (= il est rétif).

44 *Semblable au chien velu errant*
Bouche en avant et museau bas
Ou à la mare fangeuse
Où traînent les vieilles peaux
Glands à l'étal vous trouvez preneur
Et vous êtes délaissées figues noires[90]

Yousef

50 *Quand en février*
Les nuages couvrent le ciel
Prenez garde elles languiront après le soleil
Les eaux des mers profondes
[...] *Et les tempêtes*
s'y déchaîneront

56 *L'enclume habituée aux coups*
Comme chacun sait
Tressaille
Quand on la bat de partout
Voilà que sans avoir été démolie elle est devenue inutile
Et ne se soucie plus des clous

62 *Rude bédouin*
Des montagnes
Habitué à combattre avec acharnement
Parmi les campements
Maintenant que les temps sont changés
Des moutons t'affrontent

68 *Le bœuf des provinces orientales sans rival*
Et sans pair
Prête l'épaule au labeur
Dans les plaines
Il [...]
Voilà qu'on lui oppose la brebis perdue
Au milieu du troupeau

90. Le couscous de glands de chêne était un plat de disette, les figues noires passent pour être les meilleures de toutes.

A ṭṭaleb yerban lektab
iṭnaḍaṛen
Iṭqeddimen γel lmeḥrab
deg giḍ meqqwren
Innum ijebbed leqlam
win itnuḍṛen
La iṭqamaṛ ukeṭṭab
ccix i-t id isseγren.

Dagi yekker yiwen umṛabeḍ n taddart, Sidi Lewnis (wiyaḍ qqaren : Sidi Lmeḥfuḍ) At Sidi Saadi, iferq iten, inna yasen : – Tura dayeb, beṛka-kwen, uḥeq jeddi ma tâawdem as. Ayen tejmaam tfeṛqem-t di sin[92].

28. **Yusef d Muḥ At Lemsaawd**

Iṛuḥ yibbwas Muḥ At Lemsaawd seg At Yanni γur Yusef-u-Qasi deg At Jennad, iwakken ad-d iḥfeḍ sγures tamedyazt. Mi gebbweḍ inna yas :

Muḥ At Lemsaawd

A dadda Yusef ay ungal[94]
ay ixf l-lehl is

Tecbiḍ ṭṭaleb l-lersal
iγran di Wedris

Ul iw fellak d amaalal
A wi k-isâan d ccix is.

92. Iqdeṛ ṛuḥen as i teqsiṭ-a kra ggefyar (md. afir 72), acku gwran-d sin nniḍen ur iban sanda rnan deg-gwayen d-iqqimen :

Nek d afṣiḥ d Ajennad
sγur Ṛebb' i-d uγeγ isem

94. S tmaceγt « tangalt » d ameslay d-ibbwi bnadem s lmaana (s tefṛansist : symbole, allusion).

Le clerc qui tient sur ses genoux le livre
Et y porte les yeux
Qui se rend à la mosquée pour la prière
De l'aube encore ténébreuse
Et sans cesse manie la plume
Est ceint de lumière
Et voilà que l'élève se lève pour affronter
Le maître qui l'a enseigné.

En cet endroit, un marabout du village se leva pour arrêter la joute[93].

28. **Métier et inspiration**

Mouh Ait Lemsaoud, voulant s'initier à la poésie, va trouver Yousef à Abizar et introduit sa requête ainsi :

Mouh

Dadda[96] *Yousef maître des symboles*
Prince des poètes

Tu es comme le taleb qui a étudié le Koran
A Oudris[97]

Mon cœur malade de toi
Voudrait t'avoir pour maître.

93. On trouve dans HANOTEAU, *op. cit.* (2e partie, n° 9), une autre joute entre Yousef et Mohand-ou-Abdallah de Azouzen (Ait Iraten).

96. Titre que l'on donne aux frères aînés et, par extension, aux hommes plus âgés que soi.

97. Oudris : célèbre zaouia fondée sur le territoire des Illoulen Oumalou (village Ait Ali-ou-Mohammed) par Si Mohammed Oudris.

Irra yas :

Yusef

Cebbaγ w'ur nekkat uzzal
icmet wagus is

Am-min isennden s-uffal
d win ay d letkal is

Neγ afṣiḥ deg lmital
ur nessefruy seg gixf is[95].

95. Irra yas Yusef i Muḥ At Lemsaawd s usefru icban win iwimi yesla (amesdis s tmeγrut : al-is).

A quoi Yousef répondit :

Yousef

De l'homme sans courage on peut dire
Que sont laides les armes

Il est comme celui qui prend appui sur une férule et en fait son étai

Ainsi du poète
Qui ne trouve pas l'inspiration en lui-même.

29. Ad γefk zzin igrawen

Ay ixf iw deg nessemsad
ilik d aḥeddad
ad γefk zzin igrawen
Lğis ad dek isenteqqad
ay agi deg musnawen.

30. Ad γefk d zzin d aqusis

1 *Ay ixf iw a bu ţţeryis*
Wiyyak a lhabel stehfeḍ
Ad γefk d-zzin d aqusis
wi γef iwğeb atleḥneḍ
Testehzam qbel ur teqris
a kra yellan d amṛabeḍ

7 *Imlal ṣṣini d ufḍis*
w' iḍmaan ļfayda fayeḍ
Ay agellid ur neṭṭis
ţṭṛeγ-k a Lḷeh taalmeḍ
Kulḥa tfekḍ as lḥeq is
ur iţţaγ ḥed ccayeḍ.

Les cinq pièces qui suivent sont attribuées à Yousef.

29. **On pèsera tes mots**

Mon esprit que sans cesse j'aiguise
Sois expert
Car tu parleras au milieu des assemblées
On pèsera tes mots
Vois combien de sages sont là.

30. **En cercle autour de toi**

1 *Mon esprit sois mesuré*
De grâce insensé procède avec précaution
Quand les hommes feront cercle autour de toi
Tu devras chanter qui mérite de l'être
C'est avant l'action que vous avez failli
Marabouts

7 *La fonte a trouvé marteau pour la battre*
Quel bénéfice en attendre
Roi inaccessible au sommeil
Allah qui sais je t'invoque
Donne à chacun son dû
Que nul n'en ait davantage.

31. Kra bbwi d-nedda nγurr it

Yeṭru wul ḥed ur t-iwit
issen a la-d immalen
Lğil agi d amentit
at laaraḍ ad iqlilen
Kra bbwi d-nedda nγurr it
leḥbab nneγ ad akw rewlen

Teğğam aneγ-d tamâarit
di leswaq medden ṭṭalen
Aḍu n tagmaṭ nezzenz it
ur d-yeqqim was mellulen
Tḥeṣlem a ssehma n teγrit
ay aqbil iṭṭureklen
Mi d Ssaâid ulac it
Atmas t-tarbaat meḍlen.

32. Illa lbaaḍ ma isufeṛ ddu

Illa lbaaḍ ma isufeṛ ddu
ma tella ccedd' ak-k imnaa
Ad γefk igzem am γeddu
neṭṭ' i-gḥemmel d afara
I lefḥel m' ad ak irdu
ma yaadel lğid d lkaraa

Albaaḍ am mumessendu
deg gir wal i getwella[99]
Ad ak issefṛaḥ laadu
a sen issebdad lmeḍlaa[100]
Di ddunit ur k-ifeddu
di laxeṛt ur k-iččafaa

99. Neγ : *ala lâib ideg itwella.*

100. Lmeḍlaa : d asγar bu terkabin issalayen γer taarict, illa deg-gwawal : lmeḍlaa ggaadawen, d argaz d-iṭṭuqqimen abrid i yaadawen iwakken a-d kecmen.

31. Nos amis s'envoleront

1 *Si mon cœur pleure sans qu'on l'ait blessé*
C'est qu'il sait ce qui l'attend
Cette génération est faite d'hommes vils
Rares y sont les honnêtes gens
Nous avons trahi tous nos alliés
Tous nos amis s'envoleront

7 *Vous nous avez légué l'opprobre*
On parle de nous dans les marchés
Nous avons bradé la fraternité
Il n'est plus pour nous de jour blanc
Vous êtes dans l'impasse et exposés aux coups
On foule aux pieds votre tribu
Depuis que Saïd n'est plus là[98]
Ses frères sont comme enterrés.

32. Il est deux sortes d'hommes

1 *Tel s'il part en voyage suis-le*
Il te tirera des mauvais pas
Pour toi il se fera briser comme tige
Toujours prêt à aller de l'avant
Car le brave peut-il déroger
Et le preux est-il l'égal de l'homme vil

7 *Tel autre comme l'outre au babeurre*
Ne remue que fades propos
Il comblera tes ennemis
Il leur tendra l'échelle
Il ne te sauvera pas dans ce monde
Il ne te sera d'aucune aide dans l'autre

98. On ignore quel personnage le poète désigne ici.

13 *Yir lğaṛ mi-k iţţaadu*
iberra ssegs axxi ccṛaa
Ḍleb di Ṛebb' a-t ihdu
neγ janeb segs ṛuḥ qlaa
Am memkan Akeffadu
degs izem degs aqeṭṭaa.

33. Urareγ ṣṣbeḥ

Nnan as yibbwas At Yanni i Yusef-u-Qasi : – A dda Yusef, di tmedyazt ur-k yif ḥed. Ur-k yif ara leflani (llan wid iqqaren d Sidi Mḥend-u-Saadun). Amek armi neţţa yeţẓalla d nnbi ḍaheṛ ? kečč ala. Irra yasen Yusef :

1 *Urareγ ṣṣbeḥ*
nwiγ ulac tameddit
Nezha nmerreḥ
la nlaab deg temγerrit
Ṣṣlaţ n ṣṣeḥ
d ṣṣlaţ γefk a nnbi ngelz it

7 *Tγurr iyi mm lerwayeḥ*
tessa-d lemṭaṛeḥ
nek γileγ ddunit teţtim
Ziγen win tetbaa tγeḍl it
teţγur w'illan d aγeccim[102].

102. Xemsa isefra yag' ineggura qqaren Ggusef-u-Qasi, maca ur iban ara ma t-tideṭ. Ladγa uṭṭun 32 (illa lbaaḍ...) llan wid iqqaren n Sidi Ṛṛabiâ At Sidi Aameṛ (seg-gat Cebla). Uṭṭunen 29, 30 d 31 ur iẓṛi ḥed acu n tedyant i ten id ibbwin. Ma d asefru aneggaru ixulef tarrayt Ggusef.
γef Sidi Ṛṛabiâ z. n° 61.

13 *Un voisin méchant qui se dresse contre toi*
Le droit même l'abandonne
Prie Dieu qu'il l'amende
Ou bien fuis va décampe
Car il est comme la forêt d'Akfadou[101]
Brigands et fauves s'y côtoient.

33. **J'ai musé le matin**

Les Ait Yenni ayant fait un jour remarquer à Yousef que dans ses vers il n'était question que de ce monde, contrairement à ceux de Sidi Mhemmed-ou-Saadoun[103], lequel, quand il allait faire ses prières, voyait de visu le Prophète, Yousef dit :

1 *J'ai musé le matin*
Oublieux qu'il y eût un soir
J'ai joué gallé
Pris bon temps au leurre de ce monde
Alors que de prière vraie il n'est
Que la prière en ton nom Prophète et je l'ai négligée

7 *Le monde m'a leurré de ses parfums*
Il a tendu sous moi ses tapis
Et je l'ai cru éternel
Mais vrai il suit abat
Et trompe le distrait[104]

101. Akfadou : voir note 27.

103. Sidi Mhemmed-ou-Saadoun : voir n° 92.

104. Ces vers, attribués par d'autres à Rabia Ait Sidi Amer (cf. n. 61) sont assez peu de la manière de Yousef. Cf des accents curieusement semblables dans ces vers de Darras ben Ismaïl, un des introducteurs du malékisme au Maghreb : « – J'ai été négligent, et le trépas marchait sur mes traces, je n'avais point de viatique et le voyage à faire était long. – Je gratifiais mon corps d'un vêtement moelleux, et mon corps ne pouvait échapper au vêtement de l'épreuve. – Je me vois étendu dans le lieu de l'épreuve, ayant par-dessus moi la pierre du tombeau et par-dessous le fossé... – Comment alors me comporter, mon Dieu, avec le feu qui éprouve ? Et, ton feu, la pierre la plus dure ne lui résiste pas... » (in Ali ALDJAZNAI, *Zahrat alâs*).

Llan wid iqqaren Yusef-u-Qasi isaa mmis Aali-u-Yusef, ula n-neṭṭa yessefruy, maca ur ibbwiḍ ara am babas.

34. **Yif ad irreẓ ad yawi lâaṛ**

Deg-giwen uxxam l-leğwad uγen tannumi ṭṭemzawağen kan garasen, ur ṭṭaken taqcit i lγir, ur d ṭṭawin si berra. Ihi yiwet di tullas nnsen ismis Zineb tuγ argaz, seg-gwexxam nnsen, yuγal ibra yas-d. Teqqim acḥal. Yibbwas tceggaa yemmas γer Aali-u-Yusef tenna yas : – Ma tezbezgeḍ din, aseṭṭel ik da.

Iṛuḥ-ed, teḥku yas, tenna yas : – Azekka ṣṣbeḥ zik ffeγ γer tejmaayt, a-n-tafeḍ tlata yelmeẓyen, dayem akken i ṭγimin, win mi twalaḍ llebsa akka d wakka, d neṭṭa, hedṛ as. Azekka nni yeffeγ Aali γer tejmaayt, yaf iten in, iqqim, inṭeq-ed γers yiwen inna yas : – Mṛeḥba ! ma tqesdeḍ-d a aberṛani ? Yaaqel it Aali d win, inna yas :

1 *Nek d afṣiḥ seg At Jennad,*
cekkṛeγ w'illan d lxetyaṛ
Taqcict mi semman Zineb
t-turqimt am lizaṛ
Xeḍben-ṭ-id si mkul lmeḍṛeb
lqeggad lekbaṛ

Ali-ou-Yousef

Le fils de Yousef-ou-Kaci n'avait pas le génie de son père. Il ne manqua cependant pas de talent.

34. **Plutôt le dédit que l'opprobre**

Dans une famille de djouad (nobles), où l'on avait coutume de marier garçons et filles à l'intérieur du clan, Zineb épouse son jeune cousin qui peu après la répudie. Au bout d'un temps assez long, la mère de Zineb fait venir Ali et lui confie le soin de résoudre le différend. Le lendemain à l'aube, Ali sort sur la place, y trouve le jeune homme et lui adresse ces vers :

1 *Poète des Ait Jennad*
Je chante les hommes distingués
La jeune Zineb
Blanche comme linge fin
A été de partout demandée
Par les chefs les plus grands

7 *Tefka yi duṛu d ṛṛateb*
terna twennaa deg lebzaṛ
Ar tura d kečč ay terγeb
ṭxilek semmd as leqmaṛ
Argaz yellan d lmedheb
yif ad iṛṛeẓ ad yawi laaṛ[105].

Yuγal irra-d wergaz tameṭṭut is.

35. Teṭṭarew tazdayt ṭṭmeṛ

Izwawen n Tqubâin (z. n[os] 14, 15 d 16) ssawḍen armi di tnayen-u-seṭṭin yidsen deg gwexxam. Taγrast m'aa teččaṛ tessufuγ. Asmi gebbweḍ lweqt bḍan. Amγar nnsen akw, ism is Azwaw, iqqim weḥdes neṭṭa t-tmeṭṭut is, qqaren as Tuḥṛict meẓẓiyet fellas, akw d warraw is d imeẓẓyanen, ack' armi meqqwer i ten isaa. Qqaren wesser aṭas armi, seg gwakken γezzif ccaaṛ n tammiwin is, iγelli-d f-fallen is, iččuddu-t s llxiḍ s anyir is.

Assen bbwḍen di seṭṭin, d lweqt n tyerza ; ṛuḥen akw medden ad kerzen, neṭṭa yeqqim di tejmaayt, ur izmir ara. Aṭṭaya Tuḥṛict teffγ-ed :

– A Azwaw !

Inna yas : – Anâam !

Tenna yas : – Aqlaγ di seṭṭin, d lweqt n tyerza.

Inna yas : – Ẓṛiγ.

Tenna yas : – Tebbwi yi-d tedmi-w deg gwayla nneγ amkan l-lmuḍaa leflani a-t nekrez d irden, wihin t-timẓin, wa d lbecna, w' ad iqqim d lbuṛ.

Inna yas : – Ur zmireγ ara.

Tenna yas : – Ad awiγ amenzu deg gwarraw ik, ad ṛuḥeγ ad nebbheγ i-yfellaḥen.

Inna yas : – Ṛuḥ.

Terkeb aserdun tṛuḥ. Mi-d uγal tameddit, tufa-d Azwaw di tejmaayt, iqqim neṭṭa d kra m medden, ideg illa Aal' u-Yusef, deg gu-

105. Sin ifyar ag' ineggura qqimen-d d anzi.

7 *Elle m'a donné pour salaire un douro*
M'a servi cuisine aux épices choisies
Ses vœux vont encore à toi
De grâce réponds-y
Car l'homme de noble race
Préfère le dédit à l'opprobre[106].

Le jeune homme reprit Zineb pour femme.

35. Noble sang ne peut mentir

Azouaou des Izouaouen était trop vieux pour vaquer encore aux travaux dans ses champs.

Quand vint l'époque des labours d'automne, ce fut sa femme, surnommée Touhricht (l'Avisée), qui, prenant son fils aîné en croupe sur son mulet, descendit diriger les travaux des métayers. Quand elle revint des champs, au milieu de la journée, elle trouva Ali-ou-Yousef sur la place avec son mari. Dès qu'il la vit, Ali s'adressa à Azouaou :

– Azouaou, puis-je dire ?

– Dis !, répondit Azouaou.

Touhricht aussitôt arrêta son mulet et Ali dit :

106. Il est très inconvenant de changer de femme sans raison impérieuse. Ces deux derniers vers sont passés en proverbe.

dem tessen it. Imγaren qqaren : ifṣiḥen mensubit γer lawleyya. Akken-d ḍal Tuḥṛict, inṭeq Aali :

– A Azwaw, ad-d iniγ ?
Inna yas : – Ini-d.

Inna yas Aali :

A Ṛebbi zγezf as lâameṛ
Tuḥṛict akw d warraw is

D zzwağ is ay d imḥekkeṛ
d bab n ṭṭabaa-y ukyis

Teṭṭarew tazdayt ṭṭmeṛ
ttejṛa tettabâa aẓaṛ is.

36. I yat Taqqa

Yibbwas Yusef-u-Qasi akw d mmis Aal'u-yusef ṛuḥen di sin ad wten di Taqqa n At-Yeḥya. Ibγa Yusef ad ijeṛṛeb mmis, inna yas : – Tura taddart qrib a-ṭ-nekcem, ğab-ed acu aa d asen nini m'ara naweḍ. Ibbwi-d Aali asefru ya :

A ttiṛ ucbiḥ n ṛṛemqa
huzz iferr ik

Nebγa tazegrawt neṭqa
γer Igufaf
aamel lmeqsud γer Taqqa

Jebbden zznad
teddun f yiwet ddefqa

Deg-gwas n ttṛad
kra bbwin ten yaawden yelqa.

Prolonge mon Dieu les jours
De l'Avisée et de ses enfants

Elle est épouse choisie
Frappée du sceau de la sagesse

Le dattier porte des dattes
Car telle la racine tel l'arbre[107].

36. **Éloge de Taka**

Un jour que Yousef et Ali se dirigeaient vers le village de Taka, le poète, pour éprouver son fils, lui demanda de préparer quelques vers qui leur serviraient d'introduction quand ils entreraient. Ali composa ces vers gauches :

Oiseau au regard perçant
Bats des ailes

J'aimerais te voir faire la traversée
Vers Igoufaf[108]
Sur le chemin de Taka[109]

Ce sont des tireurs émérites
Ils attaquent d'un seul élan

Au jour du combat
Leurs ennemis trouvent mâle encontre.

107. Ces deux vers sont passés en proverbe.

108. Igoufaf : village (de la tribu des Ait Bouchaïb) voisin de Taka.

109. Taka : village des Ait Yahia dans la région d'Ain-Elhammam (Michelet).

37. D ul iw ays d ccix iw

D ul iw ays d ccix iw
abrid iγer inh' ar-t aγeγ

D ul iw ays d afrag iw
abrid γef i-iḥud ttixṛeγ.

38. I Lâaṛbi-u-Musa (n At Yimmel)

1 *A ttiṛ ucbiḥ n ṛṛasa*
tizi Wwekfadu ṛuḥ fel
Taânuḍ sani k-nweṣṣa
lembat ik deg At Yimmel
Qsed γer Lâaṛbi-u-Musa
bu leklam ẓiden am lâasel

7 *Ar-k id immager s taḍsa*
biteḍḍyaf w'ibγan yewṣel
Awer t-temmager nnekwsa
di laanaya n nnbi lmuṛsel.

39. I Sidi Baaziz Izerruqen

1 *Nek d lefṣiḥ neṭmeggiz*
ncekkeṛ leğwad ilaqen
W'illan d lğid a-t nḥib
iṭâuddun iṭferṛiqen[110]
Ur ak âannuγ aguliz
nek reggwleγ seg mectaqen

110. Neγ : *iṭṭuddun iṭferṛiqen.*

37. **Guide et mentor**

Mon cœur est mon guide
La voie qu'il m'indique je la suis

Mon cœur est mon mentor
La voie qu'il m'interdit je la fuis.

38. **Éloge rituel**

1 *Oiseau à la blanche tête*
Va passe le col d'Akfadou[112]
Aux lieux que je t'aurai prescrits
Aux Ait Immel[113] *pour y passer la nuit*
Chez Larbi-ou-Mousa
Aux paroles douces comme miel

7 *Il t'accueillera avec joie*
En sa demeure ouverte à qui veut s'y rendre
Épargne-lui toute contrariété mon Dieu
Par la grâce du Prophète ton envoyé.

39. **Autre éloge rituel**

1 *Poète sagace*
Je loue les nobles qui le méritent
J'aime l'homme bien né
Sagace et sensé
Je ne vais point cherchant les pauvres hères
Je fuis les gueux

112. Akfadou : voir note 27.

113. Ait Immel : groupe de populations de la rive droite de l'oued Sahel, au sud-est d'El Kseur.

7 *Ad cekkṛeγ Sidi Baaziz*
lxetyaṛ deg Zerruqen
Maalumeḍ ay amnay uγyiz[111]
ugin leḥbab a-k farqen
Atmaten ik d ddheb ubriz
maana d kečč i gmaacuqen.

111. « Aguliz » d « uγyiz » : ur nessin ar' anamek n sin wawalen-a.

7 *Je louerai Sidi Baaziz*
Le meilleur des Zerrouk[114]
Preux chevalier tu es notoire
Tes amis jamais ne sont repus de toi
Tes frères sont or fin
Mais c'est toi que l'on prise.

114. Izerrouken : un village de la tribu Atouch (Ait Ouagennoun) porte ce nom.

Muḥ At Lemsaawd

40. Lukan aṭṭebbṛeγ yibbwas

Muḥ At Lemsaawd issefruy ula d neţţa (z. n° 28).

Yibbwas yiwet n taddart n lğiran nnsen teṛẓa yasen laanaya i-y At Yanni. Nnejmaan deg giwen umkan qqaren as Taxuxt, ad mcawaṛen d ac'ara xedmen. (Kra qqaren d lmal i-yasen ukren i-y At Sidi Muḥed Sγir, axxam ggemṛabḍen n At Yanni). Kra imal γer ttṛad, kra yesmenyaf lehna ; imezwura qqaren af ineggura d idrimen ay ččan. Rran awal γer Muḥ At Lemsaawd ; inna yas :

1 *Ay ixf iw ignen yeṣṛaa*
ur-k ẓiden iγuraf
Tideţ yesgağ iţ ṭṭmaa
tuγal d ṛṛefṛaf
Mt' ara-d iḥdeṛ leğmaa
tneggzeḍ qaraa
kulwa yuγal d aallaf

8 *Ad ẓeṛγ aḥbib di liţţaa*
d ccbab nni axlaf
Inγ as ad infaa
di lehza a-t naf
Izwir-i ḥed ifka ṛṛbaa
iqleb ixxeṛwaa
taqbaylit tuγ azraraf

Mouh Ait Messaoud

40. **Plaidoyer pour la guerre**

Les habitants d'un village étranger ayant violé l'anaya (protection) des Ait Yenni, une assemblée se tient pour décider de l'opportunité d'une expédition. Contre le parti de la paix, accusé d'avoir été stipendié par l'ennemi, Mouh Ait Messaoud consulté donna ainsi son avis :

1 *Mon esprit assoupi assommé*
Tu n'as point été assez trituré
La cupidité a banni la vérité
Envolée au vent
Quand l'assemblée se tient
Dresse-toi prends bien garde
Chacun est avide

8 *Il m'arrive de voir un ami avant l'épreuve*
C'est un franc jeune homme
Me dis-je il sera utile
En cas de besoin il sera là
Quelqu'un passe avant moi qui le stipendie
Aussitôt il se rétracte se récuse
L'honneur kabyle est déchiqueté

15 *Beṭṭu deg tuddar yewqaa*
yuẓa nnḥas bezzaf
Kra iteẓẓu kra iqellaa
ṭṭuqten iâangaf
Ccukten medden lebdaa
kulwa d gmas imxallaf

21 *Ṣṣlaṭ γefk a nnbi mkul as*
ṛṛay d aqissi
Illa Uyanniw d asalas
itegg ddrasi
Iṭṛuz laadu deg gwammas
ḥed m' a-t iâaṣi
Tura yenduder uγilas
lhiba tekks as
tegr as arebbi tixsi

30 *Win mi-ṭ-id iğğa babas*
tebna d lâaṛasi
Tura daγ deg ṭqayas
yuγal d amâaṣi
Ad yečč ad yagwar fellas
anqerreb ttamas
s tnezduγt deg lemṛasi

37 *Lukan aṭṭebbṛeγ yibbwas*
anneg tiyersi
Annaweḍ lâad' ar tilas
anneγz anṛessi
Ṣṣbeḥ ad aγ d-yaff tibbwas[115]
anqerreb ttamas
a-d yaf lkid ur iḥṣi

44 *Aâdaw ihba-t nnḥas*
iččidd' ifessi
Iṭnaγ ttṛad d amessas
Lhiba ulaci

115. Tibbwas : ur iṭṭwassen ara unamek bbwawal-a.

15 *Les villages sont divisés*
L'envie y règne
L'un sème l'autre arrache
Les sots foisonnent
Le doute sévit
Les frères sont désunis

21 *Béni sois-tu Prophète chaque jour*
Décider c'est prévoir
Jadis les Ait Yenni étaient l'étai
Ils battaient à plate couture
Leurs ennemis brisés en deux
Nul n'osait les affronter
Le lion maintenant éclipsé
N'inspire plus l'effroi
Une brebis lui tient tête

30 *Celui qui tenait de son père*
Pouvoir bien assis
Maintenant pour accorder sa confiance
Regimbe
Il va manger plus qu'à satiété
Nous allons aller près de lui
Et nous réfugier dans son havre

37 *Si un jour j'avais le pouvoir*
Je nouerais l'affaire
Nous irions jusqu'aux frontières de l'ennemi
Y installer des tranchées
Au matin il nous y trouverait
Nous l'aborderions
Il tomberait sur un stratagème qu'il n'aurait point prévu

44 *L'envie habite nos ennemis*
Ils font ils défont
Ils mènent une guerre insipide
Sans gloire

Ma ḍmaan tifrat d layas
mad' ur nemḥedras
mulac lemğaz imnuksi[116].

Qqaren akken ihdeṛ akka Muḥ At Lemsaawd, uẓẓafen warrac, ṛuḥen sserγen taddart nni d asen iṛẓan laanaya, kemmlen uraren tiqqar di Aadni.

41. I tefṣiḥt yuγen akwsar

Iṛuḥ-ed yibbwas ad iwet yiwen umedyaz ism is Ḥend-u-Ssaadi. Mi gfuk icṛeḍ a-t cceččen s wudi, mačči s zzit. Inṭeq Muḥ At Lemsaawd inna yas :

Yyaw annexdem iḥeṛqan
a-d nerr ṣṣwaybi

A laaraf iṭḥessisen
ṭṭennitt iyi

I tefṣiḥt yuγen akwsar
iḥefḍ iṭ Ḥend-u-Ssaadi

G gwexxam is ur yufi zzit
γur medden la iceṛṛeḍ udi.

42. D lamin d ameksa

Muḥ At Lemsaawd di lâameṛ is ṛebâin iseggwasen ur izwiğ ara. Aṭas i geqqim d lamin n taddart (ulamma di lweqt nni ṭbeddilen lamin mkul seggwas neγ m' aṭas kul ṛbaa iseggwasen neγ xemsa).

γas akken d lamin ikess nnuba n taddart. Yibbwas mmugrent-eṭṭ id tulawin mi-d uγalent si tala irra-d nnuba, izedm-ed isγaren.

116. Neγ : *walaγ ṛṛay d imnuksi.*

Foin de la paix qu'ils escomptent
Si nous n'entrons pas dans la mêlée
L'accord est à jamais exclu.

Les jeunes gens présents poussèrent le cri de guerre, marchèrent contre le village ennemi qu'ils brûlèrent.

41. Un poète exigeant

A un poète qui réclamait une cuisine au beurre et non à l'huile, selon la coutume, Mouh Ait Messaoud dit :

Allons défricher les forêts
Et ramener d'abondantes moissons

Sages qui m'écoutez
Prêtez-moi une oreille attentive

La poésie pour son malheur
Est échue à Hand-ou-Saadi

Lequel chez lui ne trouve pas d'huile
Et chez les autres réclame du beurre.

42. Berger et... magistrat

Mouh Ait Messaoud était amin du village et, quoiqu'à cette époque la magistrature fût annuelle, il le demeura longtemps. Malgré cela, il allait à son tour faire paître le troupeau du village. Un jour que des femmes revenant de la fontaine l'avaient rencontré avec son

Nnant as : – A dda Mmu, amek armi kečč d lamin, la tkesseḍ nnuba, la-d zeddmeḍ isγaren ? Irra yasent-ed :

Daddat-kwent Mmu iks' aqḍaṛ
izedm-ed asγar
s axxam is wer din lâaṛ.

troupeau et son fagot de bois, elle lui en firent la remarque. Il répondit :

Oncle Mouh mène paître le troupeau
Il ramène du bois
En sa maison : est-ce honte ?

Amur wis sin

Zzman ggiγil

Deuxième partie

Le temps des cités

Les Ait Jennad sont gens de piémont et, comme tels, contraints de pactiser avec un ordre étranger au leur et à vrai dire antinomique : celui d'un État centralisé, dont l'armature administrative et militaire s'impose avec des fortunes diverses à un ensemble de groupes indifféremment considérés comme *raya* (sujets, tributaires). Ils sont aux avant-postes de la liberté, mais ce n'est pas toujours sans risques ou dommages pour eux. Leur environnement immédiat les met en contact d'un côté avec la dure réalité d'un pouvoir établi qui tente de leur imposer sa loi, et de l'autre avec le groupe irrédent des tribus indépendantes de la haute montagne, qui leur propose la tentation toujours présente de l'ancestrale berbérité. Ils composent avec celle-là, mais leurs vœux vont vers celles-ci. Le plus prestigieux d'entre eux, né dans leur pays intermédiaire, choisit de partager le destin d'un groupe de l'anarchie en un temps où il était quasi impossible d'échapper aux parcages impératifs de la société segmentaire.

Du pays préservé sourd le chant profond de l'ancestrale liberté. C'est celui-là qui, à traits par nécessité généraux, va être évoqué maintenant.

Là, loin du pays soumis au pouvoir central ou directement confronté à lui, continue de se jouer le jeu grisant des oppositions binaires. Il s'agit bien d'un jeu. Il y a des figures et une règle. La victoire n'entraîne pratiquement aucun avantage matériel : en parti-

culier, on n'annexe pas de territoire. La plupart du temps, on se bat pour le nif, pour l'honneur, c'est-à-dire quand un groupe estime que la règle du jeu des rapports entre unités égales a été violée à ses dépens. La somme d'intelligence et d'énergie dépensée aux jeux souvent subtils et apparemment vains des villages (qui ne sont pas sans rappeler les rivalités des anciennes cités grecques) est certainement sans commune mesure avec les enjeux matériels presque toujours modestes et le plus souvent inexistants. Mais le code des valeurs était certainement très différent de celui des estimations mercantiles (par gain et perte chiffrés) des sociétés dites développées. Chacune de ces entités minuscules qu'étaient les cités anciennes se considérait comme un état souverain, en quelque sorte un absolu.

Les événements où elles étaient engagées peuvent paraître de modeste envergure à l'aune d'une autre estimation des enjeux ; pour les intéressés, il n'en était rien. Et, à vrai dire, l'étalon de jugement ici n'importe guère. On peut sur un événement véniel engager tout un destin et essayer à travers lui de répondre aux interrogations essentielles, les mêmes qu'en des civilisations plus prestigieuses des hommes de plus vaste renom ont tenté de dénouer : où commencent les droits de l'individu, où finissent ceux du groupe ? Comment résoudre les cas conflictuels ? A quelles conditions une vie mérite-t-elle d'être vécue ? En quelle extrémité faut-il préférer la risquer et la perdre ?

Cette partie n'est donc une chronique que par l'habit extérieur. Par le fond, elle est actuelle, elle est à vrai dire de tous les temps.

43. Aḥeddad l-Lqalus

Taddart l-Lqalus tura trab. Qqaren asmi-ṯ mazal tebded, illa degs yiwen uḥeddad isaa cci, irna γures tameṭṭut tzad di ṣṣifa. Yibbwas qqimen kra l-lγaci la heddṛen di tejmaayt, ineṭq-ed yiwen inna yas :

– Lemmer ad iyi tcehhdem, ad-d kkseγ i wḥeddad tameṭṭut is.

Nnan as : – I kečč s laaqel ik ?

Inna yasen : Ṛeggemt iyi kan ard ad ii tcechhdem. Ṛeggemn as. Iṛuḥ γer tejmaayt n ccṛaa, inna yasen :

– Sliγ i wḥeddad ibr' i tmeṭṭut is n tlata fi tlata.

Ihi yekks as-ṯ ccṛaa. Aqliyi nek bγiγ aṯ-ṯ-aγeγ.

Nnan as : – D lmuḥal !

Inna yasen : – D ayen ẓṛan medden.

Nnan as : – Awi-d inagan.

Iṛuḥ ibbwi-d widen akken s iṛeggmen di tejmaayt. Cehhedn as. Tajmaayt teḥkem tebra tmeṭṭut. Tṛuḥ. Yaγ iṯ urgaz nni. γer taggara uγalen armi kksen iwḥeddad ula t-tiferkiwin is.

Tella di taddart l-Lqalus yiwet temγart tegwra-d weḥdes, ur tesâi ḥed. Tebbwḍ-ed tefsut ; bdan medden la teffγen γer tferkiwin nnsen. Ar tamγart nni, ack' ula wuγur teğğ axxam is. Assen tṛuḥ s aḥeddad tru yas. Inna yas :

– Ma tebγiḍ ad am geγ ttawil.

Tenna yas : – Lemmer atxedmeḍ tinna...

Inna yas : – Ad am xedmeγ tasekkwaṛt aa yeṯṯekkwiṛen axxam im si beṛṛa.

Di lweqt nni tibbura ṯṯekkwiṛent kan si zdaxel. At taddart, akken walan tamγart, mi tsekkweṛ tabburt is atṛuḥ, bdan ar-d ṯṯazzalen γer uḥeddad iwakken ad asen ixdem tisekkwaṛin si beṛṛa ula d nitni. Ixedm itent, maca mkul yiwet yuqm as snat tsura, yiwet iğğa-ṯ γures.

Yibbwas amesbaṭli nni t-tmeṭṭut is txuṣṣ iten tmes, inna yas i tmeṭṭut :

– Ṛuḥ awi yaγ-d times sγur uḥeddad

Tenna yas : – Annaγ ! Anwa udem iyes ara t-qableγ ?

Inna yas : – Nniγ am ddem aceqquf tṛuḥeḍ.

Tṛuḥ. Mi tebbweḍ ur tnebḍaṭ n tebburt tebded, teggumm' atqerreb. Aḥeddad iwala-d tili, inna yas :

43. Le forgeron d'Akalous

Au village d'Akalous[117] habitait un riche forgeron, mari d'une jolie femme. Un jour que les hommes devisaient sur la place, l'un d'eux se fit fort de ravir au forgeron son épouse pourvu que, le moment venu, les autres témoignent en sa faveur. Ils jugèrent d'abord le projet insensé, puis finirent par s'y rallier.

L'homme se rendit auprès du conseil du village, auquel il annonça qu'il avait entendu le forgeron répudier sa femme par trois fois, selon le rite. Celle-ci était donc libre et il allait, lui, l'épouser. Devant l'étonnement des conseillers, il offrit de présenter des témoins. Tous ceux qui avaient été avec lui sur la place vinrent confirmer ce qu'il avait avancé. Le conseil décréta le divorce effectif. La femme dut partir et, peu après, l'homme l'épousa. Pour comble, on finit par enlever au forgeron jusqu'à ses terres.

Dans le village vivait une vieille femme, restée seule, sans parent pour habiter avec elle la grande maison où elle demeurait. Quand le printemps arriva, les villageois se mirent à descendre dans leurs champs, sauf la vieille qui, n'ayant personne à qui laisser la maison, demeurait au village. Elle vint un jour s'en plaindre au forgeron qui lui offrit de lui confectionner une serrure que l'on pouvait fermer de l'extérieur (à cette époque, les portes ne fermaient que de l'intérieur). La serrure fut bientôt faite ; la vieille ne se tenait pas de joie.

Les habitants d'Akalous, voyant que la porte de la vieille fermait de l'extérieur, vinrent tous trouver le forgeron pour avoir des serrures semblables. Ce qu'il fit, en prenant soin de garder à chaque fois des doubles.

Un jour qu'ils manquaient de feu à la maison, le nouveau mari demanda à sa femme d'aller en chercher à la forge. Elle tenta de faire valoir qu'elle n'aurait jamais le front de se présenter devant son ancien mari. En vain !

Il la menaça. Elle partit. Arrivée près de la porte de la forge, elle

117. Timesgida Lkalous : village de la région d'Ain-El-Hammam (Michelet) dans la commune d'Iferhounen.

— Qerrb-ed.
Tenna yas : — D nek !
Inna yas : — Nniγ am qerrb-ed
Tenna yas : — Nniγ ak d nek. Ur ii-d aaqileḍ ara.
Inna yas : — Ẓṛiγ d kem, qerrb-ed.
Tekcem, tenna yas :
— Acu la txeddmeḍ a bu nnkuz ?
Yerr as s tmeγrut agi (« uz ») :

Xeddmeγ i medden akw lxiṛ
nek d aḥeddad si Lqalus

Ul iw iṭṭagwem ineqqel
ata di lhem ur ixuṣ

Tuld-i[118] *lmeḥna d lmerta*
afwad iw γer daxel isus

A kwen ṭṭṛeγ a lawliyya
At Mraw akw d At Aaṛus

Aqli la neğğṛeγ azduz
ay at Ṛebbi gt as afus[119].

Tuγal tmeṭṭut s-axxam. Inna yas urgaz is :
— Acu yam d-inna ?
Teḥku yas, taawd as ifyar d as-d inna uḥeddad. Inna yas :
— Teṭṭakeḍ awal i bu tirgin !
Ttama l-Lqalus tella yiwet taddart temsaadaw yides ; bbwḍen armi qrib ṭ-xlin. Iṛuḥ yibbwas uḥeddad γer yemḍebbṛen n taddart nni, inna yasen :
— Ayen iḍṛan yidi teẓṛam-t. Tura ma tebγam ad awen-d zzenzeγ taddart, a-ṭ-texlum
Nnan as : — Amek ?

118. Aled : ur iṭṭwassen ara unamek bbwawal-a.

119. Qqimen-d sin yefyar-a d anzi.

s'arrêta, n'osant entrer. Le forgeron, voyant son ombre sur le seuil, lui demanda d'approcher.

– C'est moi, dit-elle.

– Eh bien, approche.

Elle répéta :

– C'est moi, tu ne m'as pas reconnue.

– Je sais que c'est toi, dit-il, entre.

Elle approcha.

– Que veux-tu ?

Elle crâna :

– Quel stratagème prépares-tu ?

Il lui répondit en vers (et sur la rime que la question elle-même comportait) :

Je suis le serviteur de tout le monde
Moi le forgeron d'Akalous

Mon âme bouleversée
Subit des épreuves à n'en pouvoir mais

Mon cœur est meurtri écrasé
Tout miné par-dedans

De grâce saints
D'Ait Meraou et d'Arous[120]

A l'arme que je fourbis
Hommes de Dieu adaptez un manche.

De fait, à l'arme que le forgeron fourbissait, il ne manquait que le manche. Car, depuis longtemps, Akalous menait la guerre contre le village voisin, qu'il avait même failli détruire. Le forgeron alla trouver les notables ennemis et leur offrit de leur livrer Akalous.

– Comment cela ? demandèrent-ils.

– Que la garde que vous établissez chaque nuit pour surveiller Akalous guette ma maison. Quand vous y verrez un grand feu, prenez vos armes et accourez.

120. Ait Meraou : village de marabouts des Ait Iraten, à 4 kilomètres de Larbaa (Fort-National).

Arous : village des Ait Oumalou (Ait Iraten), siège d'une école où on enseignait le Koran.

Inna yas : – Ilaq taassast nnwen mkul iḍ a-n tqaraa s-axxam iw ; Mi n-twalam γer ṭṭaq aqajiḥ n tmes azzelt-en.

Yiwen yiḍ aḍu la issafag iqremyad. Medden akw ṭṭsen. Aḥeddad ikker, ibda-d i taddart si ṭṭeṛf. Axxam iγef iâadda isekkweṛ as tabburt si beṛṛa. Yuli γer taarict bbwexxam is, iddem tadla ggeγlel, issaγ iṭ, isâadda ṭ-id si ṭṭaq. Aadawen walan-d aqajiḥ mbaâid, azzlen-d s leṣlaḥ. Zzin i taddart si mkul idis, mekknen as times. Tendeh, tleḥḥu armi-d bbweḍ s ixxamen imezwura n taddart. Lâayaḍ ikker. Win immγen f tmekwḥelt, ad iṛuḥ ad-d-ili tabburt, yaf iṭ tsekkweṛ si beṛṛa.

Ata wakken texla taddart l-Lqalus.

44. Ḥader a lâibad w' iṭṭaysen

Deg giwet taddart Igawawen la ṭnaγen sin leṣfuf armi yiwen issufeγ wayeḍ. Gguğen, mkul axxam sanda yerra. Sseg ṛuḥen la ṭṭaaṛaḍen ad-d uγalen, la-d ṭṭaṭṭafen di lamin iwakken a ten yerr. Asmi bbwḍen ṛṛbaa iseggwasen, aqerru bbwedrum nni yuqem asefru iceggaa-t i lamin, yenna yas degs :

Ay ul iw ifna-k nndab
a war aḥbib

γuri adrum d akeddab
ur iṭḥezzib

Lâaṛ ṭlusun-t d ajellab
teggn as nnṣib

Kul yiwen d wanga isab
ur sâin ṭṭbib

Aṭṭa tasa-w tenneqlab
la teṭnehhib

Ṣṣuṛa-w irkwel terrebrab
yuṣṛ iyi ccib

Un soir de grand vent que tout le monde dormait, le forgeron se leva et, commençant par un bout du village, visita toutes les portes qu'il ferma de l'extérieur. Puis il prit une botte de paille, la passa par la lucarne du haut de sa maison et y mit le feu. Une grande flamme s'éleva.

Les ennemis aussitôt accoururent. Ils entourèrent Akalous et y mirent le feu de partout. Quand les flammes atteignirent les premières maisons, les hommes réveillés se précipitèrent sur leurs fusils. L'un après l'autre, ils venaient buter sur les lourdes portes de frêne fermées de l'extérieur.

Ainsi disparut le village d'Akalous.

44. Luttes partisanes

L'un des deux partis d'un village ayant contraint l'autre à l'exil, le chef des bannis au bout de quatre ans envoie à l'amin du village cette adresse :

Il te sied de mener grand deuil mon âme
Privée d'amis

J'ai des partisans infidèles
Imprévoyants

Enveloppés du manteau de l'opprobre
Et y veillant

Ils sont dispersés partout
Sans recours

Mon cœur en est bouleversé
Ravagé

Mon corps désarticulé
Vieilli

Lleḥ Lleḥ a Yebṛahim
ma n-nek ad mmteγ d aγrib[121]

Yuγal lamin irra tn-id, slid yiwen uxxam, iqqim-en acku d nitn' i d ssebba n taadawt, nγan argaz i ṣṣef l-lamin deg gwakal l-lemnaa. Uṛğan arm' uysen. Yibbwas nnan as : Anṛuḥ ad-d nzuṛ Yemma Xliğa Tukrift (z. n° 91).

Ṛuḥen deg gwas ugeffur d ameqqwran. Mi bbwḍen nnan as : – A Yemma Xliğa, ayen iḍṛan yidneγ teẓṛiṭ-ṭ. Tura, maday twalaḍ annuγal ur tmurt nneγ, in' aγ-d, annaṛğu ard ifeṛṛeğ Ṛebbi. Ma twalaḍ ulac n ṭṭmaa, in'aγ-d, nekwn' annezzenz ayla nneγ di taddart, imiren ṛṛay asaadi a-t id iqeddem Ṛebbi. Tenna yasen : – Assag' ur walaγ aa d awen n-iniγ ; ṛuḥet ar azekka tuγalem-d. Azekka nni kkren, ufan iṭij iṣṣeḥṣeḥ. Uγalen ur Yemma Xliğa, tenna yasen :

Lâaca neğğa d ṭγ imeṛ
ccerq d ṭγ erb ssulsen

La reggwelen medden akw s axxam
seg ssmum la-d iṭrusen

Ṣṣbeḥ nekker-d akw la γ yar
iffeγ lmal ad akw ksen

Mi deg-wfus n Lleḥ ay nella
ḥarr[123] *a lâibad w'iṭṭaysen.*

Rnan cwiṭ. Yuγal ula n-nitni yerra tn-id lamin armi t-taddart nnsen.

121. Asefru γezzif ugar bbwakka, maca daya i-d iqqimen ssegs.

123. Ḥarr : akka i gella deg-wsefru, meḥsub : ḥader.

Ibrahim[122] *par Dieu*
Vais-je mourir dans l'exil ?

L'amin laissa alors revenir toutes les familles, sauf une, qui avait été à l'origine du conflit en tuant un homme de l'autre sof dans un lieu en principe couvert par la trêve. Le dernier carré attendit onze ans ; après quoi ses membres décidèrent d'aller consulter l'oracle « Mère Khadidja[124] », vieille femme paralysée et pourvue du don de voir, qui était retirée dans un ermitage au pied du Tamgout, pic culminant du Djurdjura. C'était un jour de tempête. « Mère Khadidja » déclara qu'elle ne trouvait rien à leur dire. Elle leur demanda de revenir le lendemain. Quand ils se levèrent, ils trouvèrent un temps radieux. Ils se présentèrent de nouveau devant la vieille femme, qui rendit son oracle en ces vers :

Hier au soir c'était la tempête
L'orient et l'occident étaient enténébrés

Chacun courait se réfugier en sa maison
Tant le froid était vif

Nous nous sommes levés ce matin plus d'orage
Tous les troupeaux sont allés paître

Ainsi donc puisque nous sommes entre les mains de Dieu
Prenons garde nous ses créatures de désespérer.

Peu après, les derniers bannis purent eux aussi rentrer dans leurs foyers.

122. Ibrahim : nom de l'amin du village.

124. Cf. n° 91.

Lâaṛbi At Bjaawd

45. **Ur-d nerni lhem iḍen**

Lâaṛb' At Bjaawd Bbwewrir Aameṛ Usaayd deg At Mangellat d amusnaw. La ţnaγen At Mangellat d Weqbil f taddart n Tmejjuṭ armi thud taddart sebâa iberdan. Tikkelt taneggarut ṭṭfen At Tmej-juṭ γer yiwet taddart n teqbilt illan tjuweṛ iten, iwakken a tn-id aaw-nen. Illa gguğen, yuγal uγalen γer taddart nnsen ; deg wzal ad ţţaas-san deg xeṛḍan, deg giḍ ad bennun ixxamen. Si lğiha nniḍen imsisan nnsen ţţawḍen-d alamma d yiwen umkan deg At Mangellat qqaren as Lmisuṛa, kkaten-d ssyin.

At Mangellat, mi walan akken, la ṭḥebbiṛen m' ad sγersen lfetna tissnat s aadaw m beṛṛa neγ ala. Rran ameslay γer Lâaṛbi At Bjaawd, inna yasen deg wnejmaa :

1 *Ay ul mi teţban tafat*
m' attiliḍ seg musnawen
Iban webrid n tifrat
nekwni anbâad i wsawen
Ubacir yeγz-i tasraft[125]
nek ččuṛeγ as-ţ d afrasen

125. Ḥmed at Bacir : aqerru n taddart n Tmejjuṭ.

Larbi Ait Bejaoud

Amousnaw d'Aourir, tribu des Ait Manguellet.

45. **Contre la diversion**

Les deux tribus Ait Manguellet et Akbil se disputaient le village de Tamjout. Une tribu voisine étant venue au secours de Tamjout, les Ait Manguellet se réunirent pour délibérer de l'opportunité de la guerre contre ce nouvel ennemi. On demanda l'avis de Larbi Ait Bejaoud, qui le donna en ces termes :

1 *Cœur illuminé*
Agiras-tu en amousnaw
Claire est la voie qui aboutit
Alors évitons le chemin montueux
Ou-Bachir[128] *a creusé la trappe où je devais tomber*
Mais je l'ai comblée

128. Ahmed-ou-Bachir : principal responsable de Tamjout.

7 *Lhem d-iteddun neẓṛa-t*
a win aa-ţ id isγersen
Uḥeq Jeddi Mangellat
d ssaddaţ widen i-s innḍen
Imi d aγ-d aawjent tifrat
anneqqen d izelmaḍen[126]
Imi d Amejjuḍ nsaa-t
ur-d nerni lhem iḍen[127].

46. **Kulci ma iâadda neţţu-t**

Deg Gwewrir llan sin leṣfuf, yiwen l-Lâaṛb' At Bjaawd, wayeḍ n Lḥağ At Umγar. Ṣṣef iqwan d win l-Lḥağ. Isâa Lâaṛbi yiwet tferka qqaren as Alma, ţţalasen degs abrid at-taddart di tefsut d unebdu. Yuγal rran-t d abrid n dima, ţâaddin degs ula di ccetwa. Kkan ayen kkan, γer taggara yuγal d ṣṣef l-Lâaṛbi i geţţuqten. Inna yas :

1 *Kulci ma iâadda neţţu-t*
ar Alma rran d lmeṛkeḍ
Illa webrid nâannu-t
tiseγlit degs tâarreḍ
Siwa deg wnebdu t-tefsut
yura-t baba di lkaγeḍ

7 *Ay asmi-d begsen ṛṛtut*
win tufiḍ a dgi yeḥfeḍ
Utennaḥ[130] *iṛuḥ-ed s tefrut*
ar-d isusuf nseffeḍ
Ssaâid iddm-ed lmeslut
'ffγ-ed a Lâaṛb' attemteḍ

13 *Nek d azrem isseblaan lḥut*
di ccetw' ard iknunneḍ

126. Deg-gwawal yella : Ak-k iqqen Ṛebbi d ayeffus.

127. Sin ifyar ag' ineggura qqimen-d d anzi.

130. Utennaḥ : d akli si ṣṣef n Lḥağ At Umγar.

7 *Nous savons quelles épreuves nous attendent*
Si nous déclenchons la guerre
J'en jure par Jeddi Manguellet[129]
Et les saints qui l'entourent
L'issue ne sera pas tout unie
Nous devons composer avec la nécessité
Et puisque nous avons cette maudite Tamjout
Évitons de nouvelles tribulations.

46. **Serment**

A Aourir, il y avait deux sofs : celui de Larbi, minoritaire, et celui de Hadj Ait Oumghar. Il en résultait toutes sortes d'avanies pour Larbi ; en particulier, on utilise toute l'année dans sa propriété d'Alma un chemin qui normalement n'était ouvert qu'à la belle saison. Mais un jour vint où le sof de Larbi devint le plus puissant. L'amousnaw composa alors ces vers :

1 *Le passé je l'ai tout oublié*
Mais pas Alma réduit en bourbier
Un chemin s'y trouvait que nous empruntions
Une porte le barrait
Sauf au printemps et en été
Un acte de mon père le spécifie

7 *Puis un jour la valetaille s'est dressée*
Le premier venu essayait sur moi ses forces
Outennah s'est armé d'un couteau
J'essuyais ses crachats
Saïd a pris une massue
Sors Larbi et tu es un homme mort

13 *Mais je suis moi semblable au serpent qui a avalé un poisson*
Se terre l'hiver

129. Jeddi Manguellet : saint renommé des Ait Manguellet.

Irra imanis zun yemmut
win iâaddan d ar-t irkeḍ
Ar-d iffeγ unebdu t-tefsut
w' iqamen ad as-d iâarreḍ[131]

19 *Tinṭ as i-Lḥağ n Ayt Umγar :*
Tin tebγiḍ ncalleh ar tili
Maday tebγiḍ d laáfya
lhem ul'i-d-nessali
Maday tebγ iḍ d lfetna
xemsa-u-sbaayn deffiri.

Mi gesla s wawal-a Lḥağ at Umγar, iceggaa-d γer Lâarbi inna yas : — annefru s lxiṛ.

Irra yas Lâarbi :

25 *Ggulleγ lezzmeγ limin*
ayen illan deg-gul nessen
Lemleḥ attegw d acebbwaḍ
d qeḍran ard issisen
Tifrat nek idek ur telli
ar tesleḍ s yezgaren llsen.

47. Mi sen nniγ aṭṭa lqebla

Lâarb' At Bjaawd iferru ger medden. Yibbwas mxallafen At Tesga m-Mellul, yiwet di tuddar n At Mangellat. Ikcem Lâari ddaawa neṭṭa d lγaci yellan yides, armi d asmi-d irra s lexbaṛ belli ğğan-t weḥdes, inna yas :

1 *Ad awen ḥkuγ lejrida*
ay arrac iwezwazen

131. Sin ifyar nniḍen gwran-d weḥḥedsen deg gweḥric-a :

akk' ay grad zik mexbut
ur iṭneḥcam ziγ ṛfeḍ

(ammar ad yil txuṣ tseddaṛt meṛṛa neγ ugar).

Et fait le mort
On l'écrase en passant
Mais vienne le printemps et l'été
Qui peut lui barrer la route

19 *A Hadj des Ait Oumghar va dire*
Que ce que tu désires soit
Si tu veux la paix
Qu'avons-nous à tirer de la guerre
Mais si tu veux la guerre
Soixante-quinze guerriers me suivront.

Ces vers furent rapportés à Hadj qui envoya des propositions de paix. Mais Larbi, encore éprouvé, lui fit dire :

25 *J'ai fait un serment ferme*
Car je connais mon cœur et ce qu'il enferme
L'on fera des crêpes de sel
Et des sauces de goudron
L'on tondra les bœufs
Avant qu'avec toi je fasse la paix[132].

47. Floué

Dans une affaire où il était intervenu avec ses partisans, Larbi à la fin voit ceux-ci déserter sa cause. Il composa :

1 *Que je vous conte*
Mignons enfants

132. Pour cette figure de style, cf. VIRGILE, *Églogues*.

Tadyant iḍṛan abrid-a
âakkan fellaγ yergazen
ğğan aγ armi nâabba
rran aγ isuka γerrzen

7 *Rnan fellaγ rrekba*
ar dessen ţmiγmazen
Igan mi nqeţţu lmedza
i-y-ufiγ la d ii qqazen
Nwiγ ṣṣef iw yaâba
ṣṣbeḥ zik mi ţgerrizen

13 *S lekwabes am ṭṭelba*
win aa ḥazen a-t id ṛẓen
Xewzen akw γer taggara
knan s iâdawen ţţanzen
Mi sen nniγ aţţa lqebla
ẓẓallen s Agemmun Izem

19 *Mennaγ aw' isâan baba*
d watma widen iḥerrzen
Ad ii kkaten s nnuba
s taakkwzin ad ii γerrzen
D ils iw i-d yebbwin lada
mennaγ awi-t ixeṛẓen

25 *Tasga m-Mellul temduba*
seg ddbub la ţâawazen
Am jebbwani d ṛṛḍuba
akken i ţţemḥebbwazen.

Ma dernière aventure
J'ai été floué par des hommes
Qui m'ont laissé harnacher mes bêtes
Arrimer des sacs bien pleins

7 *Puis sont montés sur la charge*
Avec des rires moqueurs des clins d'yeux
Ceux dont je réglais les affaires
Creusent ma trappe sous mes yeux
Je croyais mon parti hors pair
A les voir se préparant de bon matin

13 *A manier le fusil et tels des tolbas*[133]
Faire mouche à chaque coup
Mais à la fin ils ont tous fait faux bond
Ils se sont rendus à l'ennemi soumis à lui
Et quand je leur disais Voici La Mecque
Ils priaient vers Aguemoun Izem[134]

19 *Ah si j'avais père*
Et frères vigilants
Ils m'auraient battu à tour de rôle
Roué de coups
Ma langue m'a attiré cette avanie
Puisse-t-elle être cousue

25 *Tasga Melloul est travaillée*[135]
De troubles de veillées
Comme quand vent du nord et du sud
S'affrontent[136].

133. Les talismans des tolbas sont censés être infaillibles.

134. La prière se fait en Maghreb vers l'est. Aguemoun Izem est décalé par rapport à l'est d'Aourir. Ce n'est donc pas la bonne direction.

135. Tasga Melloul : village des Ait Manguellet où Larbi est intervenu.

136. Le poème est apparemment incomplet.

48. Naameṛ ssuq di ţţnaṣif

Ikker umeṛẓi deg giwen ssuq qqaren as Ssuq l-Lḥed ger At Wasif d At Yanni. Ssuq izdukel akw tiqbilin i-s-d izzin, ideg ţţekkin At Mangellat. Ibbwi-d fellas Lâaṛb' At Bjaawd :

1 *Ay agellid ur neṭṭis*
a win i-ţ id iâussen
Ḥekm Ayanniw d Uwasif
bezzaf di Lḥed ssuqsen
Naameṛ ssuq di ţţnaṣif
lejdud nneγ d wigi nnsen

7 *Yessebbw aγ-d Sidi lexṛif*
leṛẓaq γures i-d ţţasen
Tura ğğan aγ-d din Ḥnif
win yegwran degs a-t ḥewsen
Adγaγ m'ara-d iţţiẓẓif
s iqerra nneγ d wigi nnsen

13 *D llemma sked w'ur-t lqif*
am ṣṣḥaba d imγeṭṭsen
Nnmara tebbwḍ-ed ar asif
rran ssuq γer deffirsen
Mti neqqwel d' attiẓẓif
tekker ar tγezza nni nnsen

19 *Tarewla ulah degs lḥif*
hib fellaγ hib fellasen
Aṛbaḥ yezga-d di ţţnaṣif
ma d yibbwas ad γefs âassen.

48. Marchés

1 *Roi inaccessible au sommeil*
Toi qui veilles sur tout
Apaise les Ait Yenni et les Ait Ouasif
Déchaînés à Elhad
Un marché avait été ouvert entre nous tous
Par nos pères et les leurs

7 *Dieu nous prodiguait ses grâces*
On y vendait de tout
Voilà qu'ils en ont fait Ahnif[137]
Quiconque s'y attarde est enlevé
Les pierres sifflent
Sur nos têtes et les leurs

13 *La lance transperçait plus d'un*
Comme dans les combats entre musulmans et infidèles
La mêlée s'est étendue jusqu'à la rivière[138]
Laissant le marché derrière elle
Chaque fois qu'on en sortait nouveau cri de guerre
On se battait jusque dans les jardins de la vallée

19 *Il n'y avait plus de scrupule à fuir*
Pour nous comme pour eux
Les Ait Rbah s'interposaient[139]
Comment les épargner toujours ?

137. Ahnif : forêt sur les bords de l'oued Sahel, alors déserte, parcourue par les brigands et les fauves, mais jadis prospère ; la région avait quarante villages, chacun sous l'autorité d'un chef appelé djouad, tous dépendant d'un chef suprême appelé azenkat. Une longue disette a dispersé les habitants. Seuls sont restés les exploitants des salines, réfugiés à Sebkha et dont une fraction a gardé le nom d'Izenkaten.

138. Le marché du had se tenait près de la rivière dite plus tard Souk Eldjema, sur le territoire des Ait Manguellet.

139. Voir note 38.

Lḥağ Lmexṭar At Sâid

Si Tirwal n At Buâakkac

Hadj Mokhtar Ait Saïd

Quoique né vers la fin du XVIIIe siècle, et donc témoin de la conquête coloniale de l'Algérie, Hadj Mokhtar est le type de l'amousnaw traditionnel. C'est qu'en 1830, quand les troupes françaises entrent dans Alger, il est déjà un notable. En effet, avec Hocine Ouzenouch[140] (pour les Akbil), Hadj Amar Oukaci (pour les Ait Attaf), Ali Ait Yousef Ouali (pour les Ait Boudrar), Ali-ou-Mohammed Oukaci (pour les Ouasif) et Ibrahim-ou-Ahmed (pour les Ait Yenni), c'est l'un des chefs des contingents zouaoua qui sont allés défendre Alger contre les troupes coloniales. A ce titre, il ne pouvait pas être très jeune, d'autant qu'à cette date il a déjà fait le pèlerinage de La Mecque, qu'il est d'usage de n'entreprendre qu'assez tard.

Amousnaw réputé, chef de parti et amin du village, Hadj Mokhtar est engagé profondément dans l'histoire de son temps. Contre certains retournements spectaculaires et inattendus (en particulier celui de Si Eldjoudi, marabout des Ait Boudrar, qui d'abord figure avec lui à la tête des contingents zouaoua en 1830), il demeurera toute sa vie fidèle à ses convictions (cf. ici même n° 52). En 1851, il est un des chefs des fantassins zouaoua qui, à l'instigation du chérif Bou Baghla, mènent une action contre les cavaliers makhzen des Abid Chamlal.

A partir de 1852, il devient l'ennemi personnel de Si Eldjoudi,

140. Hocine Ouzenouch, mort plus que centenaire le 2 décembre 1874, est donc né vers 1770.

49. **Inza yi leḥdit llil**

Lḥağ Lmexṭaṛ iferru ger medden. Yibbwas iṛuḥ ad ifru yiwet ddaawa, ur-d ikcim ara armi d udem n ṣṣbeḥ. Tṛuḥ-ed tmeṭṭut is a-s-d lli tabburt, tenna yas :

– Ay argaz, tâaṭṭelḍ-en.

Inna yas : – Armi t-tura i-ţ nefra

Tenna has : – Teẓṛiḍ ay argaz ? Tura kečč t-tag' i d ddunit ik. Teṭγimiḍ tijmuyaa, tferruḍ ger medden. Nek annect agi ur as zmireγ ur iffiγ felli. Lemmer d aṭan ad ṣebṛeγ ar teḥluḍ ; lemmer d inig ad ṛğuγ ar-d uγaleḍ ; lemmer d azfuf ad as naw' ard yaaddi. Imi kečč akka kullas... Tura nek armi d assa beṛka yi.

Inna yas Lḥağ Lmexṭaṛ :

Aaniγ d bab' iy' idaan
inza yi leḥdit llil

Ṭṭsen akw medden hennan
am midlen am mur ndil

D nek ay d bu inezman
armi d iyi âabban s lmil.

50. **Nessen ṣṣwab neqqar it**

Fehmet a ssamâin
a kra da yeţḥessisen

nommé par la puissance coloniale bachagha symbolique des Zouaoua avec mission d'amener la soumission effective de la confédération. Il est, avec Hocine Ait Hadj Arab[141] de Tikichourt et Hadj Boudjema Ait Yaakoub des Ouadias, un des chefs de la résistance. Il le restera jusqu'à la défaite.

49. **Vocation**

Un jour que Hadj Mokhtar rentrait chez lui avant l'aube, au retour d'une réunion qui avait duré toute la nuit, sa femme en venant lui ouvrir lui reprocha ses absences continuelles. Hadj Mokhtar répondit :

Peut-être est-ce malédiction paternelle
Que j'aille voué aux discours nocturnes

Quand tous dorment en paix
Ceux qui sont couverts et ceux qui ne le sont pas

Moi je suis couvert de soucis
A ployer sous la charge.

50. **Définitions**

Comprenez-moi vous
Qui êtes ici à m'écouter

141. Amousnaw célèbre de Tikichourt (Ait Ouasif). Cf. une présentation du personnage par le colonel Robin : « homme très intelligent, ayant à un degré remarquable le don de la parole et qui jouissait d'une grande influence dans tous les Zouaoua ». (ROBIN, « Histoire du Chérif Bou Baghla », art. cité.)

Neṭṭawi-d lmaanat
l-lefḥul iğğalasen

Nettabâa ccirat
d-eğğan ssyad' iwufqen

Nsell i ssuṛat
bbwawal ṛ-Ṛebb' âazizen

Nferru lweḥlat
ger ḍḍalem d w'iṭḍelmen

Abrid n tifrat
iṭṭawi t id lmumen

Nessen ṣṣwab neqqar it
fiḥel medden ad aγ mlen.

51. Lâayaṛ ad-d idheṛ s ṭṭul

Asmi nemlal di Summer
neṭheddiṛ seg giwen bbul

Nennejmaa deg Gexliğen
llant sut Tesga m-Mellul

W' innan Lḥağ Lmexṭaṛ dir-it
lâayaṛ ad-d idheṛ s ṭṭul.

52. Ṭṭbiâa inu am mugertil

Ṭxilek a lqelb ay ummil
d ḥed ur-k iḥmil
ṭṭaken ak medden akw iles

J'use des paraboles
Des experts qui ont beaucoup appris

Je suis les leçons
Des maîtres qui suivent la Voie

Je suis attentif aux sourates
De la parole du Dieu bien-aimé

Je résous les litiges
Entre qui a tort et qui a raison

Car les solutions
L'homme aux intentions droites les trouve

Je sais la Voie je la dis
Sans besoin qu'on me la montre

51. **La vérité éclatera**

Lorsque nous nous sommes rencontrés à Soumeur
Nous parlions d'un seul cœur

Nous avons tenu conseil à Ikhlidjen
En présence des femmes de Tasga Melloul[142]

Quiconque me critique
Sache qu'à la fin la vérité éclatera.

52. **Telle la natte**

De grâce cœur ballotté
Nul ne t'aime
On te paie seulement de belles paroles

142. Soumeur : village des Ait Ittouragh, rendu célèbre par l'héroïne Lalla Fadma (voir note 403) qui y résidait. Ikhlidjen : village des Ait Oumalou (Ait Iraten). Tasga Melloul : village des Ait Manguellet.

Ṭṭbiâa inu am mugertil
ur teṭṭembiddil
f yiwen wudem ard iqqers

Aâdaw neṭqabal it g giγil
wal' ad as neḥtil
f fehbib ad ččeγ times.

53. Lmâallem ineğğeṛ yeṭqis

Fehmet a ssamâin
a kra yi-d izzin d aqusis

Albâaḍ iṭheddiṛ
s rryem izerrâa ils is

Albâaḍ isihriw
lmâallem ineğğeṛ yeṭqis.

54. Ṣṣbeḥ i nezzwer aaggu

Cerken At Buâakkac d At Budrar yiwen ccmel n tkessawt deg gwedrar. Mi-d ibbweḍ Maggu a-t bḍun garasen. Yiwen useggwas tebbwḍ-ed tefsut, nnan as At Budrar : – Aseggwas-a fiḥel ma nebḍa ccmel, a ten negğ kan akka mxamma, w'ibγun yeks. Ayen akken ? Acku lmal ugaren ten At Budrar. Nnan as At Buâakkac : – Ad nnaγen imeksawen. Nnan as At Budrar : – ur ṭnaγen ara. ğğen-ṭ akken.

Ulin imeksawen s adrar ad ksen. Kra bbussan bdan amennuγ. Bdan d iccer, uγalen d aakkwaz, taggara d aẓṛu, yuγal sawlen-d γer tuddar. At Buâakkac bγan aṭ-ṭ-frun s lxiṛ. Nnejmaan d At Budrar. At Budrar ugin tifrat l-lxiṛ. Ikker umennuγ. Ṭnaγen armi adrar akw ḥeṛṛen-t At Buâakkac. At Budrar, mi walan akken, rran γer Lḥağ Lmexṭaṛ.Inna yasen :

Neqqim di leğmaa nemsal
nedâa ten s Lleḥ annefru

Mon humeur à moi est telle la natte
Qui toujours montre
La même face jusqu'à l'usure

Les ennemis je les affronte à découvert
Non par traîtrise
Pour un ami je mangerai le feu.

53. **Tel le maître artisan**

Comprenez-moi hommes qui m'écoutez
Assis en rond autour de moi

Tel discourt
Et sème ses promesses à tout vent

Un autre prend du champ
Et comme un maître ouvrier mesure avant de tailler.

54. **Pâturages**

La tribu de Hadj Mokhtar (Ait Bou Akkach) partageait avec une tribu voisine des pâturages dans la montagne, qu'ils se répartissaient chaque année à la belle saison. Les bergers s'étant un jour pris de querelle, les Ait Bou Akkach proposèrent un accord à l'amiable que leurs adversaires repoussèrent. La guerre éclata et l'avantage revint aux Ait Bou Akkach qui occupèrent la totalité du pâturage. Leurs adversaires eurent alors recours à Hadj Mokhtar, qui au milieu de sa réponse dit ces vers :

Nous avons siégé délibéré
Nous leur avons demandé par Dieu un arrangement à l'amiable

Abrid ṛ-Ṛebbi d amellal
win s-ixḍan ad γefs ilqu
Ar γas win iss izerri lḥal[143]
nekwni ṣṣbeḥ i nezzwer aaggu.

Dagi kra yeqqar irra yas-d yiwen Ubudrar s usefru yenmeγran ula d neṭṭa s « u », am min l-Lḥağ Lmexṭaṛ ; ay-d iqqimen ssegs ala sin ifyar ineggura :

γas Ṛebbi werğin neccịḍ
nekwni nusa-d γer laafu.

Wiyaḍ qqaren asefru d as-d irra Ubudrar d wa :

Uḥdiq illan d lâaref
issen amkan ideg istehfiḍ
Unguf yuγ-ed tiluta
armi d-yuγ deg tiṭ unfiḍ
Talwaḥt teḥdağ ssenṣal
imi d ṭṭaleb ur ṭ-ihfiḍ
Walakin mazal lḥal
γas Ṛebbi werğin neccịḍ.

55. **Tlata dduâat**

Yibbwas di lweqt ggiger igzem Lḥağ Lmexṭaṛ di tmazirt ggiwen. Taferka twaa γer tejmaayt, iwala-t id bab bbwayla. Inebbh-ed fellas mbaâid : – Anwa wahi, ad ig Ṛebb' ur tuγaleḍ ara. Inna yas Lḥağ Lmexṭaṛ : – Ad ig Ṛebbi ur uγaleγ ara γer yir ṛṛay. Ikemmel inna yas winna : – Acu la txeddmeḍ dinna, ad ig Ṛebbi ur-d zziḍ ara. Inna yas Lḥağ Lmexṭaṛ : – Ad ig Ṛebbi ur-d zziγ ara si lğennet. Inna yas wergaz nni : – Kadawakkadak m'ur teqqimeḍ din.

Iqqim γer lqaa Lḥağ Lmexṭaṛ. Arm ataya wergaz la-d iṭṭazzal.

143. Neγ : *Nekwni ur nebγi ccwal.*

Car blanche est la voie de Dieu
Qui s'en écarte s'en repent
Et à qui laisse passer l'occasion nous disons
Que nous comptons quant à nous dès le matin sur les fatigues.

D'aucuns disent qu'en cet endroit quelqu'un lui répondit par un poème sur la même rime que celui de Hadj Mokhtar et dont on n'a gardé que les deux derniers vers :

Dieu seul est infaillible
Nous venons faire amende honorable.

D'autres rapportent ainsi le poème par lequel il lui fut répondu :

L'homme avisé et versé dans les paraboles
Sait en quel lieu il sera en sûreté
Le sot lui emprunte les bas-fonds
Où ses yeux sont estropiés
Il faut enduire d'argile la planchette
Si aucun écolier n'y apprend sa leçon[144]
Mais il n'est point trop tard
Car Dieu seul est infaillible.

55. **Trois vœux**

Hadj Mokhtar traversait un champ planté d'une orge déjà haute. Le propriétaire, l'ayant vu de la place du village, se mit à l'invectiver de loin :

– Qu'as-tu à traverser mon champ ? Puisses-tu ne pas t'en retourner de là !

– Puissé-je ne pas retourner aux décisions mauvaises, dit Hadj Mokhtar.

– Que fais-tu là ? Puisses-tu n'en pas revenir.

144. A mesure qu'ils apprennent les versets qu'ils écrivent sur des planchettes, les élèves des écoles coraniques enduisent celles-ci d'argile blanche.

Akken d-ibbweḍ yaaqel Lḥağ Lmexṭaṛ, iqqim γer lqaa, yuγal di ṭṭel-biba : – A dda Lḥağ, di laanaya-k aafu yi, ur-k id aaqileγ ara. Inna yas : – A mmi, aafiγ ak, d nek i d ḍḍalem, aaddaγ ak deg giger. Inna yas : – Ihi, ma tsemmeḥḍ iyi, dâu yi s lxiṛ.

Inṭeq Lḥağ Lmexṭaṛ inna yas :

Ṛuḥ ak-k imnaa Ṛebbi
si lḥecmat inebgawen

A wer tesâuḍ tameṭṭut
iγef ṭγennin imeksawen

A wer tesâuḍ dderga
iγef ṭṭebbiṛen yaadawen.

Amur wis kṛaḍ

Lemtul

Troisième partie

Apologues

– Puissé-je ne pas revenir du Paradis, répondit Hadj.

– Attends-moi là, dit l'homme.

Hadj Mokhtar s'assit. L'homme arriva bientôt en colère. Quand il fut assez près, il reconnut Hadj Mokhtar et se confondit en excuses :

– Hadj, pardonne-moi, je ne te reconnaissais pas.

– C'est moi qui suis fautif, dit Hadj. J'ai traversé ton champ sans t'en avertir.

– Si tu m'as pardonné, Hadj, adresse pour moi une prière à Dieu.

Hadj dit :

Va que Dieu te préserve
De la honte des hôtes[145]

D'une épouse
Qui inspire les chansons des bergers

D'enfants
Qui suivent les conseils des ennemis.

145. La coutume imposait de recevoir dignement les hôtes, fût-on personnellement complètement démuni. A cet effet, chaque famille avait toujours en réserve quelques produits en prévision des visites imprévues.

Le genre gnomique est à la fois prolifique et varié. Il n'est même pas possible d'en présenter dans des limites étroites un échantillonnage suffisant. En l'absence d'une typologie qui reste à faire – et dont du reste l'utilité serait purement didactique –, on peut suggérer quelques distinctions grossières.

Formellement, le genre peut aller du proverbe (en général un distique) au long apologue (cf. n° 78 : 277 vers).

Du point de vue de la pratique sociale, les poèmes gnomiques remplissent une triple fonction. Ils constituent d'abord un ensemble de préceptes qui servent de systèmes de référence et éventuellement de guides d'action. En second lieu, ils interviennent de façon quasi obligatoire dans le discours soutenu, comme ornement et peut-être plus encore avec valeur d'argument, comme si la mise en forme était par elle-même épreuve de vérité. En dernier lieu, et pas toujours secondairement, la valeur esthétique du dit est à considérer, sans qu'il soit toujours facile de la distinguer de la valeur éthique, comme si la beauté était incompatible avec l'erreur.

Le genre gnomique de toute façon n'est pas figé. L'ensemble des valeurs est connu et reconnu de tous, mais la pratique non seulement y apporte chaque jour une illustration (fût-ce *a contrario* : cf. le thème abondant et vivace des valeurs niées ou oubliées), elle peut éventuellement l'enrichir aussi. Il y a toujours quelqu'un pour insérer l'expérience dans le tissu de mots bien agencés ; c'est très souvent le fait des amousnaw ou des poètes professionnels ; il y a même des spécialistes du genre (Bou Amrane, Sidi Kala), voire des

Ḥedṛeɣ s yimaniw nnan as deg wnejmaa n taddart i yiwen umusnaw mi gekf' ameslay : « A leflani, tigi t-timucuha n at zik. Nekwni mačči d arrac ad aɣ tessedhuḍ s tmucuha ». Ihi teḍṛa t-tmucuha nneɣ tiqdimin am Tunes n Ccix Muḥend : kul yiwen d ayen i-s illan deg gul yaf-it degs. Win iṭnadin asedhu t-tatut di tmucuha yufa-ten degsent, win ibɣan tamusni d leqraya ggwtent.

Zik, imi taqbaylit ur teṭwaru yara, heddṛen medden s lemtul, ack' ulac di tmeslayt awalen iwimi qqaren s tefṛansist « abstraits » (s tmaziɣt : imadwanen). Lkwetṛa l-lemtul bnan f tarmit, wa yeğğağğa ten id i wa, iwakken ayen sâaddan imezwura ur asen iṭṛuḥ ara i-yneggura, ad asen-d iqqim t-tamsirt.

Igwra-d, di lweqt-a deg nella, lemtul imezwura ilha ma neṭmektay iten id, yif it ma nerna ɣersen, yif it akw ma nezdukel iten nitni t-tmusni taâlayant t-tussna tatrart. Acku ur msexḍan ara lemtul iqdimen t-tussna bbwassa ; madwa mkul wa deg gwemkan is ; ammar ad yil yugar akken mwafaqen akken mnafaqen.

Irna, akken ibɣu yili, ɣas tbeddel teswiât, iâadda lweqt nnsen neɣ n kra degsen, ilaq a ten id neṭmektay, tamezwarut am-metmatart bbwayen d-snulfan imezwura nneɣ, tissnat imi di tmeslayt llan degsen wid iâaban. Di tehrayt laaqliyya n lkwetṛa degsen taâna akw timura d akw lewqat.

cycles[146] ; tout le monde s'y livre peu ou prou. Naturellement, la distinction ici faite entre caractères éthique, esthétique et historique est de pure forme ; la réalité n'offre que des exemples polyvalents.

Le genre est aussi alimenté par une source plus sophistiquée où l'on peut soupçonner (sans pouvoir l'affirmer) l'influence des clercs, où en tout cas se décèlent les traces de rapports plus ou moins directs avec des genres attestés en d'autres points du domaine méditerranéen (fable, apologue, conte). En effet, la (n° 77) ou les (n° 78) leçons peuvent s'insérer dans le corps d'un apologue, qui ne leur sert pas seulement de prétexte ou d'illustration, et dont certains atteignent les dimensions d'un drame élaboré, passible d'une explication certainement plus profonde que la simple traduction littérale ne le laisse voir ici.

146. On peut, avec les aventures du chacal, écrire un véritable « Roman de Chacal ».

56. **Di ṭṭahṛa tafukt acraq**

Aḥlil albâaḍ l-leswaq
γur medden rran-t d amserri
Di ṭṭahṛa tafukt acraq
di lbaḍna d ṭṭlam sari
Iddukel laadu d ssdiq
iwḥel leγzel ur ifsi.

MUḤED U REMḌAN AT NABET

57. **Wissen tameddit sani**

Ay amekraz n tleclac
texliḍ ma teṛğiḍ imγi
Ay aṣeggad l-leḥnac
win d ssem ay-d iṭṭawi
W' ilâaben ger txenfyac
wissen tameddit sani.

AAMEṚ AẒKUK

56. « Quos vult perdere Jupiter... »

Las sur telle décision
Qui paraît belle aux yeux
L'apparence est lumière et feu
Et le fond noires ténèbres
On ne distingue plus l'ami de l'adversaire
Le mécanisme est bloqué sans recours.

MOHAND-OU-RAMDANE AIT NABET[147] (Ait Yenni)

57. Qui sème le vent...

A semer brindilles sèches
c'est folie d'attendre qu'elles poussent
A chasser des serpents
on ne rapporte que venin
A jouer avec le feu
sait-on de quoi le soir sera fait.

AMAR AZKOUK (Ait Waghlis)

147. Orateur célèbre (v. introduction) ; un des promoteurs de l'insurrection nationale de 1871. C'est lui en particulier qui a prononcé devant les tribus rassemblées du centre de la Kabylie le premier discours « pour » la guerre.

58. Lhan ma seg giwen ar sin

Ẓẓiγ amgud s ṭṭaqa
di liṭṭaa medden swasin
Ḥemmleγ adriz ma ineqqa
yir lmedheb ur-t nessin
Akken iḥbiben iḥeqqa
lhan ma seg giwen ar sin.

59. Llan iḥbiben l-lechuṛ

Llan iḥbiben l-lechuṛ
llan ula iseggwasen
Llan ard fmun laamuṛ
leḥbab m'ara mğalasen.

MḤENSAAYD AT LḤAĞ

60. Iḥbiben yezdukel nnif

Llan sin yeḥbiben di tmurt ufella kulci icerk iten, lâameṛ mxallafen deg gwaccemma. Yibbwas tferq iten yiwet ddaawa, mkul wa d abrid d-ibbwi. Akken ur as ufin ara l-lufeq, ineṭq-ed yiwen inna yas : – Anṛuḥ ar Ben Aal' Acrif ad aγ d-ifru. Ṛuḥen, ḥkan as i Ben Aal'Acrif, inna yasen : – A tarwa, tigi ur asent ssineγ ara. Ay sent izemren d Ccix Ubelqasem. Ṛuḥen ur Ccix Ubelqasem, ḥkan as daγ, inna yasen-d :

Dans l'impossibilité de présenter tous les thèmes de la poésie gnomique, on en a choisi deux, du reste classiques : l'amitié (n°s 58 à 61) et la démesure (n°s 62 à 65).

58. **Pas plus d'un ou deux**

J'ai planté des plants nombreux
En terrain meuble tous les hommes se valent
Mais j'aime qu'une fête soit choisie
J'évite d'indignes partenaires
Ainsi des amis
Il n'en faut pas plus d'un ou deux.

59. **Amis d'un jour, amis de toujours**

Il est des amitiés qui durent des mois
Il en est même qui durent des ans
Il en est aussi qui durent toute la vie
Entre compagnons qui ne se quittent pas.

MHEND SAID AIT ELHADJ[148] (Ait Boudrar)

60. **Amis que l'honneur joint**

Deux amis jadis très unis se sont un jour trouvés en désaccord. Ils sont allés régler leur différend auprès du marabout Ben Ali Chérif[149] qui se déclara incompétent et les renvoya vers le pieux cheikh Oubelkacem[150], lequel trancha en ces termes :

148. Amousnaw célèbre de Tala-n-Tazart. On trouve dans HANOTEAU, *op. cit.*, trois poèmes de lui (2e partie, n° 1 : « Ighil n tsedda », n° 2 : « Ait Rbah », n° 3 : « Ighil Hemmad »).

149. Ben Ali Chérif : famille maraboutique de Chellata (Illoulen Ousammeur), descendants du chérif Ben Sidi Mousa ; zaouia célèbre.

150. Cheikh Oubelkacem : ancêtre éponyme d'une famille maraboutique de Boujelil (voir note 198).

A lḥanin kečč d llaṭif
a bab l-lqedṛa âalayen
Uḥeq kra izedγen Ḥnif
lawleyya widen i-s innḍen
S yism ik a Ben Aal'Acrif
d ṣṣellaḥ Igawawen

Nek bdiγ llsas si llif
da iṣub da d asawen
Ssbeṛ gmas d aγilif
win t-isâan welleḥ ar islem
Iḥbiben yezdukel nnif
d lâaṛ ma yexdâa yiwen.

CCIX UBELQASEM

61. Leḥbab teṭḥibbiḍ ay ul

Leḥbab teṭḥibbiḍ ay ul
kkan garaneγ isaffen
Abrid iṣâab irna iḍul
lačči d kra d-ffalen
A Ṛebb' aḥbib fsi cckul
abrid ad âaddint wallen
Anzeṛ leḥbab at lmul
igad fellaγ d-iṭṭalen
Ad iḥlu lqelb amâalul
mebla tira d iseflen.

SIDI ṚṚABIÂ AT SIDI AAMEṚ (seg At Cebla)

62. Leγna n Tbufarest

Tella Tbufarest tleḥḥu deg zenqan di Leẓẓayer, ṭṭaken as medden lwaadi. Yibbwas imlal iṭ id yiwen iminig, yuγal-ed si lγerb, la ileḥḥu γer tmurt. Neṭṭa zik d igellil yuγal isâa. Tenṭeq γers tenna yas : – A amaazuz, fk iyi taryalt.

Inna yas : – A Tabufarest, taryalt aṭas. Ad am fkeγ kan fṛank.

Compatissant tu es miséricordieux et tout-puissant
J'en appelle aussi aux saints de Hnif
Et des lieux qui l'entourent
A toi Ben Ali Chérif
A vous saints des Zouaoua
J'ai tout pesé depuis le début

J'ai pris toutes les directions
Les peines sont sœurs de la constance
Mais par Dieu en celle-ci gît le salut
Les amis que l'honneur a joints
C'est honte que l'un d'eux faillisse.

CHEIKH OUBELKACEM

61. **Mon cœur malade guérira**

Entre les amis aimés de mon cœur et moi
Les crêtes s'interposent
Dur et long est le chemin
Et par-delà leurs forces
Baissez les obstacles Dieu aimé
Que mes regards aillent par-delà la route
Et voient les amis diligents
Qui de nous toujours s'enquièrent
Alors mon cœur malade guérira
Sans remèdes et sans talismans.

SIDI RABIA AIT SIDI AMAR (Ait Chebla)[151]

62. **Fleur de fenugrec**

Un homme, jadis pauvre puis enrichi, revenait d'Oranie, où il faisait du commerce, en Kabylie. A Alger, il rencontra une « femme de Dieu » qui lui demanda une aumône qu'il jugea exagérée. Devant

151. Ait Chebla : tribu de la confédération des Ait Sedqa.

Tenna yas : – Ala, nek taryalt ay bγiγ.
Inna yas : – Ih' ad ii tedâuḍ
Tenna yas : – A amaazuz, nek d leγna ay ssneγ ad γenniγ.
Inna yas : – Ṛuḥ, ur ixṣir wara, ma d leγn' ay tessneḍ, γenni-d.
Tenna yas :

Ay ajeğğig n tfiḍas
a win iss ṭṭuraren

Ifγir win mi gwran wussan
wala win imi zwaren.

Iqqim-ed seg gwassen d awal.

63. Ttejṛa-k yudf iṭ maras

A tafat i-k-d izzakan
ar-k id iṭwali

Irra-k d mensulaγa
ar-k id issali

Ttejṛa-k yudf iṭ maras
ur tukiḍ aad mi teγli[152].

64. Ammar a-k tezri nnefxa

Seg iceggex Sidi Muḥed Waal' Acrif, ẓẓuṛun-t medden aṭas. γer taggara seg gwakken ṭṭuqten, ur izmir ara a ten iẓeṛ yiwen yiwen, ad qqimen ar-d innejmaa lγaci, ad ṛuḥen iqeddacen is a ten derraan f sin idurra wa iqubel wa. Imiren ad-d iffeγ neṭṭa s-yiman is, ad iâaddi di tlemmast, ur ineṭṭeq γer ḥed, ur-d ineṭṭeq γers ḥed.

Yibbwas akken-d nnejmaan, la heddṛen lγaci bbwagarasen,

152. Ur iṭṭwassen ara umeskar usefru ya.

son insistance, il finit par céder à la condition que la vieille femme fît pour lui une prière à Dieu. L'inspirée déclara qu'elle ne savait pas faire de prière, mais que par contre elle pouvait chanter. Il accepta. Elle dit :

Fleur de Fenugrec
Dont on joue

Mieux vaut être heureux à la fin
Qu'au départ[153].

63. Le ver était dans le fruit

O la lumière qu'Il[154] *te montre*
Pendant qu'Il te surveille de loin

Il fait de toi le chef suprême[155]
Il t'exalte

Mais le ver rongeait ton arbre
Et il a chu sans même que tu t'en aperçoives.

64. Le baisemain

Les pèlerins qui se rendaient chez Ben Ali Chérif ont fini par être si nombreux que le marabout avait décidé de ne plus les recevoir individuellement. Simplement, quand tous étaient rassemblés, ses

153. Il n'y a apparemment aucun rapport entre le premier distique et le second. Ce procédé, que les poètes surréalistes se sont étonnés de trouver en kabyle, est fréquent en particulier dans les courts poèmes lyriques (izlan).

154. Il s'agit ici de Dieu.

155. Mansulagha : titre de la hiérarchie militaire turque.

inețq-ed yiwen inna yas : — Assag' ad-d snețqeγ ccix, ad aγ-d ihdeṛ. Aaṛḍen medden a-t id qerraan, yugi. Ṛuḥen-d iqeddacen. Lγaci uqmen sin idurra. Iffγ-ed ccix. La-d ileḥḥu ger idurra. Akken-d ibbweḍ almend bbwergaz nni, iluâa-t : — Anaam a ccix'anaam a ccix ! Inneqlab γers ccix. Ikemmel inna yas : — Anaam a ccix nekwn' ulac kečč ulac.

Ibded Sidi Muḥed Waali, yewhem. Ikemmel urgaz deg wmeslay inna yas : — Anaam a ccix, annect agi l-lγaci d-yusan γerk, mačči d udem ik kan i ten id ibbwin. Mkul yiwen d ayen t-icqan, wa d aṭan, wa d dderga, wa d inig, wa t-taadawt, wa d nnesba. Keččini, mi-d ffγeḍ, ad-d âaddiḍ garaneγ atṛuḥeḍ. Inna yas cçix : — Akk i-gṣaṛ a mmi ? Inna yas : — Akka. Anaam a ccix lemmer ad iyi tsamḥeḍ ad ak-d iniγ. Inna yas : — Ini-d. Inna yas :

Thellạ deg-gw' ay-k ifkan
a win mi ssudunen afus
Irkwel lâibad msawan
d Ṛebb' i-greffden yesrus
Ammar a-k tezri nnefxa
ad ğğen adriz ik messus[156].

65. **Kra bbw-ijehlen yegguğ**

Iṛuḥ yibbwas yiwen umedyaz ad iwet deg giwet taddart. Aaggnen

156. Deg wnamek icban wa yenna yas wayeḍ :

Ad ak-d ssufγen aman
deg gweẓṛu maday âabbwlen
Ayt lxiṛ dima iâameṛ
suter sser ad ak-t fken
Ad ak-t id cudden ar ccfeṛ
mi tetkebbṛed ad ak-t kksen.

Ccix Muḥend si lğiha-s :

W' ibγan ad issgem yilqiq
w'ibγan ad yuzur yirqiq.

hommes leur faisaient former deux rangs entre lesquels le saint passait sans adresser la parole à personne.

Un jour, un visiteur excédé se fit fort de le faire parler. Effectivement, dès que le cheikh fut à sa hauteur, il l'interpella, lui reprocha son indifférence à toutes ces préoccupations rassemblées et à la fin lui dit en vers :

Veille sur la grâce que tu as reçue en don
Toi dont on baise les mains
Tous les hommes sont égaux
C'est Dieu qui hausse ou rabaisse
Prends garde que la fierté t'habitant
Un jour tes fêtes soient délaissées.

De ce jour, Ben Ali Chérif fit vœu de voir un à un tous ceux qui venaient en pèlerinage à sa zaouia[157].

65. **Le poète et le caïd**

Les habitants d'un village avaient, selon la coutume, désigné celui

157. Cf. dans le même ordre d'idées :

Pour toi ils [les saints] feront jaillir l'eau
De la pierre s'ils le veulent
Ils ont des biens en abondance chaque jour
Demande et ils te donneront
Ils les pendront à tes cils
Et dès que tu t'enorgueillis ils te les enlèveront

Et le cheikh Mohand lui-même :

Qui veut pousser haut se rende tendre
Qui veut être gros soit d'abord mince.

at taddart w' aa-s iheggin imensi. Amedyaz la ikkat, mazal ifuk, ata yebbwḍ-ed lexbaṛ belli lqayed ataya ula d neṭṭa γer taddart ; illa la yeṭṭṣeggid, iṭṭf it id yiḍ. Ihi ilaq ad as sweğden imensi ula d neṭṭa. Nnan as i win iheggan i wmedyaz : — Imi taabbwleḍ dγa zdukl iten. Lqayed ibbwḍ-ed. Iṛuḥ ad yečč imensi. Iwala neṭṭa d umedyaz aa yeqqim. Iwexxeṛ inna yas : — Ur teṭṭeγ ara nek d umeddaḥ. Inṭeq umedyaz inna yas :

A win yesḍaḍen afeṛṛuğ
fehmeγ f ṛṛay ik dir it

Ay ẓṛiγ deg at ssruğ
at rrkub terna triḥit

S kra bbw' ijehlen yegguğ
iğğa-d tarwa-s i twaγit.

66. A-t nesseγra di lmaani

Yiwen umeddaḥ iṭṭawi yides mmis. Isla i wmṛabeḍ la yeččettim degs. Inna yas :

Nek ma bbwiγ yidi memmi
nnan-i medden iṣuleḥ

A-t nesseγra di lmaani
wal' ad-d iffeγ d imfelteḥ

Mačč' am memṛabeḍ ur neγri
ger medden iban d lfayeḥ.

d'entre eux qui allait préparer le repas du soir à un poète de passage. Sur ces entrefaites arrive la nouvelle que le caïd qui chassait dans les environs allait lui aussi passer au village, où la nuit l'avait surpris. On décide de confier au même homme le soin de recevoir aussi le caïd. Mais, le soir venu, celui-ci refuse de s'asseoir devant le même plat qu'un meddah. Le poète dit :

Chasseur de perdreaux
Tu erres je le vois

Car combien n'ai-je pas vu de cavaliers montés
Avec étriers et babouches de cuir

Passer les bornes et disparaître
Pour le malheur de leurs enfants.

66. **Clerc et ... illettré**

Un marabout, par ailleurs illettré, ayant reproché à haute voix à un poète de prendre avec lui son fils partout où il allait, s'attira cette réplique :

Je prends mon fils avec moi
Et on m'a dit que c'était fort bien

Je lui enseigne les leçons
Plutôt que de le voir perdu

Et semblable au marabout illettré
De qui l'on dit qu'il est inutile.

Sidi Qala

g At Jlil

67. **Agemmay**

Yuqem Sidi Qala yiwen usefru γef isekkilen n tâaṛabt, mkul asekkil s yefγar is. Maca ala sin isekkilen i-d iqqimen ssegs.

(ini) Mim

bâad as i wâadaw aqdim
s agerjum i-k iṭqeddim
ma yufa-k ur ak iḥlim

(ini) Waw

bâad i wḍeggwal bu tirtaw
d lexwal i-gcebbu wayaw.

Sidi Kala

Un poète gnomique des Ait Jlil[158]

67. **Abécédaire**

Sur les lettres de l'alphabet arabe, Sidi Kala, marabout et clerc, a composé un poème dont il n'est resté que les deux lettres « m » et « ou » :

Dis « m »

Fuis un vieil ennemi
C'est à ta tête qu'il en veut
Que l'occasion se présente il ne t'épargnera pas.

Dis « ou »

Évite un beau-frère chassieux
C'est aux oncles que le neveu ressemble[159].

158. Tribu de Petite Kabylie, au sud-ouest de Bougie, sur la rive droite de l'oued Sahel. De Sidi Kala, on trouve un poème dans HANOTEAU *op. cit.*, (2e partie, n° 6).

159. Cf. P. GALAND-PERNET, 1972, poème n° 38 : « Ad iniγ lif », présenté par le translateur lui-même comme du genre ancien *(amarg aqdim)*.
Il n'est pas impossible que toute intention didactique ne soit pas exempte de ce genre de poème, du moins à l'origine ; elle semble avoir entièrement disparu tant ici que dans le poème chleuh, pour laisser place à un abécédaire prétexte à enfiler des maximes sans autre rapport avec la lettre que les besoins de la rime.

68. **Ddwa usemmiḍ**

Ddwa usemmiḍ t-times
di ccetw' ur tesâi nnuba

Anebdu teqqim weḥdes
alamma tella ssebba.

69. **Ur ineqq ur issidir**

Iṭgalla lâabd ur izmir
ar iddehmir
irna aweḥḥed ggiles

Ur ineqq ur issidir
Ṛebbi frant-ed akw γures.

70. **Adrim ur teḥbis texṛiṭ**

Ay ul amehbul yexlan
beṛka-k asuget bbwawal

Beṛka lemḥibba l-lxalat
ṭâaddint bḥal lexyal

Adrim ur teḥbis texṛiṭ
ur-t ṭâuddu d ṛṛaselmal.

71. **Beṛka-k asuget n tiyta**

Llḥiḍ mi-t ibda iceqqiq
neṭṭa yeſka-d limaṛa

Lḥila icerreg iſelliq
leqrar is d lekṣaṛa

Mi-k ifat ttbax n llsiq
beṛka-k asuget n tiyta.

68. **Le remède au froid**

Le remède au froid c'est le feu
Toujours là l'hiver

Vienne l'été et il est délaissé
Sauf en cas de nécessité.

69. **Faible et présomptueux**

L'homme être faible est présomptueux
Il se pavane
Adore Dieu en paroles

Mais il n'a pouvoir ni de mort ni de vie
Car Dieu décide de tout.

70. **Illusions**

Cœur vain et distrait
Assez de te répandre en paroles

Assez de l'amour des femmes
Il passe comme une ombre

L'argent que tu n'as pas serré dans ta bourse
Ne le compte pas parmi tes biens.

71. **Le vase fêlé**

Une lézarde sur un mur
C'est un avertissement

Une fêlure sur un vase
C'est prélude de cassure

Quand ta soudure est refroidie
A quoi bon multiplier les coups.

72. Lmedheb yugar cci

Nnif ik maday t-fkiḍ
al' ibbwas i geṭâici

Iâdawen a-k inin telhiḍ
iwakk' ad iggwet lγaci

Ixxamen yelhan ahfiḍ
Lmedheb yugar cci.

73. Lğid d lkaraa

Lğid ma txedmeṭ-ṭ yibbwas
ma ur-k iγni d ak-k isseṛ

Lkaraa xdem aseggwas
am yir bnadem nnakeṛ

Fk as kan ad yečč aṭas
yaadel ma thud neγ taâmeṛ.

74. Kra n tin ixdem wemcum

Ameksa itubâ it llum
ma iγfel welleḥ ar iḍlem

Times ma tendeh g wẓemẓum
mi tekcem lγab' atteγnem

Kra n tin ixdem wemcum
siwa seg gwsâad' itγerrem.

72. **Mieux vaut bonne renommée**

Ton honneur si un jour tu le vends
Sache qu'il n'a qu'une seule vie

Tes ennemis te loueront
Afin de grossir leurs rangs

Mais les nobles maisons à l'encontre
Préfèrent à la fortune le renom.

73. **Bonne terre et sol ingrat**

Un seul jour de travail sur une bonne terre
Produit récolte décente sinon abondante

Mais un an de travail sur un sol méchant
C'est comme servir un ingrat

Pourvu qu'il se gave
Peu lui importe que l'on construise ou démolisse.

74. **Pasteurs**

Le berger est responsable
Ses négligences par Dieu sont condamnables

Car le feu qui prend à la brindille
Peut embraser toute la forêt[160]

Et le mal que le méchant fait
C'est l'homme de bien qui le paie.

160. Cf. le proverbe chinois : « Une étincelle peut mettre le feu à toute la plaine. »
Par « berger », on désigne évidemment les chefs des différents groupements.

75. Win iqqazen i gmas llγem

Win iqqazen i gmas llγem
izg as-d mebâid isilq it

Zdat medden d ḍḍalem
γur Ṛebbı tewzen tweqqit

Neṭṭa d aḥnin d ṛṛaḥim
a-t isderbez ismenâ it.

76. Tlata temsal

D acu i gzedγen luâuṛ
d lbaz akw d imiâṛuf

D acu i gzedγen lγaba
d izem akw d uḥelluf

D acu i gzedγen tudrin
d uḥdiq akw d wunguf

Ṭxilek a lbaz
ur ii ṭṭağğa s imiâṛuf

Ay izem
ur ii ṭṭağğa s aḥelluf

Ay uḥdiq
ur ii ṭṭağğa s unguf.

75. **Justice immanente**

Celui qui à son frère creuse la fosse
La fait profonde et de loin la surveille

Au regard des hommes est injuste
Dieu a jugé son fait

Car dans sa grande bonté
A la fosse il arrache l'un et condamne l'autre[161].

76. **Triades**

Qui habite les endroits escarpés
Le faucon et la chouette

Qui habite la forêt
Le lion et le sanglier

Qui habite les cités
L'avisé et le sot

De grâce faucon
Ne m'abandonne pas à la chouette

Lion
Ne m'abandonne pas au sanglier

Avisé
Ne m'abandonne pas au sot.

161. Dans une lettre écrite en français à Salem Ait Maammer, son maître puis son compagnon en tamousni, Sidi Lounas (voir Introduction) a cité ces vers en berbère, puis les a fait suivre de la traduction suivante :

Celui qui creuse à son frère une tombe
Il se met au loin et attend le dommage de son dit parent
La population l'appelle Brutal
Et Dieu a déjà pensé et jugé son fait
Le Créateur fait sauver celui à qui le piège est tendu
Et fait tomber dedans celui qui l'a creusé.

Certains attribuent ces vers à Amrabed Saïd de Tililit (Ait Manguellet).

77. Tamacahuṭ n tsekkurt

1 *A sidi bab uγanim*
ay uḥdiq fhem ṭḥessis
Tella tezdayt di Sseḥṛa
ḥekkun i-gγezzif yiγef-is
Lbaz iâac sufella
tasekkurt g ẓuṛan-is

7 *Iqqim almi d yiwen was*
imcawaṛ d warraw-is
A mek ara yexdem isteqsa
i tin izedγen ar rrif-is

11 *Ikkr-ed umeqqwran degsen*
iṣella deg-gwawal-is
Fk-iyi-ṭ a bab' aṭ-ṭ-eččeγ
di lebḥeṛ neγbu rric-is

15 *Inna yas Gedha s memmi*
mačči d ṣṣyada bbukyis
Ad nadin iâabbwamen
ad mlilen d rric-is
Ad yaweḍ lexbaṛ leḍyuṛ
lbaz ičča tağaṛeṭ-is

21 *Ikkr-ed ulemmas degsen*
iṣella deg-gwawal-is
Fk-iyi-ṭ a bab' aṭ-ṭ-eččeγ
di tesraft neγbu rric-is

25 *Inna yas Gedha s memmi*
mačči d ṣṣyada bbukyis
Ad-d-iqqwel useggwas n rrḥa
kulw' ad ifqed tasraft-is
Ad yaweḍ lexbaṛ leḍyuṛ
lbaz ičča tağaṛeṭ-is

77. **Le dit de la perdrix**

1 *Scribe*
avisé entends-moi
Il y avait au désert un palmier
Au haut faîte
Sur les palmes vivait un faucon
Près des racines une perdrix

7 *Le faucon un jour*
Délibéra avec ses enfants
Comment faire dites-moi
Avec celle qui habite près de nous

11 *L'aîné se leva*
Et dit
Père laisse-la-moi manger
A la mer je jetterai ses plumes

15 *Le faucon dit Holà mon fils*
Ce n'est pas là chasse avisée
Des nageurs dans leurs ébats
Vont trouver ses plumes
Et la nouvelle parviendra aux oiseaux
Que le faucon a mangé sa voisine

21 *Le cadet se leva*
Et dit
Père laisse-la-moi manger
Dans un silo j'enfouirai ses plumes

25 *Le faucon dit Holà mon fils*
Ce n'est pas là chasse avisée
L'heure de moudre viendra
Chacun ira à son silo
Et la nouvelle aux oiseaux parviendra
Que le faucon a mangé sa voisine

31 *Ikkr-ed umejṭuḥ degsen*
iṣella deg-gwawal-is
Fk-iyi-ṭ a bab' aṭ-ṭ-eččeγ
ad zwireγ g rric-is

35 *Inna yas Gedha s memmi*
Tagi d ṣṣyada bbukyis
Ma mmuteγ ğğiγ-d laamaṛa
baba-k irgel-d amḍiq-is
W' iččan lḥejl' ar ṭ ifak
iṣuk talaba f yimi-s.

Le plus jeune se leva
Et dit
Père laisse-la-moi manger
Par les plumes je commencerai

Le faucon dit Bien dit mon fils
Voilà une chasse avisée
Si je meurs je n'aurai pas laissé place vide
Mon rôle désaffecté
Car qui a mangé la perdrix
Doit passer une étoffe de laine sur sa bouche.

78. **Taqsiṭ l-leḍyuṛ**

Qqaren, asmi tekker attejweğ tnina, nnejmaan akw leḍyuṛ, mkul wa yebγa a-ṭ-yaγ. Sḥedṛen-d lewḥuc nniḍen d inagan. Nnan as i Tnina : – xtiṛ win tebγiḍ. Tenna yas : – hdeṛt-ed, mkul yiwen degwen a-d yaw' ayen issen. Imiren ad waliγ. Nnan as : – Nṭeq ay isγi, d kečč ay d ameqqwran.

Isγi

1 *Tanina m' ad iyi taγeḍ*
d nek i d aarḍi l-leḍyuṛ
Lmakla-w ad am-ṭ-mleγ
d aksum win ẓiden i ḷfaṭuṛ
Llebsa-w ladγa teẓṛiḍ
d ccac yuraden lmeqsuṛ

Irna yenna yas :

Inna yi baba cfiγ as
7 *Ccbaḥa ggiger d imγi*
ccbaḥa n tefsut d iγi
ccbaḥa unebdu t-tirni
ccbaḥa l-lexṛif t-tilwi
ccbaḥa n ccetwa t-timessi
Lqum iceṛṛeḍ lwezγi

78. **Le mariage de Tanina**

L'oiseau merveilleux Tanina[162] ayant décidé de se marier, les prétendants affluent. Pour les départager, Tanina organise un concours : elle épousera celui des oiseaux qui aura rapporté le dit le plus beau. On appelle comme témoins quelques bêtes des bois et le concours commence. On donne d'abord la parole à l'oiseau le plus vieux :

Le percnoptère

1 *Veux-tu m'épouser Tanina*
Je suis des oiseaux le plus sage
Ma nourriture apprends que
C'est viande douce à manger
Mon vêtement c'est n'est-ce pas
Tulle blanc lavé et brillant

Le percnoptère dit encore :

Mon père je m'en souviens m'a dit

7 *La grâce d'un champ c'est ce qui y pousse*
La grâce du printemps le petit lait
La grâce de l'été la moisson
La grâce de l'automne ses fruits
Et celle de l'hiver le feu[163]
Le monde réclame l'impossible

162. Tanina (quelquefois assimilée, sans doute à tort, à *tamilla* : la tourterelle ?) est une espèce non identifiée, une sorte de Phénix dont la valeur est surtout symbolique. Voir cependant n° 15.

163. Une séquence de métaphores semblables se retrouve curieusement dans saint Augustin, avec cette conclusion extrapolée : « Et la beauté de toi-même c'est ton âme. »

wi-γ ibγan ur-t nebγi
ṣṣwab
iγab
A wufan ṛṛṣem ur yeţxab
ur yeţţili faruq ger leḥbab

Tanina

17 *Tenna yas Ṛuḥ awlidi*
ur qqimeγ d aanqur
Bâad syenni
beṛka-k lkwetṛa l-lehduṛ
Aksum ur tezli tefrut
ur-t-teţţeγ a gma menkuṛ

Nnan as : -- Nṭeq ay igider !

Igider

23 *Tanina m' ad iyi taγeḍ*
d nek i d ssid l-leḍyuṛ
Lmakla-w ad am-ţ-mleγ
d aksum win ẓiden i lfatuṛ
Mi nekker anγerreb ancerreq
d lektub ig neţnaḍuṛ

Tanina

29 *Tenna yas Ṛuḥ awlidi*
ur qqimeγ d aanqur
Bâad syenni
beṛka-k lkwetṛa l-lehduṛ
Aksum ur tezli tefrut
ma teččiṭ-ţ a gma menkuṛ

Nnan as : -- Nṭeq ay abâuc !

Tel nous aime que nous n'aimons pas
Morte
Est la voie droite
Les principes ne devraient pas être abolis
Ni les amis désunis

Tanina

17 *Dit Va ami*
Je ne suis pas laissée pour compte
Éloigne-toi
Et assez de vaines paroles
La viande que le couteau n'a pas égorgée
Je ne la mange pas elle est impure[164]

Les oiseaux dirent : – Parle, aigle !

L'aigle

23 *Tanina veux-tu m'épouser*
Je suis le prince des oiseaux
Ma nourriture apprends que
C'est viande douce à manger
Quand je prends vers l'est ou vers l'ouest
C'est comme si je lisais dans les livres

Tanina

29 *Dit Va ami*
Je ne suis pas laissée pour compte
Éloigne-toi
Et assez de vaines paroles
La viande que le couteau n'a point égorgée
C'est péché de la manger

Les oiseaux dirent : – Parle, insecte !

164. Le percnoptère se nourrit de charognes. Selon le dogme islamique, la chair d'un animal qui n'a pas été rituellement égorgé est illicite.

Abâuc

Yenna yi baba cfiγ as
Imsiḥṛem wer din yexlif

— Nṭeq a lebhem !

Lebhem

Yenna yi baba cfiγ as

36 *Tamazirt mm yebriden*[165]
Lmâaun yesqerbuben
Tameṭṭut mm yerbiben
Tarewla ay iḥbiben

— Nṭeq a ṭiṛellil !

Ṭiṛellil

Yenna yi baba cfiγ as

40 *Tlata temsal ssrunt igenni*
Win ikecmen s agraw
ur issin ad iṣelli
Win iṛuḥen ad yakwer
deg giḍ ar iṭγenni
Ccada r-Ṛrebbi
s wayen ur nezṛi

— Nṭeq ay amcic !

Amcic

Yenna yi baba cfiγ as

47 *Tlata temsal ssrunt amcic*
Win yuγen yir tmeṭṭut
atternu ṭṭnefcic

165. Ibriden : d asgwet amedyaz amzun ggwten iberdan ugar.

L'insecte

Mon père je m'en souviens m'a dit
L'impie jamais ne prospère

– Parle, bête de somme !

La bête de somme

Mon père je m'en souviens m'a dit

36 *Un champ traversé de chemins nombreux*
Une charrue branlante
Une femme avec des enfants d'un premier lit
Amis fuyez-les

– Parle, chauve-souris !

La chauve-souris

Mon père je m'en souviens m'a dit

40 *Trois choses font pleurer le ciel*
Celui qui se rend à l'assemblée
Et ne sait pas parler
Celui qui va voler
La nuit et se met à chanter
Celui qui témoigne
De choses qu'il n'a point vues

– Parle, chat !

Le chat

Mon père je m'en souviens m'a dit

47 *Trois choses font pleurer le chat*
Celui qui a épousé laideron
Qui fait la difficile

Win isâan ttrika
lâayal ad ččen leḥcic
Win isâan yir dderga
yin' as sâiγ aqcic

Nnan as : – Nṭeq ay izem !

Izem

Yenna yi baba cfiγ as

54 *Atmaten m'ara dduklen*
walan-d iâdawen
zgan-d mebâid am γilas
Ma fkan ṛṛay i yiwen
yili d lfahem
t-tacḍaṭ n nnbi fellas
Akeṛṛaḍ ma ikecm iten
atterwi deg giwen was

Nnan as : – Nṭeq ay izirdi !

Izirdi

62 *Iṭru wul yeṭru izirdi*
f-fin ur nelli d aḥeqqi
di tejmaâit ad iččeṛnenni
Mi-d ḥdeṛ tideṭ
ad iṭṭegwnenni
ad irwel s axxam
ad iffer aqerru-s am min inisi

Nnan as : – Nṭeq ay acerreqraq !

Acerreqraq

69 *Win izewğen yir zzwağ*
ilezm it ṭṭlaq
Ammar ad as-d eğğ
ḷḷufan d aleqqaq

L'homme riche
Dont la famille se nourrit d'herbes
Le père de méchants enfants
Qui se vante d'avoir un fils

— Parle, lion !

Le lion

Mon père je m'en souviens m'a dit

54 *Des frères unis*
Aux yeux de leurs adversaires
Se profilent au loin comme des lions
S'ils laissent à un seul le soin de décider
Et qu'il soit sagace
Le prophète sera avec lui
Mais qu'un calomniateur s'interpose
Et tout est détruit en un jour

— Parle, putois !

Le putois

62 *Le cœur du putois déplore*
L'injuste
Qui sur la place se vante
Et à l'heure de la vérité
Se recroqueville
S'enfuit vers sa maison
Et s'y cache comme un hérisson

— Parle, rollier !

Le rollier

69 *Qui a fait mariage mal assorti*
Doit rompre
Avant que sa femme lui laisse
Un enfant tendre

Nnan as : – Nṭeq ay azrem !

Azrem

73 *Iţru wul yeţru wezrem*
f tagmaţ iţţẹmxallafen
f leḥbab iţţemyekcafen
f-fin ikkaten deg-gwin i-t yifen

Nnan as : – Nṭeq ay itbir !

Itbir

77 *Ayarezgik a faal lxiṛ*
ur yeţţwat ur iţţudeggir

Nnan as : – Nṭeq ay abuâammaṛ !

Abuâammaṛ

Yenna yi baba cfiγ as

79 *Tlata temsal degsent ţţemyiz*
Tameṭṭut deg giri bbwergaz
neţţa ad γers iţneggiz
Winna yenfan di tmurt is
iḍmaa ism is ad yaâziz
Win iṭṭamâan lǧennet
taẓallit lâameṛ i-s yuniz

Nnan as : – Nṭeq a lâallaqa !

Lâallaqa

86 *Ccbaḥa n tzemmurt d aaqqa*
ccbaḥa bbwemnay d ṭṭelqa
Wi-ţ yuγen di lbext yelqa
ula y-s-d-eg leḥdaqa

– Parle, serpent !

Le serpent

73 *Le cœur du serpent déplore*
Les frères désunis
Les amis indiscrets
L'homme qui critique qui vaut mieux que lui

– Parle, pigeon !

Le pigeon

77 *Quel n'est pas ton bonheur homme de bien*
Tu n'es ni attaqué ni bousculé

– Parle, épervier !

L'épervier

Mon père je m'en souviens m'a dit

79 *Trois choses méritent réflexion*
La femme mariée
Qu'un tiers convoite
L'exilé
Qui compte voir son nom honoré
L'homme qui espère le Paradis
Sans s'être jamais prosterné pour la prière

Ils dirent : – Parle, loriot !

Le loriot

86 *La grâce de l'olivier c'est l'olive*
Celle du cavalier la chevauchée
Celui à qui le destin est contraire pâtira
Malgré ses bonnes manières

Nnan as : – Nṭeq a ṣibbus !

Ṣibbus

90 *W' iwalan ṭṭâam drus*[166]
yečč cwiṭ izmeḍ agus

Nnan as : – Nṭeq ay abuḥeddad !

Abuḥeddad

92 *Ccbaḥa n tmeṭṭut d lewlad*
ccbaḥa n tmekwḥelt d zznad
ccbaḥa bbwexxam d lbab
ccbaḥa n ddunit d leḥbab

Nnan as : – Nṭeq a ttebbib !

Ttebbib

96 *A c'ara yini ttebbib*
A qerru-w ikfa si ccib
f tmeṭṭut isâan arbib
tasa-s kulyum am meγrib
Deg gwexxam atteṭâaṭṭib
γas attili d nnaqib

Nnan as : – Nṭeq a ttebbiba !

Ttebbiba

102 *Lḥaṛ' ur nesâi tibbura*
ur tegganeḍ ara tanafa
Win aa-d yinin
fk iyi ṭṭlaba-w tura
Win aa yefken yelli-s di lḥaṛa
yibbwas yumayen a-d nadi lḥila

166. Neγ : *bnadem illan d amekyus.*

Ils dirent : – Parle, roitelet !

Le roitelet

90 *Quand tu vois qu'il y a peu à manger*
Prends-en peu serre ta ceinture

Ils dirent : – Parle, mésange !

La mésange

92 *La grâce de la femme ce sont ses enfants*
Celle du fusil sa détente
Celle de la maison sa porte
Et celle de la vie les amis

Ils dirent : – Parle, huppe mâle !

La huppe mâle

96 *Quoi dire*
Ce qui fait ma tête chenue
C'est la femme qui a un beau-fils
Elle est toujours une étrangère
Malgré ses peines à la maison
Et en fût-elle l'intendante

Ils dirent : – Parle, huppe femelle !

La huppe femelle

102 *Dans une maison sans porte*
Point de sommeil
Quoi répondre à qui dit
Rends-moi tout de suite mon argent
Une fille mariée dans le quartier
Reviendra chaque jour fureter dans les plats

Nnan as : – Nṭeq ay iblinṣeṛ !

Iblinṣeṛ

108 *Leḥṛam d aseṭṭaf*
win d-izewğen seg gir laṣel
ar ani yebγu yisγ is
taggar' a-s-t-id sseγḍel

Nnan as : – Nṭeq ay azukeṛṭif !

Azukeṛṭif

112 *Tlata temsal degsent lḥif*
Win d-iṣeggden
ad yili wer yeṭṭif
Win aa yesbedden lγeṛḍ
neţţa wer t-ilqif
Win rnan lğiran is
d win ay d lḥif

Nnan as : – Nṭeq a nntir !

Nntir

119 *Ccbaḥa n tmeṭṭut d zzrir*
ccbaḥa n tmeγra d zzhir
ccbaḥa n tmekwḥelt d ddkir

Nnan as : – Nṭeq ay ijirmeḍ !

Ijirmeḍ

122 *Tlata temsal usemyaaṛṛeḍ*
W' isâan axxam amejṭuḥ
Neţţa ar iâaṛṛeḍ

– Parle, iblinser[167] !

L'iblinser

108 *C'est noir péché*
De prendre femme de basse extraction
Tu as beau réaliser
Un jour elle te détruit tout

– Parle, merle !

Le merle

112 *Trois choses peinent*
Celui qui va à la chasse
Et revient bredouille
Celui qui dresse une cible
Et la manque
Celui que ses voisins dominent
Voilà la peine

– Parle, netir[169] !

Le netir

119 *La grâce de la femme ce sont ses perles*
La grâce d'une fête ses bruits
La grâce d'un fusil son acier

– Parle, ver de terre !

Le ver de terre

122 *Trois choses sont pure encombre*
Celui qui a maison menue
Et y amène des invités

167. Iblinser : oiseau non identifié.

169. Netir : animal non identifié.

W' isâan iγil d aqucaḥ
lhemm a degs iqerreḍ
Win isâan yir xenfuc
neţţ' ar iceṛṛeḍ[168]

Nnan as : – Nṭeq ay afalku !

Afalku

129 *A c' ara yini ufalku*
Tuudayt ur teţfuku
γas ṛṛṣaṣ m'aa yeddukku

Nnan as : – Nṭeq a tagerfa !

Tagerfa

132 *D Ṛebb' i-graden s wakka*
imi-y ččiγ lamana
Win ixeddaan di ddunit
ur yeţţekki di Ṛebbi
wala di lumma

Nnan as : – Nṭeq a mergwed !

Mergwed

137 *Ac'ara yini mergwed*
Sliγ s ddunit tenhed
Lgirra aţţa tuγ-ed
Agujil wuγur aa ibedd
Ayla-s ţţaken-t i ssed
Neţţa d awraγ am lweṛd
d ay' i-gesḍaafen mergwed

168. Neγ :

(123) *win ur nesâi axxam*
(125) *win isâan yir tagmaţ*
(126) *neţţ' ar ikeṛṛeḍ.*

Celui qui a courage court
Et va cherchant querelle
Celui qui a fille laide
Et exige grosse dot

– Parle, vautour !

Le vautour

129 *Que dira le vautour*
La lâcheté ne sauve pas
Mais bien les balles qui crépitent

– Parle, corbeau !

Le corbeau

132 *Ainsi l'a voulu Dieu*
Puisque j'ai gardé ce qu'on m'avait confié[170]
L'homme malhonnête en ce monde
N'appartient ni à Dieu
Ni à son peuple[171]

– Parle, dormeur[172] !

Le dormeur

137 *Que peut dire le dormeur*
Le monde je vois est renversé
La tempête sévit partout
Quel sera l'étai de l'orphelin
On jette ses biens à l'eau
Pendant qu'il se fane comme rose
Voilà ce qui fait dépérir le dormeur

170. La légende rapporte que le corbeau est devenu noir pour avoir renié un dépôt.

171. Évidemment, le peuple par excellence qui est l'oumma islamique.

172. Mergwed : animal non identifié.

Nnan as : – Nṭeq a ṭab !

Ṭab

144 *Ziγ ddunit teṭnexṛab*
mi d ddkir la yeṭneqlab
Lḥeq si ddula iγab
n Sidi Âumeṛ Ben Xeṭṭab

– Ac' ara-d iniḍ ay ajeḥmum ?

Ajeḥmum

Ac' ara-d yin' ujeḥmum ?

148 *Âudubilleh*
seg gwin ur nessin ad immeslay
neṭṭ' ar iṭqemqum
neγ w' iqumren sselṭan
yil' ur isâi lqum

– Ac' ara-d iniḍ a ṭikkuk ?

Ṭikkuk

Ac' ara-d yini ṭikkuk ?

153 *Aqliyi cbiγ lmenkuk*
Ṛṛezq mi-d ibbwa mecruk
win iččan kra mebṛuk
Argaz issuguten ccbuk
yibbwas a-t rren d aneḥruk[174]

– Ac' aa-d iniḍ a azeṛzuṛ ?

174. Neγ : d aḥemuk ?

— Parle, petit duc !

Le petit duc

144 *Vrai le monde va à vau-l'eau*
Puisque l'acier plie
Morte est l'équité depuis le temps
D'Omar Ben Elkhettab[173]

— Que dis-tu, merle ?

Le merle

Quoi dire ?

148 *Loin de moi*
Celui qui malhabile à parler
Bafouille
Ou bien celui qui se dresse contre le roi
Sans avoir de partisans

— Que diras-tu, coucou ?

Le coucou

Quoi dire ?

153 *Je suis frustré*
Les fruits dès qu'ils sont mûrs sont partagés
Heureux qui a pu en avoir un peu
Mais qui se plaît aux intrigues
Un jour restera seul[176]

— Que dit l'étourneau ?

173. Deuxième khalife orthodoxe après Mohammed. Il était renommé pour sa justice.

176. Sens douteux.

Azeṛzuṛ

Ac' aa-d yini uzeṛzuṛ ?

158 *Argaz illan d lmechuṛ*
iṭṭak lḥeq ixeṭṭ' i lğuṛ
ur iččehhid s zzuṛ
d ayen i-ghelken di leqbuṛ

— Ac' aa-d iniḍ a amergu ?

Amergu

Ac' aa-d yin' umergu ?

162 *Ccbab yellan d lâali*
yennum ijebbed aseḍṛu
tura yuγal am yesγi
win illan seddu weẓṛu[175]
Imi d lqern ṛebâaṭac
aγbub yeqqwel d afalku

— Ac' aa-d iniḍ ay aaṣfuṛ ?

Aasfuṛ

Ac' aa-d yini uâasfuṛ ?

168 *Ccbab yellan d lmechuṛ*
yerra imanis d lmeḍṛuṛ
iṛuḥ la ikerrez di lbuṛ
Lâinseṛ n tagmaṭ yeqqur

175. Qr. taqulhuṭ bbwarrac :

Zarellu
Ḥmarellu
Tiṭ bbwaγzen amalu
Tesseḍwi
Tebbeḍwi
Tečč ifrax i bururu
Bururu yeḥbes weẓṛu
Fk as zzit ad iḥlu
Fk as lemleḥ ad iru.

L'étourneau

Quoi dire ?

158 *L'homme de renom*
Est juste il n'opprime pas
Il ne rend pas de faux témoignage
Cause de grands tourments dans la tombe

– Que dit la grive ?

La grive

Que peut dire la grive ?

162 *Le jeune guerrier valeureux*
Habitué à appuyer sur la détente
Est maintenant comme le charognard
Emprisonné sous la pierre[177]
En ce quatorzième siècle[178]
La bécasse est devenue vautour

– Que dit le passereau ?

Le passereau

Quoi dire ?

168 *Le jeune guerrier renommé*
S'est fait humble
Il va cultiver terre ardue
Car tarie est la source de la fraternité

177. Allusion à une comptine (dite zarellu) que les enfants chantent en agitant des tisons : « L'œil de l'ogre / A sauté, tressauté / Il a mangé les enfants du hibou / Du hibou emprisonné sous la pierre / Si tu y mets du sel il mourra / Si tu y mets de l'huile il guérira. »

178. Le XIVe siècle islamique, qui a commencé en novembre 1882, passe dans la croyance populaire pour être celui de la perte de toutes les valeurs. Il est probable que ce passage est une interpolation récente dans un poème certainement plus ancien.

kul aḥbib ard ak-k iḍuṛ
Imi d lqern ṛebâaṭac
anęf kan w'ibγun yimγur

– Ac' aa-d iniḍ a ṭṭawes ?

Ṭṭawes

Ac' aa-d yini ṭṭawes ?

Ccbab yellan d imḥelles
ţţasen-d medden γures
Iȥȥuxxu yasen s yiles
ziγ zzuğa-s tettulles
mi-d bbwi ssmid a-t-tęftel
terr it akw d berkukes
Argaz aa yilin weḥdes
mi gesl' i ddḥis ad ibges
wten-t ṛẓan-d ixf ines
tameddit a-d yawi nnqes

– Ac' aa-d iniḍ a tasekkurt ?

Tasekkurt

Ac' ara-d ini tsekkurt ?

Win ur neţţâaddi di tebburt
win ibennun mebγir takurt
winna ḥesb it t-taqrurt

– I kem a taqubaat ?

Taqubaat

Ac' ara-d ini tqubaat ?

Argaz ur nesâi tarbaat[179]

179. Neγ :
(188) *I win ur nesâi tarbaat*
ayen aa yeqqim tajmaayt.

Et tes amis cherchent à te nuire
En ce quatorzième siècle
Laisse s'élever qui veut

– Que dit le paon ?

Le paon

Quoi dire ?

Le jeune guerrier équipé
Devant ceux qui viennent à lui
Se glorifie en paroles
Mais au vrai sa femme a la berlue
Avec de la semoule fine
Elle fait du gros couscous
L'homme sans parents
S'arme au moindre bruit de querelle
Il reçoit un coup qui lui fracasse la tête
Et revient le soir humilié

– Que dira la perdrix ?

La perdrix

Que dira la perdrix ?

Qui n'aime point la voie royale
Est comme qui bâtit sans briques
Il raisonne comme une petite fille

– Et toi, alouette ?

L'alouette

Que dira l'alouette ?

L'homme qui sans partisans

ar iččeṭṭin di tejmaayt
yibbwas a-t wten s txeddaat

Nnan as : – Siwel ay aaẓẓi ?

Aaẓẓi

Ac' ara isiwel uâaẓẓi ?

191 *Nekkini ism iw meẓẓi*
Ccbaḥa bbwergaz d ilemẓi
ccbaḥa n tmeṭṭut d lwali

– I kečč a Aameṛ Suksan ?

Aameṛ Suksan

194 *Ccbaḥa bbwergaz d llsan*
ccbaḥa n tmeṭṭut d ilewsan

– I kem a tajquqt ?

Tajquqt

196 *Tameṭṭut mm teḥluqt*
yibbwas ad-d arew tafelquqt

– Ayen akw deg la heddṛen akka leḍyuṛ, lbaz iqqim mebâid issusem. Nnan as : – I kečč a lbaz ? Ata ur-d nṭiqeḍ ara. Inna yas :

Lbaz

198 *Tanina m'ad iyi taγeḍ*
d nek i d ssid l-leḍyuṛ
Lmakla-w ad am-ţ mleγ
d aksum n tḥejleţ aḥṛuṛ

Intrigue sur la place
Un jour recevra des coups à l'improviste

– Et toi, rouge-gorge ?

Le rouge-gorge

Que dira le rouge-gorge
191 *Mince est mon nom*
La beauté de l'homme c'est sa jeunesse
Celle de la femme sa parentèle

– Et toi, Amar Souksan[180] ?

Amar Souksan

194 *La beauté de l'homme c'est l'éloquence*
La beauté de la femme ses beaux-frères

– Et toi, tajkukt[181] ?

La tajkukt

196 *La femme aux petites dînettes*
Un jour créera des avanies

Pendant tout ce temps, le faucon se tenait silencieux, loin du groupe. On l'interpella : « Toi seul n'as rien dit, faucon. »

Le faucon

198 *Si tu veux m'épouser Tanina*
Je suis le prince des oiseaux
Ma nourriture apprends-le
C'est de la bonne chair de perdrix

180. On ne sait plus à quel oiseau s'applique ce sobriquet.

181. Animal non identifié.

Mi fellas tebrek tiṭ iw
aṭ-ṭ-ččeγ lajl is meksuṛ

Teqqim Tnina tâawweq : mi tmuqel di ṣṣifa d isγi i gmellulen, lbaz berrik ; mi tmuqel deg guzzal, yif it lbaz. Twala ten mnamaren, tenna yasen : – Llant tlata temsal. Win tent id yufan d win ar' aγeγ. Nnan as : – D acu tent ?

Tanina

204 *Tenna yas Ad ii temlem*
anw' i d adγaγ yifen idγaγen
anw' i d asγar yifen isγaren
anw' i d ass yifen akw ussan

Lbaz

208 *Adγaγ yifen idγaγen*
ṭ-tisirt yezẓaden ssmid
Asγar yifen isγaren
d zzan uswid
Ass yifen akw ussan
d ass l-lâid

Tenna yas : – Nṭeq a igider ?

Igider

214 *Ul' i wen yin' igider*
Iheddṛ-i bab' armi wesser
Tanina yebbwi-ṭ lbaz
win illan d uḥdiq yennser

Tenna yas : – I kečč ay isγi ?
Inna yas : – Timenn' a tent id iniγ, ma d jjwağ d lbaz ara yjewğen yidem, aalxateṛ neṭṭa yekkat uzzal.
Tenna yas : – Ini-d.

Quand mon regard a fondu sur elle
Je la dévore mettant fin à son destin

Tanina était perplexe, car le percnoptère est plus beau : il est blanc alors que le faucon est fauve. Si bien qu'à la fin elle proposa de prendre pour époux celui d'entre eux qui résoudrait trois énigmes. « Lesquelles ? », dirent-ils. Tanina dit :

Tanina

204 *Je voudrais savoir*
Quelle est la plus belle pierre
Le plus beau bois
Le plus beau jour

Le faucon

208 *La pierre la plus belle*
C'est la meule qui moud la semoule
Le bois le plus beau
C'est le noir chêne zen
Le plus beau jour
C'est l'Aïd

Tanina dit : – Et toi, aigle ?

L'aigle

214 *L'aigle n'a rien à dire*
Mon père m'a enseigné jusqu'en sa vieillesse
Tanina est échue au faucon
Que les sages s'éclipsent

Tanina demanda : – Mais toi, percnoptère ?

Isγi

218 *Adγaγ yifen idγaγen*
d adγaγ n ḥejṛ ssaâid
Asγar yifen isγaren
d leqlam iss ikteb ţţuḥid
Ass yifen akw ussan
d ass ig qqimen iḥbiben lwaḥid

224 *Terr as lewğab s leqyas*
ur as-d uriw aatuṛ

Tanina

γas kečč a lbaz ay ṛuḍaγ
tiṭ inu ḥed ur-ţ iččuṛ

Lbaz

228 *Addud inu γef zzan*
illan zdat lehjuṛ
Lâac iw hat deg gwedrar
anida zedγeγ luâuṛ
Lmakla inu
d aksum l-lḥejla mm ḥṛuṛ
Mi-ţ ddmeγ deg gwaccaren iw
aţ-ţ-ččeγ lajl is mexsuṛ

Tanina

236 *Tenna yas Ṛuḥ awlidi*
nekkin' ur âazimeγ i nnquṛ
Win i-d-i yebbwin yecṛeh
assag' i nejmeγ lumuṛ

Igider

240 *Win iwten uzzal*
a-s qqaren medden ijuṛ

Le percnoptère

218 *La pierre la plus belle*
C'est celle de la Kaaba[182]
Le bois le plus beau
C'est le stylet qui écrit les saints livres
Le jour le plus beau
C'est celui que des amis passent ensemble

224 *Tanina répondit avec mesure*
Sans buter sur les mots

Tanina

C'est toi seul faucon que je veux
Nul autre ne comble mes désirs

Le faucon

228 *Je perche sur les chênes zens*
Devant les rochers
Mon nid est dans les montagnes
Parmi les pics escarpés
Ma nourriture
C'est chair épicée de perdrix
Je les saisis dans mes serres
Et les mange triste est leur destin

Tanina

236 *Dit Va ami*
Je ne suis pas là pour les arguties
Qui m'épouse est bien heureux
Aujourd'hui seulement je peux décider

L'aigle

240 *Qui se bat avec courage*
Passe pour violent

182. Kaaba : autel sacré de La Mecque.

Win ur nwit uzzal
a-s qqaren medden yeqbeṛ
Tanina yebbwi-ṭ lbaz
W' ibγan ad iddu yekker

Tanina

246 *Win ṭjewğen*
ṭjweğ s telt meyya
Ma isâa aqcic ad yuγal
d ccawec di lemḥella
Ma isâa taqcict
Attaγ ṛebâa meyya
Jjwağ n ṛṛxa ala
Ma isâa aqcic
ad iṭnadi f tebbura
Ma isâa taqcict
s tmuzunt neγ s lbara
leγla ur as iṭṭaf ara

Igider

258 *Imi d ddunit tnegger*
lğil agi d imekwfeṛ
Win icceččen
inin as issager
Win iwten uzzal
nnan as d imenger
Win irewlen
inin as d imḍebbeṛ
Ddunit tebna
γef leḥya d sser
s ṛṛiḍa n tmellalt
ay ṭjegger

Qui ne se bat pas avec courage
Passe pour pusillanime
Tanina est échue au faucon
Il ne reste plus qu'à partir

Tanina

246 *Qui veut se marier*
Donne une dot de trois cents douros
S'il a un garçon
Il sera officier[183] *dans l'armée*
S'il a une fille
Sa dot sera de quatre cents douros
Ne fais pas de mariage vil
Car si tu as un garçon
Il ira mendiant de porte en porte
Si tu as une fille
On l'épousera pour un sou ou pour rien
Mais jamais pour une forte dot

L'aigle

258 *Périssable est le monde*
Et impie cette génération
Qui tient table ouverte
On le dit prodigue
Qui fait preuve de courage
Passe pour un fléau
Qui fuit
Passe pour prudent
Le monde repose
Sur la pudeur et la discrétion
Une pellicule d'œuf
Le teint[184]

183. Chaouch : titre de l'armée turque, ici à valeur surtout symbolique.

184. Allusion à une légende inconnue.

270 *Ằuhdeγ-k a ccbab*
ur hdiṛeγ ṣṣwab
alamma t-tagwniṭ
ggum lḥisab

Qqaren seg gwassen i geggugem yisγi.

Ufgen akw leḍyuṛ. Iqqim lbaz t-tnina. Yebbwi-ṭ s axxam is. Yuγ iṭ. Mkul ass iṭṭṣeggid as-d. Mi-d inγa ttiṛ, ad as ikkes ul d uqerru, a ten yečč. Ayen d-igwran a-t yefk i Tnina.

Yibbwas tenna yas :

– A lbaz, kulci tebbwiḍ iyi-t id, lamaana ayen ilhan di ttiṛ dayem ttekkseṭ-ṭ.

Inna yas : – Yah a yelli, akk'i gella lḥal ? Ihi assa yessaweḍ Ṛebbi taqḍiât im γuri.

Tenna yas : – Ayen ?

Inna yas :

274 *Lemmer tebγiḍ atteččeḍ*
aqerr' akw d wulawen
ur teṭγimiḍ ara
ger yesγan d igerfiwen.

Iddem iṭ ger waccaren is, ihuzz iṭ abrid, isṛekwmaj iṭ. Temmut Tnina.

270 *A mis je fais vœu*
De ne plus jamais dire la sagesse
Jusqu'au jour
Du jugement dernier

C'est, dit-on, de ce jour que le percnoptère est devenu muet[185].

Les oiseaux s'envolèrent, laissant seuls Tanina et le faucon. Le faucon chaque jour ramenait des oiseaux, dont il enlevait la tête et le cœur pour lui-même, laissant le reste à sa compagne.

Après s'être tue longtemps, Tanina finit par se plaindre de ne jamais manger le cœur ni la tête du gibier.

– Vraiment ? dit le faucon. Eh bien, Dieu a mis aujourd'hui un terme à ta vie avec moi.

– Pourquoi ? demanda-t-elle.

– Parce que :

274 *Qui veut manger*
La tête et le cœur du gibier
Ne reste pas
Parmi les corbeaux et les percnoptères.

Le faucon prit Tanina dans ses serres, la balança une fois puis l'écrasa[186].

185. L'expression consacrée est *iggugem am yesγi* : muet comme un percnoptère.

186. Dans sa livraison n° 83 du 3e trimestre 1964, le *Fichier périodique* d'Alger a donné deux versions de « Taqsiṭ l-leḍyuṛ » ainsi que le dénouement.

Aali Aamṛuc

n At Meddur

79. Kkateɣ iteddem wasif

Aal' Aamṛuc illa yezga yekkat deg At Yaala. Yibbwas iṛuḥ aḍ iwet deg Gwegwni Ggeɣran. Ibda la-d iṭṭawi. Iwala igad i-s-d izzin la heddṛen bbwagarasen, ur-d lhin ara yides. Ibeddel asen ṣṣenf, ɣas akken kifkif, ur ibeddel wara. Issusem. Ineṭq-ed yiwen, inna yas :
– A dda Aali, keč wwet kan ; lmensi-k ihegga. Yerr as-d umedyaz :

Zik meddḥeɣ deg At Yaala
ɣer nnmur izedɣen Ḥnif

Mi bdiɣ serrḥeɣ-d i lluɣa
ɣas ṣṣerf la-d iṭṭilliṭ

Tura qqwleɣ-d s Agwni Ggeɣran
kkateɣ iteddem wasif.

Ali Amrouch

Les tribulations d'un poète

79. **Autant en emporte le vent**

Ali Amrouch est un poète de profession. Il n'a pas l'importance sociale d'un Yousef-ou-Kaci, mais ce n'est pas non plus un simple amuseur[187].

En se produisant un jour dans un village où il n'avait pas coutume d'aller, il s'aperçoit que ses auditeurs, occupés de leurs propres affaires, ne l'écoutent guère. Il n'a pas plus de succès en essayant de changer de thème. Il décide alors de se taire. Quelqu'un l'invite à continuer, ajoutant que de toute façon le poète n'avait rien à craindre : son dîner était déjà prêt. Ali rétorqua :

Jadis je me produisais chez les Ait Yaala
Les tigres d'Ahnif[188]

A peine avais-je entamé un air
Que les pièces d'argent pleuvaient

Me voici à Agouni Gueghran[189]
Je dis Autant en emporte le vent.

187. On trouve dans HANOTEAU, *op. cit.*, un poème d'Ali Amrouch (3e partie, nº 8).

188. Ait Yaala : tribu du versant sud du Djurdjura, au-dessus d'El Esnam. Ahnif : voir note 137.

189. Agouni Gueghran : village des Ait Bouchenacha, région de Boghni.

80. Ay din d luquf

Ikkat Aali deg At Yaala. Yiwet tmeṭṭut tsell as-d, tebγ' at-t-aγ, tenna yas : — Ṛuḥ, sutr iyi deg mawlan iw, ad iyi taγeḍ. Iṛuḥ Aali aṭ-ṭ-issuter. Mi bbwḍen ar taâmamt, cṛeḍn as-d ayen iwim' ur izmir ara. Inna yas : — Annect-a bezzaf, ur as zmireγ ara. Inna yas babas n tmeṭṭut : — m'akk' a-ṭ-tawiḍ, mulac ak-k-ihenni Ṛebbi ihenni yaγ. Beṭṭlen si jjwağ nni.

Ssin γer da iṛuḥ yiwen urgaz d ameṛkanti ad issuter tameṭṭut. Ayen d-as-d ceṛḍen di taamamt ifka-t. Yaγ iṭ.

γer taggara Aal' Aamṛuc yuγal idderγel. Lamaana γas akken mazal iṭmeddiḥ am zik. Yibbwas irra γer taddart deg tella tmeṭṭut nni. La yekkat ; tesla yas-d tmeṭṭut ; taaql it id ; tenna yas i wergaz is : — Ddu yidi γer tejmaait ad waliγ ameddaḥ agi la yekkaten.

Idda yides. Tufa-n din Aali, neṭṭa yedderγel, ur-ṭ id iwal' ara. Tenṭeq γers :

Afṣiḥ bu lekluf
iṭγurrun tidma s ṣṣda
Tagmert mm leḥfuf
mi âadlen algam d ssruğ
Bbwin-ṭ at llḥuf
igad ikesben ayla
Iqqim umesḥuf
i-s innan bezzaf uya.

Akken i-s isla umedyaz, yaaqel taγect, irra yas s-usefru iwimi aadlent tmeγra d usefru mi yesla :

Usemha memḥuṣ
bexlaf llif d nnesba
Titbirt γef ṛrfuf
taalğeṭ deg nnexba
Ay din d luquf
wamma laamal d lxayba.

80. **Le mariage d'un poète**

Une jeune femme, séduite par les chants du poète, le poussa à aller demander sa main. Ce qu'il fit. Mais, Ali ne pouvant pas payer la dot qu'on exigeait, le mariage n'eut pas lieu. Puis, un homme riche ayant demandé sa main, la jeune femme l'épousa.

Par la suite, le poète perdit la vue. Il continuait néanmoins son métier d'aède. Un jour qu'il s'était rendu au village même où était mariée la jeune femme, celle-ci l'entendit, sortit sur la place et lui dit en vers :

Poète intrigant
Tu séduis les femmes de tes accords
La jument harnachée
Bridée et sellée
A été emportée par les hommes aux fins vêtements
Et pourvus de fortune
Et le pauvre hère est resté
Qui a jugé qu'on lui demandait trop.

Le poète aveugle ne la voyait pas, mais il reconnut la voix et répondit :

Clair est son nom
Fait de voyelles limpides
Elle est colombe au haut des toits
Ou statue sur son piédestal
Mais... c'est tout apparence
Car par sa conduite elle est laide.

Maammeṛ Aḥesnaw

81. **Taqsiṭ n tqecmaat**

1 *Laalam d cudden leǧyus*
lɣac' ulamma yiwen
At laadda taẓẓirit
amzun d uffal ay refden
At tṛamit izga uḥewweṣ
mi wten atemm' a-t-zeglen

7 *Ttelj iwten isxitlif*
asign'ur illi

Mammar des Ihasnawen[190]

81. **Parodie**

Ce texte est l'exacte parodie des poèmes courtois classiques, tous bâtis sur le même schéma : l'armée a levé l'étendard, mais la neige bloque le noble châtelain qui, condamné à l'oisiveté, songe à la femme aimée et lui envoie par un oiseau un message d'amour. La conclusion varie : ou bien le poète est satisfait, ou bien il continue de traîner sa nostalgie.

1 *Les armées ont hissé l'étendard*
Et de soldats... point
Elles ont de beaux fusils algérois
Aussi résistants que... férule[191]
Elles sont faites de tireurs inlassables
Qui lorsqu'ils visent une chaumière... la manquent

7 *La neige folle qui tombe...*
Sans nuages

190. Ihasnawen : tribu des Ait Aïsi, dans les environs de Tizi-Ouzou.
De Mammar-ou-Ali des Ihasnawen, on trouve un poème dans HANOTEAU, *op. cit.* (1re partie, n° 15 : « Mort du caïd turc de Bordj-Sebaou », vers 1824). Cf. aussi, ici même, n° 27.

191. L'expression consacrée est : « peu résistant comme la férule ».

Ikna amadaγ issa-t
ibded ur iγli
Iḥbes lmal di Tiklat
ksant akw wulli

13 *A leḥmam ifer zwi-t*
neqqel deg-gifg ik γli
Tajaalt ik ad ak-ţ nekmes
ţţmen ur illi
Ar ṭṭeggwalt ḥabbeγ s-wul iw
t-taẓiḍant am milili.

82. **Amedyaz d ccetwa**

Amedyaz

1 *Ccetwa ur nesâi laaqel*
aţţa tebda-d s tura
Heggaγ tamâict d uzeqqur
âaggneγ i medden ttamma
Agguren ag' ar nestaamel
ur degsen telli lxedma

Ccetwa

7 *Nek ad ak-d γeḍleγ adfel*
ara-k ireglen tabburt
Lmal ik ad ak-t nγeγ
attaâyu txeddem tefrut

Plie et couche les ronces
Qui... restent dressées
A Tiklat[192] *elle a condamné les troupeaux à l'étable*
En sorte que... toutes les brebis sont allées paître

13 *Ramier... replie les ailes*
Prends ton essor et... tombe
Je t'ai réservé ton salaire
Et... je n'ai pas un liard
Va vers... la belle-mère aimée de mon cœur
Et douce... comme le laurier[193].

82. **Le poète et l'hiver**

Le poète

1 *L'hiver dément*
A déjà commencé
J'ai préparé provisions et bois
A tout le monde j'ai fait dire
Que tous ces mois j'allais faire comme si
Je n'y avais rien à faire

L'hiver

7 *Je vais faire tomber la neige*
Qui bloquera ta porte
Tu seras contraint de tuer tes bêtes
Le couteau aura fort à faire

192. Tiklat : un hameau de la rive gauche de l'oued Sahel, non loin d'El Kseur, porte ce nom (on y trouve les ruines de l'ancienne Tubusuptus) ; mais s'agit-il ici de lui ?

193. L'expression consacrée est : « amer comme le laurier ».

Amedyaz

11 *Ad am rewleγ s Aγenjuṛ*
anida-d ceṛṛeq tafukt
Adefl im m'aa-d iγelli
ad am t-tesseblaa akw tmurt

Ccetwa

15 *A tiṭ uḥuli*
t-timital ik i-ţ ixellun
Babak n-teğğiḍ yuḍen
kulyum haat deg wnezgum
Yemmak la tmegger mejjir
haaţ s tiqqad γer lkanun[194]

Amedyaz

21 *Ad ṛuḥeγ ar Leẓẓayer*
tamurt m Bab Aazzun
An-n-ttekkiγ am mizimer
adrim annaabb' i wserdun
A-d naweḍ anketteṛ megzer
Ayen deg uḍnen ad ḥlun

Ccetwa

27 *Iwimi-k heggaγ Yesser*
iččan i tγezz' akw leqrun
A-k ismaaṛṛeḍ am memder
sseglaf din am meqjun

Amedyaz

31 *Nek ay lliγ d igider*
ur ţţekkiγ deg at ṭṭnun

194. Neγ : *kulyum la-ţ teddzen leğnun.*

Le poète

11 *Je fuirai à Aghenjour*[195]
Où le soleil brille
A mesure que ta neige tombera
Elle fondra au sol

L'hiver

15 *Œil de bouc*
Tu es de ceux qui ruinent tout
Ton père que tu as laissé malade
Chaque jour s'inquiète
Ta mère se nourrit de feuilles de mauve
Toute couverte de cautères au coin du feu[196]

Le poète

21 *Je vais m'installer à Alger*
Près de la porte Bab-Azoun
A demeure comme l'agneau dans la bergerie
J'aurai de l'argent par monceaux
A mon retour nous ferons beaucoup de potage
Et leurs maladies guériront

L'hiver

27 *Pourquoi crois-tu que je t'aie préparé l'Isser*
Qui a rogné les angles de toutes les vallées
Il se dressera devant toi comme un mur
Tu pourras toujours aboyer devant

Le poète

31 *Tel l'aigle*
Les querelles mesquines ne m'atteignent pas

195. Aghenjour : un village des Ait Zmenzer (Ait Aïsi) porte le nom d'Aquenjour.

196. Expression péjorative : être couvert de cautères veut dire que l'on n'a rien à faire.

Asif annerğ' ard izzer
ard as qqaren akw laayun
Mi d yebrir annembwiwel
iṭij ibded γef leqrun
Anebdu a-t id nezger
acu mi yezmer umeγbun

39 *Anida kem jeṛṛbeγ texliḍ*
f lehdem i tebniḍ llsas
Ma d kem telt cchuṛ i tliḍ
tezgiḍ-d felli d axemmas
A-d yawed yebrir uqsiḥ
aweḍ γer Bujlil tinṭ as.

La rivière j'attendrai qu'elle baisse
Que toutes ses sources tarissent
En avril je me mettrai en route
Quand le soleil sera haut dans le ciel
Ce sera l'été je traverserai la rivière
Que pourra-t-elle alors la pauvre

39 *Où je vois que tu es vain*
C'est que tu bâtis sur des ruines
Tu n'as droit qu'à trois mois après tout
Comme mon quintenier[197]
Avril chaud viendra et
Tu iras à Boujelil[198] *y conter tes peines*[199].

197. L'hiver a droit à une partie de l'année comme le métayer au quint a droit à une part des récoltes.

198. Village des Béni Abbès sur la rive droite de l'oued Sahel, près de Béni-Mansour.

199. Ce dialogue sur le mode plaisant rappelle la coutume, attestée ailleurs, de la lutte rituelle entre l'hiver et l'été : « épisode dramatique qui consiste d'une part dans la lutte entre des représentants de ces deux saisons, d'autre part en un long dialogue versifié dont chaque personnage entonne successivement une strophe » (Mircea ELIADE, *Traité d'histoire des religions*, VIII). Cf. aussi VIRGILE, *Eglogues*, 3 et THÉOCRITE, *Idylles*, 5.

Amur wis ukkuẓ

Tiqsiḍin

Quatrième partie

Légendes religieuses

83. Sidna Yebṛahim Lxalil

1 *Taqsiṭ annebd' a-ṭ-nedkeṛ*
f Sidna Yebṛahim Lxalil
W'illan d lfahem iḥesses
Iccečča d lebd' ur yaâḍil
Inebgi bbudem
yaâdel neṭṭa d igellil

7 *Tḥedṛ-ed lâid tameqqwrant*
iḍleb di Ṛebbi ṭṭehlil
Ṛeẓq ii s lfeḍl ik
ay aḥnin tegḍ-i ttawil

11 *Tenṭeq lqedṛa ṛ-Ṛebbi*
tenna yas Zlu Smaâil
Iğuz i ttḥegga
taṣebḥit bbwas l-lâid

15 *Yuki-d seg nnum*
γer zzuğa-s yawi ddalil
Tḥedṛ-ed lâid tamweqqrant
ḍelbeγ di Ṛebbi ttehlil
Ṛeẓq ii-d s lfeḍl ik
Ay aḥnin tegḍ-i ttawil

83. **Le sacrifice d'Abraham**

1 *Nous allons entamer l'histoire*
D'Abraham l'ami de Dieu
Il avait des hôtes chaque jour
Entre les notables
Et les pauvres
Il ne faisait point de distinction

7 *La fête du sacrifice approchant*
Il demanda à Dieu de le réjouir
Fais-moi bénéficier de ta grâce
Dieu bon et pourvois-moi

11 *La Toute-Puissance divine répondit*
Elle lui dit Égorge Ismaël
Ton sacrifice sera licite
Le matin du jour de la fête

15 *A son réveil*
Il alla conter son rêve à son épouse
La fête du sacrifice approchant
J'ai demandé à Dieu de me réjouir
De me faire bénéficier de sa grâce
Et dans sa bonté de me pourvoir

21 *Tneṭq-ed lqedṛa*
tenna yi Zlu Smaâil
Iğuz i tthegga
taṣebḥit bbwas l-lâid
Tenna yas Zlu-t
Nesḍaa i sid nneγ atwil

27 *Yuγ as taqenduṛt*
iwennaa-s gg ṭṭfaṣil
Yyaγ a memmi
ass' annessired s leγsil

(Ddan tallit)

31 *Iluâa-t id bu tḥila*
d amγar icaben isimlil
Inna yas Ay aqcic
ma d kečč i d Sidna Smaâil
Ḥedṛeγ i wḥeddad
mi gerḥa lhend iṭṭeṭṭil

37 *Babak d axeddaâ*
yaabbwel ak-k izlu s leqtil
Inna yas Xzu-t
a mmi winna d nnaâil
Anw' ara yezlun mmis
Yebṛahim m' ad izlu Smaâil

(Rnan amecwaṛ)

43 *Iluâ-t id bu tḥila*
d agerfiw i-s-d isawel
Inna yas Ay aqcic
ma d kečč i d Sidna Smaâil
Ḥedṛeγ i wḥeddad
mi gerḥa lhend iṭṭeṭṭil

21 *Le Dieu puissant prenant la parole*
M'a dit d'égorger Ismaël
En sacrifice licite
Le matin de la fête
Elle dit Égorge-le
Nous sommes soumis à notre Seigneur c'est Lui qui sait

27 *Il lui acheta une robe*
Belle et bien taillée
Viens mon fils
Nous allons aujourd'hui nous laver nous purifier

(Ils firent une étape[200])

31 *Le Malin interpellant Ismaël*
Sous les traits d'un vieillard chenu
Lui dit Enfant
Es-tu Ismaël
J'ai vu de mes yeux le forgeron
Aiguiser la lame et la rendre coupante

37 *Ton père traîtreusement*
Veut t'égorger
Abraham dit Maudis-le
Mon fils c'est Satan le réprouvé
Qui jamais a égorgé son fils
Abraham peut-il égorger Ismaël

(Ils firent encore une étape)

43 *Le Malin interpellant Ismaël*
Sous la forme d'un corbeau
Lui dit Enfant
Es-tu Ismaël
J'ai vu de mes yeux le forgeron
Aiguiser la lame et la rendre coupante

200. Cette formule répétée semble en dehors du texte poétique et dite uniquement pour éclairer l'auditoire.

49 *Rwel af babak*
ulayγef ak-k izlu s leqtil
Inna yas Xzu-t
a mmi winna d nnaâil
Anw' ara yezlun mmis
neţţ' ad iqqim d agujil

(Rnan amecwaṛ)

55 *Iluâ-t id bu tḥila*
d adrar i yas-d isawel
Inna yas Ay aqcic
ma d kečč i d Sidna Smaâil
Ḥedṛeγ i wḥeddad
mi gerḥa lhend iţţeṭṭil

61 *Babak d axeddaa*
dag ara-k izlu s leqtil
Ţxilek a baba
a ssbaa iṛaaḍen iciqer
Lemmer d laabd
ihedṛ-ed ladγ' a-t nenkeṛ
Wagi d adrar Aaṛafa
iţban γef fudm is lḥeṛ

69 *Inna yas T-tideţ*
a mmi buddeγ d-aa-k nenkeṛ
Irba-t deg rebbi-s
iẓṛi-s iγleb laanaseṛ
Tasa-s teḥlales
ay awḥid d-ṛebbaγ meqqwer

75 *Inna yas Belleh a baba*
la teqqareḍ dgi lâaqel
Nebbeh ajenwi
γer wemsed ard iseṭṭel
Taânuḍ agerjum
anida-k-d iban lefṣel

49 *Sauve-toi*
Ton père veut t'égorger
Abraham dit Maudis-le
Mon fils c'est Satan le réprouvé
Qui jamais peut égorger son fils
Et rester orphelin de lui

(Ils firent encore une étape)

55 *Le Malin interpellant Ismaël*
Sous la forme d'une montagne
Lui dit Enfant
Es-tu Ismaël
J'ai vu de mes yeux le forgeron
Aiguiser la lame et la rendre coupante

61 *Ton père traîtreusement*
Va t'égorger ici-même
Ismaël dit De grâce père
Lion rugissant au haut de l'escarpement
Si c'était un homme
Qui avait pris la parole je l'aurais renié
Mais c'est ici le mont Arafa[201]
Qui ne saurait mentir

69 *Abraham dit C'est la vérité*
Comment le nier mon fils aimé
Il le prit
Sur ses genoux en pleurant
Son cœur tressaillit
Le fils unique que j'ai élevé est maintenant grand

75 *Ismaël dit Père par Dieu*
Tu dis que tu es sage
Aiguise le couteau
Contre la pierre qu'il coupe
Puis cherche dans le cou
L'articulation

201. Arafa : une des crêtes de la ligne de hauteurs dominant la plaine du même nom à une vingtaine de kilomètres à l'est de La Mecque. C'est là que se déroulent les principales cérémonies du pèlerinage annuel.

81 *γurek ddbiḥa*
ammar tizl' ad ak texseṛ
Fiḥel akw arruz
ur ţţagwad a-k nerwel
Jmaa ledyab ik γurek
ulayγef ak-k nγeggeṛ

87 *Ammar a-k terdel tẓallit*
bbucbiḥ nnbi ṭṭaheṛ
Sbaad felli yemma
ur teţwal' ur tḥeddeṛ
Neţţat t-tamedhuct
taṛwiḥt tesxeṛb as lameṛ

93 *Ittekka af ujenwi*
iţţi yeqqwel as f ddheṛ
Jibril âalih ssalam
seg lğennet ay-d inuḍeṛ
Yuzn as axerfi
d aberkan deg nnwaḍeṛ
Izla-t i ṭṭḥegga
iḍleq i wuzyin n nnḍeṛ

101 *Lailaha il Elleh*
Awḥid ur tṛebba yemmas
Ibḍa tamurt d iγallen
iṭṭef igenni mebla isulas
γefṛ aγ a Lleh ma nedneb
jmiâ akka-d neţmeḥsas.

81 *Prends garde*
Que ton égorgement ne soit pas licite[202]
Inutile de m'attacher
N'aie pas peur je ne me sauverai pas
Retrousse ton vêtement
Pour ne point le salir

87 *Et rendre illicite la prière*
Au nom du Prophète impeccable[203]
Éloigne ma mère
Qu'elle ne me voie pas
Émotive comme elle est
Le spectacle peut lui troubler l'esprit

93 *Abraham appuya Le couteau*
Se retourna
Gabriel sur lui soit le salut
Le contemplait du Paradis
Il lui envoya un mouton
Noir
Abraham l'égorgea
Et relâcha le bel enfant

101 *Dieu hors duquel il n'est point d'autre Dieu*
Unique que nulle mère n'a élevé
Qui as partagé la terre par pans
Et soutiens les cieux sans colonnes
Pardonne-nous nos péchés
Tous tant que nous sommes ici[204].

202. Il y a des règles précises pour le sacrifice rituel, voire le simple égorgement.

203. La tradition populaire, faisant fi de toute considération chronologique, subordonne tous les prophètes au dernier d'entre eux : Mohammed.

204. Le sacrifice d'Abraham est brièvement évoqué dans le Koran (sourate XXXVII, versets 100 et s.) : « Lorsqu'il [Ismaël] fut parvenu à l'âge de l'adolescence, son père lui dit : " Mon enfant, j'ai rêvé que je t'offrais en sacrifice à Dieu. Réfléchis un peu, qu'en penses-tu ? – Ô mon père, fais ce que l'on te commande ; s'il plaît à Dieu, tu me verras supporter avec fermeté." Et quand ils se furent tous deux résignés à la volonté de Dieu et qu'Abraham l'eut déjà couché, le front contre terre, nous lui criâmes : " Ô Abraham, tu as cru à ta vision, et voici comment nous récompensons les vertueux. " » Sur ce canevas assez simple, les exégètes et l'imagination populaire ont brodé.

84. Taqsiṭ n Sidna Yusef

I.1 *Sslaṭ γefk a nnbi Laadnan*
s lâad l-lehwa f ṛṛef
S lâad n tmurt d igenwan
d ttejṛa igezmen texlef
âad l-lebḥuṛ d iselman
d leṛwaḥ si mkul ccḍef

II.7 *Bismilleh ard bduγ inan*
fhem a w'illan d laaref
Ccix yeṭṛebbin lexwan
cciṭan m'ad γefs ixḍef
Neγ win zeddigen am-maman
taxlift n Sidna Yusef

III.13 *Ikkr-ed d aqṛuṛ d ameẓẓyan*
iṛuḥ di targit yetlef
Isnaat as lerbayeḥ illan
lḥanin lmuceṛṛef
Seğğedn as waggur d yetran
di tegnaw ay-d iweqqef

IV.19 *Ikkr-ed taṣebḥit ican*
γer baba-s ay-gessuref
— A d alseγ leḥdit yeḍṛan
Bab n ṣṣeḥ m'ad itxewwef?
Seğğedn-i waggur d yetran
di tegnaw i-d gan ṣṣef

V.25 *Sidna Yaaqub zzin Leqwṛan*
d amγar icab iwellef
Ifesser asen-d lmanam
— Wa d sser ḥed m'a-t-ikcef
Yusef ad yuγal d sselṭan
ad fellas iddu walef

84. Histoire de Joseph

I.1 *Préludons par toi Prophète Adnanite*[205]
Par la pluie sur le bord des toits
Par la terre et le ciel
Par l'arbre qui coupé repousse
Par les mers et par les poissons
Par les âmes de tout lieu

II.7 *Je commencerai par le nom de Dieu*
Qui est sagace m'entende
Car le maître qui enseigne aux disciples
Satan peut-il fondre sur lui
Ou sur l'homme pur comme l'eau
Comme était Joseph

III.13 *Jeune enfant encore*
En rêve il s'égara
Le Dieu bon et exalté
Étala ses biens devant lui
La lune et les étoiles se prosternèrent devant lui
Il trônait dans le ciel

IV.19 *Il se leva le matin troublé*
Et se hâta vers son père
Je vais te conter la chose comme elle est
L'homme véridique peut-il rien appréhender
La lune et les étoiles se sont prosternées devant moi
En rang dans le ciel

V.25 *Jacob ornement du Koran*
Vieillard chenu et expérimenté
Leur expliqua le rêve
Ceci est un secret prenez garde de le divulguer
Joseph sera roi
Il aura une garde de mille hommes

205. Adnan : ancêtre éponyme des Arabes septentrionaux, descendants d'Ismaël selon la légende, dont faisait partie la tribu du Prophète.

VI.31 *Atmaten is segm' ay-s slan*
imiren ay-d bdan ṣṣef[206]
Nnejmaan deg ddiwan
ar heddṛen deg leḥsayef[207]
— Yusef ad yuɣal d sselṭan
nekwni fellaɣ d imseqqef

VII.37 *Ṣṣbeḥ begsen-d i lḥiwan*
izmer Ṛebbi ad ɣefs ilṭef
At lemkwaḥel am-mizerman
dâan-d ad iddu Yusef
— A-t-nḥeṛṛeb deg lmidan
mi-gwet lḥejl' aṭ-ṭ-ixḍef

VIII.43 *Inaam uẓidan n llsan*
ibges ibɣ' ad issuref
Tikli m milayen ay ddan
ibâad ɣef temdint ccḍef
Gren-t deg lbir yelqan
ucebḥan deg lewṣayef

IX.49 *Idegger it id uqeṛsan*
s ifassen is izzi yeṭṭef
ala s-icellex iḍudan
di tlaba la-s-d itellef
— Aṛṛa leḥdid s lâajlan
annedbeḥ Sidna Yusef

X.55 *Iɣli deg lbir iqwan*
deg-gwaman i-d-itḥewwef
Llqfâa d adrar itɣan
temmuger it id at-t-xḍef
Jibril d bab l-leḥsan
mbaayd i-t-id iccelqef

XI.61 *Ṛebbi d bab n tezmert iqwan*
Jibril yumṛ-ed ɣer-s s lxef

206. Neɣ : *Bdan la ččuddun ṣṣef*
207. Neɣ : *Kul yiwen lqelb is yeknef*

VI.31 *Dès qu'ils eurent entendu*
Ses frères commencèrent à conspirer
Ils se réunirent
Et se mirent à récriminer
Joseph va devenir roi
Et nous dominer

VII.37 *Au matin ils harnachèrent une bête de somme*
Dieu sauve Joseph
Ils avaient des fusils venimeux[208]
Ils demandèrent à prendre Joseph avec eux
Nous allons l'exercer sur le terrain
A chaque perdrix qu'il tirera il fera mouche

VIII.43 *Le jeune homme aux paroles suaves acquiesça*
Il s'arma il avait hâte de partir
Ils parcoururent deux milles
Jusqu'à ce qu'en un lieu éloigné de la ville
Ils jetassent dans un puits profond
Le bel enfant

IX.49 *Le plus brutal le poussa*
Joseph se retournant s'accrochait avec les mains
L'autre essayait de lui faire lâcher prise
Joseph s'agrippait à ses vêtements
Donnez vite un couteau
Que j'égorge Joseph

X.55 *Il tomba dans le puits abondant*
Il pataugeait dans l'eau
L'hydre comme une montagne gigantesque
Vint à sa rencontre pour le saisir
Mais Gabriel compatissant
De loin l'attrapa

XI.61 *Dieu tout-puissant*
Aussitôt donna à Gabriel des ordres

208. *Sic.*

— *G as-d lḥiğab γef-faman*
ammar a-t id yaweḍ ccḍef
A-t-ğaaleḍ seg-gw'itḥayan
aaṭq it ur ixdim ayγef

XII.67 *Llafâa idub-it leγmam*[209]
tuγal am tezḍit teḍâaf
Sebaa snin ay din kkan
neṭṭat d Sidna Yusef
Seg-wgellid w'ibbwin laman
ur izmir ad itxewwef

XIII.73 *Tameddit mi-d twellan*
feṛḥen-d ḥed ur-d iγulef
Sidna Yaaqub isteqsan
— *Anida n-teğğam Yusef*[210]
Ul iw yeččuṛ d lxufan
tasa-w la tṛaad la tneccef

XIV.79 *Iqubl it yiwen d aalayan*
tban γef-fudm is tesḍef
— *Yusef ur izmir i-yberdan*
γer deffir i-getxellef
Ma yeqqim ma bqa laman
uccen iqesd-ed asulef

XV.85 *Laamala iṛced sselṭan*
— *Ard iy-d nnejmaam a ṣṣef*
Ḥeṛṛben-d amzun d imenγan
di lγaba ibda ucawef
Ṭṭfen-t-id mbla lmidan
ḥuzzan-d ddib s-ukerref[211]

XVI.91 *Iggul as Uḥeq Leqwṛan*
d lḥeğğağ sbaayn alef
D uwḥid Lleḥ i-ṭ-incan
winna i-ṭ-ibnan tewqef

209. Neγ : *Llafâa nni din yellan*
210. Neγ : *Aani day n-teğğam Yusef ?*
211. Neγ : *mebla lbaṛud d ukwellef*

Mets un paravent entre l'eau et lui
Que le flot ne l'atteigne pas
Sauve-le de la mort
Épargne-le il est innocent

XII.67 *Une vapeur fit fondre l'hydre*
Qui devint mince comme un fuseau
Joseph et elle
Passèrent là sept ans
Qui a la caution de Dieu
N'a rien à craindre

XIII.73 *Le soir ses frères revinrent*
Joyeux nul d'eux n'était triste[212]
Jacob leur demanda
Où avez-vous laissé Joseph
Mon cœur est plein d'appréhension
Mes entrailles crient affolées

XIV.79 *L'un d'eux un grand l'affronta*
La noirceur se lisait sur son visage
Joseph ne peut pas faire de longs trajets
Il a dû rester en arrière
Et s'il s'est arrêté quelque part nul doute
Le chacal n'attendait que cette occasion

XV.85 *Le roi*[213] *fit proclamer dans la province*
Une levée en masse
En rangs comme des soldats
Ils se mirent à battre la forêt
Ils prirent le chacal sans le forcer
Dans un simple piège

XVI.91 *Le chacal fit serment par le Koran*
Par les soixante-dix mille pèlerins de La Mecque
Par le Dieu unique qui érigea le monde
Droit sur ses bases

212. Par contre dans le Koran : « Le soir, ils se présentèrent devant leur père en pleurant. »

213. Il s'agit de Jacob.

Xdaaγ-k a nnbi di laman
ma jegghẹγ Sidna Yusef

XVII.97 *Sidna Yaaqub zzin Leqwṛan*
d amγar icab iwellef
Ul is yeččuṛ d lxufan
tasa-s tṛaad la tneccef
Mi-ţ yerra γef lbesṛan
seg-gwassen i-getkeffef

XVIII.103 *Taalmeḍ a Llẹh akken tṣaṛ*
ayen ikka di lbir yeγḍes
Ţţaqfan iγleb amesmaṛ
neγ afṛux ifirelles
Leqḍaa ay-t irnan d ssbeṛ
aḥnin a-t-id iwanes

XIX.109 *Yiwen was ṛuḥen ţţeğğaṛ*
deg-gwnebdu mačči d Meγres
Iţij γefsen ay-d ineqqeṛ
w'iţţafaṛen ad iţţeḥṛes
La ţnadin γef lebnader
lbir bedden s-ixf ines

XX.115 *D ddlu mi-t id iḍeggeṛ*
llxiḍ icudden yeqyes
Iţṛağu belleh a-d yacaṛ
s lḥirf' a-t-id issukes
Lğid segmi-d itfakeṛ
idda-d Yusef zdaxel ines

XXI.121 *Ţţajer segmi yḥekkeṛ*
laaqel icγeb ifrawes
— Acuk a hada lxateṛ ?
bγiγ-k athedṛeḍ anḥes
— Kkes-iy-in lajeṛ ik mweqqer
γur Ṛebbi nnṣib ik yekmes

XXII.127 *Ikks-it id yuli-t wadal*
γas iẓṛi la-d iţţifif

Je n'ai point trompé ta confiance Prophète
Je n'ai point défiguré Joseph

XVII.97 *Jacob ornement du Koran*
Vieillard chenu et expérimenté
Avait le cœur plein d'appréhension
Ses entrailles criaient affolées
Il pleura abondamment
Et de ce jour devint aveugle

XVIII.103 *Tu sais mon Dieu ce qui est advenu*
Et ce que Joseph endura dans le puits
Il était maigre comme un clou
Ou un hirondeau
Mais la constance a raison des épreuves
Dieu compatissant est là pour l'aider

XIX.109 *Un jour des marchands faisaient route*
C'était l'été ce n'était point mars
Le soleil dardait sur eux ses rayons
Lot ordinaire du voyageur
En cherchant des points d'eau
Ils arrivèrent au bord du puits

XX.115 *Ils lancèrent le seau*
Avec une corde bien adaptée
Et attendirent qu'il s'emplisse
Pour le retirer avec art
Le noble Joseph s'en aperçut
Et remonta dedans

XXI.121 *Quand le marchand l'aperçut*
Son esprit se troubla
– Qui es-tu voyageur
Parle que je t'entende
– Tire-moi de là grande sera
Ta récompense auprès de Dieu

XXII.127 *Il le retira tout couvert d'algues*
Et les yeux pleins de larmes

Aksum iṛeqqen am lehlal
yuɣal am zeṛzuṛ udâif[214]
Itmeḥḥen lğid ur ṭ iklal
ziɣ Ṛebb' iḥeddeṛ it i-lḥif

XXIII.133 *Yaanu ssuq ibbweḍ it deg-wzal*
iqsed ɣer bab n ṭṭeklif
Irra-t deg-wfus i-wdellal
ar yess iṭnadi d-lewṣif
Iqbeḍ degs geddac n rryal
ar ugellid ur naaṛif

XXIV.139 *Ssuṛa tbedd am lexyal*
taksumt is tecba lewṣif
A Blal a la-s-d isawal
ur-t-yaaqil d mmis n ccrif
Sselṭan illan seg mejhal
irẓa-t Ṛebbi di ṭṭnaṣif

XXV.145 *— Annebnu lbeṛğ s waajal*
adɣaɣ aabbi-d a lewṣif
D Ṛebb' i d bab l-letkal
kfan lebṛuğ s ttsaqif
Imir kfan yir wussan
yaaql-it d mmis n ccrif

XXVI.151 *Ur t issin ḥed wi-t-ilan*
d awḥid i-n-iğğan yemmas
Irr it ɣer lbeṛğ laalyan
Iseggeb as seg lmuna-s
Ifṛeḥ mi kfan yir wussan
ssuṛa yebɣ' a-t-id as

XXVII.157 *Bu lqed igman s lmizan*
tamzurt is tedd' al ammas
Timmi d lmidad iɣman
tiṭ d ajeğğig temmiḥwas

214. Neɣ : *irra-t Lleḥ bḥal lewṣif*

Son corps jadis brillant comme un astre
Avait la maigreur de l'étourneau
Car le noble enfant avait enduré d'intolérables peines
Mais telle était la volonté de Dieu

XXIII.133 *Le marchand arriva au marché en plein midi*
Et se rendit chez le préposé aux ventes
Il mit Joseph entre les mains du crieur
Qui le promena de-ci de-là
Pour le vendre comme esclave
Et finit par le céder à un prix élevé
Au roi qui ne se doutait de rien

XXIV.139 *Il était tel un épouvantail*
Il avait la peau noire
Le roi l'appelait Blal[215]
Ignorant sa noble ascendance
Mais dans ses errements
Il subira le châtiment de Dieu

XXV.145 *— Bâtissons vite le palais*
La pierre à toi de l'apporter esclave
Mais Dieu est le meilleur garant
Le palais fut bientôt couvert
Les mauvais jours prirent fin
On reconnut la noble race de Joseph

XXVI.151 *Nul ne savait qui était*
Cet enfant privé de sa mère
Le roi le mit dans une haute demeure
Où il lui prodigua les mets
Joseph voyait avec joie la fin des jours mauvais
Il voulait voir revenir sa beauté

XXVII.157 *Taille bien proportionnée*
Cheveux tombant jusqu'à la taille
Sourcils d'encre noire
Yeux brillants comme fleurs

215. Nom du serviteur noir du Prophète (Éthiopien converti un des permiers).

A seḍsu xiṛ n lwizan
d sser yeṭṭuddum fellas

XXVIII.163 *Zzuğa ugellid i-t-yeẓṛan*
di ssuṛa-s yudef lweswas
Taanu-t γer lberǧ laalyan
teṭwehhim deg ṣṣifa-s
Ar teṭṛeccid di tsednan
deg fassen xedmen lembwas

XXIX.169 *Tsawel A ccbab ameẓẓyan*
ccaaṛa n tzibba uγilas
Daaγ k s-Elleḥ i-ṭ-yencan
d neṭṭ' i-ṭ-ibnan tqas
Rniγ ak nnbi Laadnan
akw d ṛebaa lxulafa s

XXX.175 *A lxetyaṛ yifen akw irban*
iḥub waaziz ifka yas
Fteḥ fellaγ lbiban
tesresḍ aγ lebni γef llsas
Cehhdet a kra da yellan
ma llan ddnub mḥan as

XXXI.181 *(Inna yas) — Isem Yusef i yi rran*
akk' i-iy-uran deg-wkweṛṛas
Ur am telliγ lbiban
ur lliγ d bu tirwas
Ṛebb' ar lmendad iwala n
w' iẓṛan abrid ixḍa yas

XXXII.187 *Teṛẓ tabburt lehduṛ kfan*
γer daxel i teẓḍem fellas

Et dents de perle
Il était tout grâce

XXVIII.163 *La reine le vit*
Son corps se mit à frissonner
Elle alla dans le haut palais
Admirer sa beauté
Elle exhortait ses suivantes
Qui maniaient des couteaux sans s'en rendre compte[216]

XXIX.169 *Elle s'écria Bel enfant*
A la crinière de lion tâcheté
Je te prie par Dieu créateur
Qui a construit le monde harmonieux
Par le Prophète Adnanite[217]
Par les quatre khalifes

XXX.175 *Tu es de tous les jeunes gens le plus beau*
Dieu qui t'aime t'a comblé de ses grâces
Ouvre-moi grandes les voies
Assois mon bonheur sur des bases fermes
Portez-en témoignage vous toutes qui êtes ici
Ses péchés s'il en est sont absous

XXXI.181 *(Il dit) J'ai nom Joseph*
Ainsi ai-je été inscrit dans les livres
Je ne t'ouvrirai pas les voies
Je ne suis pas un pervers
Dieu est là qui voit
L'homme qui sachant la loi l'enfreint

XXXII.187 *Sans plus ajouter mot elle enfonça la porte*
Et se précipita à l'intérieur

216. Ce passage obscur fait allusion à un épisode plus clairement rapporté dans le Koran (sourate XII, versets 30 et s.) : « Les femmes de la ville se racontaient l'aventure en disant : "[...] Elle est vraiment dans une fausse route." Lorsque la femme du seigneur entendit ces propos, elle envoya des invitations à ces femmes, prépara un banquet et donna à chacune d'elles un couteau ; puis elle ordonna à Joseph de paraître [...] ; et quand elles l'eurent vu [...], elles se coupaient les doigts... »

217. Voir note 205.

Temmeγ as f-tqendurt isfan
teğğ limara g-lkeswa-s
Yusef d ccater yellan
izzi iqleb irwel as

XXXIII. 193 *Ul yeččur ihba-ṭ waṭan*
teggul atterced zzuğa-s
Cehhden-d inagan ṣeḥḥan
— Lxelq-a yaadda tilas
A-t-seğğneḍ kečč d sselṭan[218]
neγ ard a-t-tqerḍeḍ s ṛṛsas

XXXIV. 199 *Irr it γer lḥebs bbwaman*
ulac tamḥaddit fellas
Jibril aalih ssalam
dima fellas d aassas
Lmuna-s seg-gwayen isfan
sγur Ṛebb' ay t-id ṭṭas

XXXV. 205 *Yurga ugellid lmanam*
ur ifhim ḥed lmaana-s
Yufa ṛbaaṭac n testan
sbaa zaydin sbaa nqas
La ṭmeččant tiden iqebbwan
Yuki-d yaabed tinexsas

XXXVI. 211 *Ijmaa-d ṭṭelba yeγran*
d kra irefden akweṛṛas
— Ard alseγ leḥdit iḍṛan
fehm a w'illan d ameḥḥaṣ
Ugadeγ gwran-d yir wussan
ibγa Ṛebb' ad iy'iqas

XXXVII. 217 *Ufiγ-en ṛbaaṭac n testan*
sbaa żaydin sbaa nqas
La ṭmeččant tiden iqebbwan
yaazem Ṛebb' ad iy'iqas
Ulac wi-ṭ-id issefran
s-kra yellan di lḥekma-s

218. Neγ : *a-t-seğğneḍ di lḥebs bbwaman*

Elle le saisit par son manteau éclatant
Y laissant une marque
Joseph agile
Fit volte-face et lui échappa

XXXIII.193 *Le mal habitait son cœur débordant*
Elle jura d'exciter son époux
Des témoins sûrs jurèrent
Que cet être avait passé les bornes
Emprisonne-le tu es le roi
Ou bien fais-le mettre à mort

XXXIV.199 *Le roi le fit jeter dans une geôle pleine d'eau*
Où il ne pouvait espérer nul secours
Mais Gabriel sur lui soit le salut
Continuait de veiller sur lui
Il lui procurait des mets choisis
De la part de Dieu

XXXV.205 *Le roi fit un rêve*
Que personne ne put expliquer
Il avait vu quatorze vaches
Sept grasses et sept maigres
Les vaches grasses s'entredévoraient
Le roi s'éveilla soupirant

XXXVI.211 *Il réunit les savants clercs*
Et tous ceux qui lisent dans les livres
Je vais vous conter le fait
Esprits perspicaces entendez-le
Je crains pour ma fin des jours mauvais
Et que Dieu me châtie

XXXVII.217 *J'ai vu quatorze vaches*
Sept grasses et sept maigres
Les grasses s'entredévoraient
Dieu sans doute veut me châtier
Nul dans tout le royaume
N'en put donner l'explication

XXXVIII.- 223 *Ay-gellan din di lquman*
yaadel wemnay d uterras
D amezzyan neγ d amweqran
ḥed ur as issin leqyas
La staağğiben g lmanam
ur ifhim ḥed lmaana-s

XXXIX.229 *Yenṭeq lewzir din yellan*
γer sselṭan yesfehm as
— Yella yiwen deg mesjan
win d laaref di lkweyyas
Maalum iferrez iberdan
ccirat sehlent fellas

XL.235 *Inna yas — Awi-d ukan l*
tarwiḥt aṭṭa di ṭṭeqḍas
Ceggaat γures s-lâajlan
sufγet-eṭṭ-id seg meḥbas
Ma ifuk-iyi seg γweblan
aqli d lewzir seddaw-as

XLI.241 *Yusa-d Yusef ar as ṛejaan*
yefra-ṭ ssbaa bu tissas
Lγaci nni din yellan
akken ma llan sellemn as
Yusef yuγal d sselṭan
neṭṭa d lewzir seddaw as

XLII.247 *Fehmet a kra da yellan*
kulwa yeṭṛağu lqesma-s
γur ugellid i-ṭ yencan
a gxeddem Ṛebbi di ṣṣenâa-s
Tameṭṭut nni-t yezṛan
ziγ tura yas d zzuğa-s

XLIII.253 *Yusa-d useggwas yulwan*
yuẓa-d γer medden lexṣaṣ
Ccer yuγ-ed kul amkan
kulwa yeṭnub γef tarwa-s

XLIV.257 *Maser tucbiḥt l-lbiban*
Sidna Yusef di ṭṭnasfa-s

XXXVIII.223 *De tant d'hommes*
Cavaliers fantassins
Jeunes vieux
Nul ne savait le mot de l'énigme
Ils étaient perplexes
Et ne comprenaient pas

XXXIX.229 *Le vizir qui était là*
Dit au roi
Parmi les prisonniers il y a
Un homme savant et sage
Il a la réputation de résoudre
Et déchiffrer aisément les énigmes

XL.235 *Le roi dit A la bonne heure*
Car je suis dans l'angoisse
Envoyez vite le chercher
Parmi les prisonniers
S'il me tire de ce pas
Je consens à être vizir sous lui

XLI.241 *Joseph vint On lui soumit le cas*
Et le preux homme le résolut
Tous ceux qui étaient là
Lui firent acte d'allégeance
Il devint roi
Et le roi devint son vizir

XLII.247 *Admirez vous tous qui êtes ici*
A chacun le destin
A lui fixé par le Créateur
Dieu dans ses desseins avait voulu
Que la femme qui avait rendu visite à Joseph
Devînt son épouse

XLIII.253 *Survint une année de disette*
Où l'on manquait de tout
Partout la famine sévissait
Chacun se mit en quête de nourriture pour ses enfants

XLIV.257 *En la ville d'Égypte aux belles portes*
Siégeait Joseph

Ixeddem deg lemḍameṛ
i medden ad ağwen fellas
Bbwḍen-t id at ileγman
yaaqel arraw m babas

XLV.263 *Yeqleb s axxam s laqjlan*
liḥala tbeddel fellas
Isuma-t id ufuḥan
Iblis yellan d amenḥas
— S atmatn ik izwar qeḍṛan
mḥu ten deg giwen was

XLVI.269 *Ixza-t idehb ufuḥan*
iγerreq it seg ttamas
Iṭṭef lektub ayen illan
deg rebbi-s irb' akweṛṛas
Yezṛa lğennet ṛṛeḍwan
iṭmuqul deg ṭṭnaṣfa-s

XLVII.275 *Isteqsa leğyus wilan*
mekkul w'ad-d imel lğadda-s
Sidna Yaaqub may-s nnan
— Ladγa ma mazal tarwa-s ?
Ma yedder tegm as leḥsan
ma yemmut seddqet fellas

XLVIII.281 *D widak nn'i-t yenγan*
Ṛebbi yebbwi-d lqiṣaṣ
Isteqsa ten af lğiran
yerna tamγart ggemma-s
Yenna yasen acu tebγam
nwan ad ağwen fellas

XLIX.287 *Icṛeḍ aqcic d ameẓẓyan*[219]
— γas win ay bγiγ a-d yas

219. Neγ : *Ma tebbwim iyi-d ameẓẓyan*

Il fit construire des silos
Afin d'y vendre du blé
Les caravanes vinrent à lui
Il finit par reconnaître ses frères

XLV.263 *Il retourna en hâte au palais*
Tout bouleversé
Satan l'impie l'aborda
Plein d'intentions mauvaises
Tes frères ont été odieux
Anéantis-les d'un coup

XLVI.269 *Il maudit l'impie qui s'enfuit*
Loin de lui
Il ouvrit tous les livres
En posa un sur ses genoux
Le paradis des Bienheureux apparut
A ses yeux clairement

XLVII.275 *Il se mit à interroger les caravanes*
Chacun devait dire son ascendance
Quand il entendit le nom de Jacob
A propos dit-il ses enfants sont-ils tous vivants
S'il vit prenez bien soin de lui
S'il est mort faites pour lui des aumônes

XLVIII.281 *Ils avaient voulu le tuer*
Dieu lui donnait l'occasion de se venger
Il s'enquit des voisins
Et de sa vieille mère
Il leur demanda ce qu'ils voulaient
Leur intention était d'acheter du blé

XLIX.287 *Il exigea leur jeune frère*[221]
C'est lui que je veux voir

221. Var. :

Si vous m'amenez le jeune enfant

Il s'agit naturellement de Benjamin, dont le nom ne figure pas dans le Koran tout

Attawim seg gwayen illan
lerẓaq attâabbim kullas
Ma tugim cceṛ iban
int as a-d cehhdent tullas[220]

L.293 *Qqwlen-d ulah accemma*
lhan d waabad n tnexsas
Leṛḥal werrken-d isuka
nitni rrwi rekben fellas
Swayes ara nqabel laayal
a lhejna deg gir seggwas[223]

LI.299 *Sidna Yaaqub may-s nnan*
isud laabd ma iḥess as[224]
— Nwiγ ur-d ğğim laman
si Yusef iγaben ur-d iṭṭas
Fkan as laahud iṣeḥḥan
s ṛṛṣaṣ ad qablen fellas

LII.305 *Ṭṭmana di mkul mkan*
lḥif ma yaadda fellas
Iḍelb it id sselṭan
d lwağeb annesbeṛ i lḥekma-s

220. Neγ :

Ma ur-d iddi laẓ iban
d cceṛ attebnum fellas

223. Neγ :

γerrzen tiγrar akken llan
nitni rrwi rekben fellas
Bbwin abrid s ineẓman
amek ara qablen babas

224. Neγ : *la-s heddṛen ur issemḥas*
neγ : *icâaf tcehm it tasa-s*

Je vous donnerai de tout
Vous emporterez des biens chaque jour
Mais si vous ne voulez pas votre malheur est assuré
Dussent les jeunes filles intercéder pour vous[222]

L.293 *Ils s'en retournèrent sans rien*
Et soupirant sans cesse
Les caravanes revenaient chargées
Et eux montaient leurs bêtes
Comment allaient-ils affronter leurs familles
Ah épreuves d'une année funeste[226]

LI.299 *Quand ils eurent fait à Jacob leur rapport*
Il refusa de les entendre[227]
Je pensais toute fiance morte
Après Joseph disparu
Ils lui firent alors la promesse ferme
Qu'ils allaient de leurs balles[228] *protéger Benjamin*

LII.305 *Qu'en tout lieu il serait en sûreté*
Nul malheur ne l'atteindrait
Le roi le demandait
Il fallait bien obéir à ses ordres

comme il manque dans ce poème. Cependant, en arrivant à ce vers, un des translateurs, Sidi Ahmed, ajoute de lui-même : *meḥsub d Sidna Lyamin* (c'est-à-dire Benjamin).

222. Var. :

S'il ne vient pas votre malheur est assuré
Vous connaîtrez la faim

Dans le code taqbaylit, on ne repousse pas une demande introduite par une femme.

226. Var. (295-298) :

Tous rapportaient des charges
Et eux montaient leurs bêtes
Ils faisaient route soucieux
Comment allaient-ils affronter leur père

227. Var. :

Ils parlaient il ne les écoutait pas

ou :

Son cœur échaudé le rendait fou

228. *Sic.*

Yak yuγal seg gw' issetḥan
mi keṭṭṛen tuzzma fellas

LIII.311 *Iffeγ di temdint w'illan*
icidd-ed tarbaat aṭas
Iseggb asen di ṭhellan[225]
— mm' a-t-terrem d alemmas
Fekt iyi lâahd iṣeḥḥan
di lxuf atqablem fellas

LIV.317 *Taggara mi-d twellan*
bbwin-d abrid s weḥwas
γer Maseṛ ucbiḥ l-lbiban
Yusef ires di ṭṭnasfa-s
Qesden-t uẓidan n llsan
inâam ad ağwen fellas

LV.323 *Ttexmim yedda di tteqlan*
yezzi γer wexdim iml as
— Xdem lebγi-k di lkilan
atterreḍ zzyada fellas
Ad inneḥsab si lxeyyan
a-t iṭṭef ccṛâa imeḥbas[230]

LVI.329 *Iḥedṛ-ed lqebḍ l-letman*
kulw' ad-d imud si sselfa-s
Lγaci am lwidan
axdim iwqaa di lexlaṣ
Qellben zzyada w'isâan[231]
kksen-ṭ id gg sselâa-s

225. Neγ : *Teẓṛam a yidi yeḍṛan*

230. Neγ :
Sselṭan ilâa axeddam
ala lkil i d lḥirfa-s
— M' ara tâaddiḍ ar lmizan
ameẓẓyan nni zeggd as
W' ibbwin zzayed di lkilan
a-t iṭṭef ccṛâa imeḥbas

231. Neγ : *Ukren zzyada w'iẓṛan*

Jacob finit par avoir honte et céder
A leurs objurgations nombreuses

LIII.311 *Il alla par la ville*
Recruter une troupe nombreuse
Il leur prodiguait les recommandations[229]
Vous mettrez mon fils au milieu
Faites-moi la promesse ferme
Que dans le danger vous le défendrez

LIV.317 *Ils finirent par partir*
Ils dévoraient la route
Vers la cité d'Égypte aux belles portes
Où siégeait Joseph
Au doux parler Ils se présentèrent devant lui
Il accepta de leur vendre du blé

LV.323 *Préoccupé par la pesée*
Il se tourna vers le préposé et lui dit
Pour la pesée fais à ta guise
Donne à cet enfant plus que sa juste part
Qu'il soit déclaré voleur
Et emprisonné selon la loi[232]

LVI.329 *Le moment de payer venu*
Chacun devait ouvrir sa bourse
Devant les fleuves d'hommes
Le préposé aux comptes était débordé
En cherchant les excédents
Il en trouva chez Benjamin

229. Var. :

Vous savez ce que j'ai enduré

232. Var. (325-328) :

Le roi dit au préposé
Au pesage
Quand tu arriveras à ce jeune enfant
Donne-lui plus que sa part
Et qui a pris plus que son droit
Sera emprisonné selon la loi

LVII.335 *Ibbwi-t γer lbeṛğ lâalyan*
isḍill it af lbaḍna-s
Ar as ihedder yeṭru
imiren i-t yaaqel d gmas
Iḥku yas ayen yeḍṛan
isal f-femγar m babas

LVIII.341 *Isteqsi-t af lğiran*
akw t-temγart ggemmas
Ikks-ed taqenduṛt n ccan
t-tin i-d ifka d limaṛa-s
Rran-ṭ id deg sselâa
γer daxel γerrzen fellas

LIX.347 *Tamdint urâad i-ṭ walan*
s axxam tqeddem rriḥa-s
Sidna Yaaqub mi-ṭ israḥ
ibda la inedder am γilas
Maday mačči d cciṭan
Yusef tebbwḍ ii-d rriḥa-s

LX.353 *Fekn as taqenduṛt n ccan*
isself iwudm is aṭas
Ifetḥ as Ṛebbi lbiban
assen i-gefṛez iḍ γef fas
Usan-d leḥbab akken llan
s lferḥ akw rzan fellas

LXI.359 *Izzi-d s wudm is ican*
laaqel is mi-d iskefkef
Inna yas A tarwa zwiret
γer wanda yezdeγ Yusef
Tikli n telt chuṛ akteṛ
di ssaa i-ṭ issuref

LVII.365 *Feṛḥent lemluk deg genwan*
imlal d babas Yusef
Ala s-ihedder ar iṭru
âaḍem n ssaqya ff ṛṛef
Iḥka yas leγbayen aṭas
ay geḍṛan d yemcennef

LVII.335 *Joseph l'emmena dans le haut palais*
Et lui révéla la vérité
Il pleurait en parlant
Car il avait reconnu son frère
Il lui conta ce qui s'était passé
Et s'enquit de son vieux père

LVIII.341 *Des voisins*
Et de sa vieille mère
Il prit un manteau d'apparat
Le leur remit comme signe de lui
Ils l'enfermèrent dans les sacs
Qu'ils ficelèrent solidement

LIX.347 *Ils n'étaient pas encore en vue de la ville*
Que déjà le parfum de Joseph parvenait à la maison
Jacob le percevant
Se mit à rugir comme un lion
Si ce n'est point ruse de Satan
Je sens le parfum de Joseph

LX.353 *On lui remit le manteau d'apparat*
Il se le passa sur le visage plusieurs fois
Dieu alors lui ouvrit les yeux
Et de ce jour il distingua la lumière de l'ombre
Tous ses amis vinrent
Lui témoigner leur joie

LXI.359 *Il tourna vers eux son visage bouleversé*
Son esprit était troublé
Il dit Enfants passez devant
Jusqu'aux lieux où Joseph habite
Le trajet était de trois mois
Ils le couvrirent en une heure

LXII.365 *Les anges dans les cieux se réjouissaient*
Car Joseph avait retrouvé son père
En contant il versait des larmes
Plus abondantes que la pluie sur le bord des toits
Il dit toutes les peines
Que dans son malheur il avait endurées

LXIII.371 *Inna yas Sebṛ a memmi*
Ṛebbi yefka-d asulef
A tmaten ik ass' a-tn mḥuγ
s ssif akw a-ten nḥerref
Iğuwb it id s wawal
mmis yellan d lâaref

LXIV.377 *Inna yas Xzu cciṭan*
nâal Iblis ad ak yanef
Lqaḍaa d ssbeṛ i-t yernan
nekwni di Lleḥ ay neṭṭef
Ṛebb' ar lmendad iwala
neγra mačči daa netlef

LXV.383 *Rran nnzah d ameqqwran*
γef lxil ibda ucawef
Igenwan sebâa tmura
ferḥen s Sidna Yusef
A ḥnin iddm it γer ṛṛeḥma
di lḥewḍ n nnb' i-d icucef

LXVI.389 *Ṭxilek a Lleḥ mulana*
aḥnin i-ṭ ibnan tewqef
Dâaγ-k in s lambiyya
ṣṣḥaba d Sidna Yusef
Taâfuḍ i kra yellan da
di lḥewḍ n nnb' ad-d ncucef[233].

233. Neγ : *Si lfirdus ad-d nxeṛṛef*

Llan igad ikeffun taqsiṭ s tseddaṛt 60, iγef rennun taseddaṛt agi taneggarut :

Ay agellid a lḥennan
a win iferzen iḍ γef fas
Dâaγ-k in s at Wasisban
d kra yellan d aassas
Lğennet annezdeγ ṛṛeḍwan
kra iḥedṛen da aafu yas.

LXIII.371 *Jacob dit Patience mon enfant*
Dieu nous donne une bonne occasion
Tes frères je vais aujourd'hui même les anéantir
Les décapiter au sabre
Il reçut cette réponse
De son sage fils

LXIV.377 *Maudis Satan*
Qu'il parte loin de toi
La constance a raison des épreuves
Car en Dieu gît notre fiance
Il est devant nous et nous voit
Nous avons lu les livres Comment nous en écarter

LXV.383 *Ils firent une grande fête*
Avec fantasias caracolantes
Les cieux les sept terres
Se réjouissaient pour Joseph
Que Dieu enleva au Paradis
Pour l'y baigner à la source du Prophète

LXVI.389 *De grâce Allah notre maître*[234]
Dieu grand qui as créé le monde et le maintiens
Je t'invoque par les prophètes
Par les compagnons de Mohammed par Joseph
Accorde ton pardon à tous ceux qui sont ici
Et fais qu'à la source du Prophète un jour nous nous
[*baignions*[235].

234. Une autre version de « Joseph » se termine avec la strophe 60, suivie de cette conclusion :

Roi bon
Qui as distingué du jour la nuit
Je t'invoque par les combattants de Wasisbane
Par tous les saints
Fais que nous habitions le Paradis Bienheureux
Et pardonne à tous ceux qui sont ici.

235. Var. :

Fais qu'un jour nous cueillions les fruits du Paradis.

L'histoire de Joseph se trouve dans le Koran (sourate XII, dite de Joseph) : « Nous allons te conter la plus belle histoire que nous t'ayons révélée dans ce Koran... » Elle a donné lieu dans l'ensemble du Maghreb à de nombreuses versions populaires tant en prose qu'en vers : voir par exemple une version beraber dans V. LOUBIGNAC, *Étude sur le dialecte berbère des Zaïan*, Leroux, Paris, 1925 ; une autre dans E. LAOUST, *Textes berbères du Maroc*, Larose, Paris, 1949.

85. Sidna Musa

I.1 *Bismilleh annebdu ţţelya*
taqsiṭ a-ţ id nsami
Taḥkayt f Sidna Musa
mi ţţaqrib ad itweffi
Yiwen was deg tafrara
Ar wedrar ibda tikli

II.7 *Yaf tarbaat l-lmuluka*
deg gwakal qeddmen tirni
Sslam d lwağeb i-t yerra
— Acu txeddmem a wigi ?
Nnan as Neţγiz aẓekka
i weγrib mebla lwali

III.13 *Inna yas Ma iâum ccγwel*
ad xedmeγ lujuṛ saḥni
Nnan as Ccγwel yella
mad' ara tqeddmeḍ tirni
Arami yebges Musa
ikcem aẓekka s lebni

IV.19 *Armi-t kfan irkwelli*
iṣweb d lxedma l-lâali
— A Mus' aγrib immuten
neţţu lqis ur-t id nebbwi
Inna yas Ahya lemluk
ur ii teẓṛim d aγefli

V.25 *Ma d lqis i teḥdağem*
ma tebγam a-t id nawi
(nnan as) — Mi teţţiḍ deg ccbiha
amzun akka d keččini
Iqas imanis Musa
kif a teγzi a tehri

VI.31 *Ikker ad-d iffeγ*
nnan as Hda sani
Qim a Musa
Ṛebbi γurek i-d iţqissi

85. La mort de Moïse

I.1 *Préludons au nom de Dieu*
Pour entamer l'histoire
De Moïse
Aux approches de sa mort
Un jour à l'aube
Il se dirigeait vers la montagne

II.7 *Il rencontra un groupe d'anges*
Qui creusaient la terre l'ouvrage était avancé
Il leur adressa le salut de rigueur
– Que faites-vous là
– Nous creusons la tombe
D'un étranger mort sans personne

III.13 *– Si la tâche est trop lourde*
Je suis prêt à participer à l'œuvre pie
– La tâche est lourde
Si tu veux y mettre la main
Moïse se prépara
Puis se joignit à ceux qui construisaient la tombe

IV.19 *Ils eurent bientôt terminé*
Le travail était bien fait
– Moïse de l'étranger mort
Nous avons oublié de prendre la mesure
– Anges
Me croyez-vous négligent

V.25 *S'il vous manque la mesure*
Je vais vous l'apporter
Ils dirent A te voir
Comme ça on dirait toi
Moïse se mesura à la tombe
Même longueur même largeur

VI.31 *Il allait se lever*
Les anges dirent Attends Où vas-tu
Reste Moïse
C'est toi que Dieu vient chercher

Inna yas Ahya lemluk
i lmut taxeddaat wimi

VII.37 *Nnan as Lajl ik yebbweḍ*
ac' ara-k nexdem nekwni
— ǧǧet iy' ad rzuɣ s axxam
yemma d lwaǧeb a-s nini
Nek ṭṭriḥ ad ii-tefkem
ad mwadaaɣ d lwali

VIII.43 *Nnan as Ih a Musa*
fk aɣ lâahd ṛ-Ṛebbi
Inna yas Niɣ a lemluk
lexdaa ur dgi yelli
Ur lliɣ d bu tirwas
ur ṭṭiliɣ d afetni

IX.49 *Nnan as Ṛuḥ nserrḥ ak*
ɣurek ssaa n tikli
Ibbwi abrid s lɣila
udm is icuɣeb innuɣni
Aṭṭaya teffɣ-ed yemmas
mbaayd i-d tger tiɣri

X.55 *Twala-d udm is ican*
— Acu-k icuɣben a memmi
Udm ik ican
amzun tsufṛeḍ di lyali
Maday d ṭṭlab' ay-k icqan
ad fkeɣ azeyyani

XI.61 *Inna yas Wuh i kem ifnan*
d Ṛebb'i-d yuznen ɣuri
Tenna yas Ahya memmi
tiliḍ d argaz aaqli
Nnbi d ṣṣḥaba mmuten
xellaad a kečč d nekkini

Il dit Anges
Pourquoi la mort félonne

VII.37 *Ils dirent Ton heure est arrivée*
Que pouvons-nous y faire
– Laissez-moi retourner à la maison
Je dois avertir ma mère
Donnez-moi permission
D'aller dire adieu à ceux que j'aime

VIII.43 *Ils dirent Moïse*
Jure-nous par Dieu que tu reviendras
Il dit Anges
Je ne connais ni la félonie
Ni les ruses
Je ne me révolterai pas

IX.49 *Ils dirent Va tu as permission*
D'une heure
Il se mit en route le cœur angoissé
Le visage bouleversé et triste
Voici venir sa mère
Qui l'appela de loin

X.55 *Elle voyait son visage défait*
– Qui t'afflige mon fils
Tu as les traits tirés
De qui voyage en plein hiver
Si des dettes te donnent souci
Voici mes pièces d'argent

XI.61 *Il dit C'est bien de cela que je m'inquiète*
Non c'est Dieu qui m'appelle
Elle dit Mon fils
Sois sensé
Le Prophète et ses compagnons sont morts[236]
Et nous resterions ici toi et moi

236. Pour l'anachronisme, voir note 203.

XII.67 *Iṛuḥ s axxam*
γer zzuğ' ukud iṭṭili
Twala udm is ican
— Acu-k icuγben a aṛemli
Maday d ṭṭlab' ay-k icqan
ssdaq i kesbeγ wimi

XIII.73 *Inna yas Tagi d lmut*
taṛẓagant am milili
Ssya γer tthuṛ
ad ifeṛṛeğ mulani
Iččuṛ wul is seg gurfan
teγli di lwaad imeṭṭi

XIV.79 *Inna yas Xzu cciṭan*
wagi d lirad ṛ-Ṛebbi
Tenna yas Zelgen wussan
d ugujil d-ğğiḍ meẓẓi
Inna yas Ṛuḥ sakwi-t id
annemmirγab tamuγli

XV.85 *Tṛuḥ tmeṭṭut ar dduḥ*
— Kker ay agujil memmi
Aqcic illan di taṭṭalt
inṭeq s lqedṛa ṛ-Ṛebbi
Inna yas Ahya yemma
s wawal terḥiḍ iyi

XVI.91 *Tenniḍ iy' ay agujil*
baba ata da ttami
Tenna yas A lhabel yexlan
d lexyal i gbedden akkenni[237]
Neṭṭ' ad immet
iğğ aγ-d d iγriben nekwni

XVII.97 *Inna yas Ssmaḥ yelha*
ayen nekka d ḷfani

237. Neγ : *ssuṛa ibedden atteγli*

XII.67 *Il entra dans la maison*
Où était la compagne de sa vie
En voyant son visage décomposé
Qui t'afflige lion de sables dit-elle
Si des dettes t'inquiètent
Qu'ai-je à faire de ma dot

XIII.73 *Il dit C'est la mort*
Amère comme le laurier
D'ici le début de l'après-midi
Dieu aura accompli ses desseins
Le cœur débordant de colère
Elle se mit à verser des torrents de larmes

XIV.79 *Il dit Maudis Satan*
C'est la volonté de Dieu
Elle dit Funestes sont les jours
Tu laisseras un tout jeune orphelin
Il dit Va le réveiller
Que nous nous repaissions de la vue l'un de l'autre

XV.85 *La mère alla vers le berceau*
– Lève-toi orphelin mon fils
L'enfant qui était dans les langes
De par la grâce de Dieu prit la parole
Il dit Mère
Un mot de toi me navre

XVI.91 *Tu m'as appelé orphelin*
Et voici mon père près de moi
Elle dit Cervelle folle et vaine
C'est une ombre qui se tient là debout[238]
Ton père va mourir
Et nous laisser seuls ici

XVII.97 *Moïse dit Il faut que nous nous pardonnions*
Tout le temps que nous avons passé devait finir

238. Var. :
Son corps maintenant debout va tomber

Faṛuq yusa-d s tmara
ala ssbeṛ ay d lâali
Ma tellid̦ d ult leḥlal
tarwa d am-d ǧǧiɣ ṣuni

XVIII.103 *Ṭrun ṣṣḥab' akken llan*
id̦heṛ ṭṭlam deg gwzal qayli
Bqaalaxiṛ a tarwa
lmuluk ṭṛaǧun-i

XIX.107 *Ibbwi abrid s lxeffa*
yawed̦ ɣer rrif l-lebḥeṛ
Tbedd tezṛuṭ di ṭṭnaṣfa
s taakkwazt i-ṭ yenceṛ
Yaf ṭṭiṛ zdaxel ines
dinna ay gga luf̣eṛ

XX.113 *Iṭṭef ṛṛebaa deg gwqamum is*
d azegzaw icba lexd̦eṛ
Inna yas Wagi d ṭṭiṛ
iǧaal as Sidi leqrar
Nek la ṭḥebbiṛeɣ i memmi
i-n ǧǧiɣ deg laamayeṛ

XXI.119 *Isked iṭwehhim Musa*
di lfed̦l n Sidi Ṛebbi
Ṭṭiṛ di lebḥeṛ iâic
xellik a mmis d lfani
— Semmḥ iy' a Sidi d̦aaɣ ak
ɣef nek ixedmen tagi

XXII.125 *Yawi abrid s lxeffa*
irra-ṭ i lwaad imeṭṭi
Armi yebbwed̦ s aẓekka
issader i lqed is iɣli
La ṭwehhimen lmuluka
deg ṭṭaad ur as ixd̦i

Celui de la séparation est venu en cette nécessité
Seule la constance sied
Si tu es une digne femme
Prends soin de l'enfant que je te laisse

XVIII.103 *Les compagnons*[239] *pleuraient*
La nuit tomba en plein jour
Adieu enfants
Les anges m'attendent

XIX.107 *Il se hâtait sur la route*
Arrivé au bord d'une mer
Il vit un rocher au milieu des eaux
Il le frappa de son bâton
Un oiseau parut
Qui avait élu là sa demeure

XX.113 *Il tenait en son bec*
Une herbe d'un beau vert
Moïse pensa A cet oiseau
Dieu a pourvu
Et moi je m'inquiète pour mon enfant
Que j'ai laissé dans l'abondance

XXI.119 *Il ne se lassait pas d'admirer*
La grâce divine
Un oiseau pouvait vivre au milieu de la mer
Que dire de son fils au milieu du monde
Pardonnez-moi mon Dieu je m'humilie
D'avoir agi ainsi

XXII.125 *Sur la route il se hâtait*
En versant des torrents de larmes
Il arriva près de la tombe
Et s'y laissa tomber tout du long
Les anges admiraient
Qu'il n'eût point failli au rendez-vous

239. Il s'agit naturellement (et anachroniquement) des compagnons du Prophète. Voir note 203.

XXIII.131 *Ataya lmelk isuma-t*
s aḍaṛ l-lğid a-t inḥeṛ
Inna yas Tixxeṛ syinna
ur din d-beddu tixxeṛ
Ayen kkiγ dgem a mm leγrur
γer Lkaab' i-guli iḍeṛ

XXIV.137 *Iṛuḥ lmelk isuma-t*
taabbuṭ n lğid aṭ-ṭ inḥeṛ
Inna yas Baad syenni
ur din d-beddu tixxeṛ
Ayen kkiγ deg mm leγrur
teṭṭak iṭ neṭṭat tesbeṛ

XXV.143 *Iṛuḥ lmelk*
S afus l-lğid a-t issγer
Inna yas Baad syenni
ur din d-beddu tixxeṛ
Ayen kkiγ akw di mm leγrur
γas leqlam ideg ineğğeṛ

XXVI.149 *Iṛuḥ lmelk*
s imi n lğid a-t issγer
Inna yas Baad syenni
ur din d-beddu tixxeṛ
Asmi lliγ deg mm leγrur
yenna ṣṣwab inha lmenkweṛ

XXVII.155 *Iṛuḥ lmelk*
s iles n lğid a-t inḥeṛ
Inna yas Tixxeṛ syinna
ur din d-beddu tixxeṛ
Ayen kkiγ deg mm leγrur
γas leṣlaḥ ideg iheddeṛ

XXVIII.161 *Tṛuḥ lmut*
γer ṭiṭ l-lğid a-ṭ tessγer
Inna yas Tixxeṛ syinna
ur din d-beddu tixxeṛ
Ayen kkiγ deg mm leγrur
di lektub tezga tnuḍeṛ

XXIII.131 *Un ange vint*
Lui prendre le pied pour le couper
Moïse dit Écarte-toi
Ne commence pas par là va
Tout le temps que j'ai passé dans le monde trompeur
Ce pied montait à la Kaaba et en descendait

XXIV.137 *L'ange s'en prit*
Au ventre qu'il voulut meurtrir
Moïse dit Éloigne-toi
Ne commence pas par là va
Tout le temps que j'ai passé dans le traître monde
Il se privait pour donner aux autres

XXV.143 *L'ange s'en prit*
A la main qu'il voulut paralyser
Moïse dit Éloigne-toi
Ne commence pas par là va
Tout le temps que j'ai passé dans le traître monde
Elle ne cessait de tailler des crayons

XXVI.149 *L'ange s'en prit*
A la bouche pour la dessécher
Moïse dit Éloigne-toi
Ne commence pas par là va
Tout le temps que j'ai passé dans le traître monde
Elle n'a cessé de recommander la vertu et de condamner
[le vice

XXVII.155 *L'ange s'en prit*
A la langue qu'il voulut figer
Moïse dit Écarte-toi
Ne commence pas par là va
Tout le temps que j'ai passé dans le traître monde
Elle n'a cessé de prôner le bien

XXVII.161 *La mort s'approcha*
Des yeux pour les ternir
Moïse dit Écarte-toi
Ne commence pas par là va
Tout le temps que j'ai passé dans le traître monde
Ils n'ont cessé de regarder dans les livres

xxix.167 *Tṛuḥ lmut*
ar yixf l-lğid a-t-tessγer
Inna yas Tixxeṛ syinna
ur din d-beddu tixxeṛ
Ayen kkiγ dgem a mm leγrur
seţţin ḥizeb i-d ikeṛṛeṛ

xxx.173 *Lmelk iâaṛṛeğ s igenwan*
s Agellid bab l-lameṛ
— Musa d argaz l-laali
ay ansi t-nebda yeẓweṛ
Inna yas Gedha s Musa
d aḥbib mačči daa-t nenkeṛ

xxxi.179 *Ṛuḥet ar lğennet lfirdus*
ar wanida ggwten letmaṛ
A-n tafem ṛṛeḥma tewsaa
tnadim deg laamayeṛ
ad as-d awim tadeffaḥt
ad iffeγ ṛṛuḥ bla laaseṛ

xxxii.185 *Lmelk yuγal s igenwan*
ar wanda wejden letmaṛ
T-tadeffaḥt seg nnaayem
t-tazegzawt bḥal lexḍeṛ
Yeţţf iţ Musa deg gwfus is
israḥ iţ idda laameṛ

xxxiii.191 *Ṣebḥank a Waḥed lwaḥid*[241]
a win iţṛuẓen ijebbeṛ

241. Neγ i tseddaṛt meṛṛa :

A Ṛebb' atgeḍ i lmut iw
am tin n Sidna Musa
Afus yeţţef tadeffaḥt
ṛṛuḥ idda di laadṣa
D kra iḥedṛn da aafu yas
ṛeẓq aγ a Sidi ṛṛeḥma.

xxix.167 *La mort s'approcha*
De la tête pour la dessécher
Moïse dit Écarte-toi
Ne commence pas par là va
Tout le temps que j'ai passé dans le traître monde
Elle n'a cessé de répéter les soixante chapitres du [Koran[240]

xxx.173 *L'ange s'envola dans les cieux*
Vers Dieu le maître de toutes choses
— Moïse est un homme accompli
Par quelque côté que nous le prenions il est ardu
Dieu dit Gloire à Moïse
Il est notre ami sans conteste

xxxi.179 *Allez au Paradis*
Là où les fruits abondent
Vous y trouverez amples provisions
Parcourez-le
Rapportez-en une pomme
L'âme de Moïse sans affres s'envolera

xxxii.185 *L'ange repartit vers les cieux*
Au lieu où l'on trouve de tous fruits
Il en rapporta une pomme
Toute verte
Il la mit entre les mains de Moïse
Qui la huma... et son âme s'envola

xxxiii.191 *Gloire à toi Unique sans second*[242]
Qui éprouves et guéris

240. *Sic.*

242. Var. :

Faites mon Dieu ma mort
Semblable à celle de Moïse
Qui pendant qu'il tenait à la main une pomme
A vu son âme s'envoler dans un éternuement
A tous ceux qui sont ici pardonnez
Seigneur et réservez vos grâces.

Comme le récit de Joseph (voir note 235), la légende de la mort de Moïse connut au Maghreb une grande popularité : voir en particulier une version berbère dans E.

Daaγ-k s ṣṣḥab' akken llan
rniγ ak nnbi ṭṭaheṛ
Temḥuḍ ddnub i ssamâin
ḥelleγ Ṛebb' ad ii yeṣṣeṛ.

86. Taqṣiṭ bbwelγem

1 *Ṣṣlaţ âalik d isem ik ẓiḍ*
itekkes tteṣdid
seg-gul yellan d imxegges

ṣṣlaţ γefk w'ur-t-nefqid
mazalt d amejhul yeḍles

Win ur neddi d ugellid
yak yunef i-webrid
win ḥesb it d lemfelles

Am-min isewwqen mebâid
a-d-yağew rrbeḥ ula yess

11 *Yiwen was ṣṣbeḥ lejdid*
nnbi nneγ usâid
yuγ it lḥal di lmeğles

Iqqim d ṣṣḥaba lwaḥid
jebden-d γef lğennet t-tmes

Ar ihedder isenteqqid
bu leklam ẓid
kulḥa d lfayda yekmes

Je t'invoque par les compagnons
Par le Prophète impeccable
Efface les péchés de tous les assistants
De grâce mon Dieu préserve-moi.

86. La légende du chameau[244]

Je prélude par Toi Doux est ton nom
Il décape
Les cœurs rouillés

Qui ne prélude point par Toi
Est plongé dans les ténèbres de l'ignorance

Qui ne suit point la voie de Dieu
Vit dans l'égarement
Et la ruine

Il est comme celui qui va loin
Acheter des denrées et n'a rien

Un jour de grand matin
Notre Prophète bienheureux
Tenait séance

Il était avec les compagnons
Ils devisaient du Paradis et de l'Enfer

Il parlait distinguait
Douce était sa parole

LAOUST, *Cours de berbère marocain* (dialectes du Maroc central), Rabat, 1924 ; une autre en chleuh et en prose dans A. ROUX, *Récits, contes et légendes berbères en tachelhit*, Rabat, 1942.

244. Légende apparemment sans rapport avec la bataille du chameau des premiers temps de l'islam.

Isla i laayaḍ iţṛetâid
indeh A Selman lfares

Lexbaṛ l-laayaḍ err-t-id[243]
aweḍ γer lbab tḥesses

23 *Mi d-ikker ssbaa ucekrid*
ur din yezhid
s tazzla yaajel ifuṛes

Immuger ibaayr tbaan-t-id
nnṣaṛa ddan-d deffires

Yuγal γef udem i-wbrid
iţru yeččehhid
— Fuket-iy' l-lğiha l-lxales

Mti d ṛṛṣul qesdeγ-t-id
tweğb-iyi lğennet ff tmes

33 *Ṣṣlaţ âalik d dday em*
ar-k in nessirem
ma tella teγwzi l-laameṛ

A lxetyaṛ yıfen nnaayem
win inγan fad irna cceṛ

γef fasmi ihujeṛ welγwem
γer ṣṣḥaba laasakeṛ

40 *Inna yas A nnbi Lhacem*
nek neţţeḍlem[246]
lbaṭel iw bezzâf mweqqer

243. Err-t-id : dagi « t » d awṣil usrid war « i ». z. : mazal-ten ; a-ten-ixzu inâal-ten ; akw di tmaziγt taqdimt isem ugellid Yugurten (= yugar iten).

246. Akka !

Il entendit un bruit
Et appela Selman le Persan[245]

Qu'est-ce que ce bruit
Va jusqu'à la porte et écoute

23 *Le lion intrépide s'élança*
Sans attendre
Dans une course rapide

Il rencontra un chameau poursuivi
Par des chrétiens qui le serraient de près

Le chameau s'accroupit sur le chemin
Et se mit à se lamenter prenant Dieu à témoin
Sauvez-moi au nom du Prophète fidèle

Puisque je veux aller vers lui
Le Paradis m'est dû non l'Enfer

33 *Béni soit ton nom à jamais*
Tu es le but de ma course
Si du moins Dieu me prête vie

Tu es le bien le plus précieux
Tu as raison de la faim de la soif

Ce jour donc le chameau vint chercher refuge
Auprès des compagnons combattants de la foi

40 *Il dit Prophète Hachémite*[247]
Je suis la victime innocente
De traitements injustes

245. Selman Alfarisi, Persan converti, devenu compagnon du Prophète. Figure très populaire, en particulier dans l'Iran islamisé, dont il est devenu comme le héros national. Passe pour un des fondateurs de la mystique musulmane (soufisme).

247. Hachem : arrière-grand-père du Prophète.

Benḥuf d udem n lhem
tin i-d-iy' ixdem
mi lliγ γures neţţaaṣeṛ

Iketteṛ iyi ţţaab irna ẓẓdem,
iwqaa-ţ ṛṛdem
ḥulfaγ i ddheṛ iw yekseṛ

Iγucc-i f-fudem ik nefhem
daymi d-njuneb nwexxeṛ

51 *— Meḥṛumeḍ i tmezliwt n lhem*
am bunadem
gwaad ay ibaayr la ceṛ

Inna yas nnbi Lhacem
— Ddemt-eţ ad ikcem
γer Ǎica tuzyint n nndeṛ

tweṣṣim nezzeh at-t-ekṛem
γurwat at-t-teksem
amer at-t-teğğ ad yens i cceṛ

60 *Benḥuf udem n lhem*
mi d-iqeddem
γer ṣṣḥaba laaṣakeṛ

Irra sslam γefsen yelzem
— Ta txedmeḍ a nnbi texseṛ

Teččiḍ ibaayr mebla ddeṛhem
ssyag' i-geţban leḥqeṛ

Inna yas A-t-enqewwem
ayen iswa attaγeḍ kteṛ

Inna yas Arğ' a-d-neqleb
lehl iw a-tn id nciweṛ

Ma ṛuḍan s way' a-t-nexdem
tur' ad ak d-erreγ s-lexbaṛ

Benhouf face de malheur
En est l'auteur
Chez lui j'étais écrasé

Il m'a gavé de fatigue de coups
M'a écrasé
J'en ai le dos rompu

C'est à cause de toi je le sais qu'il me poursuit de sa haine
Aussi l'ai-je fui

51 *Il est péché de t'égorger*
Comme il l'est pour un être humain
Reste chameau loin de toute peine

Le Prophète Hachémite dit
Emmenez-le
Près de la belle Aïcha[248]

Veillez à ce qu'elle prenne soin de lui
Ne l'abandonnez pas
De peur qu'elle le laisse la nuit sans nourriture

60 *Mais voici Benhouf le visage de malheur*
Qui s'approche
Des compagnons combattants de la foi

Il leur adressa le salut de rigueur
Ce que tu viens de faire Prophète est malhonnête

Tu t'es emparé d'un chameau que tu n'as pas payé
C'est pure marque de mépris

Le Prophète dit Faisons un arrangement
Fixe un prix Quel qu'il soit je te donnerai plus

Benhouf dit Attends que je revienne
Je vais consulter les miens

Pour voir s'ils sont d'accord
Je vais tout de suite te rendre la réponse

248. Aïcha : seconde femme du Prophète.

73 *Iṛuḥ d webrid yendem*
yugi ddṛahem
seṭṭa temsal i d-idkeṛ

— Ma tṛuḍam tig' a tent nexdem
mulac adriz d lmenkweṛ

Tiṭ n Bubker a-ṭ-naadem
irna anqeddem
s aḍaṛ n Sidna Ǎumeṛ

81 *Iles n Ǎatman a-t-negzem*
d uyeffus n Aali Ḥideṛ

Lalla Faṭim' a-ṭ-neddem
leḥrir is a-t-nwedder

Rnu Lmadin' a-ṭ-nehdem
mi d-zga deg leqmayeṛ

Ṣṣḥaba kulwa yetbessem
nnbi garasen am leqmeṛ

Iṭṭali nnuṛ di ṣṣmayem
ḥekkun iṭij neṭṭa kteṛ

91 *Iluâa-t nnbi Lhacem*
— Hdeṛ tkellem
a Bubker keč d ccateṛ

A tṛaḍiḍ tiṭ attaadem
γef fibaayr ak-k nciweṛ

Inna yas A nnbi Lhacem
γas ṛuḥ qeddem
taqbaylit teswa akteṛ

73 *Mais en route il changea d'avis*
Il ne voulait plus d'argent
Mais posa six conditions

Ou vous les acceptez
Ou il y aura bataille et grand tumulte

Je veux que l'œil d'Abou-Bakr soit crevé
Et puis
Brisé le pied d'Omar

81 *La langue d'Otman coupée*
Ainsi que la main droite d'Ali[249]

Je veux m'emparer de Fatima[250]
Déchirer ses habits de soie

Et enfin détruire Médine
La belle

Et les compagnons de sourire
Au milieu d'eux le Prophète resplendissait

Comme la lumière du plein été
Et éclipsait le soleil même

91 *Le Prophète Hachémite dit*
Parle
Abou-Bakr à l'esprit agile

Veux-tu que l'on te crève l'œil
Pour le chameau Quelle est ton opinion

Abou-Bakr dit Prophète Hachémite
Va attaque
L'honneur kabyle[251] *exige davantage*

249. Abou-Bakr, Omar, Otman et Ali devaient être plus tard les quatre khalifes orthodoxes.

250. Fatima : fille du Prophète et de Khadidja, femme d'Ali. D'elle descendent tous les chorfas.

251. *Sic.*

73 *Iṛuḥ d webrid yendem*
yugi ddṛahem
seţţa temsal i d-idkeṛ

— Ma tṛuḍam tig' a tent nexdem
mulac adriz d lmenkweṛ

Tiṭ n Bubker a-ţ-naadem
irna anqeddem
s aḍaṛ n Sidna Âumeṛ

81 *Iles n Âatman a-t-negzem*
d uyeffus n Aali Ḥideṛ

Lalla Faṭim' a-ţ-neddem
leḥrir is a-t-nwedder

Rnu Lmadin' a-ţ-nehdem
mi d-zga deg leqmayeṛ

Ṣṣḥaba kulwa yetbessem
nnbi garasen am leqmeṛ

Iţţali nnuṛ di ṣṣmayem
ḥekkun iṭij neţţa kteṛ

91 *Iluâa-t nnbi Lhacem*
— Hdeṛ tkellem
a Bubker keč d ccateṛ

A tṛaḍiḍ tiṭ attaadem
γef fibaayr ak-k nciweṛ

Inna yas A nnbi Lhacem
γas ṛuḥ qeddem
taqbaylit teswa akteṛ

73 *Mais en route il changea d'avis*
Il ne voulait plus d'argent
Mais posa six conditions

Ou vous les acceptez
Ou il y aura bataille et grand tumulte

Je veux que l'œil d'Abou-Bakr soit crevé
Et puis
Brisé le pied d'Omar

81 *La langue d'Otman coupée*
Ainsi que la main droite d'Ali[249]

Je veux m'emparer de Fatima[250]
Déchirer ses habits de soie

Et enfin détruire Médine
La belle

Et les compagnons de sourire
Au milieu d'eux le Prophète resplendissait

Comme la lumière du plein été
Et éclipsait le soleil même

91 *Le Prophète Hachémite dit*
Parle
Abou-Bakr à l'esprit agile

Veux-tu que l'on te crève l'œil
Pour le chameau Quelle est ton opinion

Abou-Bakr dit Prophète Hachémite
Va attaque
L'honneur kabyle[251] *exige davantage*

249. Abou-Bakr, Omar, Otman et Ali devaient être plus tard les quatre khalifes orthodoxes.

250. Fatima : fille du Prophète et de Khadidja, femme d'Ali. D'elle descendent tous les chorfas.

251. *Sic.*

Wal' ibaayr a-t-ensellem
imi γurneγ i d-ihujeṛ

Iluâa-t nnbi Lhacem
— Hdeṛ tkellem
a Âumeṛ keč d imḥekkeṛ

A tṛaḍiḍ aḍaṛ ad yaadem
γef fibaayr ak-k nciweṛ

Inna yas A nnbi Lhacem
γas ṛuḥ qeddem
taqbaylit teswa akteṛ

Wal' ibaayr a t-nsellem
mi yumen s nnbi ttaheṛ

Iluâa-t nnbi Lhacem
— Hdeṛ tkellem
a Âatman keč d imḥeṛṛeṛ

tṛuḍaḍ ils-ik ad igzem
γef fibaayr ak-k nciweṛ

Inna yas A nnbi Lhacem
γas ṛuḥ qeddem
taqbaylit teswa akteṛ

Wal' ibaayr a-t-nsellem
ulayγef aneṭṭuâayyeṛ

Iluâa-t nnbi Lhacem
— Hdeṛ tkellem
a ben âamm' A ali Ḥideṛ

tṛuḍaḍ afus ad yaadem
Faṭim' aṭ-ṭ-iddem
leḥrir is a-t-iweddeṛ

Nous ne pouvons pas abandonner le chameau
Il s'est réfugié près de nous

Le Prophète Hachémite dit
Parle
Omar à l'esprit perspicace

Veux-tu que l'on te coupe le pied
Pour le chameau Quelle est ton opinion

Omar dit Prophète Hachémite
Va attaque
L'honneur kabyle exige davantage

Nous ne pouvons pas abandonner le chameau
Puisqu'il croit en le Prophète impeccable

Le Prophète Hachémite dit
Allons parle
Otman noble esprit

Consens-tu à avoir la langue coupée
Pour le chameau Quelle est ton opinion

Otman dit Prophète Hachémite
Va attaque
L'honneur kabyle exige davantage

Nous ne pouvons pas abandonner le chameau
Nous serions sujets à la réprobation

Le Prophète Hachémite dit
Allons parle
Ali mon cousin[252]

Consens-tu à voir ta main coupée
Fatima prise
Ses habits de soie déchirés

252. Ali était fils d'Abou-Taleb, frère d'Abdallah, lui-même père du Prophète. Voir note 48.

Rnu Lmadin' aṭ-ṭ-ihdem
mi d-zga di leqmayeṛ

129 *Sid' Aali mi yetbessem*
seg-gir lexṣem
ur t-yaağib leḥdit inetqer

Iggul s Ṛebbi ddayem
ar ten nedhem
γas nek ṣṣḥaba ulayγer

A tteẓṛem tin ara sen nexdem
ger tthuṛ akw d laaṣeṛ

137 *Iḍsa welγem yetbessem*
icerreg ccerb is inceṛ

Iẓṛa imanis di Zemzem
di lğennet iṛw' amenteṛ

141 *Inna yas nnbi lḥuṛeb*
— A bnu Ṭaleb
as l-leğmaa yeṭṭufaṛas

ma teṛğiḍ ssebt d lḥed
iwimi ṣelḥen d imeγḍas

Sidi Aali yekker yerkeb
irr' ameqsud γel lḥaṛa-s

Lalla Faṭima tneggeb
tweṣṣa lewkil d aassas

Et détruite Médine
La belle

129 *Ali sourit*
Ces propositions insensées
Et incongrues le piquaient

Il jura Par l'Éternel Dieu
Nous les enfoncerons
Non moi seul sans les compagnons

Vous verrez ce qu'ils subiront
Entre les deux prières de l'après-midi[253]

137 *Le chameau rit*
Et de ce jour garda la lèvre fendue

Il se vit soudain près de Zemzem[254]
Puis errant au Paradis

141 *Le Prophète d'Horeb*[255] *dit*
Fils d'Abou-Taleb
Il faut profiter du vendredi

Si tu attends samedi et dimanche
C'est aux chrétiens qu'ils seront favorables

Ali monta à cheval
Pour aller en sa maison

Fatima mit son voile
Et fit au gardien des recommandations

253. Dohor : prière d'une heure de l'après-midi. Aser : prière de trois heures et demie environ.

254. Zemzem (puits de), dit aussi « puits d'Ismaël » : puits sacré de La Mecque au sud-est de la Kaaba. Lors du pèlerinage annuel, les hadjis boivent de son eau préservatrice. A la suite d'une révélation, Abraham conduisit sa femme Agar et son fils Ismaël au désert où il les abandonna. Ils allaient mourir de soif quand jaillit devant eux miraculeusement une source qui devait fournir plus tard l'eau du puits de Zemzem, autour duquel vinrent s'installer plus tard les tribus Amalékites.

255. Horeb : autre nom du Sinaï (mais le texte est ici peu sûr).

— Ma twalam aγ neţţeγleb
γelqet lbab ḥtilt as

γef ibaayr mi γ-d-inuseb
lmut attagwar fellas

154 *Lalla Faṭima terkeb*
tebbweḍ lmelâab
temmuger akli d aras

Tesnaat as lexbaṛ yeγreb
— A tay' A ali bu tissas

Inna yas Arğ' a-d-nerkeb
ur t-ţnaγeγ d aterras

161 *Inna yas Ahya ben lkelb*
γas ṛuḥ dheb
A ali ur illi d bu tmenqas

Yaṛğu armi d mi yerkeb
iwet ben lkelb
tṛuḥ di sserğ teḍaa yas

Sidi A ali mi-t-id irγeb
tṛuḥ tiyta-s xayeb
di lqaa sebâa turdas

170 *Lalla Faṭima terrebreb*
tejâaṛ A A ali a xyaṛ nnas

armi d ass' ay-k-njeṛṛeb
iqubel ik yiwen uterras

Sidi A ali mti d-yeqleb
isla-d i llqayeb
izzi-d s wudem am γilas

Si twenz' i-t id igerreb
inefḍ it tebḍa ssuṛa-s

Si vous voyez que nous sommes battus
Prenez soin de barricader la porte

Car le chameau en choisissant notre alliance
Va causer bien des morts

154 *Elle monta à cheval*
Arriva sur le champ de bataille
Où elle vit un nègre de belle apparence

Elle lui apprit la nouvelle qui le stupéfia
Ali le redoutable était là

Il dit Attends je vais prendre mon cheval
Je ne veux pas l'affronter à pied

161 *Ali dit Fils de chien*
Va pars
Ali n'est pas un lâche

Il attendit qu'il revînt monté
Le nègre frappa
Son coup frappa la selle en pure perte

Puis Ali attaqua
Mais le trait alla s'enfoncer en vain
De sept empans dans la terre

170 *Fatima dépitée*
Et en colère dit Ali le plus valeureux des hommes

C'est la première fois que je te vois
Affronter un seul homme

En revenant Ali
Entendit le reproche
Il fit volte-face et tel un lion

Prit son ennemi par le toupet
Et l'abattit le démembra

179 *Ikker laayaḍ terrebreb*
mekkul wa ijuneb
jariyya twennaa di llbas

Tenna yas A bnu Ṭaleb
ayen tebγiḍ a-k id yas

Inna yas Wellḥh ma neskaddeb
nebγa anṭeyyeb
tarbaat imejhal aṭas

187 *Teqleb γer wexxam teṛâed*
tesqeḍ iγli-d lweswas

Mi d-iffeγ urgaz is iγḍeb
udem l-lmeγreb
ixaq ikres tawenza-s

Inna yas A sidi Aali qleb
laaṛ xedmeγ ndemγ as

194 *Inna yas Ahya ben lkelb*
beṛkak aqezzeb
cehhed teğğeḍ tikerkas

Xud lmenceṛ men yedṛeb
ar awal nni d layas

Ikkes-d ssif is si lqelb
iwet ben lkelb
mnaṣef i-gebḍa ssuṛa-s

202 *Iṛwa ayen iγef iqelleb*
amejhul d ayen ay d ddwa-s

179 *Cris et tumulte s'élevèrent*
Chacun fuyait de son côté
Une almée vint parée

Elle dit Fils d'Abou-Taleb
Demande ce que tu veux tu l'auras

Il dit par Dieu je ne mentirai pas
Je veux dompter
L'armée des infidèles

187 *Elle s'en retourna bouleversée*
Dans l'abattement et l'angoisse

Son maître sortit plein de haine
Le visage noir
Le cœur serré l'air dépité

Il dit Ali retourne-t'en
Je regrette l'acte honteux que j'ai commis

194 *Ali dit Fils de chien*
Assez de tromperies
Professe l'islam renie l'erreur

[...][256]
Mais quant à prononcer la formule jamais[257]

Ali dégaîna
Frappa le fils de chien
Et le fendit en deux

202 *Il avait eu ce qu'il avait mérité*
Tel est le sort qui attend l'impie

256. Ici un vers, apparemment en arabe dialectal, dont on n'a pas pu établir le sens.

257. La profession de foi islamique : « Il n'y a de Dieu que Dieu et Mohammed est son Prophète. »

Ikker laayaḍ kulwa yerkeb
γer Aali Ḥideṛ zzin as
Ibḍa ten irkwel si rrqayeb...

207 *Ḍelbeγ-k a Lleh ddayem*
a bab n tezmert teẓweṛ

Daaγ-k in s at Bnu Hacem
d kra yezgan deg wkeṛṛeṛ

Ṛeẓq aγ lğennet nnaayem
jmaa akka da neḥdeṛ.

Au milieu des cris ils montèrent à cheval
Et entourèrent Ali
Il leur coupa les jarrets à tous[258]*...*

207 *Éternel Dieu je t'implore*
Toi qui es tout-puissant

Je t'invoque par les Hachémites
Par tous les récitateurs du Koran

Réserve-nous les biens du Paradis
Tous tant que nous sommes ici.

258. Le poème est évidemment inachevé. Il a été pris à deux sources : une orale (Salem Ait Maammer : vers 1 à 137 et 207 à 212 et une écrite (manuscrit de Gana Ait Maammer). D'aucuns l'attribuent (sans doute à tort) à Mohand Saïd des Ait Melikech (voir n° 101).

Amur wis semmus

Liman

Cinquième partie

La foi

Dans les légendes précédentes, le merveilleux a sans doute autant d'importance que le dessein avoué d'édification. Simplement, les héros de la légende sémitique, à caractère presque exclusivement religieux, occupent tout le champ qui en d'autres cultures revient à des types différents : le guerrier, le sage, le saint, etc. Il s'agit là en quelque sorte d'une mythologie classique, qui puise ses sources en deux domaines qui dans l'imagination populaire ont fini par se fondre en un : la légende biblique (en particulier les trois « prophètes » : Abraham, Joseph et Moïse), la légende islamique (en particulier groupée autour de deux personnages : d'une part le Prophète et ses compagnons, d'autre part Ali et ses imparables prouesses).

L'ensemble avait fini par constituer un corps de légendes codifié, que l'éloignement géographique et chronologique, les miracles conventionnels, le caractère hors pair des héros (à la limite entre l'héroïque et le divin) reléguaient dans une zone relativement étroite et ludique ; pour beaucoup, c'était de la littérature.

Mais, quelles qu'en soient par ailleurs les raisons (fonctionnelles, historiques ou les deux), la religion constituait aussi une part importante de la vie quotidienne du groupe. Les Kabyles ont consacré à la façon dont ils la vivaient une notable partie de leur production poétique.

Contrairement aux légendes évoquées dans la partie précédente, les thèmes ici traités ne sont pas ceux d'un islam classique, mais la foi telle qu'elle est réellement vécue par l'imagination populaire, celle où les saints et miraculeux intercesseurs entre Allah et ses

créatures tiennent une grande place, celle où les pratiques et les valeurs mystiques ou thaumaturgiques tendent de plus en plus à envahir la nudité rationaliste de la tradition coranique.

Malgré la brève (et prestigieuse) exception de « ṭṭuḥid » (n° 87), l'aspect le plus remarquable du genre est que la vie pèse ici de tout son poids de chair sur les éléments d'une vérité impersonnelle parce que révélée. Au vrai, la pratique quotidienne et la production qui la rend ou la sublime donnent vie à un corps de doctrine qui sans elles ne serait justement que cela. De là, contrairement au prosaïsme didactique de quelques-unes des *tiqsiḍin* précédentes (celle d'Abraham par exemple), la valeur littéraire éminente de quelques-unes de celles qui suivent.

Historiquement, ce type semble être la résurgence de plus en plus envahissante de croyances et d'attitudes anciennes face à l'orthodoxie d'une religion importée, avec toutes les formes de compromis, d'osmoses, voire d'équivoques, que le contact pouvait provoquer dans la réalité. Les marabouts les plus renommés ont presque tous commencé clercs et fini thaumaturges ou prophètes. Ainsi en est-il ici même de Sidi Mhemmed-ou-Saadoun (cf. n°s 92 et 97). Mais l'exemple le plus probant et en même temps le plus prestigieux est celui du fondateur de la confrérie Rahmania, dont on ne sait plus très bien lequel est chez lui le plus essentiel, du charisme et de la science.

Sidi Mhemmed ben Abderrahman ben Ahmed Bou Kobrin est né entre 1715 et 1728 dans la tribu des Ait Smaïl. Il suivit d'abord les cours de la zaouia de Cheikh Gouarab (Ait Iraten), puis alla à Alger parfaire son instruction. En 1740, il va faire le pèlerinage de La Mecque, au retour s'arrête au Caire, où il suit pendant de longues années les cours de Mohammed Ben Salem Alhafnaoui, grand maître de l'ordre des Khelouatia, auquel il se fait lui-même initier.

Le maître le charge de missions de propagande aux Indes et surtout au Soudan, avant de lui donner l'ordre de rentrer en Algérie. Il vient s'installer aux Ait Smaïl (1770) et y prêche avec grand succès. Il fonde l'ordre des Rahmania qui bientôt s'étend à toute la Kabylie et au-delà. Il va ensuite enseigner à la mosquée du Hamma près d'Alger. Accusé de schisme, il comparaît devant un conseil d'oulémas présidé par le mufti malékite Hadj Ali Ben Amine pour y justifier ses prétentions et pratiques extatiques (révélations, songes...). Les populations du Djurdjura manifestant leur soutien à Sidi Mhemmed, le gouvernement turc, peu soucieux de susciter une situation aux conséquences imprévisibles, fit rendre un arrêt favorable au cheikh.

Sidi Mhemmed revint aux Ait Smaïl ; six mois plus tard, il réunit ses adeptes et leur désigna pour son successeur Sidi Ali Ben Aissa Almaghribi. Il mourait le lendemain de cette investiture (1793).

Pour éviter de créer un pôle de rassemblements dans une zone largement irrédente, le gouvernement turc résolut de récupérer à Alger les restes du saint. Un groupe de khouans algérois se rendit aux Ait Smaïl à cet effet. Il se heurta à l'opposition déterminée de la population, mais prétendit néanmoins avoir rapporté le corps du saint qui fut inhumé au Hamma, où on lui construisit une koubba et une mosquée. Les Ait Smaïl soutinrent quant à eux que les restes de Sidi Mhemmed se trouvaient encore dans la tombe quand ils l'ouvrirent, ce qui valut au saint son surnom de Bou Kobrin (l'homme aux deux tombes).

Pendant quarante-trois ans (1793-1836), Sidi Ali Ben Aissa présida aux actions de l'ordre et lui donna une grande extension. A sa mort, les troupes françaises sont déjà depuis six ans en Algérie. L'ordre se fractionne en branches rivales jusqu'à ce qu'en 1844 Sidi el Hadj Amar (voir note 406) devienne grand maître de l'ordre. La position est difficile. Face aux menées chaque jour plus envahissantes de l'armée coloniale contre le bastion kabyle, dernier morceau de terre algérienne encore indépendant, il va animer la résistance. Après la défaite de 1857, il va se réfugier à Tunis, d'où il continue de diriger la confrérie.

Sidi Mhemmed Eldjaadi de Sour Elghozlan (Aumale) le remplace nominalement à la tête de l'ordre, mais les Kabyles, méconnaissant son autorité, portent de plus en plus leur allégeance au mokadem de Sedouk, Si Mohammed Ameziane (cheikh Aheddad), qui finit par être le chef effectif de la confrérie.

La défaite française de 1870, l'instauration d'un pouvoir civil en Algérie, l'octroi de la citoyenneté française aux Juifs algériens par le fameux décret Crémieux poussent le chef le plus prestigieux de l'aristocratie djouad, le bachagha El Mokrani (Hadj Mohand Ait Mokrane), à initier un mouvement insurrectionnel. Pour donner à l'entreprise une large assise populaire, il sollicite et finit par obtenir l'adhésion du vieux cheikh Aheddad. C'est pratiquement le dernier acte de la résistance algérienne.

Malgré l'issue malheureuse et les conséquences très lourdes de la guerre, l'événement avait prouvé à quel point le type de pratique et d'idéologie réalisé par le cheikh était adapté, sans doute plus que n'auraient pu le faire la prédication orthodoxe d'un dogme ou le type de pratique et d'organisation qui y sont liés.

87. Taqsiṭ n ṭṭuḥid

1 *Ṣṣlaṭ fellak la-âeḍla*
lehduṛ fellak ay ẓidit
ay utwil

4 *Ṣṣlaṭ s lâad n tira*
yura-ṭ[259] *ṭṭelba inesx-iṭ*
Sidi Xlil

7 *Abrid-a ugadeγ nelqa*
mi lḥeq m-medden nteṭṭ it
ur-t-negdil

10 *Ixleq lebḥuṛ s-zzyada*
iṭṭef it[260] *Lleh s-elfeḍl is*
ur innγil

13 *Ixleq igenwan i sbaa*
ur sen yuqqim tagwejdit
wal' awṣil...

88. Taqsiṭ l-lwafat

I.1 *Bismilleh annebdu llsasi*
lḥemdulilleh a-t neckeṛ

259. Amtawa usuf (– ṭ) d usgwet (tira) t-tasureft tamedyazt.

260. Imtawa usuf (– it) d usgwet (lebḥuṛ) ula da (z. zl. 259).

87. Méditation sur l'unité de Dieu

1 *Loué sois-Tu sans répit*
Douce est la parole dite sur Toi
Très sagace

4 *Loué sois-Tu au nom de la parole écrite*
Par les clercs et redite
Par Sidi Khelil[261]

7 *Cette fois je le crains nous payons le prix de nos fautes*
Car nous foulons aux pieds le droit des hommes
Ouvertement

10 *Il*[262] *a créé des mers sans nombre*
Et par sa grâce les retient
De déborder

13 *Il a créé les sept cieux*
Sans colonne
Ni raccord[263]*...*

88. Le poète évoque sa mort

I.1 *Au nom de Dieu ce sera ma fondation*
Louange à Dieu mon action de grâce[267]

261. Auteur d'un traité de jurisprudence classique au Maghreb, Sidi Khelil est mort vers 1568.

262. Dieu.

263. On peut regretter que le rapporteur (Salem Ait Maammer) ne connaisse que ces quinze vers d'un poème qu'il dit lui-même être beaucoup plus long et qu'il tenait de son père. Tant la langue que le rythme (7-7-3) et l'inspiration sont ici originaux.

267. Deux formules classiques de la liturgie islamique.

Win ibγan ur iṭmerrit
abrid n ṭṭuba yenjeṛ
Lefwayed γur Ṛebbi ggwtit[264]
γas win ur nebγ' ad ittjeṛ

II.7 *D ṣṣlaṭ γefk a nnbi ḥess-i*
fk-i timeǧǧeṭ anγer[265]
S lḥemd ad dek nesmisi[266]
kulyum ad dek ncekkeṛ
Imens' a-k geγ d imekli
ṣṣbeḥ zik ad γefk nefteṛ
Lmured ik ilha i tissi
yif kra yellan d lâinseṛ

III.15 *Yif iyi keċċ udi n trusi*
d ccahed n tzizwit neγ sskweṛ
D lγella deg leγrusi
kra turew ttejṛa yetmeṛ
Fk iyi-d a nnbi lxumsi
f tyuga-k nek d amḍafeṛ

IV.21 *Aqli ff lbab d ssasi*
wi-k iqesden ad iâammeṛ
Kfu yi-d maday ulansi
ay axeznǧi l-lmeḍmeṛ
γnu yi ddheb leflusi
leγna ur itbaa lefqer

V.27 *Sferḥ-i nezzeh sseḍs-i*
tinṭ iyi Keċċ d imḥeṛṛeṛ
Mennaγ w' iddan d usufi
iγewwer abrid ar Maseṛ
Issired i gneggsen yums-i
ad iḥuǧ ad iâaskeṛ

264. « ggwet » d amyag aqdim = ṭṭuqet. Isseg d-ikka « suget » di : « issugut awal ».

265. « timejjeṭ » d unti n « imej » = amezzuγ.

266. « smisi » ur-d iqqim ara di teqbaylit (maca ẓṛet s tmaceγt t-tcelḥit « ismas » = imwawel).

A qui veut éviter les tourments
La voie de la résipiscence est tracée
Car innombrables sont les grâces de Dieu
Pour qui veut les faire fructifier

II.7 *Prophète par qui je prélude écoute*
Prête l'oreille à mon appel
Je ressasse ton éloge
Chaque jour je te rends grâces
Tu es mon repas du soir et celui de midi
A l'aube tu es ma nourriture première
Tu es la réserve d'eau bonne pour la soif
Plus douce que toutes les sources

III.15 *Tu m'es plus doux que beurre fondu*
Plus que rayon de miel ou que sucre
Plus que les produits des vergers
Qui pendent mûrs aux arbres
Prophète fais de moi ton métayer
Le servant de ton attelage

IV.21 *Me voici à ta porte mendiant*
Car qui vient à toi s'en reva comblé
Pourvois à mon dénuement
Gardien des silos
Fournis-moi jusqu'à satiété d'un or
Qui ne connaît point l'épuisement

V.27 *Donne-moi la joie pleine le rire*
Dis-moi Tu es libéré
Ah partir avec les hommes saints
Et prendre le chemin du Caire
Aller laver souillure impureté
A La Mecque comme un combattant de la foi

VI.33 *Lakayen zzad ixuṣṣ-i*
waaṛen felli tnạc n cheṛ
Tanefsit teṭâakkis-i
teṭṭaru yi deg ḍḍrayeṛ
Teqqar Awlidi sinf-i
tura mazal-k d ssγeyyeṛ[268]

VII.39 *Tur' ata ccib imells-i*
tamart deg gudem tqesseṛ
Aṣeḍṣu icebḥen yekks-i
ils iw iddubbez iâakkeṛ
Ata xlan igumas-i
amagiw yedrem yenxeṛ

VIII.45 *Zik asmi lliγ d afsusi*
tazmert tella dgi tufeṛ
Ulamma bâadent yessi
ntedd' a-tent id nγafeṛ
tur' iẓṛ'iw ibutellsi
w' illan mbaâid ur-t iẓeṛ

IX.51 *Taâkkwazt deg wyeffus-i*
tezwar s lqedm' a-ṭ nedfeṛ
Tafat γer tedduγ tekks-i
tiziri ttebbaa leqmer
Ẓẓayeγ amzun d lkursi
mi qqimeγ âagzeγ i wtixxeṛ

X.57 *A Ṛebbi ğewwez nnqays-i*
âafu kra xedmeγ yexseṛ
Aγessal iddem isers-i
γef lluḥ ad ii yenteṛ
Ajellab d ubeṛnus-i
mbaâid aa tn id iḍeggeṛ

XI.63 *Netheḷl' awlidi says-i*[269]
sennineγ iẓeḍ iyi lḥeṛ

268. mazal-k : awṣil usrid « k » mbla « i » am di : yugurten, iften. (zret daγ n° 86, zl. 243).

269. « sayes » : qr. s tmaceγt « ayes » : lḥu s lexṁata (aller à pas de loup).

vi.33 *Mais je n'ai ni les moyens*
Ni la force de marcher douze mois
Mon cœur devant moi dresse les obstacles
Et dénombre les épreuves qui m'attendent
Il dit Laisse donc
Tu es jeune encore

vii.39 *Mais ma tête est toute chenue*
La barbe rare sur mes joues
J'ai perdu le rire de mes dents
Ma langue est lourde et transie
Mes mâchoires sont décharnées
Mes joues creuses et rentrées

viii.45 *Jadis lorsque j'étais leste*
Quand ma force était épanouie
Bien que mes filles fussent loin
J'allais leur rendre visite aux fêtes
Et maintenant ma vue trouble
Ne distingue plus personne s'il est un peu loin

ix.51 *La canne dans ma main droite*
Va devant et je suis
La lumière qui me guidait s'est éteinte
Sans lune il n'est point de nuit claire
Je suis aussi pesant qu'un siège de bois
J'ai peine à me relever lorsque je suis assis

x.57 *Mon Dieu pardonnez à mes manques*
Absolvez mes péchés
Le laveur des morts va me prendre et me déposer
Sur la civière sans ménagement
Ma djellaba et mon burnous
Il les jettera au loin

xi.63 *Prends garde ami procède doucement*
Je suis tout endolori meurtri

Jebden-d ṭṭub d asusi
serredn iyi deg lmeḥceṛ
Uyseγ w'aâzizen yays-i
ar yum leḥsab annemẓeṛ

XII.69 *Ṭṭṛeγ-k a waḥed lewḥid*
mulana a ṛfaa qadeṛ
Daaγ-k s at hel Ssusi
d kra yeṭṛuẓen ijebbeṛ
Lğennet annezdeγ lâali
ad degs nili di leqseṛ[271].

271. Taqsiṭ l-lwafat inna-ṭ Muḥed Aaṛab At Caalal i-mmis Buxalfa, ṭ-innan i-Wṛeẓqi At Maammeṛ, ṭ-innan i-mmis Salem, yakw si Tewrirt m-Mimun.

On tire un linceul venu du Sous[270]
On m'étend sur une bière
Je ne verrai plus ceux que j'aime ils ne me verront plus
Avant le jour du jugement

XII.69 *Dieu unique sans second je t'implore*
Maître puissant et exalté
Je t'invoque par ceux qui lisent Sousi[272]
Par les saints qui poignent et qui soignent
Fais qu'au Paradis altier
Nous habitions des palais.

270. Sens ici incertain.

272. Sousi : auteur d'un traité d'astronomie et d'un autre de mathématiques, qui étaient enseignés dans les écoles coraniques.

Ḥmed Aaṛab Ggiɣil ḥ-Ḥemmad

89. **Lmuṛsel**

Taqsiṭ l-Lmuṛsel ibbwi-ṭ id yiwen umedyaz Imceddalen, si taddart Ggiɣil ḥ-Ḥemmad, isem is Ḥmed Aaṛab. Amedyaz iqdeṛ iɣra neɣ xeṛṭum iğules, acku aṭas bbwawalen n taâṛabt i gellan di teqsiṭ (di liḥala bbwassen imeslayen ur nell' ara di teqbaylit ulansi nniḍen ten id yawi bnadem).

Qqaren Ḥmed Aaṛab Ggiɣil ḥ-Ḥemmad icab ur isa' ara n dderga. Yibbwas di tnafa ibedd-ed ɣers lmelk, inna yas : — Lemmer atdekṛeḍ Ṛebb' a-d sâuḍ aqcic. Ikker umedyaz, ibbwi-d taqsiṭ ; yuɣal isaa aqcic. Seg gwakken wesser, iğaal cwiṭ kan i-s mazal di ddunit, irra-d ism is uraad immut, yuqem as i mmis isem Ḥmed.

Meqqweṛ Ḥmed, ibbweḍ d azrabḥi. Yibbwas la iṭṭurar di tejmaâit neṭṭa d warrac, arm' ata iâadda-d rrkeb iẓaalak. Zzewren-d taallamt tazegzawt, win ṭ-issudnen iṭṭusemma iâahed nnbi, ad iḥuğ aseggwas nni. Ma yexḍa, iqqim ur-d iḥuğ ara, d latem d ddnub, qqaren as : ičča aâwin i nnbi. Akken isla Ḥmed i ymenduyar, tzemmaṛin d iẓaalak la cennun :

Ya zzeyyari
leḥbab uṣaṛi
âala Muḥemmed

immeɣ f taallamt issudn iṭ.

Yuɣal-ed rrkeb di lexṛif. Yeddu Ḥmed. Ṛuḥen ḥuğen.

Mi-d uɣalen lḥeğğağ Ḥmed ur-d iddi yara. Isteqsa ten Ḥmed

Ahmed Arab d'Ighil Hemmad

89. L'Envoyé

Ahmed Arab était déjà très vieux et n'avait pas d'enfant quand il vit en songe un ange lui promettre que, s'il faisait un poème à la gloire de Dieu, un fils lui naîtrait. Le poète composa sur le sujet un poème qui ne nous est point parvenu. Il eut bientôt un fils auquel, convaincu que lui-même allait mourir bientôt, il donna son propre nom[273], Ahmed.

L'enfant grandit et, quand il fut adolescent, s'engagea dans une troupe de pèlerins qui devaient se rendre à La Mecque dans l'année. Le moment venu, il partit avec ses compagnons.

Quand les pèlerins revinrent, Ahmed n'était pas avec eux. Ils racontèrent qu'arrivé à La Mecque il avait été tellement ébloui par la pompe de la milice turque qui assurait la garde des lieux saints qu'il s'y était engagé.

Douze années passèrent. La treizième, quand les pèlerins se préparèrent à partir pour La Mecque, le poète leur demanda de s'enquérir d'Ahmed. Il composa à cette occasion ce poème, chronologiquement le second, mais qui passe aujourd'hui pour la première partie d'« Elmoursel ».

273. Coutume courante : à l'enfant posthume *(awdaa)*, on donne le nom de son père.

Aaṛab, nnan as : – Mmik igguğa d aaṣkṛiw γur Ṭṭeṛkw ; Teffγ-ed lemḥella s ṭṭbul d lbuq d lemlef, idhec, iṛuḥ igguğa γursen. Di lweqt nni d Ṭṭeṛkw i gettkellfen f leḥkwem n tmura Gginselmen meṛṛa. D laaskeṛ nnsen i geṭṭâassan f lḥeğğağ di Lkaaba.

Iqqim Ḥmed Aaṛab t-tmeṭṭut is deg wγilif d ameqqwran. Ar ṭṛağun, aseggwas ittabaa wayeḍ, armi bbwḍen tnạc. Wis tleṭṭac, mi-y uγalen lḥeğğağ, iweṣṣa ten umedyaz, inna yasen : – Ẓṛet m' attafem lexbaṛ n Ḥmed. Imiren ibbwi-d taqsiṭ-a :

Lmuṛsel. Amur amezwaru : qbel lmut n Ḥmed.

I.1 *Sslaṭ γefk a nnbi ttaheṛ*
a nnwayṛi
A ṛṛsul bu yisem yecheṛ
rzu-d γri
Wans-i mi gguğeγ nfuṣel
temnaaḍ-i seg letwaṛi

II.7 *A ttiṛ imcebbeḥ n ḍḍyuṛ*
ilik d ttaṛi
Tiliḍ d aḥbib a-k nameṛ
awi lexbaṛi
Aanu ccerq zger i lbuḥuṛ
ssfin' atteddu g leṣwaṛi[274]

III.13 *D Skendriyy' ard ak tedheṛ*
axxam axxami
Aanu tamdint m-Maseṛ
zint leswaṛi
Tawḍeḍ γer lğamaa n Zheṛ
a-n-tafeḍ achal d lqari[275]

274. Neγ :
isaffen nnig leḥwaṛi
(et les rivières par-dessus les maisons)

275. Neγ :
geddac n alef d lqari
(avec des milliers d'étudiants)

Neγ :
meyya u xemsin d lqari
(où sont cent cinquante étudiants)

I

I.1 *Par toi je prélude Prophète impeccable*
Et rayonnant
Envoyé au nom réputé
Visite-moi
Sois avec moi au jour du dernier départ
Épargne-moi les épreuves

II.7 *Oiseau de tous les oiseaux le plus beau*
Sois mon courrier
L'ami qui porte mes vœux
Et mon message
Vers l'orient par-delà les mers
Là où le navire accoste le long des quais

III.13 *Alexandrie t'apparaîtra*
Maison par maison
Puis va vers Le Caire
Aux beaux remparts
Jusqu'à El Azhar
Où tu trouveras une foule d'étudiants

IV.19 *Abrid γer Ccam yeḥjeṛ*
ddu deγ wri
Lğamaa ḥ-Ḥsen imzeyyen
awi-d lenwaṛi
Sellem-i γef ṣṣḥaba leḥṛaṛ
Sidi Aabḍellạ Mγawṛi

V.25 *γer temdint deg iâuskeṛ*
yizem aseḥṛi
Lukan d ur iy'ixdaa nehdeṛ
Ḥmed iγurr-i
Idda g zzehwa l-laaskeṛ
iḥḥa zun yeṭfekkiṛ-i ?

VI.31 *Ṛebbaγ-t id armi mweqqer*
tura inekṛ-i
Tasa-w tencef la thedder̩
la teṭqerri
Izṛi-w am tegnaw yeṭsaḥ
am lehwa deg tebṛaṛi[276]

VII.37 *Ata wul-iw la iṭru*
la ismiḍṛi
γer daxel i-gehba lxateṛ
ḥed ur izṛi
Uγent-i tlufa nesbeṛ
antat' ur yidi neḍṛi ?

VIII.43 *Isus ufwad iw inxeṛ*
cbiγ awri (neγ : aγ wri)
Aql' amm iččan ḥenneğγ ar
urda yebṛi[279]
Yuli-d γef udm iw leγyar
aql' am mulab axeḍṛi

276. Neγ :
(33) *ata yizṛi-w la iṭru*
la ismiḍṛi
tiṭ-iw am ennda n tefsut
neγ lehwa deg tebṛaṛi

279. urda : akka !

IV.19 *De là le chemin fuit vers Damas*
Tout droit
De la mosquée du beau Hassan[277]
Rapporte des fleurs
Porte mon salut aux saints impeccables
A Sidi Abdallah Meghawrî[278]

V.25 *Va vers la ville où s'est enrôlé*
Le lion des sables
Ahmed a enfreint le pacte
Que nous avions conclu Il m'a trahi
Plongé dans les plaisirs de la vie militaire
Hé quoi Lui souvient-il de moi

VI.31 *Je l'ai élevé jusqu'à ce qu'il fût grand*
Et maintenant il me renie
Mon cœur dément crie
Et lamente
Mes yeux pleurent comme ciel d'orage
Ou pluie de printemps

VII.37 *Dans mon cœur les larmes tombent*
Une à une
Il est en dedans hanté
Sans que nul le voie
J'ai subi toutes les peines
Laquelle ne m'a point affecté

VIII.43 *Mes entrailles sont vermoulues minées*
Comme cœur de sureau
Comme l'homme qui a bu un poison
Et ne s'en est point relevé
J'ai la peau du visage altérée
Comme celle d'un lézard vert

277. La mosquée de Hassan : s'agit-il ici de la grande mosquée omeyade construite au VIII[e] siècle par le khalife Alwalid I[er] sur l'emplacement de l'ancienne église Saint-Jean à Damas ?

278. Saint personnage non identifié. Peut-être faut-il comprendre *amγari*, c'est-à-dire des Ait Oumghar ; Moulay Abdallah Belhosayn des Ait Oumghar, à 40 kilomètres de Marrakech, était le maître spirituel de Moulay Brahim, patron de la ville. Il resterait à expliquer pourquoi ce passage d'Orient en extrême Occident.

IX.49 *Yaam' usekkud iss nẓeṛṛ*
indel yiẓṛi
Ixf iw icab ikesseṛ
seg twesri
Meyya u xemsin cheṛ
ikmel laadad ur t-neẓṛi

X.55 *Ṛecdeγ-ţ si Tmellaḥt Leqseṛ*
Akk' ar At γebri
Kra bbwin d-ijban âameṛ
la t-neţqirri
[...]

XI.61 *Ar neţţal deg ţţeğğaṛ*
n ayt ubeqri
La rennuγ deg zzeyyaṛ
n nnb' aḥeṛṛi
W'iẓṛan lγayeb a lxettaṛ
a w'islan s kra ixebbṛ-i

XII.67 *Jemmleγ kwn id a nnsa w ddkeṛ*
ay at Ṛebbi
rniγ ssḥaba leḥṛaṛ
ayt ucbuṛi
Terrm-i-d lḥağ a-t-nẓeṛ
Ţxilek a Ṛebbi qebl-i

XIII.73 *Ay agellid a nnaḍeṛ*
a mulani
Dâaγ-k s ssḥaba leḥṛaṛ
Bubker d Aali
Taruḍ ṛṛuḥ d imḥeṛṛeṛ
la nek la kra da γuri.

IX.49 *Aveugles sont mes yeux qui voyaient*
Éteint mon regard
Ma tête est chenue battue
De vieillesse
Car voici cent cinquante mois
Bien comptés que je ne l'ai vu

X.55 *J'ai lancé mes exhortations d'El Kseur*[280]
Aux Ait Ghobri[281]
A tous les longs voyageurs
J'ai posé des questions[282]
[...]

XI.61 *J'ai interrogé*
Les maquignons
Aussi les pèlerins qui ont visité
Le tombeau du Prophète
Quelqu'un de vous voyageurs a-t-il vu l'absent
Si vous avez quelque nouvelle donnez-la-moi

XII.67 *J'en appelle à vous hommes ou femmes*
De Dieu
Et à vous nobles compagnons
Armés de la lance
Ramenez à moi le hadj que je le voie
De grâce mon Dieu exaucez-moi

XIII.73 *Roi qui vois tout*
Mon maître
Je t'implore par les nobles compagnons
Par Abou-Bakr et Ali
Sauve mon âme
Et celle de ceux qui sont ici près de moi[283].

280. El Kseur : gros bourg non loin de Bougie, sur la rive gauche de l'oued Sahel.

281. Ait Ghobri : tribu de la partie orientale du Djurdjura, sur les hauteurs qui dominent l'oued Boubhir (voir note 84).

282. Cette strophe est probablement amputée des deux heptasyllabes finals.

283. La dernière strophe provient d'un cahier manuscrit, mais ne se trouve dans aucune des deux versions orales qui ont servi à établir le texte d'« Elmoursel ».

Mi-d uγalen lḥeğğağ rran-d axbiṛ. Nnan as : Ḥmed immut. Iffeγ lâaskeṛ n Ṭṭeṛkw ad atraren tarbaat Ibedwiyen la yesqiṭṭaayen i lḥeğğağ, mlalen, myuṭṭafen, wten-d Ibedwiyen, leqfen Ḥmed, immut. Ar iṭru Ḥmed Aaṛab t-tmeṭṭut is armi ddreγlen i sin.

Dag' a-d nales taḥkayt, ammakken ṭ-id ṭâawaden. Yibbwas ði tnafa daγen ibedd-ed lmelk wis meṛtayen γer Ḥmed Aaṛab, inna yas : « Lemmer atmeddḥeḍ nnb' ar meyya (meḥsub meyya tseddaṛin) a-k-d awiγ Ḥmed a-t-teẓṛeḍ. Ikker umedyaz, iḥka yas i-t-meṭṭut is. Tenna yas : – Yalleh, bdu !. Ibdu Ḥmed Aaṛab ar-d iṭṭawi amur agi wissin n teqsiṭ l-Lmuṛsel. Taseddaṛt tettabaa tayeḍ, armi yebbweḍ γer tis tlatin (afir 180), ikecm-ed lmelk, isself asen i-wudem nnsen i sin, llint wallen nnsen. Muqlen, walan zdatsen nnâac, iẓẓel degs lmegget, mi qerrben γers ufan d Ḥmed. Ar ssikkiden degs, armi t-ṛwan s tmuγli, ixfa lexyal zdat wallen nnsen, qqimen.

Imiren ikemmel Ḥmed Aaṛab taqsiṭ is armi tfuk.

Lemdeḥ wissin

I.1 *Ṣṣlaṭ γefk a lmuṛṣel*
zzin cci mal d ssaxya
Bu nnuṛ icâal
seg-gudm is izwar ṭṭya
Tawjit d ifelfel
zeggwaγet am leḥmuṛegga

II.7 *Fellak ay neṭṭkel*
attiniḍ Aqli aya
Temnaaḍ-i seg lehwel
uẓekka iṣaab mraya
Asm' ara nfaṣel
ar k-afeγ a nnbi d laanaya

III.13 *Ard ṭṭṛeγ lefḍel*
d ṣṣaḥib lmahiyya
Bu nnuṛ lğamel
γures laadad lesmiyya
ḥeğben-ṭ liḥayel
meḥsubit ṛbaayn meyya

Les pèlerins à leur retour rapportèrent la nouvelle : un groupe de l'armée turque, chargé de la garde des lieux saints, s'était porté contre une bande de Bédouins qui détroussaient les pèlerins dans le désert. Pendant l'engagement, Ahmed avait trouvé la mort.

Les deux vieillards pleurèrent leur fils mort jusqu'à en devenir aveugles tous les deux. Puis une nuit, de nouveau, le poète vit en rêve le même ange se présenter à lui et lui promettre que s'il composait un poème de cent strophes à la louange du Prophète, il allait lui rapporter Ahmed et il le verrait.

Ahmed Arab se leva et composa le poème suivant, chronologiquement le troisième, mais qui passe pour la deuxième partie d'« Elmoursel ». Il avait fini la trentième strophe au milieu de la nuit quand l'ange à nouveau se présenta. Il leur passa la main sur les yeux, qui s'ouvrirent. Ils virent devant eux une civière avec le corps d'Ahmed. Quand ils se furent repus de la vision, elle disparut. Ahmed Arab continua son poème, dont nous n'avons probablement gardé qu'une partie.

II

I.1 *Je prélude par toi Envoyé*
Tu es beauté biens richesse et générosité
Lumière éclatante
Ton visage resplendit
Tes joues de piment rouge
Ont l'éclat du crépuscule

II.7 *En toi repose mon espoir*
Dis-moi Me voici près
Préserve-moi des affres
De la tombe amère et âpre
Au jour du grand départ
Prophète sois mon protecteur

III.13 *J'implore l'incomparable*
Maître des mystères
La lumière éclatante
Aux noms innombrables
On en a fait le compte
Et trouvé quatre mille

IV.19 *Sseltan lkamel*
mul zzehwa lmaweyya
Aazza waâjel
amweqran deg laalya
Kulci s lemfaṣel
ila-ṭ i lazaliyya

V.25 *Leqlam idewwel*
iṭṭaru lquluhiyya
Mi γers isawel
Ṛebbi yuzn-ed llaya
Inna yas Yekmel
taruḍ xatem lambiyya

VI.31 *Muḥemmed lefḍel*
ṣṣaḥib ḍḍehṛawiyya
Wiyes ara njemmel
andakwen a hel nniyya
Izedγen lejbel
iâamṛen lxaliyya ?

VII.37 *Ad ṭṭṛeγ at wedfel*
at-Temguṭ deg laalya
Ayt udrar lekḥel
iẓeṛṛen kul tniyya
D ayt triḥit d wuzzlan
irekben ssruj dehbiyya

VIII.43 *Ṛuḥ tejbuḍ Aswel*
ar yergazen Zwawiyya
Gedh' ayt lemkwaḥel
at-tiṭ teṛma f-luṛaya

IV.19 *Il est le Parfait Souverain*
Le Maître de la joie
L'Aimé l'Exalté
Le Suprême l'Altier
Le grand ordonnateur de tout
Jusqu'à l'éternité

V.25 *Le kalam écrivant à mesure les versets*
En vint à Qoulouhia[284]
Alors le Prophète s'adressa à Dieu
Qui fit descendre un verset
Où il dit Complète est la révélation
Tu es le dernier des prophètes[285]

VI.31 *Mohammed l'Excellent*
Le Maître de la vérité évidente
Qui évoquer encore
Où êtes-vous hommes de naïve foi
Qui habitez les montagnes
Et peuplez les déserts

VII.37 *J'invoque ceux qui habitent les neiges*
De l'altière Tamgout[286]
La montagne sombre
Qui contemple tous les cols
Ils sont chaussés de babouches et armés de fer
Ils montent sur des selles dorées

VIII.43 *Prends par Asouel rends-toi*[288]
Chez les Zouaoua
Gloire aux porteurs de fusils
L'œil toujours sur la mire

284. Qoulouhia : texte non identifié.

285. Dogme fondamental de la religion islamique : Mohammed a clos le cycle des prophètes.

286. Tamgout, en berbère : pic, hauteur (cf. le pluriel Timgad, nom d'une ancienne ville romaine de l'Aurès). Il y a deux pics Tamgout en Kabylie : Tamgout Ibehriyen en Kabylie maritime et Tamgout Igaouaouen dans la chaîne du Djurdjura. Il s'agit ici de la seconde, point culminant de la chaîne, aussi appelé Lalla Khedidja, du nom de la sainte anachorète qui y vivait (voir n° 91).

288. Asouel : lieudit dans la chaîne du Djurdjura, au-dessus des Ait Yaala.

Ḥed m' ad ak izgel
mi wten adrar teddu ccedya

IX.49 *Sid' Aali a lefḥel*
d u-Musa mazal-t iḥya[287]
D ccix imsebbel
u-Menṣuṛ d u-Buyeḥya
Wedris zin nnwel
γitt iyi nek cakiya

X.55 *Izṛi-w yedderγel*
iččuṛ amzun d ssanya
Ul iw iqqenteṛ
t-tas' i-y-igan aya
D lebda yendel
aḥlil w'ur nesâi dderya

XI.61 *Ad ṭṭṛeγ at wenzel*
d ifellaḥen di lwedya
Izelgen lmenjel
si ṣṣbeḥ ar laacwiyya
Ur sâin aqeggel
tidi ssegsen am ddalya

XII.67 *Leẓẓayer tefḍel*
zzin lebṛuğ lqawya
Gedh' ayt iḥembel
igad iddben ṛṛaggaa
Ṛẓan lğahel
Sduben Ṣebbanya

287. Mazal-t : z. zl. n° 243.

Infaillibles tireurs
Qui font voler en éclats la roche visée

IX.49 *Pieux Sidi Ali*
Ou-Mousa toujours vivant[289]
Et toi cheikh voué à la foi
Sidi Mansour[290] *et toi Ou-Bouyahia*[291]
Toi Oudris ornement du campement[292]
Secourez-moi j'en appelle à vous

X.55 *Mes yeux aveugles*
Coulent comme auges pleines
Je suis oppressé
Ainsi le veut mon cœur
A jamais éteint
A beau parler qui n'a point d'enfant

XI.61 *J'invoque les paysans à la gaule*
Qui vivent dans les plaines
Et manient la faucille courbe
Du matin au soir
Sans trêve
La sueur coulant de leur front comme sève

XII.67 *Souveraine est Alger*
Aux beaux et puissants bastions
Gloire aux porteurs d'étendards
Qui ont dompté la roture[293]
Brisé l'infidèle
Réduit l'Espagne[294]

289. Sidi Ali-ou-Mousa : zaouia des Maatkas dont le fondateur est venu de Saguia Elhamra (Rio de Oro) au IXᵉ siècle de l'hégire (XVIᵉ de J.C.). La koubba construite au XVIIIᵉ siècle par le bey Mohammed El-Debbah a été brûlée en 1852 par le général Pélissier et reconstruite l'année suivante.

290. Sidi Mansour : saint des Ait Jennad, arrivé de Saguia Elhamra au XVIᵉ siècle ; zaouia renommée, au village de Timizar.

291. Ait Bouyahia : village des Ait Douala (Ait Aïsi) où se trouve le saint renommé d'Akal Aberkane.

292. Voir note 97.

293. Raya : ensemble des sujets du sultan d'Istanbul.

294. L'Espagne est un des grands adversaires de la puissance turque en Méditerranée occidentale au XVIᵉ siècle.

XIII.73 *γer lγerb ay nehmel*
abrid inu Lemdiyya
Ard dduγ s errjel
γur lecyax at leqraya
γur ayt ljedwel
at luṛad dmiṭiyya

XIV.79 *Sidi Aaysa afḍel*
bu qwebrin tniniyya
γers i-gteddu jjmel
ddu keč d zzawiyya
Acḥal γers n jjmel
bu qwebrin sseḥṛiyya

XV.85 *Sidi Aameṛ u-Aaṛ*
dderya-s d lfatya
Wannuγ a nnwayel

d Laaṛban di kulliyya
D rrijal nnxel
iteṭṭen ttemṛiyya

XVI.91 *D ccix Smaâil*
Ben Aabdeṛṛeḥmaniyya
Yessek ara nessγel
imceṛṛef ḥader llaya

XIII.73 *Puis vers l'Occident je m'élance*
Sur le chemin de Médéa
Je me rendrai à pied[295]
Chez les doctes clercs
Maîtres des talismans
Et de la mystique Damiettaine[296]

XIV.79 *Vers Sidi Aïssa saint éminent*
Aux deux tombes[297]
Vers qui vont les caravanes
Avec les tolbas
Combien de chameaux se rendent
Sur ses tombes au désert

XV.85 *Sidi Amar-ou-Ar*[298]
Tes enfants sont des braves
Je vous invoque Ouennougha aux campements nom-
[*breux*[299]
Bédouins de partout
Hommes des palmeraies
Qui vous nourrissez de dattes

XVI.91 *Cheikh Smaïl*
Ben Abderrahman[301]
J'en appelle à toi
Très vénéré qui veilles sur la parole révélée

295. Un pèlerinage est plus méritoire quand il est fait à pied.

296. Noureddine Addimyati (ou, brièvement, le Demiati), XIIIe siècle, est l'auteur d'un poème célèbre en particulier en Afrique du Nord, la « Kacida Damyitia en lam », sur les noms de Dieu, dont chacun est censé posséder des vertus mystiques. De nombreux commentaires en ont été faits, dont le plus célèbre est celui d'Ahmed Alburnusi Zarrouk, mystique marocain mort en 1493.

297. Sidi Aïssa ben Mhemmed, illustre saint dont le tombeau au sud de Sour Elghozlan (ex-Aumale), sur la route de Bou-Saâda, était un lieu de pèlerinage fréquenté. Des anges sont venus enlever son corps et le placer dans une autre koubba plus à l'est.

298. Sidi Amar : personnage non identifié.

299. Ouennougha : région de collines dans les Bibans, entre Bou-Aréridj et Aumale.

301. Sidi Mhemmed Ben Abderrahman des Ait Smaïl : voir notice de la 5e partie et note 442.

γer Wegwni qibel
At Bubhir akw d qiḍya

XVII.97 *Amceddal lewwel*
ay at tmurt γef zzawliyya
Ayt Wad Ssaḥel
d ayt Ḥnif lwaliyya
Ar tekksem lebxel
γitt-i : d asehlan uya

XVIII.103 *Jemmel ccerfa*
n Behlal lmawiyya
D ayt zznad icâal
ayt lmecṭa lqawiyya
Ur isâi lemtel
γer uḥeddad ssqawya

XIX.109 *Ard dduγ ṭṭwel*
Mziṭa d Rlennya[300]
Leqseṛ at laaqel
ayt ssebxa lḥesniyya
iteṭṭen laasel
At Sidi Bṛahem saxya

XX.115 *Lγut d lefḥel*
d eddula n ayt Baya

300. Neγ : hel nneyya.

Puis je passe à Agouni Kibel[302]
Chez les hommes de Boubhir et d'Elkidia[303]

XVII.97 *Mais avant tous les autres j'invoque les Imcheddalen*[304]
Au pays des monticules
Près de l'oued Sahel[305]
Hommes saints de Ahnif[306]
Otez-moi d'affliction
Secourez-moi cela vous est facile

XVIII.103 *Assemble tous les chorfas*
De Bahloul[307]
Armés de fusils aux gâchettes brillantes
Aux mécanismes puissants
D'acier à qui l'armurier a donné
Une trempe incomparable

XIX.109 *Je me rends droit*
A Mzita la pieuse[308]
Vers le sage El Kseur[309]
A la belle sebkha
Et les mangeurs de miel
Les généreux Ait Sidi Brahem[310]

XX.115 *Preux est le saint patron*
Aussi puissant que les Ait Baya[311]

302. Agouni Kibel : lieu non identifié.

303. Elkidia : ce nom n'est peut-être qu'un pluriel irrégulier de *kadi*.

304. Imcheddalen : tribu du poète, sur le versant sud du Djurdjura, au-dessous du col de Kouilal.

305. Oued Sahel : rivière qui longe le pied sud du Djurdjura et se jette dans la Méditerranée près de Bougie.

306. Ahnif : voir note 137.

307. Chorfa de Bahloul : village de marabouts des Ait Ghobri à près de 5 kilomètres d'Azazga.

308. Mzita : partie du Hamza, région de Bouira.

309. El Kseur : voir note 280.

310. Sidi Brahem : sans doute les Ouled Sidi Brahem, dans les environs de la zaouia rahmania d'Elhamel (Bou-Saâda).

311. Ait Baya : inconnus par ailleurs, sans doute des dynastes régionaux (leçon ici peu sûre).

La kkaten γef ṭṭbel
d lqedṛa lweḥdaniyya
γur Ṛebbi yewṣel
iẓeṛṛ nnbi di ṛṛewya

XXI.121 *Ṭṭṛeγ At Aaydel*
d Sidi Ḥmed-u-Yeḥya
Rniγ Leqbayel
d kra bbw' iluzem leḥya
D ddheb leḥnayel
m' atnaaṛeḍ a Sidi Yeḥya

XXII.127 *At Aabbas ḥellel*
Mrisa qbel Aaṭiyya
D cceṛq kul nnzel
lmadayen kul bniyya
d Lḥabac lekḥel
laabid Sudaniyya

XXIII.133 *Illulen d laṣel*
tezwar asen ccerfiyya
D iḥbiben l-laamel
γef iṭru lqelb iw γaya
γer Weqbu siwel
Geldaman leqbayliyya

XXIV.139 *At Waγlis yaadel*
la ceččan mebγir rrya
Ad rnuγ At Yemmel
Ayt Mẓal lmaatniyya

Qui battent tambour
Et dont la puissance est sans pair
Il se tient près de Dieu
Il voit de ses yeux le Prophète

XXI.121 *Chez les Ait Aïdel j'invoque*
Sidi Ahmed-ou-Yahia[312]
Et aussi les Kabyles
Et tous ceux pour qui la pudeur fait loi
Ils sont bijoux d'or
Sidi Yahia sois leur protecteur[313]

XXII.127 *Je supplie les Ait Abbas*[314]
Port avant Atia[315]
Tous les hauts lieux de l'Orient
Les villes de toute architecture
Les noirs Abyssins
Les esclaves soudanais

XXIII.133 *Les Illoulen de haute lignée*[316]
Et de noblesse ancienne
Aiment l'action
Mon cœur après eux languit abondamment
Puis lance ton appel vers Akbou
Et la kabyle Gueldaman[317]

XXIV.139 *Aussi vers les Ait Ouaghlis*[319]
A la large hospitalité
Ainsi que les Ait Immel[320]
Les Ait Mzal [321]

312. Sidi Ahmed-ou-Yahia : saint personnage des Ait Aïdel.

313. Sidi Yahia : célèbre marabout des Ait Aïdel.

314. Ait Abbas : tribu de Petite Kabylie.

315. Atia : une tribu Oulad Atia se trouve entre Collo et l'oued Kebir (embouchure du Rhummel).

316. Illoulen Ousammer : tribu de Petite Kabylie, dans la vallée de la Soumam.

317. Gueldaman : hauteurs dominant la rive droite de l'oued Sahel à l'est d'Akbou.

319. Ait Ouaghlis : voir n° 11.

320. Ait Immel : voir note 113.

321. Ait Mzal : tribu de Petite Kabylie.

D Ayt Lǧelǧel
At Qulu at Bjaya

XXV.145 *At lebḥeṛ am nnḥel*
ayt nnuṛ deg-gul yeḍya
Mi aazmen atteṛḥel
lkweffaṛ deg laadya
Lemḥell' atḍebbel
s aadaw atwet lγazya

XXVI.151 *Sṭembul itwekkel*
izga-d f lmaliyya
Ber Tteṛkw kamel
ur ssinen laaṛbiyya
Ar xeddmen lfaal
irgazen n Skendriyya

XXVII.157 *Yusa-d leḥnayel*[318]
di sbaa yidsen daya
At waḍ' imxelxel
igad terkeb liḥala
Aawessen asakel
d ṛbaa lukul di ddenya

XXVIII.163 *γer lγerb nsawel*
nnuqaba telt meyya
D sseyyaḥ d ccmel[324]
ṛebâin di Ccamiyya
Ur xeddmen lecγayel
saḥen am lmawiyya

XXIX.169 *Lexyaṛ d war lemtel*
xemsa u aacrin di lkemmiyya
Yess ay tnezzel
lehwa seg ssmawya

318. Yusa-d : akka.

324. Neγ : *lbudal' irkwel* (tous les possédés).

Les hommes de Djidjelli
De Collo de Bougie

XXV.145 *Dont les ports grouillent de bateaux*
Quand le cœur plein de lumière
Ils ont décidé de se lancer
Contre les infidèles
L'armée va tambour battant
Sus à l'ennemi

XXVI.151 *Istanbul a été préposée*
A la garde de l'islam
Tout le pays turc
Ignore l'arabe
Ils sont hommes d'action
Les habitants d'Alexandrie

XXVII.157 *Ils sont arrivés les* [...][322]
A sept seulement
Les inspirés
Possédés de l'amour de Dieu
Ils gardent le [...]
Les quatre préfets de l'univers[323]

XXVIII.163 *Je hèle vers l'Occident*
Les trois cents saints
Tous les inspirés errants
Au nombre de quarante [...][326]
Qui ne vaquent à nuls travaux
Et vont vaguant comme l'eau

XXIX.169 *Parmi eux s'en distinguent*
Vingt-cinq qui sont sans égal
Ils font tomber
La pluie du ciel

322. *lehnavel*, comme aux vers 142 *lmaatniyya*, 161 *asakel* : mots de sens inconnu.

323. Toute la strophe 27 (peut-être mal transmise) est de sens obscur.

326. Le texte berbère (s'il a été fidèlement rapporté) dit « en Syrie » ; mais cela contredirait le vers 163.

Nnabat di ṛṛmel
yessen ay teṭṭebbwa lfakya

XXX.175 *Belleh a ṭṭiṛ neqqel*
ad ak aruγ lebṛiyya
γer Beγdad herwel
rbeḥ felli lemzegga
Tinṭ as a-d-yaajel
Aabdelqadeṛ aas feyya[325]

XXXI.181 *Ad ṭṭṛeγ at lmeḥfel*
at Lkahf ahel nniyya
Ṭṭṣen di lqezṭel
ur mmuten d lḥiyya
D lkelb lqatel
ism ines Qiṭmiṛiyya

XXXII.187 *Tamdint l-Lmuṛṣel*
Lmadina lγalya
Lâiraq d ccmel
D Lehnud d Ssendiyya
D at lebqaa irkwel
akken llan akw s nnwaya

XXXIII.193 *Ad ṭṭṛeγ zint nnwel*
Lkaaba lwesṭaniyya
γers akw ay tehmel
lḥeğğağ si mkul tawya[331]

325. Dagi i-d-yekcem lmelk s-nnaac n Ḥmed.
331. Ammar ad yili am tmaceγt « taywa » (= descendance).

Germer les plantes dans le sable
Et mûrir les fruits

XXX.175 *De là par Dieu oiseau envole-toi*
Je vais rédiger pour toi un message
Va vers Baghdad à tire-d'aile
Je t'en serai reconnaissant
Dis-lui Hâte-toi
Abdelkader[327] *sois mon gardien*[328]

XXXI.181 *J'invoque le groupe*
Pieux des Sept Dormants[329]
Couchés dans la poussière
Toujours vivants
Et le chien meurtrier
Appelé Kitmir[330]

XXXII.187 *J'en appelle à la ville de l'Envoyé*
Médine la précieuse
A tout l'Irak
L'Inde et le Sind
Et par toute la terre
A tous les hommes de foi

XXXIII.193 *J'invoque la perle des stations*
La Kaaba centre du monde
Où affluent
Les pèlerins de toute race

327. Abdelkader Eldjilali, dit « le sultan des saints », grand maître de tous les ordres mystiques, né et mort à Baghdad (1077-1166).

328. C'est, dit-on, après ce vers que l'ange est entré avec la civière portant le corps d'Ahmed.

329. Allusion à la légende des Sept Dormants d'Ephèse contenue dans le Koran (sourate XVIII, versets 8 à 25). Pour échapper aux persécutions de Decius (249-251), sept jeunes chrétiens d'Ephèse se réfugient dans une grotte près de la ville. Ils ne se réveillèrent que sous Théodose (379-395), pour du reste mourir peu après. Leur sommeil pour le Koran aurait duré trois cent neuf ans (verset 24). Les tombeaux supposés des Sept Dormants sont devenus des lieux de pèlerinage et de vénération à partir du VIe siècle. Un d'eux se trouvait en Transjordanie.

330. Kitmir : nom du chien qui a accompagné les Dormants, sur le nombre desquels le Koran ne se prononce pas (trois, cinq ou sept ?).

W' issarden yeγsel
imḥa la ddnub la ssiyya

XXXIV.199 *A âazza waâjel*
a win ur nesâi tizzya
Daaγ-k s Lmuṛṣel
seg-gudm is izwar ṭṭya
Akka neḥdeṛ da aafu yaγ
aatq aγ si lğahennama[332].

332. Iqdeṛ ur tekmil ara teqṣiṭ. Atni kra ggefyar nniḍen qqaren ten-id : di tazzwara :

A kwen id bedreγ irkwel
s lmejmul a lawliyya

di tseddaṛt 19 :

At-tacciwin mlewwel
Ulad Sidi Xaldiyya

Qui s'y lave et s'y purifie
Efface tous ses péchés toutes ses peines

XXXIV.199 *Aimé et glorieux*[333]
Toi qui n'as point d'égal
Je T'implore par l'Envoyé
A la face rayonnante
A nous tous qui sommes ici pardonne
Et sauve-nous de la géhenne[334].

333. Attribut classique de Dieu en islam.

334. Il reste d'« Elmoursel » quelques autres vers coupés du texte. Vers le début :

Je vous nommerai tous
Saints sans en oublier un

Dans la strophe 19 :

Vous qui portez des cornes bigarrées
Ouled Sidi Khaled

(Les Ouled Sidi Khaled sont un groupe maraboutique de la région de Tiaret.)

γef Lmuṛṣl ğğan-d imezwur' awal, a-t id nales akken t-id ṭṭalsen. Qqaren : ma yella lbâaḍ deg gwemkan l-lxuf, yili yessen taqsiṭ l-Lmuṛṣel, mi-ṭ id inna ad imnaa ur-t iṭṭaγ ur-t ibellu. D lmital, ma la yeṭṭafaṛ werbaa, ilaq, mi-d iḥdeṛ ad ṭṭsen, win ṭ-issnen degsen a-ṭ id yini, mulac ddnub fellas d ameqqwran.

Qqaren illa yiwen umeksa ikess tajlibt is di Sseḥṛa. Mkul tameddit, qbel ad iṭṭes, a-d yini Lmuṛṣel. Neṭṭ' ad-d iṭṭawi taqsiṭ, ssuṛ ad itezzi i-tejlibt ; mi tfuk teqsiṭ, ssuṛ idewweṛ, yemdel. Yiwen yiḍ ameksa yebbwi-t yiḍes qbel aṭ-ṭ ifuk. Iqqim ssuṛ illi s wannect akken ixuṣṣen i teqsiṭ attekmel. Iṛuḥ-ed wuccen, yufa tabburt nni di ssuṛ, ikcem, ar ixenneq deg gulli. Ameksa yendekwal-ed si tnafa, immekti-d t-teqsiṭ ur-ṭ ifuk ara, ikemmel ayen d-iqqimen degs. Skud isawal ssuṛ yeṭkemmil, idewwiṛ armi yemdel. Uccen iṛẓa deg gulli ayen ibγa ; iṛuḥ ad-d iffeγ ; inuda tabburt, ur-ṭ yuf'ara. Ameksa yuki yides, yeṭṭf it.

90. Di laxeṛt ulac leḥbab

Iqqim yibbwas di tejmaâit mmis n gmas n Ḥmed Aaṛab, ism is Awdaa. La iheddeṛ iččekkiṛ imanis, iqerren imanis γer aammis, iqqar as : ifeγ-t. Ata yebbwḍ-ed Ḥmed Aaṛab, isla yas, iluâa at-tejmaâit inna yasen :

Semḥesset a tajmaâit
cehhdet a ccayeb d ccbab

Le poème d'Elmoursel a été introduit aux Ait Yenni sous forme manuscrite par un marabout de Taourirt Mimoun. Le manuscrit a disparu et la tradition orale qui a conservé vingt-trois strophes de la 2e partie est probablement incomplète[335].

La nature du sujet a contraint le poète à introduire un nombre de termes arabes relativement grand : Ahmed Arab, s'il n'était pas lettré lui-même, devait à tout le moins fréquenter des lettrés.

La tradition fait un devoir à tout homme qui voyage en groupe de dire « Elmoursel » avant de dormir s'il le connaît, la récitation ayant pour vertu de préserver de tout danger. On rapporte à ce propos l'histoire du berger qui, conduisant son troupeau à travers le désert, chaque soir avant de dormir récitait « Elmoursel ». Au fur et à mesure que le poème se déroulait, un rempart s'élevait en cercle autour du troupeau. Au dernier vers, le rempart se fermait, le berger pouvait dormir tranquille. Un soir, vaincu par la fatigue, il s'était endormi avant d'avoir achevé la récitation : le rempart resta béant de la partie manquante du poème. Le chacal en profita pour entrer par la brèche. Mais le berger, s'éveillant brusquement, se rappela qu'il n'avait pas achevé la récitation. Il se mit à dire les vers manquants... Le rempart se fermait à mesure. Le chacal repu chercha en vain une issue et fût pris[336].

90. « Je sais ce que je vaux » (Corneille)

Sur la place d'Ighil Hemmad, un jour le neveu d'Ahmed Arab, Aoudaa, se vantait et, comparant ses mérites à ceux de son oncle, ne les trouvait pas inférieurs. Ahmed Arab, arrivant sur ces entrefaites, surprit Aoudaa au moment où il parlait de lui. Le poète, se tournant vers l'assemblée, dit :

Assistants écoutez-moi
Et vieux ou jeunes portez témoignage

335. Si par « cent » l'on entend cent distiques, la 2e partie serait complète (elle en a ici 102). S'il s'agit de cent strophes (*meyya tseddarin*), il lui manquerait quarante-six strophes (276 vers). De toute façon, les vers isolés qui nous sont parvenus sont la preuve que la version ici rapportée est incomplète.

336. Une pièce de théâtre tirée d'« Elmoursel » a été jouée avec succès par une troupe de scouts algériens en 1945.

Ur tenfaa lhedṛa s rrya
di laxeṛt ulac leḥbab

Ma yaadel Wewdaa
d wefṣiḥ Muḥend Aaṛab.

Car de quoi servent les vaines paroles
Et après la mort y-a-t-il encore des parents

Aoudaa dites-moi est-il l'égal
Du poète Mohand Arab[337].

337. Ahmed et Mohand, tirés de la même racine, sont deux noms en réalité identiques du Prophète.

Yemma Xliğa Tukrift

seg Imceddalen

91. Lḥila yexzen yessen

Ṛuḥen yibbwas kra n ṭṭelba seg Gawawen a-d ẓuṛen Yemma Xliğa Tukrift di lxelwa deg teṭṭili ddu Temguṭ. Leḥḥun deg gwebrid heddṛen, inna yas yiwen : – Amek armi nekwni neγra, anṛuḥ ad-d nzuṛ taderwict ur neγri lḥeṛf di lâameṛ is. Inna yas wayeḍ : – La qqaren tsaa sin iqelwacen, d akniwen, d widen i-s-d iqqaren ac' ara yeḍṛun. Wissetlata yenna yas : – Dγ' aṭ-ṭ njeṛṛeb anẓeṛ ma t-tideṭ. Mi nebbweḍ a-s nin' a-γ-d zlu yiwen degsen, ad iban ac'ara-d ini. Yemma Xliğa di lbaṭina tesla yasen.

Bbwḍen, ufan-ṭ in ur tsirt la teẓẓad. Ur-d rfid ara yakw s wallen is γursen. Inṭeq yiwen, inna yas : – A Yemma Xliğa, nusa-d γurem si lbaad, nekwni d Igawawen, iwakken a kem nẓuṛ, kem ata la teẓẓadeḍ, ur-d lhiḍ ara yakw yidneγ. Terra yasen-d :

Yemma Khedidja

91. Clercs et saints

L'épisode qui suit illustre une opposition théorique fondamentale entre deux conceptions de la religion en islam : l'orthodoxe, fondée sur la lettre du Koran et des docteurs de la foi ; la mystique, plus populaire, dans laquelle les pratiques extatiques, les saints et autres hommes de Dieu jouent un grand rôle. Le pouvoir de ceux-ci est d'ordre charismatique : ils peuvent être, et ils sont souvent, comme c'est le cas ici, parfaitement illettrés.

Des tolbas zouaoua[338], allant rendre visite à la sainte femme Lalla Khedidja dans son ermitage de Tamgout[339], disputaient en cours de route de l'orthodoxie, à leur avis douteuse, de leur geste, Yemma Khedidja n'ayant jamais lu un verset du Koran[340]. L'opinion publique attribuait le don de voyance de la sainte à deux chevreaux qu'elle possédait, et qui lui soufflaient les réponses aux questions que les pèlerins lui posaient. Aussi les tolbas décidèrent-ils de demander à Yemma Khedidja, pour l'éprouver, d'égorger en leur honneur un des deux animaux.

Ils trouvèrent la sainte en train de tourner la meule de son moulin à bras. Elle ne s'interrompit point et ne leva même pas les yeux sur

338. Zouaoua : voir note 63.

339. Tamgout des Zouaoua : voir note 286.

340. Yemma Khedidja était une *derwich* (inspirée de Dieu).

Ṭxilwat a syadi lâulam
tawim abrid mi-t-ssnem
Ğğet Ṛebbi deg ccγwel is
ad yeg sid' i-gesteḥsen
Neṭṭa d aḥnin d ṛṛaḥim
lḥila yexzen yessen

Inṭeq ṭṭaleb inna yas (γef tmeγrut ggefyar-a yezwaren) :

A Yemma Xliğa Tukrift
aqlaγ nusa-d akw γurem
γas ḥesb aγ seg gwarraw im
akniwen attezluḍ yiwen

Terra yas :

A Ṛebbi fk-ed ameččim
deg genn' ad yeg aalawen
Attergel Tizi k-Kwilal
d ṭṭilin Igawawen
Tamussni nnsen d aγilif
lemḥibba nnsen d asawen
Ma tebbwim-d azal n sin
aaddit attezlum yiwen.

eux. Un des tolbas lui en faisant la remarque, Yemma Khedidja, tournant toujours sa meule[341], lui répondit :

De grâce messieurs les clercs
Puisque vous savez la loi suivez-la
Et laissez Dieu en ses desseins
Faire ce qu'il croit bon
Il est le Compatissant le Miséricordieux
Il sait en quel lieu il place ses dons

A quoi un des tolbas répondit lui aussi en vers et sur la même rime :

Mère Khadidja la Percluse[342]
Nous voici venus à toi
Considère-nous comme tes enfants
Et en notre honneur égorge un des deux chevreaux

Yemma Khedidja rétorqua alors par ces vers restés célèbres :

Faites mon Dieu tomber la neige à gros flocons
Jusqu'à faire des voiles dans le ciel
Que soit bouché le col de Kouilal[343]
Par où viennent les Zouaoua
C'est souci de les connaître
Et épreuve d'être leur ami
Si vous avez le prix des deux chevreaux
Vous pouvez en égorger un[344].

341. Les femmes chantent ordinairement en tournant la meule du petit moulin à bras.

342. Surnom de Yemma Khedidja, sans doute à cause de son âge.

343. Col au pied du Tamgout (1 578 m) qui fait communiquer le pays Zouaoua avec le versant sud du Djurdjura.

344. Texte rapporté avec des variantes par HANOTEAU, *op. cit.*, p. 281 et s., avec la notice suivante : « C'était une sainte maraboute de la tribu des Imcheddalen, qui pendant le siècle dernier habitait dans le Djurdjura dans une maison isolée située au pied du pic qui porte son nom. De toutes les tribus, on se rendait en pèlerinage à son ermitage. »

Sidi Mḥend-u-Saadun

Sidi Mḥend-u-Saadun iṛuḥ-ed si Ssagya lḥemṛa di lqern ṭṭa si lḥijṛa (16 si Sidna Âisa). Itneṣṣel di Tgemmunt Aazzuz, walakin ileḥḥu γef tmura, ur iṭγimi yara deg giwen umkan, d lmital iqqim kra l-lweqt di Tewrirt at Mangellat.

92. Ssuq n Sidi Mḥemmed

Iffeγ d ameddaḥ d amsaḥ ; gmas ixeddem ddunit is. Sseg ur aadilen ara amḍiq d-ebbwin, bḍan. Sidi Mḥemmed iznuzu di tmurt is, gmas iṭṭaγ iṭ.

Assen terba-d tmeṭṭut is (neγ tislit is, tameṭṭut n mmis Ḥedduc mi-d saa Muḥ Uḥedduc), iṛuḥ ar ssuq ad as iqḍu, neṭṭa aṣuṛdi ur illi di lğib is. Ibbweḍ ar tebburt n ssuq, yufa-n aqcic d azrabḥi, inna yas : – A Sidi Mḥemmed, meddeḥ iyi cwiṭ f nnbi.

A Wsaadun medḥ-aγ kra
ul iw seg wnezgum jahed

Inna yas : – A mmi, mecγuleγ, γuri kra n ṣṣwaleḥ a-tent-id-qḍuγ si ssuq.

Inna yas : – Irna d keč ay-s-innan : awer d-iṭṭaṭṭaf dgi wazzu ard as meddḥeγ nnbi. Irra yas Sidi Mḥemmed (s tmeγra nni iyes d-inteq weqcic) :

Sidi Mhemmed-ou-Saadoun

92. Le marché miraculeux

Sidi Mhemmed-ou-Saadoun, marabout venu à pied de Saguia Elhamra (Rio de Oro), sans doute à la même époque qu'un autre marabout célèbre, Sidi Ali-ou-Mousa (IXe siècle de l'hégire), s'installa à Taguemount Azouz (Ait Aïsi), mais dans la pratique passa sa vie en pérégrinations à travers villages et villes, dans un but pieux. Il mourut assassiné au cours d'une de ses randonnées.

Par amour mystique de Dieu et de son Envoyé, Sidi Mhemmed avait fait vœu de chanter les louanges du Prophète à quiconque le lui demanderait, « fût-ce un genêt de la route ». Par mépris des biens de ce monde, il avait vendu tout ce qu'il possédait. Un jour que sa femme avait accouché, il se rendit au marché pour y faire les emplettes d'usage[345]. A la porte, un jeune homme l'arrêta et lui demanda de lui réciter un poème à la louange du Prophète. Devant les réticences du saint, il lui rappela le vœu qu'il avait fait. Sidi Mhemmed, se rendant à cet argument, aussitôt s'exécuta.

Vers le soir, le marché commençant déjà à se vider, le poète prit congé de son auditeur et alla procéder à ses achats.

Il se rendit d'abord à l'étal des marchands de céréales :

345. D'autres disent que c'est Hadouche, un des trois fils du saint, qui a eu un enfant : Mouh-ou-Hadouche (GÉNEVOIS, *Fichier de documentation berbère*, 1972).

Ẓidit leklam
γef Rṛul Muḥemmed
I-y-iǧǧan aahdeγ Ṛebbi
ma iṭṭef-i wazz' annebded

Ar iṭmeddiḥ Sidi Mḥemmed armi yelḥa was, izzi γer weqcic inna yas : – A mmi, ssuq tura qrib ad ifru, ad ṛuḥeγ ad ẓṛeγ m' an-n ssiwḍeγ kra. Ikcem ssuq, yaadda γer ṛṛeḥba n ennaama.

Seg-girden la-d sawalen
– A Wsaadun Sidi Mḥemmed
Awlidi sellk aγ anṛuḥ
nekwni t-tameddit nezreb
Ma d adrim
Ata tefkiḍ-d s zzayed
Inna yas Gedha s ṛṛṣul
d ṣaḥebna Muḥemmed

Yaaddi s aaric :

Seg-wksum la-d sawalen
– A Wsaadun Sidi Mḥemmed
Awlidi serreḥ aγ anṛuḥ
Tura t-tameddit nebâed
Ma d adrim
Ata tefkiḍ-d s zzayed

Sawlen as-d akken si mkul ṛṛeḥba netta yeqqar as :

Gedha s-ѐṛṛṣul
d ṣaḥebna Muḥemmed

Taneggarut d ṛṛeḥba n zzwayel :

Seg serdan la-d-sawalen... atg

Ibbwi-d aserdun, yaabba yas-d ayen akw d as-d-fkan, yali-d. Ziγ aqcic nni i-s-innan : « meddeḥ iyi », d lmelk. Mi kkren izwar it γer ssuq, iweṣṣef imanis d ṣṣifa n Sidi Mḥemmed, mkul ṛṛeḥba bbwayen ilaqen ibded γers armi d as yuγ si kulci.

Tameddit uγalen-d imsewwqen. Tameṭṭut n gmas n Sidi Mḥemmed teqqim ar ṭṭaq, la d-ṭmuqul. Twala Sidi Mḥemmed izzuγr-ed aserdun, tuzzel ar tnuṭ is, tenna yas : – Ataya wergaz im, ibbwi-d aserdun, yaabba yas-d si mkul rrbeḥ, kwenwi ṭṭmen ur-t-sâim,

De la halle aux blés on appelait
— Sidi Mhemmed-ou-Saadoun
De grâce libère-nous
Le soir tombe nous sommes pressés
Quant à l'argent
Tu nous en as donné en trop
Il dit Gloire au Prophète
Mohammed notre ami

Puis le poète se rendit au quartier des bouchers :

De l'étal des bouchers on appelait
— Sidi Mhemmed-ou-Saadoun
De grâce laisse-nous partir
Le soir tombe nous habitons loin
Quant à l'argent
Tu nous en as donné en trop

La même scène se répète à peu près à tous les étals. Les derniers à appeler Sidi Mhemmed furent les maquignons. Le poète prit un mulet sur lequel il chargea toutes ses emplettes. Car le jeune homme à qui il avait tout le jour chanté les louanges du Prophète était en réalité un ange qui, ayant pris ses traits, l'avait précédé au marché et avait acheté tout ce dont il avait besoin.

La belle-sœur de Sidi Mhemmed, le voyant de loin venir, alla trouver la femme du poète : « Ton mari revient avec un mulet chargé. Il a sûrement emprunté pour faire toutes ces emplettes. Vous allez être contraints de vendre jusqu'à votre maison. » La femme de Sidi Mhemmed se leva aussitôt et vint à la rencontre du poète :

alamma tezzenzem axxam aṭṛuḥem atzedγem aacciw. Tameṭṭut temmugr argaz is ar tebburt :

A Wsaadun bu ddyun
tebbwiḍ-d irden d uksum
i-wserdun maday t-neḍmaa[346]
Iddem tabuqalt
γer lxelwa nni deg iṭṛekkaa
Yufa-n ṛṛṣul
izwar it id γer lmuḍaa

Inna yas :

— *A Wsaadun zzwağ ik*
γer tmes aa teddu qaḍaa

Inna yas :

— *Baadek a ṛṛṣul*
ur ii xeddaa
Zzwağ Usaadun
anseg ikk' ard at-t-etbaa
Tigi d lxalat
d sut laadad nnaqes
D cciṭan i-ṭ-id isuman
izwar iṭ id ar yiles

Inna yas :

— *Ṛuḥ i wudm ik aafiγ as*
aafiγ i-lwaldin ines.

Tameṭṭut, mi-s tesl' i wergaz is la ihedder, yili teẓṛa ur illi ḥed di lxelwa, tṛuḥ atmuqel si ccqayeq, twala lxelwa tfeğğeğ si tafat. Akken d-iffeγ Sidi Mḥemmed tenna yas : — Wi gellan yidek di lxelwa ? Inna yas : — urtsaaḍ anwa. Tenna yas : — Ḍalleγ-en, walaγ-en lxelwa tfeğğeğ. Inna yas : — d nnbi nneγ. Tenna yas : — bbwiγ ak-d Ṛebbi m'ur ii-t-id weṣṣfeḍ amek illa.

Inna yas : — Qim ad am iniγ.

Yawi yas-d taqsiṭ a :

346. Neγ :

I weksum maday t-neḍmaa
keč terniḍ iyi-d aserdun.

Ou-Saadoun toujours endetté
Tu as acheté blé et viande
Mais le mulet qui s'y serait attendu
Le poète prit sa gargoulette
Et se rendit au lieu isolé de ses prières
Il y trouva le Prophète
Qui l'y avait précédé
— Ou-Saadoun ta femme
Ira droit en enfer
Le poète dit
— Prophète foin de ce dessein
Ne m'abandonne pas
La femme d'Ou-Saadoun
Où qu'il aille sera avec lui
Ainsi sont les femmes
Elles ont la raison courte
Car c'est Satan
Qui d'abord vient sur leur langue

Le Prophète dit : « Va, je lui pardonne pour l'amour de toi, et je pardonne à ceux qui l'ont engendrée. » La femme de Sidi Mhemmed, sachant que son mari était seul dans l'oratoire, s'étonna d'entendre ce bruit de conversation. Elle alla regarder par les fentes de la porte et ne vit rien qu'une grande lumière. Elle attendit que Sidi Mhemmed fût sorti pour lui demander avec qui il parlait. Le saint finit par céder et lui dire que la lumière qu'elle avait vue était l'aura du Prophète.

— Décris-le-moi.

— Assieds-toi, lui dit Sidi Mhemmed pour se conformer à son vœu et il se mit à chanter :

I.1 *D ṣṣlaț γefk a ssi nazel*
d kr' ay γefk inzel
igenwan sebâa tmura
A ṛṛaṣul win aazizen
mmleγ γefk a nnb' imira[347]
M' ad felli tenfuḍ leḥzen
laanaya-k ilezm iț kra

II.8 *Uḥeq win i k-iâuzzen*
ifeṭṭel ik f lmesrira
Rniγ ifellaḥen ikerrzen
at wayla ikennzen tura[348]
Ur ii yifen lkenz kenzen
γur Ṛebbi ulah tiḥila

III.14 *D ṣṣlaț γefk a bḥeṛ lufa*
d llsas ak-k zzewreγ i llḥiḍ
A ṛṛṣul a jedd n ccerfa
amkan ik ḥed ur t-ibbwiḍ
Maday necγwel d lewṣafa
ṛṛṣul ad degs nețleffiḍ

IV.20 *A ḍaṛ imcebbeḥ ḍḍṛifa*
tiniḍ d ttṛab ur t-irkiḍ
Tidi ines aa d laifa
a ț tesseblaa tegwniț tezṛiḍ
Mi geqqim nnb' ar tețfa
teswa ț ur ț sekden wiyiḍ

V.26 *Afus d urḍib n lkeffa*
âaḍem n zzebda neγ ccmiḍ
Tamart amzun d lleffa
d leḥrir bâad țmaciḍ
Tiṭ d aneccab f lγafa
uglan d lğuheṛ f llxiḍ
Udm is d lebṛaq ma ifa
zzin l-lweğh is aaṛiḍ

347. « Imir » neγ « amir » (gt. imiren) ur-d iqqim di teqbaylit ala di « imirenni » akw d « akkamira » (= akka + amir + a). S tmaceγt izga : z. « ar amir iyen » (= au revoir) ; « animir » (= encore, ou pas encore).

348. Qqaren belli d gmas ay d-ilha akka.

I.1 *Gloire à Toi messager*
Et à ton message
Par les cieux par les sept terres
Prophète aimé
De qui cette fois je suis hanté
Banniras-tu de moi le deuil
Tu le dois à tes fidèles

II.8 *J'en jure par qui t'a donné prestige*
Et prééminence sur le monde
Par les paysans qui labourent
Et possèdent et thésaurisent maintenant[349]
Qu'ils n'ont point meilleur trésor que moi
Nul calcul ne prévaut sur Dieu

III.14 *Gloire à toi océan de béatitude*
Base de mon édifice
Prophète père des chorfas
De qui nul n'atteint la hauteur
Si j'entreprenais de décrire
Le Prophète je dirais

IV.20 *Il a pied élégant et beau*
Qui jamais dirait-on n'a foulé la poussière
Son urine est-elle souillure[350]
Quand la terre tu le sais la boit
Quand le Prophète s'accroupit le sol s'ouvre
Et l'absorbe sans que jamais personne l'ait vue

V.26 *Douce est la paume de sa main*
Plus que beurre et plus que cire
Sa barbe est fin duvet
Ou soie peignée
Son œil flèche sur l'arc
Ses dents perles enfilées
Son visage éclair qui luit
Immense est la beauté de son teint

349. Par opposition aux fidèles qui possèderont dans l'au-delà.

350. L'expression consacrée est que la religion est au-dessus des lois de la pudeur (en arabe : *la ḥya fi ddin*).

VI.34 *Win izṛạn nnbi γef ixfa*
s lkamal ard immel isiḍ
Ard iṭléjlij iṭfafa
γef ṛṛṣul icbu lmaṛiḍ
Isebbel deg lmsaạfa
lemḥibba m-medden akw tismiḍ

VII.40 *Dâaγ-k a bab l-lufa*
s laibad urğin neccid
Daaγ-k in s ccuṛafa
ayt nnuṛ izga yeṭfiḍ
Lğennet annezdeγ lγurfa
yum leḥsab a nnb' ar k-nγ iḍ.

93. Kulḥed γef-finnis maaduṛ

Sidi Mḥemmed d lamin n taddart. Yibbwas aḍeggwal is ibbwi-d ad yefk lḥeq. Isdafell fellas Sidi Mḥemmed iwakken ur t-iṭṭak ara. Llan igad s innan : mačči d lḥeq ! Inṭeq Sidi Mḥemmed, inna yas :

Ay at wul icba lfeṭṭa
d neṭṭa yeṭṭaγ aggur

Ay at zznad f lmecṭa
at lḥeq gerrzen lumuṛ

Mi d-ikker assa di lâiṭa
kulḥed γef-finnis maaduṛ.

VI.34 *Qui revoit le Prophète qu'il a d'abord perdu*[351]
Devient du tout possédé et fou
Il vit parmi les visions les transes
Il est malade de l'Envoyé
Il renonce à tous les liens
Il trouve froides toutes les amitiés

VII.40 *Maître des béatitudes je t'implore*
Par les hommes qui jamais n'ont failli
Par les chorfas
Toujours débordants de lumière
Fais que du Paradis nous habitions les hautes salles
Au jour du jugement Prophète prends pitié de nous.

93. **Partialités**

Sidi Mhemmed était amin (maire) du village. Un jour que son gendre avait mérité une amende, il avait fait en sorte de l'en dispenser. Comme on critiquait cette attitude, Sidi Mhemmed dit :

Vous dont le cœur d'argent
Brille comme un clair de lune[353]

Vous dont les coups portent juste
Et dont les voies sont équitables et droites

Aujourd'hui que nous en sommes aux disputes
Il est humain que chacun protège les siens.

351. Ce vers fait allusion à l'épisode rapporté dans les deux poèmes suivants : Sidi Mhemmed, ayant injustement favorisé un de ses parents, s'est vu abandonné par le Prophète, qui jusque-là venait chaque fois prier avec lui dans son ermitage *(lxelwa).*

353. Vers obscur. Il faut lire sans doute : *neţţa yeţţaγ am maggur.*

94. Lḥeq anida t-walan

Illa zik Sidi Mḥemmed iṭṭalla d nnbi ḍaheṛ. Seggwasmi yexdem akka ur d-iffiγ γers nnbi di lxelwa ad iẓẓall yides (ẓṛ. n° 92 afir 34). Yuki Sidi Mḥemmed ansi s d-ikka uya. Iddem ixelleṣ lexṭiyya uḍeggwal is, inna yas :

Lawliyy' anida ṭṭilin
âaddlen ur sedlulusen[352]

Lḥeq anida t-walan
kkaten a-t id ssuksen

D iḥbiben neγ d iḍulan
rennun γas si ddemma nnsen.

Yuγal armi sen yenna Sidi Mḥemmed i-watmaten is d wid s-iṭṭilin : win aa tawḍem d nek ay d nnayeb nnwen, win aa kwen id yawḍen d nek aa t-iqablen.

95. Icqa yi lâabd amenḥus

Buddγ as i lâabd γef yimi
iheddṛen dgi yesrus

Nek dekkṛeγ-k a Lhacimi
ils iw igeẓẓem am lmus

Yak mi sfiγ yidek a lγani
icqa yi lâabd amenḥus.

96. D lxir ays d amextaf

D lxiṛ ays d amextaf
itekkes seg-gul lxiq

352. Sedlules : ur iṭṭwassen ara unamek bbwawal-a.

94. **Impartialités**

De ce jour, le Prophète cessa de venir prier près de Sidi Mhemmed dans son oratoire, comme il le faisait jusque-là. Le poète en comprit la raison, paya l'amende de son gendre et à ce propos composa :

Les saints où qu'ils soient
Pratiquent l'égalité non l'injustice

Où que le droit leur apparaisse
Ils travaillent à le faire prévaloir

Fût-ce contre leurs amis leurs parents
Au besoin ils paient du leur.

95. **Qu'importe l'envieux**

Maudite soit la bouche
Qui de moi médit à force

Moi Prophète je te loue
Ma langue nuit et jour te glorifie

Quant à l'égard de Toi qui combles je suis sans
[reproches
Que m'importe l'envieux.

96. **Le bien est la gaule**

Le bien est la gaule
Qui du cœur fait choir toute angoisse

Itegg abrid i wxewwaf
igren di lebḥeṛ leγmiq

Targa n ssâad ziγ tella
seddu tmurt la d-ṭxeṛṛiq

Bbwin-ṭ at hel nniyya
igad ikesben laatiq.

Il fraie la voie à l'homme épouvanté
Plongé dans la mer sans fond

Tant il est vrai que la source du bonheur
Sourd de dessous terre

Et va à ceux qu'habitent la foi naïve
Et la miséricorde.

97. Lemdeḥ n nnbi

1 *Yusṛ iyi lḥub nek ḍaqeγ*
deg-gul ihull-i
Am umencuf ay heddṛeγ
ixeṛb lâaql-i
Bexlaf γefk a nnb' ay saḥeγ
d keč ay ḥemmleγ
tifḍ-i leḥbab d lwali

8 *Fellak i la ṭâawazeγ*
ayen a ṛṛasul-i
S udm ik i bγiγ a-n-ṛuḥeγ
zzad ixuṣṣ-i
Nwiγ tura mi t-cekkṛeγ
a-d-yaweḍ ar γuri
A-d-yas s axxam a-t-ẓṛeγ
ad yin' A-k-ḍemneγ
amḍiq i k-ihwan aqli.

97. **Éloge mystique du Prophète**

1 *L'amour m'a décharné oppressé*
Il sème dans mon cœur le trouble
Je vais tenant des propos fous
L'esprit bouleversé
Pour toi seul Prophète je vais errant
C'est toi que j'aime
Plus qu'amis et plus qu'alliés

8 *Pour toi je veille les nuits*
N'est-il pas vrai mon Envoyé
J'aurais voulu venir contempler ta face
Si j'en avais les moyens[354]
Mais je me dis En faisant maintenant son éloge
Il viendra à moi
Jusqu'en ma maison où je le verrai de mes yeux
Et il me dira Je suis ton garant
En quelque endroit que tu veuilles aller je suis là[355].

354. Cf. n° 88, vers 33. Le pèlerinage à La Mecque était une entreprise à la fois longue et coûteuse.

355. Le poème est probablement inachevé.

Lḥağ Muḥend Aacuṛ

seg Âazzuzen, At yiraten.

98. **Taqsiṭ n Ccix Muḥend-u-Lmexṭaṛ** (1909)

Ccix Muḥend-u-Lmexṭaṛ imṛabḍen n Tensawt (deg At Yanni) iṭṭak luṛad n ṭṭaṛiqa taṛeḥmanit. Immut as n 13 Jwan 1909 (24 si Jumad amezwaru 1327 si lhijra).

As deg immut, iṛuḥ-ed lḥağ Muḥend Aacuṛ insa di Tensawt, azekkanni yuli γur Salem At Maammeṛ, i sin yidsen d ixuniyen n ccix. Yufa-n tarbaat. La ṭmeslayen, nnan as : – a lḥağ Muḥend, asmi yemmut Ccix Muḥend-u-Lḥusin, tebbwiḍ-d fellas taqsiṭ telha, ahat ula t-tura tzemreḍ ad-d-awiḍ tayeḍ ff Ccix Muḥend-u-Lmexṭaṛ. Iṛuḥ, yibbwas yuγal-ed, ibbwi yas-d i-Salem 30 ifyar imezwura n teqsiṭ-a, inna yas : – waqila ula t-tagi attewqem, ma iweqm-iṭ Ṛebbi. Yura ten Salem. Rnan cwiṭ, yibbwas Sliman Imceddalen n Tewrirt m-Mimun, ula n-neṭṭa d axuni n ccix, ifka yas-d yiwen Uyiraten taqsiṭ tekmel belli d neṭṭa i-ṭ-ixedmen. Yura-ṭ Sliman : 30 ifyar imezwura aadlen d wid yura Salem, u ssin γerda iffγ-ed uxbiṛ d lḥağ Muḥend Aacuṛ i-gkemmlen taqsiṭ ibda. Adris-a yetbaa win yura Sliman Imceddalen.

Hadj Mohand Ouachour[357]

98. **Oraison funèbre du cheikh Mohand-ou-Elmokhtar** (1909)

L'auteur a composé deux oraisons funèbres du même type : une de 135 vers sur le cheikh Mohand-ou-Elhocine mort en 1902[358] et celle-ci. Le cheikh Mohand-ou-Elmokhtar de Tansaout (Ait Yenni) était un des chefs de la confrérie Rahmania, dont le poète était adepte. Il est mort le 13 juin 1909. Contrairement au premier, ce poème a été composé à la demande des autres khouans du cheikh, qui voulaient perpétuer sa mémoire. Tous les deux témoignent de plus de talent ou d'éloquence que de naïve émotion. Ils sont tous deux de la composition en neuvains, devenue classique au cours du XIXe siècle[359].

357. Hadj Mohand Ouachour, mort en 1913, est le fils du poète Maammer-n-Saaydi, dont HANOTEAU, *op. cit.*, a rapporté quelques poèmes.

358. L'oraison funèbre du cheikh Mohand-ou-Elhocine doit figurer dans un recueil à paraître consacré au cheikh.

359. Voir à ce sujet M. MAMMERI, *Les Isefra, poèmes de Si Mohand-ou-Mhand*, *op. cit.*, introduction.

I.1 *Ṣṣlaṭ γefk a nnbi nḥemml it*
s lâad n zzit
ifeṭṭel Lleh lγeffaṛ[356]

S lâad usigna t-tmeqqit
s lâad n tmehrit
rekben ṣṣḥaba leḥṛaṛ

Temnaaḍ aγ seg ṭṭemrit
nḍelb-en talwit
yum leḥsab baad aneγ i nnaṛ

II.10 *Bismilleh ar nebdu leḥdit*[361]
a kra da ṭṭennit
f ccix Muḥend-u-Lmexṭaṛ

Ibbwi-d abrid tageldit
ur t-γwi ddunit
w'idkeṛn Lleh d lxetyaṛ[362]

Tusa-d txedaat tebbwi-t
s lâibad neṭwali-t
ur nezmir a-d-nerr ṭṭaṛ

III.19 *As n ṭṭlata taṣebḥit*
usan-d at-triḥit
bbwḍen-d adrar azaγar[363]

Axuni la d-iṭlehtit
am tmeddelwit
izṛi-s s lebk' am-manẓaṛ

356. Di tṣuṛeṭ ideg inna : « u ttini wa zzaytuni » (s wazar d uzemmur).

361. Yibbwas la d-iqqar Salem At Maammer taqsit-a zdat Lḥağ Muḥend, iwakken a-s-d yini m'ur ixuṣṣ wara degs. Mi-d ibbweḍ s afir-a inna yas : « Bismilleh ar nebdu lḥadit... » Inna yas Lḥağ Muḥend : « Ala a mmi, maččí lḥadit, leḥdit. Lḥadit ala win ṛ-Ṛasul Elleh i-gellan ! ».

362. Neγ : *iḥab it ṣaḥeb lγeffaṛ* (le Clément l'aime).

363. Neγ : *Kul taddart ibbweḍ iṭ lexbaṛ* (la nouvelle était parvenue dans tous les villages).

I.1 *Préludons par toi Prophète aimé*
Au nom de l'huile
Distinguée par le Dieu de pardon[360]

Au nom du nuage et de la goutte d'eau
Au nom de la chamelle
Montée par les nobles compagnons du Prophète

Épargne-nous les tribulations
Accorde-nous le salut
Au jour du jugement préserve-nous de la géhenne

II.10 *Au nom de Dieu je vais commencer mon dit*
Assistants prêtez-moi l'oreille
Sur le cheikh Mohand-ou-Elmokhtar

Il a suivi la voie royale
Le monde ne l'a point séduit
Car qui invoque Dieu n'a point d'émule

La traîtresse mort est venue le ravir
Et nous regardions
Impuissants

III.19 *Un mardi matin*[364]
Les porteurs de babouches[365] *sont venus*
De la plaine et des monts

Les khouans arrivaient haletants
Versant des larmes
A torrents

360. Allusion à la sourate XCV du Koran, qui commence par le verset : « Par le figuier et par l'olivier... »

364. Le cheikh Mohand-ou-Elmokhtar est mort un mardi, comme le cheikh Mohand-ou-Elhocine.

365. Cet indice vestimentaire marque généralement (mais non exclusivement) les gens de religion.

Ccix neṭḥibbi nuys it
teqqwl as tmenzit
ṛuḥet besslam' a zziyyaṛ

IV.28 *Deg At Yanni ur d-ibâit*
muqel tajaddit
si ccuṛaf' i d-yuγ aẓaṛ[366]

Si Tensawt ar Taxabit
bu lxiṛ iḥubb it
bu cceṛ iwt as amesmaṛ

W'ibγan luṛad is yuγ it
bu nniyya ikubr it
yaameṛ ṭṭelba s lenwaṛ

V.37 *Ccix iâus taẓallit*
dim'am tzizwit
itekkes deg gul leγyar

Ma iqqim di tmṣellit
lehduṛ is ẓiḍit
di lbaṣiṛ' i-geṭnaḍaṛ ...

VI.43 *Iṭxalaf deg tnefsit*
mmis isebγ it
si temẓ' i-gegmer lenwaṛ

Lâilm m babas ibbwi-t
ṭṭaṛiqa txedm it
imi ṭ-id iğğa wemγar

366. Ccix Muḥend-u-Lḥusin d aqbayli, ccix Muḥend-u-Lmexṭaṛ d amṛabeḍ.

Le cheikh que nous aimions nous ne le verrons plus
Une dalle le recouvre
Allez repartez en paix pèlerins

IV.28 *Il était sans pareil parmi les Aït Yenni*
Par son ascendance
Il remontait au Prophète

De Tansaout[367] *à Takhabit*[368]
Il affectionnait l'homme de bien
Il entravait le méchant

Chacun pouvait entrer dans son ordre[369]
Il honorait les âmes croyantes
Conférait l'éclat à ses disciples

V.37 *Il guettait l'heure de la prière*
A chaque instant psalmodiant comme l'abeille bour-
[donne
Il dissipait la brume des cœurs

Assis dans l'oratoire
Il tenait de doux propos
Car il lisait dans le livre du destin [...]

VI.43 *Il ne cédait point à la tentation*
Il a initié son fils[370]
A cueillir dès l'enfance les fleurs de la sainteté

L'enfant acquit la science de son père
Et versa dans la mystique
Léguée par le vieux cheikh

367. Village du cheikh.

368. Autre nom de Taourirt-el-Hadjadj.

369. Le cheikh était un des chefs de la hiérarchie rahmania (voir introduction à la 5e partie).

370. Cheikh Mohammed, mort en 1948, a continué la tradition de son pére, appelé Cheikh Amghar (le vieux cheikh) pour le distinguer du fils.

Winna t-iḥubben iḍuâ it
lǧennet tḍemn it
ccix Muḥend-u-Lmexṭaṛ

VII.52 *Isseɣra deg lfunun*
ṭṭelba rennun
ṭzaden g lmaarifa

Iḥkem laabad s lqanun
ula di lǧunun
iḍleb teggn as ccfiâa

Anda yell' ad ɣers lḥun
d eddnub ad mḥun
yaâna ṭṭuba s ṣṣfa

VIII.61 *Taṛwiḥt isbaad as lefnun*
lqut d lmesnun
ttikwal itedd' i leḥfa

Si Bubhir ar Buhinun
ur isâi lqanun
yurez ddunit di ṭṭarfa

D aâcuc kan ay s-bennun
iẓṛ' ad d akw fnun
ddunit-a d lǧifa

IX.70 *Ṭṭelba ijewwden Qalun*
di tas' ad ṭrun
a lfahmin di lmaarifa

Quiconque aime et suit
Le cheikh Mohand-ou-Elmokhtar
Est assuré du paradis

VII.52 *Le cheikh enseignait toutes les matières*
A ses étudiants qui progressaient
Et acquéraient chaque jour plus de science[371]

Il décidait selon la justice
Les démons même
Cédaient à ses intercessions

Où qu'il fût on allait à lui
Et les péchés étaient remis
Tant sa piété était sans taches

VIII.61 *A son corps il refusait les délices*
Mangeait sec
Et parfois allait les pieds nus

De Boubhir[372] *à Bou-Hinoun*[373]
Il ne rencontrait nul obstacle
Il maîtrisait le monde en un clin d'œil

Il habitait une chaumière
Car il savait que tout est transitoire
Et que charogne est cette vie

IX.70 *Les clercs versés dans Kaloun*[374]
Versent en secret des larmes
Sages vous m'entendez

371. Contrairement au cheikh Mohand-ou-Elhocine, le cheikh Mohand-ou-Elmokhtar devait sa sainteté autant à sa science théologique qu'à ses vertus. En particulier, il enseignait régulièrement (cf. vers 36).

372. Boubhir : voir note 84.

373. Bou-Hinoun : village des Ait Zemenzer (Ait Aïsi).

374. Kaloun : auteur non identifié, sans doute un jurisconsulte.

La ţγaben lawliyya ibennun
γellin am čilmum
ḥud fellaγ a lmusṭafa

Dawi leqlub ad ḥlun
a ccix Ben Seḥnun
nehlek tlezm ik ccfaa.

Les saints bâtisseurs s'en vont
Ils choient comme fleurs d'orme
Prophète élu viens à notre secours

Soigne nos cœurs qu'ils guérissent
Cheikh Ben Sahnoun[375]
Nous sommes malades intercède pour nous.

375. Ben Sahnoun : ancêtre de la fraction maraboutique des Isahnounen (Ait Oumalou des Ait Traten).

Amur wis sdis

Aṛumi

Sixième partie

La résistance à la conquête coloniale

99. Ay asmi gguğen At Qasi I

Ay asmi gguğen At Qasi
nnejlan ddan laqrar

I ten isguğen d Aṛumi
tameddit lewhi l-lâaseṛ

Ill' a-kwen isebbeṛ Ṛebbi
iktal umud ur iḍeṛ.

100. Ay asmi gguğen At Qasi II

Ay asmi gguğen At Qasi
nnejlan ddan s lqis

I ten isguğen d Aṛumi
isṛej itn id lâabd is

Ill' a-kwen isebbeṛ Ṛebbi
iktal umud ur inγis.

101. D At Qasi ay d imawlan

D At Qasi ay d imawlan
d iḥernak cban leḥnac

At ibeckaḍ d ituγan
kulwa s llebsa n wulṭac

D imeḥbas zedγen Kayan
w' icedhan Tamda ulac.

Déploration sur les Ait Kaci

99. **Exil I**

Las sur le jour où les Ait Kaci ont été exilés
Bannis sans laisser de trace

Ils ont été pris par les Français
Vers le milieu de l'après-midi

Dieu vous[376] *donne constance*
Comble est votre mesure et elle n'a point versé.

100. **Exil II**

Las sur le jour où les Ait Kaci ont été exilés
Bannis selon un plan bien arrêté

Ils ont été pris par les Français
Prévenus

Dieu vous donne constance
Comble est votre mesure et sans faille.

101. **Tamda I**

Les Ait Kaci étaient des maîtres
Redoutables comme des serpents

Ils portaient longs fusils yatagans
Et costumes de janissaires

Maintenant prisonniers ils habitent Cayenne
Quiconque languit après Tamda sache qu'elle est [morte[377].

376. Vous : les Ait Kaci.
377. Tamda : résidence des Ait Kaci.

102. Ixaq wul iw

Ixaq wul iw
ibγ' ad iṣub γer Temda

γer At Qasi
ar at rrekba l-laγa

Llạhlḥed
amzun ur âaddan ara.

103. Weyyak a Sâid ḥess iyi

Weyyak a Sâid ḥess iyi
muqel gg At Qasi
ur illi ḥed akken llan

Si tizi armi t-tizi
ḥed ur ten iṭâaṣi
s lbaṛud i-ṭ id ḥellan

Asmi sen irad s trusi
cwiṭ d iγisi
negren gwran-d al' aklan.

102. **Tamda II**

Mon cœur nostalgique
Veut aller à Tamda

Chez les Ait Kaci
De princière équipée

Mais las
Tout est comme s'ils n'avaient jamais été.

103. **Du col au col**

Saïd je te prie écoute-moi
Regarde les Ait Kaci
Jadis sans pairs

Du col au col[378]
Nul ne leur faisait front
La poudre fondait leur pouvoir

Quand l'heure est venue de leur chute
Il a suffi d'une fêlure
Et... rien il ne reste d'eux que leurs serviteurs.

378. Le bachaghalik du Sebaou; domaine des Ait Kaci, s'étendait approximativement du col d'Akfadou à celui de Tizi-Ouzou. Leur influence s'exerçait en réalité beaucoup plus loin.

Muḥend Ssaâid Amlikc

Qqaren belli Muḥend Ssaâid Amlikc bbwexxam n Sidi Aali-u-Aabdella di taddart Iâaggacen d ccix imedyazen l-lweqt is. Ur iteffeγ walbaaḍ degsen d amedyaz alamma isaadda kra l-lemtiḥan zdates. Iqqar as : – Win aa-ṭ issefrun ar meyya, ad as sidneγ. Degmi imedyazen l-lweqt nni meṛṛa, mi-d iḥdeṛ ad -d awin lfaṭiḥa, qbel ad bdun tiyta, qqaren as : – Lfaṭiḥa akken i-s inna Sidi Muḥend Ssaâid... (z. daγ Lḥağ Rabeḥ n° 105).

104. Ma neqqim akk' ur nerbiḥ

I. 1 *Ṣṣlaṭ γefk a nnb' ay ucbiḥ*
s lâad n tteṣbiḥ
s lâad n ṣṣef g lmeḥreb
Ṣṣlaṭ n ttṛab deg wzerziḥ
mi yeṭmerriḥ
di tekwsart iṭmecfali

Mohand Saïd des Ait Melikech

Mohand Saïd Ou Sidi Ali-ou-Abdallah[379] des Ait Melikech[380], en son temps prince des poètes, détenait une sorte de maîtrise. Pour être reconnu poète, il fallait composer un poème de cent distiques qu'il jugeait avant de donner une investiture symbolique mais appréciée.

104. **Une lutte inégale**

1.1 *Gloire à toi Prophète clair*
Par le chapelet
Par les rangs de prieurs dans les mosquées
Gloire à toi par la poussière qui dans les sentes
Va vient
Et dévale les pentes en ondoyant

379. On trouve dans HANOTEAU, *op. cit.*, quatre poèmes de Mohand Saïd (1re partie, n° 2 : « Expédition du maréchal Bugeaud dans l'oued Sahel » ; n° 11 : « Insurrection de 1856, combats des 30 septembre et 4 octobre chez les Ait Bou Addou » ; 3e partie, n° 1 : « Des mariages » ; n° 10 : « Poème du genre amour courtois »).

380. Tribu du versant sud du Djurdjura, sous le col de Tirourda.

S lâad uγelmi yeṭṭiḥ
iksa deg cciḥ
s lâad izerzer di Zab

II.10 *R nu ṭṭaleb mi yeččeṛṛiḥ*
ul is d unṣiḥ
mi yerba zdates lektab
Ay ul iw ilik d unṣiḥ
d ṣṣlaṭ γefk a zzin letyab
Irwala sixfif lemdiḥ
ṛuḥ as d nnṣiḥ
am min iheǧǧan lektab

III.18 *Taqsiṭ imiren attimliḥ*
ad iγli w' innumen jjdab
Lâalam i-d icud wuqbiḥ
Fṛansis nn' akeddab
Yaâna-d Amlikc s ẓẓḍiḥ
ay-d ibbwi ssek ay Aâṛab

IV.24 *Di Teblazt ay-d iṭṭinṭiḥ*
iγil meskin d'ara ntab
D Amlikc ay gekkaten aqṛiḥ
d nitn' i geddben amṣaab
Mmis n Tgawawt umliḥ
temnaa-γ si lbab γef lbab

V.30 *Tameddit iffeγ ṭṭebriḥ*
teyyam azekka anγab

Par les moutons errants
Qui paissent l'armoise
Par les gazelles du Zab[381]

II.10 *Aussi par les commentateurs*[382]
Au cœur pur
Qui tiennent sur leurs genoux les livres
Sois pur mon cœur
Et prélude par le Bien-Vêtu[383]
Fais cette fois ton vers léger[384]
Travaille-le avec soin
Comme une lecture de Koran

III.18 *Ton poème alors sera beau*
A faire choir les danseurs extatiques[385]
L'étendard a été levé par le brutal
Et menteur Français
En tumulte il a fondu sur les Ait Melikech
Amenant combien d'Arabes avec lui[386]

IV.24 *Il ravageait Tablazt*[387]
Croyant nous briser le pauvre
Mais les Ait Melikech sont indomptables
Ils réduisent les récalcitrants[388]
Les Zouaoua gens d'honneur
Nous ouvraient leurs maisons porte à porte[389]

V.30 *Un soir le héraut a proclamé*
Que le lendemain nous allions émigrer

381. Zab : partie de l'Atlas saharien, au sud-ouest de l'Aurès.

382. Du Koran et des livres saints.

383. Le Prophète.

384. Car les risques sont maintenant grands : c'est la première fois à notre connaissance qu'il est fait mention d'une autocensure dans la poésie.

385. Les danseurs de certaines confréries vont souvent jusqu'à l'épuisement.

386. Cavaliers makhzen des régions déjà soumises.

387. Piémont au sud-est des Ait Melikech, où le résistant Bou Baghla fut tué et décapité le 26 décembre 1854.

388. La belliqueuse tribu des Ait Melikech a fourni une résistance acharnée.

389. Les tribus attaquées envoyaient femmes et enfants chez les insoumis.

Ṛẓan lqum n Ṣutiḥ
iγli wezrem f-fumulab
Axxi wennâan as leqdiḥ
ass l-lexmis ibda ṛṛhab

VI.36 *Ibda lbaṛud iṭṭinṭiḥ*
ṛṛṣaṣ la iqelleb d aqlab
Assenni win ur nejriḥ
d Awannuγ γas ad isab

VII.40 *Ay amneγ d-iffγen d umliḥ*
amalah teγliḍ a ccbab
Amzun d lmesk ay geṭriḥ
ta [...] l-lfeṭṭa wweksab
Ahat di lğennet iṭmerriḥ
ad fellas izzef laatab

VIII.46 *Neqqel deg gifg ik isriḥ*
a ttiṛ m' atzerbeḍ d-azrab
Sidi Aali siwel ay ucbiḥ
nekwni yides nemmiγ ṣab
A Ṛebbi fk aneγ ttesriḥ
ad-d izzi useggwas nsab

IX.52 *Ma neqqim akk' ur nerbiḥ*
âud ddunit tenneqlab
D mmis n Tgawawt umliḥ
d Illulen ay d lkwellab
Ṛwan igudar acriḥ
cciâa tebbweḍ γer Zab

X.58 *Ad ṭṭṛeγ rrjal Afriḥ*
ad rnuγ seṭṭin ḥzab
D kra iqqaren tteṣbiḥ
atnaaṛeḍ a Ben Xeṭṭab

Nous avons brisé la race de Soutih[390]
Comme des serpents fondant sur des lézards
Nous l'avons repu de feu
Jeudi l'épouvante l'a gagné

VI.36 *La poudre claquait*
Les balles abattaient
Les seuls qui s'en sont tirés ce jour-là
Ce sont les Ouennougha[391] *ils peuvent fuir maintenant*

VII.40 *Un guerrier s'est distingué*
Las le beau jeune homme est tombé
Il avait parfum de musc
Éclat d'argent
Il est maintenant au Paradis
Loin de tout tracas

VIII.46 *Prends ton vol et plane*
Oiseau Te hâteras-tu
Appelle le bel Ali[392]
Avec les Français nous menons un combat acharné
Dieu fais-nous vivre encore
Un an que nous repartions en guerre

IX.52 *Car si nous restons ainsi notre état est insupportable*
C'est comme si le monde était renversé
Les Zouaoua sont de noble race
Les Illoulen[393] *des étaux*
Ils ont rassasié de chair les aigles
Le bruit en est parvenu jusqu'au Zab

X.58 *Je vous invoque gens d'Afrih*[394]
Et vous les soixante chapitres du Koran
Vous qui dites le chapelet
Et toi Omar Ben Elkhettab[395]

390. Personnage non identifié.
391. Ouennougha : voir note 299.
392. Ali : voir notes 48 et 252.
393. Illoulen Ousammeur : tribu du versant sud, à l'est des Ait Melikech.
394. Afrih : village de marabouts des Ait Aïdel.
395. Omar Ben Elkhettab : troisième khalife orthodoxe, célèbre pour sa justice.

Bγiγ i Wṛum' ad iṭiḥ
ad fellas sudden leklab

XI.64 *Laalam azeggwaγ n ccṛuṭ*
winna d-icud Ufṛansis
γef d-edda lγazya l-lâaskeṛ
maṛican d ssersur is
Taṣebḥit mazal tecṛiq
ibda la ineddeh ṭṭebl is

XII.70 *Bu tqubbeṭ texḍeṛ*[396]
ikker fungu di laazib is
Madi ijuneb iwexxeṛ
w'ara iḥudden ff arraw is
Sidi Lmweffeq zzin lebceṛ
amalah irγa lâaṛc is

XIII.76 *Timṛabḍin sut lǧuheṛ*
mxelṭa ihud uxxam is
γas leḥfa mi tent injeṛ
kul yiwet idub uksum is
La reggwlent ger lemxaleq
leḥǧab ibeddel amkan is

XIV.82 *Anneḍleb rrjal Jerjeṛ*
d kra yeγran di Wedris
Selk aneγ seg lweḥla
ur nell' ara d aabaṛ is.

396. Win d-ibbwin taqsiṭ iqqar da d Sidi Aali-u-Aabḍella.

Faites que les chrétiens tombent
Dévorés par les chiens

XI.64 *Il a les franges rouges le drapeau*
Que les Français ont hissé
L'attaque est menée par la troupe
Le maréchal et ses chasseurs
Le matin avant le lever du soleil
Son tambour a commencé à battre

XII.70 [*Sidi Ali-ou-Abdallah*][397] *A la verte coupole*
Le feu a pris dans ta métairie
Si tu te retires loin de la mêlée
Qui défendra tes enfants
Sidi El Moufok à la belle prestance[398]
Las l'incendie a dévoré ta tribu

XIII.76 *Tes maraboutes parées de perles*
Quand ta maison a été détruite ont pêle-mêle
Fui leurs pieds nus blessés
Leur peau meurtrie
Parmi les hommes
Leurs voiles tout défaits[399]

XIV.82 *J'implore les saints patrons du Djurdjura*
Tous les tolbas d'Oudris[400]
Tirez-nous mon Dieu de cette épreuve
Nous n'en avons pas la mesure[401].

397. Sidi Ali-ou-Abdallah : marabout des Ait Melikech, ancêtre du poète.

398. Sidi El Moufok : personnage inconnu.

399. Contrairement aux femmes kabyles, les maraboutes sont voilées.

400. Oudris : voir note 97.

401. Le poème a été transcrit d'un manuscrit composé au début du siècle (avant 1913) par un instituteur des Ait Yenni. Il se trouvait déjà dans HANOTEAU, *op. cit.* (1re partie, n° 11). Il a été néanmoins reproduit sous sa forme première ; il constitue ainsi une bonne illustration des déperditions que peuvent accuser des documents de littérature orale. En particulier, un nom propre, original dans le poème rapporté par Hanoteau (vers 38), a été remplacé parce que le personnage n'était pas connu dans le groupe de l'auteur du manuscrit.

Lḥağ Rabeḥ

Lḥağ Rabeḥ si Tewrirt m-Musa u Aameṛ (At Meḥmud) illa zik d analmad n Muḥend Ssaâid Amlikc (z. n° 104). Asmi yebγ' ad as isiden ccix is, issefra taqsiṭ armi d 170. Mi gebbweḍ γer 151 ibded ur as yuf' ar' amek aa ṭ-isemṣadaa, inna yasen i yigad la s-iṭḥessisen : – Dag' ulac lemǧaz is !

Zik, mi d-iḥdeṛ ad ibdu ameddeḥ, ad as yini akken i-s qqaren akw imedyazen l-lweqt nni : – Lfaṭiḥa... akken i-s inna Sidi Muḥend Ssaâid... Yuγal γer taggara mechuṛ yism is ula n neṭṭa. Armi yiwen was iṛuḥ ad ibdu, yenna yas : – Lfaṭiḥa... akken i-s inna weqcic Lḥağ Rabeḥ si Tewrirt m-Musa... Qqaren seggwassen, i gebγu yawi-t id, ikks as sser i wayen d-iqqar, ur as ṭḥessisen ara medden am zik.

105. **Zdat lbeṛǧ Ggeslan**

Qbel ad-d ikcem Uṛumi tamurt nneγ s yiγil, isemma Ssi Lǧudi (seg At Budrar) d bacaγa Igawawen, iwakken as ten id issexdem. Seggwakken lγaci ffeγn as-d d ixṣimen, iṛuḥ s Iwaḍiyen, ibna din yiwen lbeṛǧ qqaren as Lbeṛǧ Ggeslan.

Illa Sidi Lḥağ Aameṛ d lemqeddem n Sidi Aabdeṛṛeḥman n At Smaâil. Seggwakken t-ḥeṛsen Iṛumyen, iṛuḥ ad izdeγ di taddart n Bwadeṛṛeḥman deg At Wasif. Ar d-iṭṭas γers lγaci. Sseg Aṛumi simmal la d-iṭṭaẓ, dduklen akw a-t rren, ideg imḍebbṛen d Sidi Lḥağ Aameṛ, Ccix Ggwaaṛab (z. zl. 405), Lalla Faḍma n Summer. Ẓed-

Hadj Rabah

105. **Devant le bordj des Islan**

Les événements qui ont donné lieu au poème des Islan ont eu lieu en 1856.

Après la mort de Belkacem Oukaci (1854), les autorités coloniales tentent de réduire le bastion kabyle, demeuré seul indépendant, en intervenant dans les querelles intestines, en resserrant le blocus, au besoin par des actions armées. Ainsi nomment-elles bachagha des Zouaoua Si Eldjoudi, adversaire rallié. L'autorité du bachagha est pratiquement nulle et bientôt l'hostilité contre lui est si poussée qu'il est contraint de quitter son village et

men f lbeṛğ Ggeslan, ḥewsen-t. Mmis n Belqasem At Qasi, Muḥend Amweqran, iţţekk' akken dinna.

Yuzzl-ed lqebṭan Difu si Ddraa l-Lmizan s yemnayen l-lgum iwakk' ad imnaa Ssi Lğudi. Yers di Tizi n ţţlata. Dehmen fellas Leqbayel. Irwel ar Buγni, yaaṛeḍ a-d yerr din f yimanis. Tebâan-t, ḥubben fellas. Iâawed irwel abrid n Ddraa l-Lmizan. Ddan akken di laaqab is. Ibbweḍ Difu γer lbeṛğ, ikcem, irra-d f yimanis tiburra. Zzin as Leqbayel i lbeṛğ.

Iṛumyen ceggaan si Leẓẓayer lejninaṛ Yusuf s yiwet ddifizyu l-lâaskeṛ d leṣlaḥ s lkwetṛa. Nnuγen leğwahi bbwaggur.

Mi ḥewsen lbeṛğ Ggeslan, ikker Ccix Ggwaaṛab, inna yas : – Ma yella da walbâaḍ ggefṣiḥen ad aγ-d yawi γef akka yedṛan. Ikker Lḥağ Rabeḥ (yella din) inna yas :

1 *Ṣṣlaţ γefk a lmusṭafa*
a ṛṛṣul bu lewğeh imnewweṛ
Leqsa a-ţ nebdu ff lfa
fehm a w'illan d ccateṛ
Ff lhem nni zdat lexṛif
ger At Yaaqub d At Aameṛ

d'aller se faire construire près des Ouadia le bordj dit des Islan. Contre lui se constitue un réseau actif de résistance, autour en particulier de Sidi Hadj Amar (voir note 406), Cheikh Gouarab (voir note 405), Lalla Fadma de Soumeur[402], Sidi Mohammed Ben Abderrahman des Ait Mansour. Sidi Hadj Amar commence par réconcilier les deux sofs rivaux des Ouadias (Ait Amar et Ait Yakoub), puis attaque et prend le bordj de Si Eldjoudi (24 août 1856). Mohand Amokrane Oukaci, fils de Belkacem, est parmi les assaillants.

Cette action, ainsi que le signalent les officiers coloniaux, marque un tournant décisif dans l'histoire de la résistance : « La guerre, écrit l'un d'eux, prend un caractère particulier ; elle n'a plus lieu de sof à sof, mais bien de soumis à insoumis » (lettre du capitaine Devaux, commandant l'annexe de Dra-el-Mizan, au colonel commandant le cercle de Tizi-Ouzou, 24 août 1856).

Le capitaine Devaux, accouru de Dra-el-Mizan avec un goum de secours, est repoussé. Il s'installe à Tizi-n-Tléta où il est de nouveau attaqué. Toutes les tribus jusque-là contraintes à la soumission font défection. Devaux recule jusqu'à Boghni où il tente de livrer bataille. Il est contraint de battre en retraite jusqu'à Dra-el-Mizan où il s'enferme. « Chez les Kabyles, écrit le commandant Robin, ce fut une ivresse générale. »

Il fallut appeler d'Alger le général Yusuf commandant une division et un matériel considérable pour dégager la place après un mois de combats.

Après la prise du bordj des Islan, le cheikh Gouarab demanda s'il n'y avait pas dans l'assistance un poète qui pourrait chanter cette journée. Hadj Rabah se leva :

1 *Gloire à toi Prophète élu*
Envoyé au visage de lumière
J'entame mon poème en « fa »[403]
Esprits agiles entendez-moi
Sur l'engagement d'avant l'automne
Entre les Ait Yakoub et les Ait Amar[404]

402. Maraboute célèbre par son don de voyance et sa beauté. Fut l'âme de la résistance de 1857. Faite prisonnière, elle mourra en 1863 dans le caïdat des Beni Slimane où on l'avait exilée.

403. Lettre de l'alphabet arabe correspondant à *f*, ici purement symbolique.

404. Ait Yakoub et Ait Amar : les deux sofs rivaux des Ouadias.

7 *La ṭgallan deg tiṛṛumit*
ad yagwar wadif leqceṛ
Ben Aaṛab mechuṛ yism is
lemqam xedmen zzeyyaṛ
Si zik âalay ṛṛateb is
neṭṭa d Sidi Lḥağ Aameṛ

13 *Ayanniw ikettṛ-ed lğis*
bu tmekwḥelt tezga taameṛ
Ameḥmud iban laṣel is
γer lbeṛğ mi-d ikkerker
W' iḥedṛen di Lbeṛğ Ggeslan
yura-t Ṛebbi d imḥeṛṛeṛ.

7 *Nous avions fait serment qu'il y aurait chez les roumis*
Plus de moëlle que d'os
De Ben Arab le nom est illustre[405]
Et la zaouia toujours emplie de pèlerins
Son prestige de toujours fut grand
Comme celui de Sidi Elhadj Amar[406]

13 *Les Ait Yenni ont amené des contingents nombreux*
Et des armes bien munies
Des Ait Mahmoud on connaît la noblesse
Ils ont dévalé vers le bordj
Tous ceux qui ont participé à l'action des Islan
Sont inscrits par Dieu au nombre des élus[407].

405. Cheikh Sedik Ougouarab : saint fondateur de l'école coranique de Tacherahit aux Ait Iraten. La zaouia était renommée pour son enseignement.

406. Sidi El Hadj Amar : septième mokadem de la confrérie Rahmania. Né vers 1806, entre en fonction en 1843. Donne à l'ordre un grand essor, tous ceux qui refusent l'ordre colonial venant à lui. Cautionne le soulèvement des Guechtoula en 1848, soutient ensuite le mouvement de Bou Baghla. Contraint de fuir la zaouia des Ait Smaïl, va se réfugier chez ses adeptes de Bou-Abderrahman (Ait Ouasif). Un des chefs de la guerre de résistance à l'occupation française de la Kabylie en 1857 (avec Fadma-n-Soumeur et Cheikh Gouarab). Après la défaite, se réfugie à Tunis, d'où il continue à diriger l'ordre.

407. Une autre forme du poème sur le bordj des Islan par le même auteur se trouve dans HANOTEAU, *op. cit.* (1re partie, n° 9 : « Insurrection de 1856, combat au marché des Ouadhias »). Ces vers ne s'y trouvent pas. La version de Hanoteau, plus longue (52 vers), semble avoir été composée après les événements.

Muḥend m-Musa Awagennun

106. **Asm' ara γaben at-tismin**

Iṛumyen kecmen-d tamurt l-Leẓẓayer tikkelt tamezwarut di 1830. Ar ṭṭaγen timura t-temdinin yiwet yiwet. Teqqim tmurt l-Leqbayel t-taneggarut, ur-ṭ id kcimen ara armi d 1857. Maca qbel 1857 bdan ṭqerriben-d cwiṭ cwiṭ deg wzaγar, ideg illa Belqasem At Qasi di tazzwara inufq iten, yuγal, asmi iwala Aabdelqader-u-Mḥidin iγli di Maaskeṛ (di 1847), ula d neṭṭa istaaṛef s leḥkwem ur izmir ar' ad yerz. Ǧǧan-t Iṛumyen d bacaγa n Aamṛawa. Ur yaaṭṭel ara ir-ra-d s lexbaṛ belli, akken ṛkaan iḍaṛṛen nnsen, la kkaten ad as kksen leḥkwem n tideṭ, a-s ǧǧen kan lexyal.

Yibbwas iṛuḥ umedyaz Muḥend m-Musa Awagennun γer At Qasi. Inṭeq γers Belqasem inna yas : – Awi yaγ-d kra γef liḥala yagi deg nella. Inna yas Muḥend m-Musa :

A Ṛebbi rr aγ-d tiγallin
sut ssbib yeddal tuγat

Mohand Mousa des Ait Ouaguennoun

106. **Quand mourront les jaloux**

Poète national, témoin désespéré puis désenchanté de la conquête coloniale[408].

L'occupation de la Kabylie est intervenue concrètement en 1857. Mais le massif du Djurdjura était, depuis longtemps, méthodiquement investi de tous les côtés. En particulier, le pouvoir colonial avait reconnu Belkacem, de la famille noble des Oukaci, comme bachagha de la plaine de Tizi-Ouzou. Mais Belkacem s'aperçut vite que l'autorité tendait de plus en plus à faire de lui un exécutant sans pouvoir réel et bientôt sans prestige. Aussi les Oukaci vont-ils en 1857 conduire la résistance kabyle aux troupes françaises.

Un jour que le poète Mohand Mousa était chez eux, Belkacem lui demanda de dire quelques vers sur la situation telle qu'elle paraissait à ses yeux. Le poète répondit :

Mon Dieu rendez-nous les juments
Dont les longues crinières couvrent les épaules[409]

408. De Mohand Mousa, on trouve dans HANOTEAU, *op. cit.*, deux poèmes (1re partie, n° 8 : « Insurrection des Amraoua en 1856 » ; 3e partie, n° 19 : « Isefra »).

409. Contrairement aux guerriers des tribus de la montagne qui étaient presque tous des fantassins, les Oukaci et les tribus makhzen de jadis disposaient d'une cavalerie qui leur assurait dans la plaine un avantage certain.

Yessent i gecbeḥ lekmin
ṭxellifent di lweḍyat (neɣ : i neččerrig)

Asm' ara ɣaben at tismin
a-ɣ wten widak nekkat.

Inṭeq Belqasem inna yas : – Aṛğu, beṛka ! Uḥeq Sidi Sseddiq ma taaweṭṭ as !

107. **Tamurt akw tenza**

I.1 *Ṣṣlaṭ fellak laâḍla*
a-k geɣ d lâula
a ṛṛṣul ay adrar uḥṣin

A bu nnuṛ icba ibunda
mi gezwar ṭṭya
neɣ lefjer mi-d iṭâallim

Ar tecfâaḍ deg lğil-a
tamurt akw tenza
wlad lemḍaṛeb akw ɣlin

II.10 *Tinṭ as i ssid n Ṣṣeḥṛa*
ma iwala lğuṛ-a
ul is ad fellaɣ yiḥnin

Ifn aɣ imhujaṛ tasa
iddan di ssfina
mi-d wet lmuj' a-ṭ walin

III.16 *Tella zik Leẓẓayer thenna*
d Ṭṭeṛkw lekwṛanda
bexlaf aâwijen usekkin

Elles servaient aux belles embuscades
Ou pour couper à travers la plaine

Le jour où les hommes à l'honneur jaloux ne seront [plus[410]
Ceux que nous battions nous battront.

107. **Ordre nouveau**

I.1 *Que le prélude se fasse en ton nom sans répit*
Sois mon viatique
Prophète bastion ardu

Ta lumière rayonne
Et s'annonce de loin
Comme l'aube qui pointe

Intercède pour cette génération
Le pays tout entier est bradé
Tombées sont toutes les hautes lignées

II.10 *Demande au Seigneur des déserts*
S'il voit cette oppression
Que son cœur pour nous s'attendrisse

Ils ont meilleur courage les exilés[411]
Qui ont pris le bateau
Et regardent fondre sur eux les vagues

III.16 *Alger jadis vivait en paix*
Avec les fiers Turcs
Aux sabres recourbés

410. Il s'agit des Oukaci et, d'une façon générale, de tous les résistants à la conquête étrangère.

411. Un certain nombre de Kabyles, pour ne pas subir la loi des conquérants, ont préféré aller s'établir en terre d'islam, en particulier en Syrie.

Tura izedγ iṭ lekwmanda
s lğuṛ d zzyada
iqḍaa di medden akw tismin

IV.22 *Amalṭi yebda lxedma*
abrid iweṭṭa
s lmesḥa yakw d ugelzim

Iqḍaa abrid γer Lxecna
abeḥri zzehwa
lxil lekṛaṛes ṭâaddin

V.28 *Ibna lbeṛğ di luḍa*
s lğir i gweṭṭa
i Leqbayel ard mcetkin

Bu sseyy' a-t-tadef tawla
ibded di ddlala
yeḥṣel di tin ur ixdim

VI.34 *Seg Sabaw ar Taburga*
lmal akw yura
rnan arrac la ṭṛebbin

Imeqwṛanen deg Aamṛawa
ṣṣabun tarda
učči d ssmid iṭneqqin

Wi yufan abrid γer trewla
iqqim di tmurt-a
ma ixeṭṭa-t welleḥ ur-t iḍlim.

Maintenant elle est occupée par des officiers
Oppresseurs injustes
Et qui ont nivelé tout le monde

IV.22 *Le Maltais*[412] *s'est mis à l'ouvrage*
Traçant des routes
A coups de truelle et de pioche

Il a ouvert la voie vers El Khechna[413]
Dans la brise et l'allégresse
Chevaux et diligences passent

V.28 *Il a construit dans la plaine un palais*
Crépi à la chaux
Pour que les Kabyles y viennent plaider

La fièvre prend les accusés
Mis à l'encan
Chargés de crimes qu'ils n'ont point commis

VI.34 *Du Sebaou à Taourga*
Il a enregistré tous les animaux
Les enfants en bas âge

Les grands du pays Amraoua[414]
Jadis usaient de savon
De fine semoule pour leurs mets

Quiconque trouve la voie de la fuite[415]
Et reste en ce pays
S'il est condamné c'est par Dieu justice.

412. La colonisation avait attiré des Méditerranéens d'origine diverse.

413. El Khechna : groupe de populations entre l'Isser et l'Harrach.

414. Sebaou : rivière qui prend sa source dans la partie orientale du Djurdjura, traverse d'est en ouest la plaine de Tizi-Ouzou et se jette dans la Méditerranée à l'ouest de Dellys.
Taourga : village où résidaient les djouad Ait Mahidine.
Amraoua : terre makhzen d'environ vingt mille hectares dans la plaine qui entoure Tizi-Ouzou. Comprenait seize smalas (environ 500 chevaux), parmi lesquelles Tamda, Tikobaïn, Taourga, Chamlal.

415. Voir note 411.

108. Leḥkwem-a yeqwa s ddraa

Ṣṣlaṭ γefk a nnbi mucaâ
mi-k bedreγ nenfaa
a ṛṛṣul bu rrkub t-triḥit

A win γef d-nezleḍ a ccṛaa
d isem ik la ideffaa
awḥid Lleḥ ifeṭṭel ik

Ak-k afeγ a nnbi d amcafaa
deg giḍ m'ara nḍaa
asm' ara qqwleγ ddu tnezlit

Leḥkwem-a yeqwa s ddraa
w' izemren a-t imnaa
s yiγil is ḥed ma iqerrâ it

W' isâan alag a-t imnaa
ifka-t di lkwelfa
iṛuḥ γer Âuda yebbwi-t

Neṭṭa kulyum di lmeḥna
d imeṭṭi dima
tarwa-s gwran-d i twaγit[416].

109. Day guqa lweṛd ?

Iceggaa yibbwas Belqasem At Qasi γer Muḥend m-Musa. Mi-d ibbweḍ inna yas : – La-k iqqar lḥakem Iṛumyen : ini yi-d tiqsiḍin tessneḍ n teqbaylit, a-k ğaaleγ. Inna yas Muḥend : – Ṛuḥ ar azekka ad ak-d rreγ s lexbaṛ, ad xemmeγ. Azekka nni inna yas Belqasem : – a Muḥend m-Musa ma tefriḍ d ṛṛay ik ? Inṭeq umedyaz inna yas :

416. Ur tekmil ara teqsiṭ.

108. **Le règne de l'arbitraire**

(Poème inachevé sur le même thème)

Gloire à toi Prophète illustre
C'est profit de dire ton nom
Envoyé aux babouches passées dans les étriers

Prophète à qui la Loi a été révélée
Ton nom partout a cours
Car Dieu unique l'a distingué

Sois mon intercesseur
La nuit de mon déclin
Quand je serai sous la dalle

Ce pouvoir[417] *est par trop oppresseur*
Nul ne peut l'affronter
Nulle force lui opposer un barrage

Qui compte sur l'appui de ses enfants
Les voit enlevés
Emportés vers Aouda[418]

Il est dans l'affliction chaque jour
Dans les larmes
Et ses enfants dans la misère.

109. **Les roses sont-elles mortes ?**

Un officier français fit demander à Mohand Mousa son répertoire de poésies, contre rémunération. Le poète, craignant que ce désir ne fût un ordre, demanda un temps de réflexion, puis le lendemain donna cette réponse :

417. Le pouvoir colonial.

418. Nom d'une prison tristement célèbre.

D'ay guqa lwerḍ a Ṛebbi
alamma ḍelbeɣ taafeṛt

Lḥila teṭṭagwem trennu
ma n-neṭṭat tugi taceṛt

Ma mliɣ as nnbi i Wṛumi
awer icfaa dgi di laxeṛt.

110. **Tamurt ala tamurt nneɣ !**

Taggara, mi gwala umedyaz Aṛumi yuɣ tamurt irna la isqaaday tarusi, iddem laayal is irna ɣer widen la yeṭhajaṛen ɣer ccerq, iṛuḥ ɣer Tunes.

Ikka-n aseggwas neɣ ixuṣ cwiṭ, yibbwas yuɣal-ed s neṭṭa s laayal is. Isteqsa-t Aali m-Muḥed Aaṛab seg At Yanni, yenna yas : – a Muḥend m-Musa, uɣal d-uɣaleḍ t-tarzeft kan, attuɣaleḍ alamma t-Tunes neɣ dayen atteqqimeḍ ? Inna yas : – A Aali ad qqimeɣ. – Ini yi-d ayen ; Inna yas : – Ayen ? Inna yas : *Zik m'aa qqaren lbay n Tunes, nek ɣileɣ d lkursi, ziɣ ulac din. Ad ak inin : wazir lḥeṛb, ad as ssuɣ snat tṛakniwin ad ilâab fellasent, m'ur-t id jmaan ara ğğiɣ. Sâan wazir lbeḥri, ad yili wemdun neɣ tamda, ma inuda ten id iffeɣ d ssalem ur nniɣ ara. Tamurt, a Aali, ala tamurt nneɣ.*

Les roses mon Dieu sont-elles mortes
Que j'en sois réduit aux fleurs d'églantier

Le vase s'emplit se vide
Mais jamais ne connaît le rassasiement[419]

Si je dis le Prophète au Chrétien
Qu'il m'abandonne dans l'au-delà.

110. **Désenchantements**

Mohand Mousa, incapable de supporter l'ordre nouveau, finit par s'exiler à Tunis. Il en revint au bout de quelque temps, désenchanté, affecté par l'inefficacité et l'impuissance évidente d'un pouvoir islamique mais sans effet[420].

419. Ceci veut dire que la faim renaît toujours.

420. Le beylik tunisien était parvenu à un état de décadence accentué au début de la seconde moitié du XIXe siècle.

111. Taqsiṭ n waḥed-u-sebâin

I.1 *Ṣṣlaṭ γefk a nnbi Lâadnan*
bu yisem aẓidan
a ṛṛṣul a ttejṛa mm tili

Ifeṭṭel ik bab igenwan
isuddumen aman
ixtaṛ ik id d lâali

Wans-i maay yi cudden lkeṭṭan
ad beddleγ amkan
asm' ara bḍuγ d lwali

II.10 *Belleh a kra da yellan*
ay uḥdiq iγran
fehm a w'illan d aaqli

Aqlaγ neγli ger lwidan
kulyum d iγeblan
ddin iqqwel d lxali

Am fellaḥ am berzidan
lqum ag' ihan
iṭij tameddit iγli

III.19 *Amalah a ddaṛ sselṭan*
axxam At Mweqran
ikfa ṭṭmaq ufilali

Teṛṛẓeḍ a Tamguṭ yaâlan
tin yıfen lquman[422]
yers ṭṭlam deg nnzali

422. Kra bbwawalen (d ikkan si taâṛabt) keffun s « an » di tmedyazt : lxufan, lquman.

111. La révolte de 1871

I.1 *Gloire a toi Prophète Adnanite*[421]
Doux est ton nom
Envoyé comme un arbre ombreux

Tu es l'élu du maître des cieux
Par qui la pluie tombe
Il t'a rehaussé par-dessus tout

Assiste-moi le jour où on m'enveloppera dans un linceul
Et où changeant de demeure
Je serai séparé de ceux que j'aime

II.10 *Par Dieu assistants*
Éduqués et instruits
Vous qui êtes sages entendez-moi

Nous voici au confluent des eaux
Tous les jours soucieux
Dans un monde que la foi a déserté

Fellahs ou notables
Les hommes d'aujourd'hui sont dévastés
Notre soleil s'est couché le soir tombe

III.19 *Las où est le palais princier*
Des Mokrani
Passées sont les bottes de maroquin

Tu es brisée Tamgout[423] *altière*
Qui domines tous les alentours
Et la nuit est tombée sur les campements

421. Adnan : voir note 205.

423. Tamgout : voir note 286.

Lḥağ Muḥemmed At Mweqran
d aggur ger yetran
tγabeḍ a ssbaa aṛemli

IV.28 *Bu uṣeḍṣu am lwizan*
rrefda utiγan
γef uâwdiw i-geččali

Malah ay amgud n zzan
ay ucbiḥ ṛebban
deg-Gwekfad' i-geṭṭili

Immut lamin l-lbizan
iγli di lexzan
saḥ ay iẓṛi d leḥmali

V.37 *Malah a lweṛd aẓidan*
neṭṭa d zaafṛan
ifuk ṭṭmeṛ di nnxali

Ayrad iγli di lexzan
bacaγa ur iban
ṛṛẓen at jabaduli

aqlaγ di lexxeṛ n zzman
ṛṛẓen At Mweqran
Teγli ssarya m Mḥend Aali

VI.46 *Qqwleγ ur feṛṛẓeγ asennan*
seg meṭṭi yeqwan
yak ma iru lqelb aḥlili

Ibbw' at ṛṛub' iclawan
taḥmilt utaγan
ifuk awladi laali

Hadj Mohammed Mokrani
Lune parmi les étoiles
Lion des sables tu n'es plus

IV.28 *Il avait denture de perles*
Yatagan au côté
Et cheval caracolant

Las sur le beau plant de chêne zen
Grandi
Dans la forêt d'Akfadou[424]

Le roi des faucons a trouvé la mort
Au fond d'une trappe
Mes larmes coulez à flots

V.37 *Las sur la rose parfumée*
Mêlée au safran
Passées sont les dattes sur les palmiers

Le lion est tombé dans la trappe
Le bachagha disparu
Brisés les porteurs de boléros

Nous sommes à la fin des temps
Déchus sont les Mokrani
Détruite la colonne de Méhémet Ali[425]

VI.46 *Mes yeux ne distinguent plus l'épine*
Tant ils ont versé de larmes
Mais c'est à raison n'est-ce pas que mon cœur pleure

Il[426] *a enlevé les porteurs de robes éclatantes*
Et de yatagans
Hommes finis sont les preux

424. Akfadou : voir note 27.

425. Méhémet Ali : vice-roi d'Égypte de 1811 à 1849, renommé pour avoir tenté de créer le premier État musulman moderne.

426. Il : le pouvoir colonial.

Tamda teqqwel d ixeṛban
thud d iγerban
ḥezn a lḥaṛa l-lqayd Aali

VII.55 *Taqsiṭ aṭ-ṭ bduγ s lqis*
fhem ay ukyis
s lmizan bḍiγ nnḍam

Ṛecdeγ w'illan s laaqel is
ma iqegged ṛṛay is
uḥdiq ifehmen leklam

Tamda hudden leṣwar is
gguğen imawlan is
teṛṛẓeḍ a lqesba n Ccam

VIII.64 *Iffγ-ed jninaṛ Siris*
ifuk laabd is
heddṛeγ a medden teslam

Aṭas iwimi igzem ixf is
ur ixdim unkis
tasa in' aṭṭa tennehzam

Cuṛâan akw di lkurdasis
kulwa s lḥeq is
γaḍen iy' ixxamen n ṭṭâam

IX.73 *Ixf iw icab am yilis*
ul iw iṭnexsis
tugiḍ attezzfeḍ a ṭṭlam

Nuγ asawen neğğ' ubdis
lqum-a d udnis
aaziz ubrid γer leḥṛam

Tamda n'est plus que ruines[427]
Murs éboulés
Tu peux prendre le deuil demeure du caïd Ali[428]

VII.55 *Je vais entamer ce poème avec art*
Esprit sage écoute-le
J'en ai mesuré les vers

Je conjure les hommes sensés
Qui raisonnent
Et des mots comprennent le juste sens

Les remparts de Tamda sont tombés
Ses maîtres bannis
Tu es brisé château syrien[429]

VIII.64 *Le général Cerez*[430] *s'est mis en campagne*
Il a exterminé le monde entier
Hommes vous entendez ce que parler veut dire

Il en a fait décapiter beaucoup
Qui n'avaient commis nul crime
Mon cœur en est bouleversé

Ils ont tous passé en cour d'assises
Avec chacun un chef d'accusation
Je plains les familles jadis généreuses

IX.73 *Mon chef est chenu comme toison*
Mon cœur soupire
Tu ne veux point te dissiper nuit

Nous avons pris la voie ardue délaissant la voie plane
Cette génération perdue
Aime les chemins du péché

427. Tamda : voir note 11.

428. Ali Oukaci : caïd de la famille des Oukaci.

429. La Syrie était considérée, de façon un peu mythique, comme un haut lieu de l'islam.

430. Cerez : un des généraux qui ont conduit la lutte contre les combattants kabyles en 1871.

D ssbaa issader i wallen is
iγelb it yifis
deg mi yaagez as leklam

X.82 *D nnfaq iγli-d f lxelq is*
ur nefhim lameṛ is
tamurt akw mi d-mḥakam

Si Budwaw armi d Wedris
ḍill-ed At Waγlis
Si Bwaâṛaṛiğ ar Lḥemmam

Isers aγ-d akw di ssikis
yerna lexmus is
iqḍaa taxbizt i Lislam

XI.91 *Jumiteṛ la d-iṭqerris*
iddem dduzan is
tamurt isers iṭ di zzmam

Kulwa ikteb lmelk is
yerna lwacul is
iṭṭef aγ ccif kul axxam

Wi âarqen ad izad s ixf is
ibeddel lâaqel is
di tejmaayt i-d-innehcam

XII.100 *Aamṛawa yellan d afḍis*
teqwa tfellaḥt is
irden annect iγunam

D asif n Sayd ay d lmetl is
gguğen letmaṛ is
lfakya menkul lawan

Le lion baisse les yeux
Devant l'hyène triomphante
Les mots dans sa bouche se figent

x.82 *La révolte s'est répandue partout*
Nul ne peut dire
Comment le pays tout entier s'est levé

Depuis Boudouaou[431] *jusqu'à Oudris*[432]
Jusqu'aux Ait Ouaghlis[433] *de delà la montagne*
De Bou-Aréridj[434] *à Michelet*[435]

Il[436] *a séquestré toutes nos terres*
Prélevé tribut
Réduit les musulmans à la famine

xi.91 *Le géomètre mesure*
Avec ses instruments
Il a cadastré les terres

Il a enregistré toutes les propriétés
Les hommes
A chaque famille il a imposé un responsable

Quiconque se trompait dans ses déclarations
Parce qu'il avait l'esprit troublé
En pleine place était confondu

xii.100 *La plaine Amraoua était lourde*
De moissons abondantes
De tiges de blé hautes comme des roseaux

Le Saîs seul lui était comparable
Maintenant exilés sont les fruits
Qu'on y cueillait en toute saison

431. Boudouaou : jadis Alma, gros bourg à une trentaine de kilomètres à l'est d'Alger.

432. Oudris : voir note 97.

433. Ait Ouaghlis : voir note 16.

434. Bou-Aréridj : petite ville à l'ouest de Sétif, dans la plaine de la Medjana.

435. Aujourd'hui Aïn-Elhammam.

436. Le chrétien.

Tura izedγ iṭ Ufṛansis
bḍan lemseγris
tḥezneḍ a lḥemṛa l-ledyam

XIII.109 *Laalam d-cudden at uâabruq*
s ṭṭembuṛ d lbuq
bdan-d zznad umesmaṛ

Lmedfaa yebd' aḥaṛuq
ṛẓan at lğuq
lmal iṛuḥ di tnemḍaṛ

Igellil ğğan-t meḥquq
leblad is mesruq
tamurt is tenz' ar amnaṛ

XIV.118 *Ffγen-d yilfan bbwebquq*
ččan lḥuquq
wten di leğwamaa ṭṭaṛ

Si Budwaw armi d Sedduq
ibḍa-ṭ d faruq
iktal tamurt d legwtaṛ

Menkulwa yelli ssenduq
ifka-d ṭṭecbuq
m' atḥezneḍ a lğuhṛeddaṛ

XV.127 *Malah ay aqcic n ccuq*
lbab is meγluq
Benâabderṛeḥman amγar

Aujourd'hui les Français l'habitent
Après l'avoir alloti
Au grand deuil du blé qui y poussait de saison en saison

XIII.109 *Les soldats au képi ont hissé l'étendard*
Avec tambours et clairons
Ils ont inauguré les chassepots[437]

Le canon tonne
Brisant les colonnes[438]
Dispersant les troupeaux

Ils ont accablé de dettes les pauvres
Volé leurs terres
Vendu leurs champs jusqu'au seuil des maisons

XIV.118 *Les porcs fossoyeurs d'arum ont paru*
Foulant les droits
Jouant du tambourin dans les mosquées

De Boudouaou[440] *à Sedouk*[441]
Il a cadastré la terre
L'a mesurée à l'hectare

Chacun ouvrant ses coffres
Donnait jusqu'aux baguettes
Des longs fusils endeuillés

XV.127 *Las trop aimé*
Vieux Ben Abderrahman[442]
On a fermé les portes de ton mausolée

437. Alors que l'efficacité des fusils algériens et français était à peu près égale jusque-là, l'emploi du chassepot par les armées coloniales à partir de 1866 a constitué pour elles un avantage certain.

438. Contrairement aux contingents toujours occasionnels des tribus, les djouad Mokrani et Oukaci disposaient de petits groupes de cavaliers réguliers.

440. Boudouaou : voir note 431.

441. Sedouk : village des Ait Abbas, où se trouvait la zaouia du cheikh Elhaddad, grand maître de l'ordre des Rahmania et chef spirituel de la révolte.

442. Cheikh Ben Abderrahman, saint fondateur de la confrérie des Rahmania, est mort en 1793. La destruction de sa koubba des Ait Smaïl par le général Cerez en 1871 a été douloureusement ressentie.

Sidi Lmehdi-u-Zeṛṛuq
lawliya luḥuq[439]
atnaaṛeḍ a Sidi Aammaṛ

Aadaw gzemt as laaruq
wett-eṭ s lmecquq
illa Ṛebb' a-d-yerr ṭṭaṛ

XVI.136 *Laalam d-cidden at triḥit*
d rrekba n tetnit
At Qasi ccbabat leḥṛaṛ

Menkulwa lxil irekb it
algam ikecceb it
amenğa iqeddem amecwaṛ

Aṭas i tḥuza twaγit
yeγli t-tinnegnit
ma nemyuğ annemyiḥqar

XVII.145 *Muḥend-u-Ssaaid yebbwi-t*
ssbaa n Tmeẓṛit
lbaz mi sebγen lecfaṛ

Ccib iṭḥibbi iṣeṭṭel it
lḥebs ikecm it
iğğa yi dubeγ am mesmaṛ

Kfan leğwad msakit
tarwa n tneṣlit
lhem iγli-d d aqentaṛ

XVIII.154 *Lmelk n Jebla yekkes it*
U-Mweqran yebbwi-t
teẓṛam-t ijebbed amesmar

439. Luḥuq : ur iṭṭwassen ara unamek bbwawal-a (aḥat : lhuquq ?).

Sidi Mahdi-ou-Zerouk[443]
Justes saints
Et toi Sidi Ammar[444] *secourez-nous*

De l'ennemi brisez les nerfs
Mettez-le en pièces
Car Dieu est qui nous rendra raison

XVI.136 *Ils ont levé l'étendard les porteurs de babouches*
Montés sur de jeunes juments
Les Ait Kaci guerriers de noble race

Tous cavaliers experts
Qui les rênes serrées
Se lancent dans les longues randonnées

Plus d'un a trouvé la mort
Couché sur le dos
Alors honte à qui de nous trahira

XVII.145 *Ils ont pris Mohand-ou-Saïd*[445]
Le lion de Timezrit[446]
Le faucon aux cils teints

Ils lui ont coupé la barbe blanche à quoi il tenait
Puis ils l'ont jeté en prison
Me laissant moi plus battu qu'un clou

Finis sont les nobles pauvres d'eux
Sur les enfants de pure race
Les épreuves sont tombées par monceaux

XVIII.154 *Ils ont confisqué la terre de Jebla*[448]
Déporté El Mokrani
Quel guerrier il était vous le savez

443. Sidi Mahdi-ou-Zerouk : s'agit-il des Izerouken des Ait Ouaghlis ?

444. Sidi Ammar : il existe aux Ait Idjer une zaouia de ce nom.

445. Mohand Saïd : personnage non identifié.

446. Timezrit : petite localité sur les hauteurs dominant la rive droite de l'oued Sahel, au sud-ouest de Bougie.

448. Jebla : hameau de Tikobaïn (voir note 10).

T-Tamd' ay t-tajaddit
Meqlaa iqerb it
akken i ḍebxen lecwaṛ

Kfan leǧwad msakit
tarwa n tneṣlit
γaḍen iy at llebsa l-leγyar

XIX.163 *A y' iǧǧan cbiγ lkef*
iẓṛ'iw ikeffef
teṭṭuqet cchada n rrya

Leḥkwem ibda-d aḍebbwef
tamart atḥeffef
ur aγ-d iǧǧi zzawiya

Kra bbwin icehhden yunef
ṭṭabla tḥeddef
ay-gemmuten bla sseyya

XX.172 *Taxlift n Sidna Yusef*
thud teṛṛefṛef
A t Mweqran ṣabaniya[447]

Kul aâwdiw iswa alef
lgeṣaa i-gaalef
yessen i ččerrigen lweḍya

Lqesba ihudd-iṭ yilef
a lbext imcennef
saḥ ay iẓṛi idim yefna

XXI.181 *Bacaγa lbaz lxaṭef*
ay itbir n ṛṛef
malah a ssbaa bu zzenda

Si Bwaâṛaṛiǧ ar Cclef
win iṭṭef a-t-iwṣef
iḥuza ddula d lkudya

447. Ṣabaniya : ur iban ara unamek bbwawal-a, bexlaf ma d isem n tmurt n Ṣebbenyul.

Tamda était le haut lieu
Près de lui Mekla[449]
Partageait avec lui le conseil

Passés sont les nobles pauvres d'eux
Les enfants de pure race
Vêtus de brocard me peinent

XIX.163 *Mais ce qui me donne comme l'aveugle*
Les yeux perclus
Ce sont les faux témoignages

Les autorités se rendaient partout
Faisaient couper les barbes
Et fermer les lieux saints

Quiconque reconnaissait ce dont on l'accusait
Était guillotiné
Combien en a-t-on exécuté qui n'avaient rien fait

XX.172 *Elle a été détruite et jetée au vent*
La descendance de Joseph[450]
Les Mokrani d'Espagne[451]

Avec leurs chevaux de mille réaux
Bien nourris
Ils coupaient à travers les plaines

Les porcs ont détruit leur château
Ah destin contraire
C'est à raison que mes yeux versent des larmes de sang

XXI.181 *Le bachagha faucon ravisseur*
Ramier de dessus les toits
Lion puissant las

De Bou-Aréridj au Chélif
Avait tout dompté
Son pouvoir était assis comme un roc

449. Mekla : petite localité à l'est de Tizi-Ouzou

450. Désigne ici les chorfas.

451. Texte peu sûr. Peut-être l'Espagne est-elle ici une valeur purement symbolique comme la Syrie du vers 63.

Tura yezga-d iḍeṛṛef
mi d-nusa neḍaaf
ddenya teṭneqlaba

XXII.190 *Budawed yakw d Yusef*
rrekba txulef
tiṭ tezga-d f luṛaya

Kulwa lewlad is itlef
seg wqebli yeknef
ibbwi yakw at lfedya

iṭij di lexzan ixsef
tamurt akw tenzef
γef nnbi i-geḍṛa uya

XXIII.199 *Ṭṭṛeγ-k a Lleḥ mulani*
d keč ay d lqawi
ay agellid izemren

Daaγ-k in s Lhacimi
Bubker d Aali
d kra yeγran izemmem

La nek la kra da γuri
tekfuḍ lemḥani
lǧennet ad degs nnaam.

Maintenant on l'a mis à l'écart
Car nous sommes sans force
Et changeants sont les jours

XXII.190 *Boudaoud et Yousef*[452]
Cavaliers émérites
Tireurs hors pair

Ont livré leurs enfants
Au pays du sirocco cuisant
Où tous les otages étaient menés

Le soleil encagé s'est obscurci
Le pays tout entier n'en peut mais
Le tout pour l'amour du Prophète

XXIII.199 *Seigneur mon Dieu je t'implore*
Tu es le tout-puissant
Le Souverain Roi

Je t'invoque par le Prophète Hachémite[453]
Par Abou-Bakr et Ali[454]
Par ceux qui ont appris le Koran jusqu'au bout

Tant pour moi que pour ceux qui sont ici près de moi
Fais que les épreuves cessent
Et qu'au Paradis nous connaissions le bonheur.

452. Boudaoud et Yousef : personnages non identifiés.

453. Hachémite : voir note 247.

454. Abou-Bakr et Ali : voir note 249.

Amawal

Lexique

acku, *parce que*
adlis (i-en), *livre*
afir (ifyar), *vers*
agbur, *table des matières*
agemmay, *alphabet*
ales (yules, ur yulis, iṭṭales, allas), *répéter, raconter*
ales (ilsan), *homme* (au sens : espèce humaine)
amatar, *index*
amawal, *lexique, dictionnaire*
amdan (i-en), *individu*
amedyaz (i-en), *poète*
amesdis (i-en), *strophe de six vers* (sizain)
ameskar (i-en), *auteur*
amenṭran, *vagabond*
amsisa (i-n), *allié*
amtawa (i-n), *accord*
amur, *partie*
amyag, *verbe*
analmad (i-en), *élève*
anamek (inumak), *sens, signification*
anbaz (i-en), *envahisseur*
anzi (anziten, inzan), *proverbe*
asaber (isubar), *paravent, rideau*
asafeg (isufag), *avion*
asekkil (i-en), *caractère d'écriture*
asekkud, *vision, intelligence*
aseklu (isekla), *arbre*
asgwet, *pluriel*
asuf, *singulier*
atg. (= ar tigra), *etc.*
atrar, *moderne*
awan (-en), *état, situation, cas*
awreɣ (iwerɣen), *or*
awṣil (i-en), *affixe*
azemmal, *groupe*

fu ((ur) ifu, iṭfu, ufu), *éclairer, resplendir*
gt. (= asgwet), *pluriel*

jlu (ijla, ur ijli, ijellu), *se perdre*
maca, *mais*
md. (= amedya (imedyaten)), *exemple*
namek ((ur) inumek, iṭnamak, anamek), *signifier*
nmeɣru, *rimer*
qr. (= qernet), *cf.*
slid, *excepté*

tacawit, *le parler chaouia*
tacelḥit, *le parler chleuh*
tafekka (tifekkiwin), *corps*
taɣerma (tiɣermiwin), *civilisation*
tahrayt, *conclusion*
tallit (tillay), *période, époque*
talsa (tileswin), *humanité*
tamaceɣt, *le parler touareg*
Tamazɣa, *Berbérie*
tamaziɣt, 1. *la langue berbère* 2. *le parler béraber* (Moyen-Atlas)
tamedyazt (ti-in), *poésie*
tameɣrut (timeɣra), *rime*
tamsirt, *leçon*
tarifit, *le parler rifain*
taseddaṛt (ti-in), *strophe*
tasiwit, *le parler de Siwa* (Égypte)
tazmilt, *note*, au sens de : *commentaire*
tazwart (ti-in), *préface*
tigdemt, *tambour de basque*
timeɣri, *leçon, enseignement*
tussna (tuss niwin), *science*

ugar n..., *la plupart des...*
usrid (-en), *direct*
uṭṭun (-en), *numéro*
z. (= ẓṛet), *voyez*
zl. (= tazmilt), *note*
zuzef ((ur) izuzef, izzuzuf, azuzef), *dénuder, dissiper*

Amatar

Index

Isekkilen isemxen mmalen tawṛiqt ixutren.

Agbur

Table



Achevé d'imprimé sur les presses
de l'Imprimerie Brise - Marine
Bordj El Bahri-Alger
Tél.: 071.11.10.18

Poèmes Kabyles Anciens

« Aucun des membres de la société où ces poèmes ont été recueillis n'est capable de les réciter tous, ni même une notable partie. Mais il en sait l'existence, et que quelqu'un dans le monde, en définitive familier, qui l'entoure, les connaît et les dit. » Ces poèmes épiques, politiques, hagiographiques, gnomiques de l'ancienne société berbère de Kabylie (celle des tribus et des cités) ont été recueillis « avant que la mort ne les happe ». Des marabouts de Kabylie du XVIe siècle à la domination turque puis coloniale jusqu'au début du XXe siècle, la poésie berbère véhicule les canons et les idéaux d'une culture ancestrale.

L'esthétique de cette tradition orale est ici consignée, pour sa propre sauvegarde, par écrit : « Le temps n'est plus où une culture pouvait se tuer dans l'ombre, par la violence ouverte, et quelquefois avec l'acquiescement aliéné des victimes. En ce siècle de monde rapetissé, où les contraintes d'une civilisation technicienne tendent à niveler la vie des hommes, désormais la somme des variantes civilisationnelles fait peau de chagrin ; il n'est pas vain d'en pouvoir sauvegarder le plus grand nombre. »

Mouloud Mammeri (1917-1989), écrivain majeur du XXe siècle, nous a laissé une œuvre littéraire considérable — romans (*L'opium et le bâton*), nouvelles (*Escales*), théâtre (*Le foehn ou la preuve par neuf*), traductions (*Les Isefra de si-Mohand*) — et de très nombreuses études sur la culture berbère.



EDITIONS MEHDI
BP-309 Boghni Tizi-Ouzou
Tél: 0770 30 59 79

ISBN: 978-9961-834-48-0
Dépôt Légal: 1305-2009